P
10

[Earl of Effingham]

LES DEUX ÂGES DU GOÛT ET DU GÉNIE FRANÇAIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lesdeuxagesdugou00bric

LES DEUX ÂGES DU GOÛT ET DU GÉNIE FRANÇAIS,

Sous LOUIS XIV *& sous* LOUIS XV;

OU

Parallele des efforts du Génie & du Goût dans les Sciences, dans les Arts & dans les Lettres, sous les deux Regnes.

Par M. DE LA DIXMERIE.

A AMSTERDAM,
Chez BARTHELEMI VLAM.

M. DCC. LXX.

A
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE SAINT-FLORENTIN,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT,
COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, &c.

MONSEIGNEUR,

LES *Beaux Arts ne furent jamais ingrats envers leurs bienfaiteurs. Vous les protégez: c'eſt à eux qu'il appartient d'éterniſer le ſouvenir de vos vertus. Ils s'en acquitteront ſans doute: leur gloire eſt*

inſéparable de la vôtre. La mienne, MONSEIGNEUR, me ſemble aſſurée, puiſque vous daignez permettre à cet Ouvrage de paraître ſous vos auſpices. Je voudrais qu'il pût vivre aſſez long-tems pour annoncer aux derniers âges que le nôtre a eu le bonheur de poſſéder un Miniſtre ami de l'Etat & du Peuple; un Miniſtre univerſellement chéri, & ſenſible à la douceur de l'être.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, LA DIXMERIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Sur l'origine & les progrès des Sciences & des Arts, juſqu'au Regne de LOUIS XIV.

LE plus grand ſpectacle pour l'homme eſt celui des efforts & des progrès de l'eſprit humain. C'eſt, peut-être, le ſeul avantage qui doive lui inſpirer quelque orgueil. Mais ſouvent on apprécie mal ce qu'il importe le plus de bien apprécier. On ſe fait de fauſſes idées ſur la gloire; on oublie ce qui eſt utile pour s'occuper de ce qui eſt frappant. Si dans ſon Jupiter Olympien Phidias n'eût repréſenté que le Dieu bienfaiſant, pere commun des hommes, il en eût moins impoſé à la multitude. Il le repréſenta prêt à lancer la foudre,

toute la Grece tomba aux pieds de ſon image.

Nous ſommes encore ce qu'étaient les Grecs à cet égard. C'eſt peu d'être éclairés, nous voulons être éblouis. Nous le ſerions moins facilement ſi nous avions le coup d'œil plus juſte. D'ailleurs tout contribue à nous aveugler. Il eſt peu de conquérans deſtructeurs dont l'Hiſtoire n'ait fait mention, & preſque tous les inventeurs des arts utiles ſont oubliés. Quinte-Curce nous apprend qu'Alexandre brûla le Palais de Perſépolis, & nous laiſſe ignorer le nom de l'Architecte qui bâtit ce Palais. On ſait que le farouche Omar dévoua aux flammes tous les livres qui tomberent en ſon pouvoir, & l'on ignore juſqu'au titre même de ces livres.

Les Hiſtoriens n'ont vu que trop ſouvent comme le vulgaire, tandis qu'ils devaient lui apprendre à mieux voir & à mieux juger. Ignoraient-ils que pour ſubjuguer, ou ravager une partie de la terre, il ne faut ſouvent que de l'audace, des complices & du bonheur? Il faut des lumieres & du génie pour éclairer les hommes. Preſque chaque peuple eut ſes conquérans: très-peu de Nations peuvent ſe glorifier d'avoir pro-

produit des Sages. Ce nom, lui-même, fut souvent mal interprêté. L'Orient le prodigua long-tems à des hommes dont toute l'aptitude se bornait à pénétrer le sens de quelques énigmes puériles. Sept habitans de la Grece furent à la fois honorés du titre de Sages, & quelques-uns d'entre eux le méritèrent. Mais d'autres qui le méritaient mieux n'en furent jamais décorés. Le premier qui ajusta quelques paroles grossieres, sur un chant non moins grossier, pour engager les hommes à se réunir & à s'entr'aider mutuellement ; celui qui inventa le premier instrument d'agriculture; celui qui indiqua aux hommes le levier pour suppléer à leur faiblesse ; tous ceux, enfin, qui contribuerent à les rendre & plus heureux & plus instruits & meilleurs; tous doivent être mis au rang des Sages & des bienfaiteurs de l'humanité.

Ce sont les arts utiles qui ont lié les hommes, & les arts d'agrément qui leur ont fait chérir cette union. Orphée chanta & fut écouté. On dit que ses chants adouciſſaient les lions & les tigres. Il est facile de reconnaître sous cet emblême les mortels féroces qu'il arrachait à leurs cavernes.

Je ne me proposais pas de remonter ici à la premiere origine des connaissances humaines. Je voulais seulement décrire leur marche depuis leur renaissance en Europe jusqu'au siecle dernier. Mais, enfin, la famille des Arts & des Sciences m'a paru mériter une généalogie plus complette. J'essaierai d'indiquer, très-rapidement, & la souche & la filiation de ses différentes parties; de la suivre dans ses émigrations; de montrer, enfin, plus en détail, comment s'est introduite parmi nous cette famille tant de fois errante, & qui semble pour jamais bannie des lieux qui l'ont vu naître.

Son enfance dut être longue; ses premiers pas furent bien chancelans. On ne marche pas sans hésiter au sein d'une nuit obscure, & les ténebres de l'ignorance couvraient le monde entier. L'Egypte apperçut les premieres lueurs d'un jour qui ne brilla jamais pour elle de tout son éclat. Elle donna naissance à la Géométrie, érigea la Médecine en art, égala les Chaldéens dans la connaissance des astres. Elle eut, comme eux, des monumens giganteſques, plutôt faits pour étonner les yeux que pour satisfaire le goût. Ses pyramides si fa-

meuſes, nous atteſtent plutôt la patience & l'eſclavage de ſes habitans que leurs connaiſſances dans l'Architecture. Ils eurent des figures coloſſales, mais non des ſtatues régulieres, & toute la ſcience de leurs Peintres conſiſtait à tracer des hyérogliphes. On figurait les objets pour en exprimer l'idée avant que l'écriture alphabétique fût en uſage. Il eſt même vraiſemblable que telle fut l'origine du Deſſin & de la Peinture. C'eſt à regret qu'on enleve cette invention à la jeune Dibutade. Elle a pu, d'ailleurs, la reproduire ſans avoir, ſans doute, conſulté les hyérogliphes. Du reſte, ni l'ancienne Egypte, ni la Chaldée, n'eurent jamais ni un ſeul Poëte, ni un ſeul Hiſtorien connus; & ſans les Grecs on ignorerait entiérement l'hiſtoire de ces deux Peuples ſi fameux.

Les Egyptiens porterent dans la Grece une partie de leurs connaiſſances & furent bientôt ſurpaſſés par leurs éleves. Mais ce fut la Poéſie qui brilla d'abord chez ces derniers. Ils en furent même les inventeurs. Je parle de celle qui eſt aſſujettie à certaines regles & à un rithme particulier. En général, c'eſt la Poéſie qui paraît toujours avoir précédé les autres arts. Deux cauſes ten-

daient à la faire, sur-tout, fleurir chez les Grecs; l'heureux tour de leur génie & l'harmonie délicieuse de leur langue.

Homere ne fut pas, sans doute, le premier Poëte qu'eût produit la Grece; mais elle n'en produisit jamais de plus grand. Ses défauts sont de son siecle, ses beautés sont à lui. Celles d'Hésiode le cedent aux siennes & l'emporteraient sur bien d'autres. Il chanta la vie champêtre & traça des leçons d'agriculture. Il fut aussi le chantre des Dieux de la Grece qui eut presque toujours des Poëtes pour ses Théologiens.

Environ deux siecles après, on vit fleurir & l'énergique Alcée, & le délicat Anacréon, & la tendre Sapho, surnommée la dixieme Muse. Corryne, qui vint ensuite, hérita de ses talens & enleva jusqu'à cinq fois à Pindare la couronne lyrique.

On commençait à cultiver la Philosophie, cette Science qui a pour objet l'étude de l'homme, de la nature & de la vérité. Solon & Pythagore firent de grands progrès dans cette étude. Celle de l'Astronomie occupa davantage Thalès. Il est le premier qui ait prédit les éclipses, enseigné l'usage de l'étoile polaire, décrit la rondeur de la terre &

l'obliquité de l'écliptique. Il fit dans la Géométrie des découvertes non moins utiles. Son ſucceſſeur, Anaximandre, inventa la ſphere armillaire, les cadrans ſolaires, & dreſſa le premier des cartes géographiques.

Mais ce fut le ſiecle de Périclès & d'Alexandre qui devint pour les Arts & les Sciences un ſiecle de triomphes. La Peinture eut des Apelle & des Zeuxis ; la Sculpture des Phydias, des Praxitelle, des Lyſippe. On compta parmi les Hiſtoriens Thucidide, & parmi les Orateurs Iſocrate & Démoſthene. On vit briller ſur la ſcene tragique le terrible Eſchyle, le ſublime Sophocle, & le tendre Euripide. L'enjoué Ariſtophane, Ménandre non moins vrai que varié dans ſes caracteres, donnaient au genre comique l'agrément, le ſel & l'utilité qu'il doit avoir. Ariſtote inſtruiſait les hommes ſur la politique, le goût & la morale. Anaxagore cherchait à pénétrer dans les vaſtes régions de la Métaphyſique. Platon développait dans ſes écrits la ſageſſe que Socrate avait enſeignée par ſes diſcours & ſon exemple.

Une foule de monumens dépoſent en faveur de l'Architecture Grecque. Il

en existe encore différens vestiges. Nous n'en connaissons aucun de leur Musique, & sa supériorité n'est attestée que par les Historiens. Il ne nous en reste pas plus de leur peinture dont les mêmes Historiens font de si grands éloges.

Les Capitaines d'Alexandre, en partageant son Empire après sa mort, n'héritèrent pas tous de son penchant pour les Arts. Ils ne trouvèrent d'asyle qu'à la Cour de Ptolomée Philadelphe. Théocrite & Callimaque y firent fleurir la Poésie. Le premier par des ornemens champêtres, le second par cette légéreté brillante qui fait les délices du grand monde & que lui seul peut inspirer.

Dans le même tems Archimede étonnait Syracuse par ses prodiges de méchanique, & ses découvertes dans les sciences de calcul. Rome, victorieuse de Carthage, s'accoutumait enfin à la société des talens. Plaute & Térence brillaient sur la scene comique. Lucrece habillait la Physique des couleurs de la Poésie; Catulle se bornait aux graces du sentiment; Salluste jettait dans l'Histoire un genre d'éloquence, une force de jugement qu'elle ne connais-

ſait pas encore & qu'elle a eu long-tems lieu d'oublier.

Là parurent auſſi les Hortenſius, les Ciceron, les Jules Céſar. Ce dernier, devenu le Maître de Rome, protégea les Lettres qu'il aimait & qu'il cultivait. Auguſte, ſon ſucceſſeur, eut le même amour pour elles, & leur prêta le même appui. Il ne fut pas moins l'ami que le protecteur de Virgile & d'Horace. Il exila Ovide, mais long-tems il l'avait comblé de faveurs. C'eſt dans ce ſiecle que la Poéſie Latine eſt portée à ſon plus haut degré de perfection. Tite-Live ſoutient, à quelques égards, celle de l'Hiſtoire. Il n'eſt plus queſtion de grands Orateurs, & jamais les Romains ne s'appliquerent aux Sciences exactes.

Mais, ſous Auguſte, l'Architecture, la Sculpture & la Peinture enfanterent des chefs-d'œuvres. Il ſubſiſte encore des monumens des deux premieres, malgré l'effort des barbares. Les productions de la troiſieme ont péri ſous les ruines du tems.

La mort d'Auguſte entraîna, en quelque ſorte, la perte des Arts. Pour comble de malheur, Néron les aima, &

devint l'ennemi de tout Ecrivain qui pouvait l'effacer. Il eut pour contemporains & pour victimes, Séneque, qui changea le ton de l'éloquence; Lucain, qui fut souvent éloquent dans ses vers, & plus souvent giganteſque & ampoulé; Pétrone, licencieux & délicat; Perſe, obſcur & Philoſophe. Les deux derniers furent en butte à la haine du tyran, mais ils échapperent à ſa vengeance.

Sous Trajan parurent Pline le neveu, éloquent avec tant de graces; Quintilien, qui dans ſes leçons ſur l'éloquence joint l'exemple au précepte; Martial, qui mit l'Epigramme en vigueur; Juvenal, qui aiguiſa le tranchant de la Satyre; Plutarque, à qui nous devons les vies des hommes illuſtres, & qui s'eſt illuſtré par elles; Tacite, dont les Annales ſont un excellent cours de politique. Là, fleurirent auſſi Antonin & Marc-Aurele, qui cultiverent la Philoſophie dans le rang de ſimples particuliers, & qui la placerent avec eux ſur le trône. On vit paraître, dans le même tems, Galien à qui la Médecine doit de ſi utiles préceptes; Ptolomée qui rectifia la Géographie &

bâtit un nouveau ſyſtême du monde ; Plotin, ſi pénétrant dans la Métaphyſique & ſi perſuaſif dans la Morale.

Le goût de l'Empereur Julien pour les Lettres ne les ranima point dans ſes Etats. J'en excepte l'Eloquence. Il avait laiſſé le champ libre entre les Chrétiens & les Payens. Elle devint pour eux une arme dont ils firent un ample uſage. Parmi les Poëtes, Claudien eſt le ſeul digne d'être compté. On lui érigea une ſtatue même de ſon vivant. Mais les honneurs qu'on lui prodigua ne rappellerent point des bords du tombeau le génie poétique. L'inondation des Barbares du Nord acheva même de l'y plonger entiérement. Ils détruiſirent en Italie les monumens des Arts. Ils corrompirent juſqu'au langage des vaincus & y ſubſtituerent leur propre idiome. Les Arts, enfin, n'eurent plus d'aſyle que dans Conſtantinople, ſous la protection de Juſtinien ; mais les diſputes théologiques abſorberent ce qu'on appellait les Sciences profanes.

Charlemagne, qui avait chaſſé les Barbares & ſubjugué une partie de l'Europe, eſſaya d'en bannir la barbarie ; mais il ne put faire fleurir, même en

France, les Lettres & les Arts qu'il aimait. Un Alcuin, un Scot, un Erigene, les seuls modeles que toute sa puissance pût rassembler, étaient peu propres à seconder ses vues. Après sa mort on retomba dans la premiere obscurité. La lumiere des Arts parut cependant se rallumer au sein de l'Asie. Les Arabes effectuaient ce qu'en France on avait tenté inutilement. Ils eurent des Poëtes. On cultiva parmi eux la Chymie & l'Astronomie. Il est vrai qu'ils abonderent en Alchymistes & en Astrologues. Mais ils cultiverent avec fruit la Médecine: ils porterent loin les Sciences exactes. On leur doit l'invention des chiffres numériques, usités encore aujourd'hui dans toute l'Europe. On leur doit aussi l'invention de l'Algebre, Science qui a fait faire un chemin si prompt à celles de calcul, qui en facilite les opérations, & qui même pouvait seule en rendre quelques-unes praticables.

Ce ne fut que l'aurore d'un jour promptement obscurci. L'Empire des Calyfes succomba sous l'effort des Sultans. Constantinople elle-même devint la Capitale de leurs Etats. Les faibles débris des Arts semblaient n'avoir plus

d'asyle. Heureusement ils en retrouverent un dans cette même Italie d'où on les croyait bannis pour jamais. Les Médicis, devenus Souverains d'un Etat où ils furent long-tems simples citoyens, appellerent auprès d'eux tout ce que l'Orient offrait encore d'Artistes & de Sçavans ; troupeau faible, & qui exigeait un appui constant pour se reproduire. Il le trouva dans cette seule famille qui, pour le bonheur des Arts, occupait & le siege de Rome & le trône de Toscane.

Ce fut alors que les progrès répondirent aux encouragemens. Les Lettres & les Arts s'éleverent avec la même rapidité au point de la perfection. La Peinture y fut portée par Michel Ange, Raphael, le Titien, Paul Veronese & une foule d'autres Artistes qui se disputaient la palme ; dignes presque tous, en effet, de se la disputer. Le Tasse & l'Arioste, dans un genre opposé, prouverent que la Poésie Italienne s'étendait à tous les genres. Pétrarque & le Dante avaient déja commencé cette preuve.

Un Monarque, ami des Arts & digne de leurs hommages, François I, les appellait autour de son trône. Ils

y accoururent ; mais cette émigration ne fut pas auſſi heureuſe qu'elle pouvait l'être. Une terre inculte ne répond pas toujours aux premiers ſoins du cultivateur. Il faut ſouvent plus d'une tentative pour la fertiliſer, & le malheur des tems s'oppoſait à ces tentatives. Cependant les Arts tranſplantés en France y laiſſerent un germe qui ſe développa dans des tems plus favorables. Ce fut un tréſor caché que François I laiſſa à ſes ſucceſſeurs. Il faut donc en rapporter l'origine à ce Prince, digne à tous égards des faveurs de la fortune qui, cependant, parut le croiſer dans toutes ſes entrepriſes.

On ſait, de plus, qu'il ne ſe borna point à chercher ailleurs ce qui pouvait nous manquer. Il n'épargna rien pour faire valoir le peu que nous avions. L'Etranger & le Français qui eurent des talens lui furent également chers, & furent également récompenſés. Voyons maintenant quelles étaient alors nos richeſſes naturelles dans les Arts, quelles furent les branches étrangeres qu'il y joignit, & quels ont été les progrès des unes & des autres depuis cette époque juſqu'au regne de Louis XIV, leur dernier reſtaurateur. Commençons par

la Poéſie qui, dans tous les tems & dans tous les lieux, précéda toujours les autres Arts, & contribua ſouvent à les perfectionner.

Dès le tems de la ſeconde race de nos Rois, on cultivait en France une ſorte de Poéſie dont il reſte encore aujourd'hui quelques eſſais groſſiers. La Provence & le Languedoc eurent leurs Troubadours. C'était un reſte des anciens Bardes, ſi révérés parmi les Gaulois. On ſait que l'emploi des Bardes fut de chanter dans leurs vers les faits héroïques de la Nation. Il n'y avait point alors d'autres Hiſtoriens, ni d'autre maniere d'écrire l'Hiſtoire. Les Troubadours Provençaux chantaient auſſi les faits guerriers de leur tems, & quelquefois leurs propres avantures. L'amour y entrait communément pour quelque choſe; ſouvent même il en fit tous les frais. De-là l'origine de la Romance. Ils mêlaient à ces vers groſſiers une Muſique non moins groſſiere, exécutée par les Jongleurs qui les accompagnaient. Avec ce cortege, ils parcouraient les cours des Souverains de l'Europe. Ils y étaient reçus, accueillis & récompenſés. La plûpart étaient eux-mêmes d'une naiſſance diſtinguée.

On trouve dans la liſte de leurs noms celui de Guillaume X, Comte de Poitiers & Duc d'Aquitaine, „Tel, dit „ M. de Fontenelle, qui, par les par„ tages de ſa famille n'avait que la moi„ tié ou le quart d'un vieux château, „ allait quelque tems courir le monde „ en rimant, & revenait acquérir le „ reſte du château".

Ces Troubadours parurent d'abord ſous le regne de Louis le Débonnaire, & devinrent célebres ſous celui de Hugues Capet. Ils compoſaient dans l'idiome de leur Province, c'eſt-à-dire en Provençal, ou en Languedocien. Alors fleuriſſait en Provence *la Cour d'Amour*, tribunal dont les Troubadours conſignaient les jugemens. On commença auſſi à verſifier en Langue Romance, langage barbare qui ne ſemblait guere préſager la Langue des Quinaut & des Racine. Un Comte de Champagne, Thibaut V, devenu enſuite Roi de Navarre, protégea les Poëtes & cultiva lui-même la Poéſie. On l'a ſurnommé *le Chanſonnier*, eu égard à ſes chanſons, & *le Grand* en faveur de ſes vertus. On ſait quelle fut ſa paſſion pour la Reine Blanche de Caſtille, mere de Louis IX. On a cru long-

tems qu'elle était l'héroïne des vers de Thibaut ; mais on en veut faire aujourd'hui un problême comme de la Corrine chantée par Ovide. Quelle que ſoit cette héroïne, voici comment le Prince la chantait :

Las ! ſi j'avais pouvoir d'oublier
Sa beauté, ſa beauté, ſon bien dire
Et ſon très-doux, très doux regarder,
Finirais mon martyre ;
Mais las ! mon cœur je n'en puis ôter,
Et grand affolage
M'eſt d'eſpérer ;
Mais tel ſervage
Donne courage
A tout endurer.
Et puis comment, comment oublier
Sa beauté, ſa beauté, ſon bien dire,
Et ſon très-doux, très doux regarder ?
Mieux aime mon martyre.

On peut, ſans doute, rapporter au même tems ces anciens fabliaux dont il reſte des copies à la Bibliotheque du Roi. On y trouve les premieres traces de cette naïveté qui plaîra toujours, & qui parut être longtems le ſeul caractere de notre Langue.

Enfin, comme l'a dit Deſpréaux:

Villon ſut le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Villon écrivait ſous le regne de Louis XI qui lui ſauva la vie. Il ne fit pas de meilleurs vers que ſes prédéceſſeurs, mais il donna plus de régularité à ce qu'il faiſait. Il s'attacha, par préférence, à la Balade, ſorte de Poëme inventé ſous Charles V. René d'Anjou, Roi des deux Siciles & Comte de Provence, en compoſa dès-lors pluſieurs. Un Prieur de Sainte Genevieve de Paris en donna depuis un Traité qui a pour titre, *Art de dicter Balades & Rondels.* On voit que le Rondeau eſt à-peu-près de même date que la Balade, & il faut y renvoyer auſſi le Triolet. On attribue l'invention du Virelai aux Picards. Du reſte, les plus grands efforts du génie conſiſtaient alors dans quelques jeux poétiques, où l'on employait des mètres auſſi différens que ridicules. Telles étaient ces différentes ſortes de rime, *annexée*, *batelée*, *briſée*, *en-*

enchaînée, *couronnée*, &c. Voici un exemple de la derniere.

La blanche Colombelle, belle,
Souvent je vais priant, criant;
Mais deſſous la cordelle d'elle
Me jette un œil friant, riant.

En voici un de la rime enchaînée. C'eſt moins un enchaînement des rimes que celui du ſens & des mots.

Dieu des amans de mort me garde;
Me gardant, donne-moi bonheur;
En me le donnant, prends ta darde;
En la prenant, navre ſon cœur.

La rime nous vient des Goths qui l'employaient dans leurs vers. Elle fait un des principaux ornemens des nôtres, & ce ſerait les appauvrir beaucoup que de l'en bannir. Elle ſupplée à la cadence des mots qui eſt moins ſenſible dans notre Langue que dans la Grecque & la Latine. On a voulu introduire la rime dans les vers Grecs & Latins; mais elle y figure auſſi mal que les ïambes & les ſpondées dans les vers Français du vieux Baïf.

**

Le regne de François I vit l'art des vers porté beaucoup plus loin par Clément Marot & Melin de Saint-Gelais, tous deux encore cités aujourd'hui. Marot avait plus d'enjouement & Saint-Gelais plus de douceur. On le surnomma l'Ovide Français. Un tel éloge paraît aujourd'hui bien outré. On se borne maintenant à lire quelques-unes de ses Epigrammes, tandis qu'on lit encore & les Epigrammes de Marot & quelques-unes de ses Epîtres.

Il se forma sous le regne de Henri II une société de sept beaux esprits qu'on nomma *la Pleyade*. Les prétendus astres qui la formaient ne brillerent pas tous du même éclat. On y comptait Belleau, que Ronsard a surnommé le Peintre de la nature & qui l'imitait avec assez de graces; Ronsard lui-même, qui essaya d'enrichir notre Langue & qui la rendit encore plus barbare; Dorat, qui obtint le surnom de *Pindare Français*, pour avoir fait cinquante mille vers Grecs ou Latins; Baïf, qui essaya d'introduire dans les nôtres la cadence & la mesure des précédens; Ponthus de Thiard, qui peignit assez vivement les erreurs & les plaisirs de l'amour; Jo-

delle, qui essaya le premier de donner à la Tragédie & à la Comédie Françaiſe la forme qu'elle avait chez les anciens, mais qui ne trouva pas, comme eux, une Langue propre à ſeconder ſon génie.

Ce Poëte eut, comme Ronſard, une imagination vive & forte. Il voulut, comme lui, ſuppléer à la diſette de notre Langue par une foule de mots calqués ſur le Grec, & qui ne ſervirent qu'à la rendre plus dure & plus inintelligible. C'eſt ce même défaut qui rend le ſtyle de du Bartas inacceſſible & dégoûtant. Ronſard fut ſon admirateur & lui fit préſent d'une plume d'or. C'était une plume de fer qu'il convenait de leur offrir à l'un & à l'autre.

Deſportes purgea en partie notre Langue de ces expreſſions techniques. Ses vers ont plus de douceur, plus de facilité qu'elle ne ſemblait alors le permettre. Ils lui mériterent d'être comparé à Tibule. On lui reprochait d'avoir beaucoup emprunté des Italiens. Il eut mieux valu en faire la matiere de ſon éloge.

Ce Poëte fut comblé de bienfaits par Henri III, & refuſa même l'Archevê-

ché de Bordeaux que lui offrit Henri IV. Bertaud, qui l'imita dans l'élégance & la douceur de ſes vers, ne l'imita point dans ſon refus. Il accepta l'Evêché de Seez étant déja lui-même Conſeiller d'Etat. C'eſt de lui cette chanſon qu'un bon Poëte moderne s'applaudirait d'avoir faite.

Félicité paſſée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir.
Hélas! il ne me reſte
De mes contentemens
Qu'un ſouvenir funeſte
Qui me les convertit à toute heure en tourmens.

Le ſort plein d'injuſtice
M'ayant, enfin, rendu
Ce reſte un pur ſupplice,
Je ſerais plus heureux ſi j'avais tout perdu.

Il mettait auſſi quelquefois beaucoup d'énergie dans ſes Paraphraſes des Pſeaumes; témoin cette ſtance où il peint l'homme injuſte.

Ni pompe, ni grandeur, ni gloire, ni puissance,
Ne sauraient détourner le glaive de vengeance
Pendant *dessus* son chef des mains de l'éternel,
De qui l'inévitable & sévere justice
Fait qu'il est à toute heure, en un même supplice,
Témoin, Juge & Bourreau, non moins que Criminel.

Joachim du Bellai, qu'une mort prématurée empêcha seule d'être aussi Évêque, mérite, à-peu-près, les mêmes éloges que Bertaud à titre de Poëte. Il était un des sept de *la Pleyade*. On estime particuliérement ses Sonnets, genre de Poésie emprunté des Italiens, & que Saint-Gelais introduisit le premier en France.

On voit, par tous ces exemples, que les Lettres, & sur-tout la Poésie, étaient encouragées & récompensées. Voici encore un autre Poëte qni leur dut la mitre & même la pourpre. C'est le fameux Cardinal du Perron. Il n'était pas aussi grand Poëte qu'il fut Courtisan délié; mais il devint utile à ceux qui lui étaient supérieurs en talens. Ce fut

lui qui fit connaître à Henri IV ceux de Malherbe, & c'eſt à ce dernier que la Poéſie Françaiſe doit ſa véritable exiſtence. Il en a pour garant Deſpréaux, très-ſobre en matiere d'éloges.

Enfin, Malherbe vint & le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence;
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les ſtances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modele.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Malherbe eut pour diſciple Racan, moins châtié dans ſes vers; mais né, peut-être, avec plus de fécondité & d'élévation de génie que ſon Maître même. Ces deux hommes ſont encore célebres de nos jours, & annoncerent par leurs écrits les progrès ſurprenans que la Poéſie allait faire ſous le regne de Louis XIV.

Elle n'en avait fait que bien peu jusqu'alors dans la partie Dramatique. L'art du théatre eut parmi nous des commencemens aussi faibles que parmi les Grecs, & tarda plus long-tems à se perfectionner. Il y avait en France des Histrions dès le tems de la premiere race. Charlemagne les chassa, attendu l'indécence de leurs mœurs & de leurs jeux. Ils ne parurent plus sur les trétaux ; mais ils s'insinuerent jusques dans les temples. Ils célébrerent dans nos anciennes Eglises *la Fête des Foux*, qu'on y célébra longtems. Ils mêlaient à ces jeux des danses & des chansons également dissolues. Les Troubadours donnerent ensuite une autre sorte de spectacle ambulant, mais plus honnête. Il consistait à mettre en vers & en action quelques aventures susceptibles d'intérêt. Ces vers étaient rimés & chantés. Les Jongleurs les accompagnaient avec leurs instrumens. Le regne de ce nouveau genre dura plusieurs siecles ; mais il finit par des abus qui le firent supprimer.

Il faut des spectacles à un peuple nombreux. Les Pélerins succéderent aux

Troubadours. Tout se réduisait de la part des premiers à chanter quelques mauvais Cantiques de leur composition. Bientôt on imagina de mettre en action ces Cantiques, & de là ces jeux qui furent nommés *les Mysteres*. Les Acteurs prirent le titre de *Confreres de la Passion*, & ce mystere fut le premier qu'ils jouerent sur le théatre.

Ce ne fut pas tout. *Les Confreres de la Passion* s'associerent avec *le Prince des Sots* & ses sujets. On nommait ainsi une troupe de farceurs qui donnaient au public un spectacle plus prophane & moins absurde que le premier. Il résulta de cette association un mêlange qui égaya beaucoup *les Mysteres*. On accourait en foule à ce spectacle, & les Curés de cette Capitale avancerent même l'heure des vêpres pour laisser à leurs paroissiens le tems de s'y rendre.

Enfin, le Parlement interdit aux Confreres de la Passion tout ce qui avait rapport au nouveau Testament. Ils se crurent dégradés, & abandonnerent leur théatre à une troupe de Comédiens, ou plutôt de Farceurs.

La farce avait été mise à la mode par les Clercs de la Baioche. Ils étaient

étaient depuis plusieurs siecles en possession de la représenter publiquement sous le titre de *Moralités*. Ces Moralistes n'étaient rien moins que sérieux. On en jugera par l'ancienne Piece de *l'Avocat Patelin* jouée sur le théatre de la Basoche sous le regne de Charles VII. C'est de leur théatre que Brueïs a tiré la piece qui porte encore le même titre. Les traits les plus naïfs & les plus piquans que renferme la nouvelle Comédie, sont tirés de l'ancienne. Mais ces Moralistes devinrent à la fin trop satiriques. Ils furent empriſonnés, supprimés & rétablis à différentes repriſes. Enfin, en 1547, une maladie contagieuſe, qui désolait la Capitale, fit abolir de nouveau ce théatre, & depuis il ne s'est pas relevé.

Ce fut dans le même tems que Jodelle mit au jour ſes Tragédies, les premieres qui euſſent encore paru en France. On y remarque des vues plutôt que de l'exécution. Mais il fallait du génie pour voir de la ſorte. Jodelle a du moins posé la premiere pierre de l'édifice Dramatique. Ses groſſiers ſucceſſeurs, les Baïf, les Har-

di, les Garnier, ne contribuerent pas à l'élever beaucoup. Le *Thémiſtocle* de Duryer fait regretter que ce Poëte ait ſi peu connu la difficulté du genre. Mairet, qui fut célebre dans un âge où c'eſt beaucoup de n'être pas ignoré, fit revivre la regle des trois unités, dans le tems même que Corneille n'en faiſait pas encore uſage dans ſes Drames. Rotrou, que Corneille appellait ſon Maître, était bien éloigné d'égaler un tel Diſciple. Il y a des beautés dans Vinceſlas; mais il ne parut qu'après des chefs-d'œuvres faits pour l'éclipſer.

Le goût décidé qu'eut le Cardinal de Richelieu pour les productions dramatiques, fut la ſource d'une émulation toujours favorable aux Arts qui en ſont l'objet. Aucune piece compoſée par *les cinq Auteurs* ne fut digne de faire la réputation d'un ſeul; mais elles firent naître à Corneille l'envie d'être couronné à part, & l'on ſait quel pas il fit dans cette carriere lorſqu'il ne fut plus contraint de meſurer ſa marche ſur celle d'autrui.

Quant au genre comique, on a vu quelle fut ſon origine en France; mais

il faut attendre le regne de Louis XIV pour voir ses progrès. Jusqu'alors il n'était point sorti du ton de la farce. On y avait seulement joint un tissu d'événemens peu vraisemblables, & certains personnages ridicules qui ne peignaient aucun caractere.

Ne cherchons pas, non plus, dans les siecles antérieurs de grands vestiges d'éloquence Française. Le onzieme siecle fut ébloui & subjugué par celle de Saint Bernard. C'étaient les élans du génie dont l'art ne réglait point la marche, mais qui entraînait tout par son impétuosité. Il fit prendre les armes à trois cens mille hommes pour une entreprise qui ne réussit pas; & ce qui prouve encore davantage, ce mauvais succès ne diminua ni l'ascendant de Bernard sur les peuples, ni leur vénération envers lui.

Il eut pour émule, & pour adversaire, le malheureux Abailard, qu'il vainquit dans une dispute théologique. Il ne l'eût pas vaincu dans la peinture des passions, qu'Abailard traçait d'après son cœur. Il faut en dire autant d'Héloïse, non moins tendre qu'Abailard, & peut-être encore plus tou-

chante, plus expreſſive dans ſes tableaux

Ces trois perſonnes écrivirent en Latin. Il n'y avait point encore en France d'autre Langue dans laquelle on pût être éloquent. Alain Chartier eſſaya de l'être dans la nôtre ſous le regne de Charles IX. C'était tout ce qu'on pouvait faire alors que d'eſſayer. Mais les efforts de cet Ecrivain furent long-tems ſans imitateurs. La Chaire ſemblait être une reſſource pour l'éloquence: elle n'en devint une que pour la boufonnerie & la naïveté cynique. Les Farceurs, chaſſés de nos Egliſes, trouverent des émules dans nos Prédicateurs. Preſque tous les imitaient dans leurs propos & dans leurs geſtes. Les plus décens prêchaient comme Brantôme écrivit. Le ſeizieme ſiecle ne vit pas même ſupprimer ces abus. On cite encore à ce ſujet les faits & geſtes du petit Pere André. On joignit ſeulement à ces farces dogmatiques une érudition mal digérée, un mêlange perpétuel du ſacré avec le prophane, & où le prophane même avait toujours la préférence.

Telle fut auſſi la marche de l'éloquen-

ce du Barreau. Elle ne fut durant plusieurs siecles ni moins triviale, ni moins boufonne que celle de la Chaire. On y jetta enſuite la même bigarure, avec cette différence que les Poëtes payens étaient plus ſouvent cités dans la Chaire, & les PP. de l'Egliſe au Barreau. D'ailleurs, nulle élévation, nulle élégance, ni dans l'une, ni dans l'autre. C'eſt Balzac qui a le premier fait voir que notre Proſe était ſuſceptible d'harmonie. Il atteignit à l'éloquence, mais il ne ſut point la placer. Il voulut l'introduire dans le ſtyle épiſtolaire où il ne faut être qu'élégant, naturel & précis. Balzac fut traduit en ridicule, & aurait pu ſervir de modele s'il avait eu le tact auſſi sûr qu'il eût le génie élevé.

Ce fut la protection du Cardinal de Richelieu, & l'établiſſement de l'Académie Françaiſe, qui acheverent de polir notre Langue. On eut des Orateurs auſſi-tôt qu'on eut un langage. On avait eu des Poëtes auparavant. Je le répete encore, la Poéſie a toujours précédé les autres Arts, & ſervi d'aliment à l'éloquence. Il a toujours fallu, avant que de parler aux hommes le langage

de la raiſon, apprivoiſer leurs oreilles par le charme de l'harmonie.

Depuis le douzieme ſiecle, il s'était élevé bien des diſputes ſcholaſtiques, interminables de leur nature. On y faiſait intervenir Ariſtote pour lui faire dire ce qu'on voulait qu'il dît. Chacun le citait comme autorité & l'interprêtait à ſa maniere. Les diſputes de religion s'éleverent enſuite : elles déſolerent l'Etat ; mais elles forcerent bien des Docteurs ignorans à s'inſtruire. Chacun cherchait à déterrer les vieux monumens pour s'en faire un point d'appui. Chacun finit par demeurer dans ſon opinion ; mais, du moins, elle avait été ſoutenue avec plus d'ordre & de lumieres.

La ſeule Philoſophie d'Ariſtote était enſeignée dans les Ecoles. Il en coûta la vie, dans le ſeizieme ſiecle, au célebre & malheureux Ramus pour avoir oſé s'élever contre elle. On allait même défendre d'en enſeigner d'autre dans le ſiecle dernier, ſi l'arrêt burleſque, imaginé par Deſpréaux, n'eût pas empêché un arrêt plus ſérieux d'éclore.

On avait fait un peu plus de progrès dans la Morale. Montagne & Charron,

qui écrivaient il y a près de deux cens ans, ſont encore lus & médités de nos jours. Le premier fut un Philoſophe Praticien, plutôt qu'un ſubtil obſervateur. Il n'écrivit que d'après lui-même, sûr moyen de peindre au moins quelque choſe. Son ouvrage eſt le tableau de ſon caractere, &, en général, celui de l'homme.

Charron, Peintre plus ſévere & plus ſerieux, non moins hardi que Montagne, enviſage preſque toujours les objets hors de lui-même. C'eſt un Philoſophe qui argumente, plutôt qu'un Moraliſte qui applique & qui raiſonne.

La Morale politique ne fut pas non plus entiérement négligée vers les derniers ſiecles. On vit éclore *la République* de Jean Bodin, qu'on peut, à bien des égards, mettre à côté de celle de Platon. L'Auteur y joint à quelques maximes impraticables, des vues nouvelles, dignes d'être adoptées. Une preuve que ce livre eſt encore eſtimé de nos jours, c'eſt qu'on a reproché au célebre Auteur de l'Eſprit de Loix d'y avoir utilement puiſé.

Dès le tems de Louis XI, l'Hiſtoire prit une ſorte de forme dans les *Mé-*

moires de Comines. Jusqu'alors elle n'en avait pas dans notre Langue. Cette Langue, plus de cent ans après, parut même encore trop imparfaite au célebre de Thou pour en faire usage. Il écrivit son Histoire en Latin. Ce qui fait regretter qu'il n'ait pas encore écrit cent ans plus tard.

Brantôme, qui le précéda, mérite aussi d'être envisagé comme Historien. Sa naïveté cynique dans les détails peut faire présumer qu'il est exact sur les faits.

Ce style était en général celui de son tems. Rabelais en donna le premier l'exemple. Son Roman satyrique & licencieux fit encore des imitateurs d'un autre genre. Il est devenu presque inintelligible aujourd'hui; il a, d'ailleurs, perdu ce qui en faisait l'à-propos: cependant, il égaie encore ceux même qui ont le plus de peine à l'entendre.

Rabelais dut être flatté d'avoir pour émule une Princesse qu'un grand Roi se glorifiait d'avoir pour sœur. *Les Cent Nouvelles Nouvelles* de la Reine de Navarre sont écrites dans le style du *Pantagruel.* Rien ne prouverait mieux que ces sortes d'ouvrages sont presque tou-

jours de simples amusemens de l'esprit, & non des productions du cœur.

Il y eut des Romans en France aussitôt qu'on put écrire en Français. J'ai déja parlé de celui de *la Rose.* Il m'en resterait bien d'autres à citer. Laissons à l'écart la Bibliotheque bleue pour passer à *l'Astrée* de d'Urfé, Roman qui ne trouvait aucun modele dans notre Langue. Il est trop volumineux; mais on s'égare encore avec plaisir dans les détours de ce riant paysage. D'Urfé changea le ton reçu; il fit parler ses Bergers, quelquefois avec langueur, toujours avec décence. Nous devons à ce Roman ces volumineuses fictions qui parurent, coup sur coup, au commencement du siecle dernier. Mais, comme l'a dit le judicieux Despréaux, d'Urfé eut l'art d'ériger ses Bergers en personnages intéressans, & ses imitateurs n'ont fait des plus grands personnages que des Bergers insipides.

Il faut placer avant cette époque *l'Argénis* de Barclai, qui parut peu de tems après *l'Astrée.* On croit que cet ouvrage n'est qu'un emblême, & qu'il y avait une clef. Cette clef est perdue, & l'ouvrage se fait encore lire. C'é-

tait, dit-on, le seul Roman que Boileau estimât. Mais il jugeait aussi sévérement ces sortes de productions que les Opéra de Quinaut ; il voulait toujours analyser ce qui doit n'être que senti.

Je passe à une derniere branche de Littérature qui fut aussi cultivée par nos aïeux ; c'est la Traduction. La disette des bons écrits nationnaux exigeait qu'on naturalisât certaines productions étrangeres. Mais notre Langue était encore si faible & si barbare qu'elle semblait s'y refuser entiérement. Cet obstacle fut surmonté par Amiot, autant qu'il pouvait l'être. Il traduisit Plutarque, traduit depuis par d'autres ; mais aucune de ces versions n'a fait oublier la sienne. Elle intéresse, elle se fait lire. On y reconnaît l'Auteur ancien, malgré la disproportion qu'il y avait entre sa Langue & celle du Traducteur. Au reste, Amiot eut bien des émules & n'eut pas un rival, ni dans son siecle, ni dans l'intervalle qui le sépare du regne de Louis XIV. Il fallait trop de génie pour suppléer aux défectuosités de notre Langue. Nous eûmes de bons Traducteurs lorsqu'on leur eût fourni

l'équivalent de l'idiome qu'ils voulaient traduire.

Les Sciences exactes furent encore plus négligées parmi nous. On s'en tenait sur ce point, comme sur tant d'autres, à commenter Aristote. On s'en tenait aussi pour l'Astronomie au système de Ptolomée. En Allemagne, Copernic le renversa entiérement. Au lieu de faire tourner le soleil autour de notre petit globe, il soutint que ce grand astre est immobile au centre du monde; que Vénus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne, font leur mouvement autour de son axe, tandis que la Lune fait son circuit autour de la Terre.

Ce système, qui n'est que le développement de celui d'Aristarque de Samos, fut adopté & soutenu par Galilée. Il en couta, pour un tems, la liberté à ce Philosophe. Il ne sortit même des cachots de l'Inquisition qu'après s'être rétracté; mais le Soleil n'en resta pas moins immobile. On doit au même Galilée l'invention du pendule simple, & à son fils, Vincent Galilée, l'art d'appliquer ce pendule aux horloges.

Le nouveau syſtême aſtronomique ne fut introduit en France que par Deſcartes, fortement ſecondé par Gaſſendi. Ce dernier, qui vivait loin de la Capitale, échappa à la perſécution de l'Ecole; mais peu s'en fallut qu'elle ne devînt pour Deſcartes ce qu'avait été l'Inquiſition de Florence pour Galilée.

Le haſard avait procuré à l'Aſtronomie quelques découvertes utiles. Dès le treizieme ſiecle, un enfant Hollandais inventa le Téleſcope. A-peu-près dans le même tems on découvrit la Bouſſole; mais on ignore à qui on en eſt redevable. Il paraît, cependant, que les Français en firent uſage des premiers. C'eſt ce que fait augurer la fleur de lys qui forme ſon aiguille. On en ſaurait davantage s'il y avait eu alors des Hiſtoriens, & ſur-tout, ſi ces Hiſtoriens euſſent été de ſages obſervateurs.

Il faut l'avouer; juſqu'au regne de Louis XIV nous fûmes inférieurs aux Italiens dans preſque toutes les parties de la Littérature & des Sciences. Ils ne nous furent pas moins ſupérieurs dans les beaux Arts, tels que la Pein-

ture, la Sculpture, l'Architecture & même la Muſique, partie alors la plus faible chez eux, comme elle ne le fut que trop long-tems chez nous.

Avant le quinzieme ſiecle on ne connaiſſait en France que la Peinture ſur verre. François I fit venir Maître Roux & le Primatice, Peintres d'Italie, pour décorer Fontainebleau. Il ſe forma dans ce lieu une eſpece d'école de Peinture qui ne fit pas de rapides progrès. Cependant, on diſtingua parmi le nombre des éleves, Corneille de Lyon, du Moutier, Joannet & Jean Couſin. On voit de ce dernier un tableau du jugement univerſel placé dans la Sacriſtie des Minimes du Bois de Vincennes. Il ſe diſtingua, ſur-tout, dans la partie du deſſein, & fut encore meilleur Sculpteur qu'habile Peintre.

Du Breuil & Bunel, deux Peintres Français, ſuccéderent au Primatice. Le premier décora de quatorze tableaux, peints à freſque, la chambre des poëles de Fontainebleau; les ouvrages du ſecond ſervaient d'ornement à la petite galerie du Louvre, & furent brûlés avec elle en 1660.

Ces morceaux n'étaient pas des chefs-

d'œuvres, mais ils offraient des beautés. L'Art se fortifiait de jour en jour. La mort de François I, & les troubles qui suivirent son regne, replongerent la Peinture dans sa premiere inertie. Elle en sortit sous Henri IV par les travaux de Friminet, qui avait été de nouveau puiser en Italie des principes anéantis parmi nous. Sous le regne suivant, Jacques Blankard & Simon le Vouet, rapporterent de la même contrée des fruits encore plus abondans. Ils ne tarderent pas même à se multiplier. Le Vouet est regardé comme le fondateur de l'Ecole Française. Il fut très-inférieur à la plûpart de ses éleves; mais il était le seul de son tems qu'ils pussent adopter pour Maître.

Les Arts d'imitation se suivent dans leurs progrès. Nous n'avions pas eu, avant le regne de François I, un seul Sculpteur digne d'attention. Ce Prince porta la sienne sur tout ce qui pouvait encourager la Sculpture. Il fit venir d'Italie cent vingt-quatre Statues, un grand nombre de Bustes, & fit mouler dans Rome les bas-reliefs de la Colonne Trajane, les Statues de Vénus, de Laocoon, de Commode, du Tibre,

du Nil, de la Cléopâtre, du Belvedere, & en un mot, tous les chefs-d'œuvres dont il ne pouvait se procurer les originaux. On ne manqua plus en France de modeles pour se former, & bientôt on entreprit de lutter contre ces modeles. Rien de plus surprenant que la rapidité des progrès de nos premiers Sculpteurs. Ils atteignirent le but presque en entrant dans la carriere. On vit fleurir, dès le tems même de François I, un Jean Goujon, si renommé pour la sculpture en demi-bosse & les bas-reliefs. Ceux de la Fontaine des Innocens, ceux du grand Pavillon du vieux Louvre, ceux de l'Hôtel de Carnavalet; en un mot, tous ses ouvrages, sont encore des objets d'admiration pour les connoisseurs, & d'imitation pour les plus grands Artistes. Ses Caryatides, placées dans la Salle des Cent-Suisses au vieux Louvre, ont été copiées par Sarrasin; persuadé, sans doute, qu'il valait mieux bien imiter des chefs-d'œuvres, que de rester trop au-dessous d'eux en ne les imitant pas.

Un autre Artiste, non moins étonnant que le premier, est Germain Pilon. Plusieurs Eglises de cette Capita-

lé ſont décorées de ſes ouvrages, & l'œil du connaiſſeur va les y chercher ſoigneuſement. On ne ſe laſſe point, ſur-tout, d'admirer ſon fameux groupe des trois Graces, placé, & même un peu déplacé, dans l'Égliſe des Céleſtins. Ces deux hommes ſuffiraient ſeuls pour prouver que l'Art de la Sculpture a été perfectionné en France. On peut les oppoſer aux plus grands Artiſtes des autres Nations. Il eſt même bon d'obſerver qu'ils vivaient dans un ſiecle d'ignorance où leur génie ſeul pouvait les guider. Eh ! qui ne ſait que la perfection des Lettres contribue à celle des Arts ?

La même cauſe qui avait fait retomber la Peinture dans le néant, y replongea la Sculpture. Elles n'en ſortirent qu'au ſiecle de Louis XIV pour briller avec encore plus d'éclat.

Il ſuffit de jetter les yeux ſur quelques-uns de nos anciens Temples pour juger de notre ancienne Architecture. Elle eſt digne, en tout ſens, du nom qu'elle porte ; & malheureuſement elle a ſurvécu à la domination des Goths à qui elle doit ſon origine. L'ancienne Égliſe de Sainte Genevieve, bâtie par Clo-

Clovis, prouve qu'il était plus facile à ce Prince de les expulser de cette contrée, que d'en bannir le mauvais goût introduit par eux. Charlemagne, à qui nul ennemi ne réſiſtait, échoua lui-même dans cette entrepriſe. Hugues Capet fut, à quelques égards, plus heureux ou mieux ſecondé. C'eſt ſous ſon regne que fut commencée l'Egliſe de Notre Dame de Paris. Il ſe fit alors une ſorte de révolutions dans l'Architecture; mais, ſans toucher au genre, on outra la réforme. L'ancienne Architecture gothique était trop maſſive & trop peſante; on la rendit trop légére & trop délicate; on la ſurchargea d'ornemens inutiles & de mauvais goût. Cependant, on admire encore, avec raiſon, deux monumens gothiques élevés ſous le regne de Louis IX. C'eſt la Sainte Chapelle de Paris & celle de Vincennes, bâties l'une & l'autre ſur les deſſeins de Pierre de Montereau. L'une & l'autre, en effet, ſont remarquables par la hardieſſe & la délicateſſe de leur conſtruction. Elles ont l'avantage d'étonner les yeux, plutôt que de ſatisfaire le goût.

Celui de François I pour les beaux

***

Arts influa sur les progrès de l'Architecture. On vit paraître Jean Bullant, Louis de Foix & Philibert de Lorme. C'est sur les desseins & sous la conduite de ce dernier que furent bâtis le magnifique escalier de Fontainebleau, le Château de Meudon; celui d'Anet sous Henri II; celui des Tuileries sous Catherine de Médicis, de concert avec Jean Bullant. Louis de Foix fut appellé en Espagne où il construisit le superbe Palais de l'Escurial. Quelques autres Architectes Français firent briller leurs talens jusques dans Rome, & furent admirés des Artistes mêmes qui s'étaient regardés comme leurs Maîtres.

N'oublions pas le célebre Abbé de Clagny qui eut tant de part aux bâtimens ajoutés au vieux Louvre sous Henri II. C'est de lui la belle façade qui termine l'intérieur de cet édifice. On le regarde, avec raison, comme un chef-d'œuvre de délicatesse & d'élégance.

Il y eut, ensuite, jusques vers la fin du regne de Henri IV, un intervalle où l'Architecture parut languir. Ce n'est pas au milieu des guerres civiles

qu'on s'occupe à bâtir des Temples, ni des Palais. Trop heureux quand la fureur des deux partis reſpecte les monumens qui exiſtent.

Sous la régence de Marie de Médicis parut le fameux Jacques de Broſſe. Il fut employé par cette Princeſſe à conſtruire le Palais du Luxembourg, un des plus beaux que renferme cette Capitale, & l'un des plus réguliers qu'il y ait en Europe. Nous lui devons auſſi le Portail de Saint Gervais, autre chef-d'œuvre qui ne laiſſe aucune priſe à la critique, & qui ne peut recevoir trop d'éloges.

On pourrait encore citer d'autres noms, & nous avons d'autres monumens qui prouvent que l'Architecture ſe ſoutint avantageuſement ſous le regne de Louis XIII. Mais il étoit réſervé à ſon ſucceſſeur de la voir portée encore plus loin, & de lui fournir tous les moyens de déployer ſes reſſources. Sans l'occaſion le génie d'un Architecte eſt une mine qu'on néglige de fouiller, & dont les tréſors n'exiſtent pour perſonne.

Il faut joindre à ces Arts connus des anciens un autre Art qu'ils ne connu-

rent jamais. Je parle de la Gravure en taille-douce. Un orfevre de Florence l'inventa dans le quinzieme ſiecle. Ainſi l'Europe en eſt redevable aux Italiens. Ils apporterent cet Art en France ſous le regne de François I; mais ils ne nous en apporterent que les premiers élémens, ou pour mieux dire des eſſais informes, auſſi peu propres à former de bons imitateurs qu'à faire naître l'envie de le devenir. Nos Graveurs étaient encore très-médiocres ſous le regne de Henri IV. Ils ſe fortifierent ſous celui de Louis XIII. On applaudit aux efforts de Michel Laone, de Claude Mellen, de Grégoire Huret, de Charles Audran & de quelques autres. Il ne faut pas, ſur-tout, oublier le célebre Callot, qui joignit l'imagination la plus piquante, la plus vive, à la plus grande facilité de travail & d'expreſſion. Il fut un des premiers qui entreprit de graver à l'eau forte les ſujets d'une certaine étendue. Avant lui, on réſervait cette méthode pour les plus petits objets. Les plus grands n'étaient jamais gravés qu'au burin. Mais la méthode introduite par Callot a trouvé de célebres imitateurs, & paraît même avoir entiérement prévalu aujourd'hui.

Il me reſte à parler de la Muſique, Art qui fut bien tardif à ſe renouveller en Europe. Toutefois, dès le douzieme ſiecle, Gui Aretin créa la gamme, ou l'art d'écrire la Muſique. Il y joignit le contrepoint, que les anciens ne paraiſſent pas avoir connu. On nomme ainſi la réunion de pluſieurs chants ſur un ſeul & même ſujet. C'eſt-là, préciſément, ce qui conſtitue l'harmonie. Au ſurplus, notre Muſique eut de bien faibles commencemens; ils remontent juſqu'aux Jongleurs, ſorte de Muſiciens, qui accompagnaient nos anciens Troubadours, & qui joignaient au chant de ces derniers le ſon de la vielle, de la flûte & de la guitare.

La Muſique fut très-accueillie ſous le regne de François I, Prince à qui nulle partie des Arts n'était indifférente. Il paraît qu'on danſait à ſa Cour ſur quelques airs de nos anciens Noëls. On mit en muſique les chanſons de Marot; on nota ſes pſeaumes, chantés encore aujourd'hui chez les Proteſtans. Nous chantons encore nous-mêmes d'autres airs dont nous ignorons préciſément la date; mais qui, à coup ſûr, ſont d'une date ancienne.

De ce nombre eſt l'air des Folies d'Eſpagne. Baïf, ſous le regne de Henri III, établit dans ſa maiſon une eſpece d'Académie de Muſique, ou plutôt un concert que le Monarque honora ſouvent de ſa préſence. C'eſt le premier exemple d'un pareil établiſſement parmi nous. Mais il s'écoula plus de deux ſiecles ſans que notre Muſique fît aucuns progrès ſenſibles. Ce n'eſt que ſous le regne de Louis XIV qu'elle a paru prendre une conſiſtance nouvelle; & mériter, enfin, d'être placée au nombre des beaux Arts. Dès ce tems-là même on avait écrit ſur ſa théorie & ſes principes. Deſcartes & le P. Merſene les calculerent en Mathématiciens profonds; mais des calculs ne feront jamais un Muſicien. La théorie indique la route; le génie ſeul peut y entrer & s'y ſoutenir.

Tel fut, en général, au commencement du ſiecle dernier, l'état de nos connaiſſances & de nos progrès dans tout ce qui eſt du reſſort du génie & du goût. C'étaient de ſimples lueurs; mais elles préſageaient un beau jour. Il parut, & peut-être, ne ſommes-nous pas encore à ſon déclin. Il n'eſt

as de jour qui n'ait deux parties. Nos Peres ont joui de la premiere ; nous jouiſſons de la ſeconde. Ils ont ueilli à tems certaines fleurs, qui ont erdu pour nous une partie de leur éclat : nous moiſſonnons des fruits qui n'étaient pas encore pour eux dans oute leur maturité.

C'eſt leur marche & la nôtre que 'ai prétendu ſuivre. C'eſt-là tout 'objet du travail que j'offre au pu-blic. J'ignore s'il approuvera la mar-che que j'ai moi-même ſuivi. Il m'eût été facile d'en adopter une autre. Mais j'ai tâché d'égayer la matiere & d'y jetter une ſorte de mouvement & d'intérêt. Je n'écris pas ſpécialement pour ceux qui ſavent tout, ou plu-tôt qui ſe figurent ne rien ignorer : j'écris pour cette claſſe nombreuſe qui ſait peu de choſe, qui a la bonne foi de l'avouer & qui n'en eſt pas moins eſtimable. Elle veut qu'on l'amuſe en l'inſtruiſant ; double condition difficile à remplir : il fallait du moins l'eſſayer. On ſent que je n'ai pas dû m'appe-ſantir ſur les détails, dans un texte mis en action ; mais on trouvera dans les notes, ou plutôt dans les diſſerta-

tions rejettées à la fin de l'ouvrage, tout ce qui regarde chaque genre, & que le texte ne pouvait offrir. J'ai eu l'ambition de dire beaucoup de choſes & de ne pas faire un gros livre. Je puis dire avoir effectué ce dernier point. Le public décidera ſi j'ai rempli l'autre.

LES
DEUX AGES
DU GOUT
ET
DU GÉNIE FRANÇAIS,

Sous LOUIS XIV *& sous* LOUIS XV.

FATIGUÉ du vain bruit des troubles littéraires; oubliant à la fois ces brigues, ces clameurs,

Ces ris, ces brocards, ces fureurs,
Et tant de jaloux adverſaires,
Et tant de malins ſpectateurs,
Et tant de triomphes vulgaires,
Et tant de comiques horreurs:
Abjurant la frivole envie
D'être immortel chez nos neveux
Sans jamais connaître la vie;

J'allais borner, enfin, mes vœux
A n'être rien, pour être heureux.
Dès-lors, plus de métromanie,
Plus de ſoucis ambitieux,
Plus de regrets, plus d'inſomnie;
Mais d'un air doux, officieux,
Des arts le ſéduiſant Génie
Soudain ſe préſente à mes yeux.
Sors, dit-il, de ta létargie;
Viens voir ſur ces bords ſomptueux
La Cour du Pinde réunie.
C'eſt-là qu'aſſemblant ſes bureaux,
Elle examine, elle apprécie,
Et les beautés, & les défauts,
Et la ſcience, & l'ineptie,
De tant d'Ecrivains, tous rivaux,
En mérite fort inégaux
Et preſqu'égaux en jalouſie.

Viens voir quelque choſe de plus, pourſuivit-il; viens voir apprécier deux ſiecles qui ſe croyent inappréciables; celui-ci & le dernier: viens voir établir entr'eux la prééminence, comme elle avoit été réglée entre ceux qui les ont précédés, comme elle le ſera entre ceux qui doivent les ſuivre.

Tous les cent ans ce Sénat reſpectable,
S'aſſemble & juge, en arbitre équitable,
Ces deux voiſins, ces freres ennemis.
Dans ſa conduite, orgueilleux, intraitable,
Au frere aîné le jeune eſt peu ſoumis:
Tel, bien ſouvent, un pere vénérable
Voit ſes conſeils dédaignés par ſon fils.

Il ajouta que l'indocilité de notre ſiecle avait fait devancer cette cérémonie. Le Dieu des Arts ſe propoſait de rendre nos Auteurs & nos Artiſtes plus modeſtes, plus pacifiques, moins jaloux. Je prévis que ces aſſiſes auraient le ſort de certaines Dietes Polonaiſes, ou de ces Etats dont un de nos grands Poëtes a dit :

De ces bruyans Etats le fruit le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en guérir aucun.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuivis le Génie, & en peu de temps nous arrivâmes au lieu deſtiné pour cette aſſemblée. C'était un vaſte & magnifique Palais; car les beaux Arts préferent aujourd'hui les rives du Pactole à celles de l'Hipocrene. Ils ſont devenus les enfans de l'opulence, & n'habitent plus qu'avec elle.

Là ne ſont point les cabanes ruſtiques
Du bon *Lycurgue* & du ſage *Mentor*;
Gens ennemis de l'aiſance & de l'or;
Qui d'un Etat légiſlateurs cyniques,
Pour ſon bonheur, le rendaient indigent;
Chaſſaient le luxe. O les fins Politiques!
A ſes Reclus, dans ſes déſerts miſtiques,
Frere Pacôme en preſcrivit autant.

On voyait dans ce Palais tout ce que l'induſtrie de deux ſiecles éclairés & délicats, avait pu y raſſembler pour l'embellir. On y voyait auſſi en perſonne les parties intéreſſées à ce grand procès, les Poëtes, les Orateurs, es Hiſtoriens, les Philoſophes, les Artiſtes

que l'un & l'autre ſiecle avaient produits Ceux qu'avaient produits les ſiecles précé dens, n'y étaient qu'en image; leurs buſtes leurs médaillons ſervaient d'ornement à l galerie qui conduiſait au Temple.

Dans un ſombre coin du portique
Etaient ſuſpendus les portraits
Des Villons & des Saint-Gelais,
Des Deſportes & des Bellais;
Troupe fertile en virelais,
Ballades, rondeaux, triolets,
Ou telle autre œuvre fantaſtique.
Du tems les efforts deſtructeurs
Ont peu reſpecté les couleurs
Qui paraient l'effigie antique
De ces très-caduques Auteurs,
Patriarches & Fondateurs
De notre Parnaſſe gothique.

On avait mis un peu plus en évidence le médaillons de Rabelais, de Marot & de quel ques Auteurs célebres dans leur tems; mai aujourd'hui plus cités qu'ils ne ſont lus. D'ail leurs ils ne formaient qu'un hors d'œuvre Paſſons au véritable objet de cette aſſemblée.

Elle me parut de plus tumultueuſes: l préſence du Dieu, celle des Génies qui l'en touraient, n'en impoſait que foiblement cette multitude. A peine eût-on diſtingu parmi ces clameurs, la voix du *Stentor* d'Ho mere, voix qui ſe faiſait entendre à tout l'armée des Grecs. Ici les deux partis oppo ſés formaient chacun autant de troupes diffé

rentes que les Arts, les Sciences & les Lettres offrent de genres différens : mais chaque troupe eût voulu avoir le pas sur toutes les autres : chaque Auteur, chaque Artiste eût voulu l'obtenir sur tous ses semblables.

Ainsi, par l'Aquilon troublés,
Dans un tumultueux orage,
On voit les flots amoncelés
S'empresser, à la fois, de frapper le rivage.

Il fallut du tems pour établir l'ordre parmi ces cohortes indociles ; mais on accorda la préséance aux Poëtes, par la raison que la Poësie a précédé tous les autres Arts & toute espece de Science. Alors j'entendis les sons éclatans de la trompette : c'était le signal pour faire approcher ceux des concurrens qui avaient osé courir la carriere épique. Divers champions du dernier siecle se mirent sur les rangs. J'apperçus, entr'autres, les Auteurs de *la Pucelle*, du *Saint Louis*, du *Clovis* & d'*Alaric*.

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre(*a*),

disait Scuderi d'un ton emphatique & avec le geste d'un Capitan.

Tout est auguste & *saint* au sujet que j'embrasse (*b*),

ajoutait Desmarets d'un ton prophétique.

(*a*) Début du Poëme d'Alaric.
(*b*) Début du Clovis.

Je chante un *saint* guerrier & la *sainte* entrepriſe (*a*),

s'écriait le Pere Lemoine, d'un ton dévotement inſpiré.

Je chante la *Pucelle* & la *ſainte* vaillance (*b*),

reprenait, d'un ton rude & enroué, le vieux Chantre de Jeanne d'Arcq.

Le gothique & dur Chapelain,
Courbé ſous l'énorme Pucelle,
Venait, un brevet à la main,
Supplier la troupe immortelle
De le maintenir dans ſes droits,
Dans cette autorité ſuprême,
Qui le fit paraître autrefois
Tuteur de Corneille lui-même.
Envain, diſait-il, mes frondeurs
Oſaient, ſur mon chef-d'œuvre Epique,
Lancer leur venin ſatyrique,
Je fus loué par vingt Auteurs.
Des bienfaits d'un nouvel Auguſte,
Le cours fut par moi dirigé :
Si j'en fus le mieux partagé,
C'eſt qu'un tel partage était juſte;
Moi-même ainſi l'avais jugé.
Ah! daignez, ô Sénat ſublime,
Approuver ma déciſion,
Et régler ſur la double cime,
Mon rang d'après ma penſion.

(*a*) Premier Vers du Saint Louis.
(*b*) Premier Vers de la Pucelle.

Cette supplique fut mal reçue du Dieu, & fit rire ceux-même qui avaient appellé autrefois Chapelain un grand homme. Quoi? reprit-il, avec étonnement, est-ce ainsi qu'on accueille celui qui *retira du bûcher* la libératrice de cet Empire? Savez-vous bien qu'alors

Et Marne & Seine & Loire *à peine en leurs courans*,
Trouvaient un *boulevard franc du joug des Tyrans* (*a*).

Ignorez-vous quelle merveille c'était que mon Héroïne?

Le Ciel pour la former fit un rare mêlange
Des vertus d'une fille & d'un homme & d'un *ange:*
D'où vint après au jour cet astre des Français
Qui ne fut pas un d'*eux* & qui fut *tous les trois.*

Voyez comme j'arme ma guerriere!

La sainte prend le *fer par sa superbe garde*,
Et vers le firmament *d'un œil ferme regarde;*
Haussant la main *robuste à qui l'acier luisant*,
Malgré sa pesanteur, ne paraît point pesant.

C'est envain que deux braves jumeaux *s'uniſſent à sa perte.*

Ils l'attaquent ensemble, & chacun de *son dard*,
Avecque même effort, tirent vers même part;

(*a*) Ces vers & les suivans, que cite Chapelain, sont tirés de *la Pucelle.*

Mais leurs *efforts* ſont vains contre la *forte ſainte* ;
Chacun d'*eux* reçoit d'*elle* une *ſemblable* atteinte ;
Ils naquirent *tous deux* ſous un *ſemblable* ſort,
Et moururent *tous deux* d'une *ſemblable* mort.

Ces vers où je décris celle du brave Chabannes, ne ſont-ils pas d'une belle harmonie imitative ?

Quand *de trois lourds marteaux la ſonnante tempête*,
Par l'effort de trois bras vient fondre ſur ſa tête.

Et ces deux autres où je peins ſi noblement le trépas de Canede ?

Par le *fléau tournoyant* il eſt pris en travers,
Et loin des premiers *chus* s'en va *cheoir* à l'envers.

Et l'heureuſe ſituation que je donne au temple de la Vertu ?

Un ſeul *endroit* y mene, *& de ce ſeul endroit*
Droite & roide eſt la cime & le ſentier étroit.

Le bon Chapelain s'apperçut un peu tard que tout l'auditoire ſe bouchait les oreilles, & que la dureté de ſes vers cauſait d'horribles convulſions à Racine, à Boileau, à Rouſſeau, à tous nos Poëtes élégans & harmonieux. Je vois bien, leur dit-il, que votre oreille efféminée redoute les vers mâles & forts. En voici de plus doux que j'ai daigné faire pour peindre la douce & tendre Agnès Sorel. C'eſt de l'albâne ; écoutez hardiment.

On voit que *sur son col un double demi globe,*
Se hausse par mesure & souleve sa robe.....

De grands éclats de rire se firent entendre malgré tout le respect dû au tribunal; ils furent approuvés par le Génie même. Arrêtez, cria-t-il au vieux rimeur, épargnez-nous les autres détails. Ce fut avec bien du regret que Chapelain obéit. Scuderi, qui se croyait toujours dans Notre-Dame-de-la-Garde (*a*), s'avança avec l'air d'un homme qui commande. Ma destinée est de vaincre cet Auteur, dit-il: Alaric fit oublier la Pucelle, & cela devait être; jugez-en par ce portrait d'une Nymphe; voyez combien il enchérit sur celui de la belle Agnès.

. . . . . .
Au milieu du bassin est une Néréïde (*b*)
Qui tâche d'essuyer *son poil toujours humide,*
Et qui semblant presser *ce poil & long & beau,*
En fait *toujours sortir de l'écume & de l'eau.*

On rit encore plus qu'on n'avait fait au portrait de la belle Agnès. Scuderi furieux, criait à pleine tête: écoutez encore ce morceau. Peut-on mieux peindre l'inquiétude où Alaric, en disparoissant, a plongé toute sa flotte? C'est le pilote qui s'en apperçoit le premier.

(*a*) Il en avait été Gouverneur. On sait ce qu'en disent Bachaumont & Chapelle dans leur voyage.
(*b*) Vers tirés d'Alaric, ainsi que les suivans.

Il le cherche à la proue, *il* le cherche à la poupe ;
Il l'appelle, *il s'écrie*, *il* éveille la troupe,
Et la troupe éveillée, apprenant son ennui,
Joint ses cris à ses cris & cherche comme lui.
Alaric, *Alaric !* dit le triste équipage.
Alaric, *Alaric !* replique le rivage ;
Et l'on entend alors, *tant ce nom leur est cher*,
Alaric, *Alaric*, de rocher en rocher.

Les huées qui s'éleverent dans ce moment contre l'Auteur, auraient pu étouffer les cris de cette flotte nombreuse. Il n'en fut point effraïé, & récita encore cette épitaphe de Radagaise tué dans un combat au milieu des Alpes.

Ici gît un Guerrier qui trouva peu d'égaux,
Car *son cœur fut plus grand que ces murs ne sont hauts.*

Paix-là, lui dit enfin le Génie dont la patience était à bout, attendez maintenant votre sort. Desmarais voulut parler; un geste lui imposa silence. En même tems le Génie se tourna vers les Modernes, & chercha des yeux celui d'entr'eux qui pouvait reclamer la couronne épique. Il ne le chercha pas long-tems.

Illustre par mille travaux,
Voltaire, dans sa noble audace,
Disputait à chacun ses lauriers & sa place.
Il instruisait les Rois, il chantait les Héros ;
Caliope, Clio, Melpomene, Thalie,
Partageaient son hommage & ne le fixaient pas.

Jusques dans les mains d'Uranie
Il osait ravir le compas.
Tels on voit les Dieux dans Homere,
Gênés sur ce vaste hémisphere,
Franchir ses bornes en deux pas.

Il offrit au Dieu l'éloquente, la sublime Henriade; mais ce fut de l'air d'un homme qui a plus d'un riche présent à faire. Chapelain, qui se connut toujours en bons vers, quoiqu'il en fît toujours de mauvais, avoua que le coloris de ce Poëme eût été d'une grande ressource pour sa Pucelle. Avouez aussi, disait-il au Poëte, que si j'eus le malheur de rimer durement, j'eus le bonheur de bien mettre en jeu les ressorts de l'Epopée? Je connus, je sus employer la grande machine, & si jamais les vers peuvent être comptés pour rien dans un Poëme Epique, le mien sera placé au rang des chefs-d'œuvres. Mais, reprenait l'Auteur moderne, ignorez-vous que j'ai moi-même fait une *Pucelle* dont les ressorts sont très-actifs, & dont les vers ne sont pas durs? Ah! reprit Chapelain, c'est un grief dont je veux me plaindre au tribunal. Vous avez cherché à rendre infiniment ridicule un sujet tout héroïque. Il allait commencer un long & dur exposé du fait. Je sais de quoi il s'agit, interrompit le Dieu des Arts; l'Auteur n'a rien fait sans me consulter: il a traité gaiement ce que vous traitâtes avec trop de sérieux; mais votre sublime est souvent burlesque, & son burlesque est souvent sublime.

Le Jésuite Lemoine, toujours conduit par son imagination bouillante & déréglée, voulut aussi prendre part à cette dispute; il osa reprocher au Chantre de Henri IV, de n'être que l'Historien de son Héros. Il lui cita pour précepte ces vers du Législateur de notre Parnasse.

. . . . . La Poësie Epique,
Dans le cours triomphant de la narration,
Se soutient par la fable & vit de fiction (*a*).

Voilà, poursuivit-il, ce que vous deviez faire & ce que vous n'avez point fait; & voilà ce que je me suis bien gardé d'oublier dans ma *couronne reconquise;* car,

Le projet en fut grand, *plus grand en fut l'ouvrage* (*b*);
L'enfer mit contre lui ruse & force en usage;
Il fit des *Régimens de fantômes armés*;
Il mit *en Bastions les Elémens charmés*:
Et dans *un camp de feu* que les Démons formerent;
Avecque les Sultans *les Monstres se rangerent.*
Mais le saint Roi vainquit *Sultans*, *Monstres*, *Démons*,
Fit de sang & de morts *des fleuves & des monts*, &c.

Avouez, poursuivit Lemoine, que c'est-là

(*a*) Boileau, art Poët.
(*b*) Vers tirés du St. Louis.

faire un véritable usage du merveilleux? Je l'avoue, lui dit le Poëte moderne, & vous savez quel en fut le succès. J'admire aussi beaucoup l'art avec lequel vous employez l'histoire de Judith. Lisamante, une de vos héroïnes, coupe noblement la tête au Sultan Mélédin, comme la veuve Béthulienne la coupa au Général de Nabuchodonosor. Les circonstances, le fait, sont absolument les mêmes. Voilà ce qui s'appelle tirer parti de ses lectures. Un de mes personnages lit également l'histoire de Judith & se souvient de l'avoir lue; mais je n'en fais pas un de mes Héros.

Alors un petit homme qui s'était tapi dans un coin pour tout entendre & rire de tout ce qu'il entendrait, éleva sa voix de fausset; c'était Scarron. Il adressa la parole aux détracteurs du Poëte moderne. Je suis de votre avis, leur dit-il, & voici ma raison pour en être. J'ai voulu travestir la Henriade comme j'ai travesti l'Enéide: j'espérais égayer le loisir des neuf sœurs qu'un éternel sublime ennuie quelquefois. Je me suis trompé; la Henriade ne prête point au burlesque: je n'y vois ni statue qui défend les Villes, ni cheval de bois qui les prend, ni anges qui luttent contre les diables, ni Dieux qui se mesurent avec les hommes, ni mortels qui blessent les Dieux, & même les plus belles Déesses. Que faire d'un Héros qui s'avise d'être toujours Héros? qui ne pleure pas au milieu d'une tempête, & qui pleure en apprenant que ceux qui lui ferment l'entrée de sa maison, meurent de faim?

Le Dieu ne fit guere plus d'attention à ce discours qu'à ceux qui l'avaient occasionné. Il blâma Chapelain d'avoir osé faire une égale violence à Minerve & à *la Pucelle*. Il relégua le Poëme d'*Alaric* chez les Vandales qu'il célebre. Il plaignit l'Auteur du *Clovis* d'avoir manqué de génie en traitant un sujet si digne par lui-même d'être bien traité. Il reprocha à l'Auteur du *saint Louis*, & la hardiesse bizarre de sa marche, & le défaut de correction dans son style, & le défaut de goût dans ses détails. Enfin il couronna le Chantre du grand Henri des mêmes lauriers qui décorent le front d'Homere, de Virgile & du Tasse. Par-là, il décidait que le Poëte moderne avait eu raison de ne se livrer que modérément à la fiction, & que les Poëtes anciens avaient eu raison d'en faire un ample usage.

Ainsi, le prix de l'Epopée fut adjugé à notre siecle, & un triomphe de cette nature pouvait facilement suppléer à d'autres (1). Une Amazone littéraire vint encore à l'appui de cette favorable décision.

De graces, de talens digne & rare assemblage,
Captivant, à la fois, l'esprit, le cœur, les yeux,
Sous un attirail belliqueux
Je vis paraître du Boccage.
Elle qui, dédaignant de vulgaires travaux,
Emboucha de Milton la trompette éclatante,
Et, dans sa carriere brillante,
Ne voit point de rivale, & voit peu de rivaux.

En effet, nulle autre Emule ne se présen-

ta ni pour la combattre, ni pour la seconder. Elle parut recevoir encore un nouveau lustre des lauriers dont le Dieu la couronna. Il l'exhorta en même tems à démentir toujours par des travaux nobles & utiles, la frivolité attachée à son sexe; tandis qu'un sexe né pour les travaux solides ne se livrait que trop souvent au frivole.

Boileau qui, jusqu'à ce moment, avait eu la modestie de se tenir à l'écart, s'avança alors muni de son Poëme du Lutrin. Lui-même ne le soupçonnait pas d'être un Poëme Epique; il ne l'offrait que comme un ingénieux badinage où il avait fait preuve de talent, d'esprit & de génie. A sa rencontre s'avançait, d'un air timide, un rival digne de lui; c'était le charmant Auteur du *Vert-vert*, autre badinage poëtique, égal au Lutrin par le mérite de l'expression, & supérieur à ce Poëme par l'agrément du sujet.

D'une main légere & badine,
L'ingénieux, le séduisant Gresset,
Figurait à nos yeux l'immortel Perroquet
De la troupe visitandine;
Ses erreurs, sa saine doctrine,
Son jargon militaire, & son dévot caquet.
A cet élégant badinage
Succede le riant tableau
De son pédantesque hermitage:
Les Graces, les Talens conduisent son pinceau.
Enfin, d'un crayon plus sévere,
Il trace du *Méchant* le mordant caractere,
Ses mensonges adroits, ses comiques noirceurs.

Mais d'un sommeil épidémique
Il n'est point garanti par ses succès flatteurs.
Il s'endort, couronné de lauriers & de fleurs,
Dans un fauteuil académique.

Boileau, qui fit de vers toute sa vie, reprochait à Gresset d'avoir si-tôt cessé d'en faire. Pourquoi, lui disait-il, mettre ainsi à l'écart l'instrument de votre gloire & de votre fortune ? Pourquoi, sur-tout regretter d'avoir fait *Sidnei* & *le Méchant ?* Passe encore pour *Edouard.* En parlant ainsi, il lui remit une des deux couronnes que le Génie venait de lui donner, & garda l'autre pour lui. C'était remplir l'intention du tribunal ; c'était aussi en faveur du droit d'aînesse qu'il avait chargé Boileau de ce partage.

Ce critique sévere, qui avait mal mené tant d'Ecrivains de son siecle, n'était guere mieux traité par ceux du nôtre. On lui reprochait hautement de n'avoir ni chaleur, ni génie ; d'être plus versificateur que Poëte, plus imitateur qu'inventeur, plus exact qu'aisé dans ses vers. Non, lui criait hardiment un d'entr'eux :

Jamais un vers n'est parti de ton cœur.

Ce qui mortifia le plus Boileau, fut de voir plus d'un moderne estimable applaudir à cette vive apostrophe. Il ranime alors sa verve satyrique, & s'écrie en s'adressant à ses détracteurs :

Vainement contre moi votre ligue conspire ;
Je regne, & mes travaux ont fondé mon empire :

Ils ont réglé mon rang, ils atteſtent mes droits;
Mes préceptes pour vous ſeront toujours des loix;
Et tandis qu'en mes vers votre audace indiſcrette
Ne voit qu'un froid rimeur & jamais un Poëte,
D'autres plus éclairés, plus ſages, moins hautains,
Sur mes heureux tableaux régleront leurs deſſeins;
Y puiſeront cet art de peindre avec juſteſſe,
De louer ſans fadeur, de rimer ſans rudeſſe;
De placer, ſans effort, dans des cadres bornés,
Ces portraits, ces détails, l'un de l'autre étonnés:
D'étendre ou de créer, digne eſſor du génie;
D'unir l'eſprit au goût, la force à l'harmonie:
Ils y reconnaîtront cet aſcendant vainqueur,
Qui de tant d'Ecrivains me rendit la terreur,
Et me fait dédaigner, tel enfin qu'il puiſſe être,
Le diſciple indiſcret qui veut juger ſon Maître.

On voit par-là que ſi Boileau avait perdu de ſa vigueur d'expreſſion, ſa hauteur était du moins toujours la même. Pour la juſtifier, il offrit à ſes juges ſon *Art Poétique*, ce chef-d'œuvre de notre langue & de notre Poéſie, auquel notre Poéſie & notre langue ſemblaient également ſe refuſer, & où l'exemple ſe trouve toujours uni au précepte. Aucune voix ne s'éleva contre le mérite de cette production: elle fut même reſpectée par les Ecrivains de ce ſiecle; mais elle fit naître quelque rumeur parmi les contemporains du Poëte. Les uns ſe plaignaient de ce qu'il s'était ſouvenu d'eux; les autres de ce qu'il avait paru les mettre

en oubli. Du nombre des premiers étaient Scuderi & Brébeuf, également furieux qu'il les citât comme des modéles à éviter. Du nombre des seconds étaient Quinaut & Lafontaine, également surpris qu'il n'eût pas même parlé du genre où ils devaient être cités comme des modeles à suivre. Le Dieu n'en était guere moins étonné qu'eux-mêmes. Il déclara que cette double omission était une double faute dans ce chef-d'œuvre; mais que les écrits de ces deux grands hommes y suppléeroient.

Un de nos contemporains (*a*), qui a chanté l'art du Peintre comme Boileau a chanté l'art du Poëte, ne s'avançait à la rencontre d'un si redoutable rival qu'avec une modeste défiance. Il avouait que sans l'*Art Poétique* il n'eût peut-être jamais entrepris l'*Art de peindre*. Mais, disait-il à Despréaux, vous eûtes sur moi plus d'un avantage : vous chantiez un Art qui est le vôtre; celui que j'ai chanté n'est pas le mien : vous parliez le langage de votre patrie; il me fallut parler un idiome étranger: vous n'eûtes à vaincre que les difficultés de la rime & de l'expression : j'eus les mêmes difficultés à combattre, & bien des méprises à éviter. C'est dequoi Despréaux convenait, & il avouait, de plus, qu'à travers tant de ronces, le Poëte moderne avait su répandre libéralement des fleurs. Enfin, le tribunal décida que ce Poëme était également bon à consulter & à lire.

(*a*) M. Watelet.

Il fit un accueil distingué au jeune Auteur du Poëme sur *la Déclamation*, (*a*) sujet agréable & que le Poëte a décoré des couleurs d'une Poésie facile & brillante. Le Génie comique récitait avec complaisance le portrait d'une de ses plus cheres favorites. Il appuyait singuliérement sur ces vers:

Il me semble la voir, (*b*) l'œil brillant de gaité,
Parler, agir, marcher avec légéreté;
Piquante sans apprêt, & vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel & parer la nature.

Le génie tragique n'était pas moins affecté de celui-ci; il y reconnoissait une Actrice que lui-même semble inspirer.

Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre (*c*).

Arrêtez! criait à cet Auteur un Ecrivain du dernier siecle, remportez cette bagatelle. Que m'importe vos vers sur la déclamation théatrale? Voici mon *Art de prêcher*. C'est-là ce qui s'appelle un sujet heureusement choisi: le tribunal décidera s'il est bien traité. A ces mots je reconnus l'Abbé de Villiers. Le

(*a*) M. Dorat.
(*b*) Mlle Dangeville.
(*c*) Mlle Dumesnil.

tribunal décida que l'Auteur n'avait point dû écrire en vers sur un Art qui exclut de ses productions & les vers & toute espece de Poésie. Du reste, il lui pardonna cette faute de jugement en faveur de quelques morceaux qu'on regretterait de voir écrits en prose.

L'Auteur du Poëme sur *les Merveilles de la Nature* (*a*), n'eut à combattre aucun Ecrivain du siecle passé: nul d'entr'eux n'avait fourni la même carriere. Il fut loué, & pour avoir osé l'entreprendre, & pour n'être point resté trop au-dessous d'une telle entreprise. Divers morceaux de son ouvrage furent lus avec applaudissement: on regretta, cependant, que ses talens n'eussent pas eu lieu de se perfectionner dans la Capitale. Une Muse qui n'a jamais quitté la Province, est une femme qui dans son extérieur conserve nécessairement un vernis provincial.

Le nom de Racine se fit entendre: je regardai avec empressement; ce n'était point le rival de Corneille; c'était un de nos contemporains qui a prouvé que le fils d'un grand homme ne dégénerait pas toujours (*b*).

Sur les pas de son pere il semait quelques fleurs;
Mais bientôt, saisissant la trompette sacrée,
Du souverain des Dieux il chantait les grandeurs,
Et méritait, enfin, les sublimes honneurs
Et du Pinde & de l'Empirée.

(*a*) M. Dulard.
(*b*) M. Racine le fils.

Lui-même parut, toutefois, douter de ce qu'il valait: il répétait souvent ces deux vers qui sont de lui:

O peres trop fameux, que vos noms triomphans
Sont un pesant fardeau pour vos faibles enfans!

Quelques Molinistes lui en firent une sévere application: il était naturel que le Poëme de la Grace leur parût mauvais. Oui, disaient-ils, cet Auteur a frappé quelques-uns de ses vers au même coin que l'Auteur d'Athalie; mais il les a toujours battus à froid; son style manque de chaleur & de mouvement; ses beautés sentent le travail & l'apprêt: enfin il les doit plus à son goût qu'à son génie. On s'arrêta peu à cette critique. Le Dieu décida même que si le génie s'était souvent passé des secours du goût, jamais le goût, sans le génie, n'avait produit de beautés réelles. Il ajouta que celles qu'on osait blâmer dans cet Auteur, étaient presque toutes le fruit de l'un & de l'autre.

Là parut aussi, avec le plus grand éclat, un Cardinal qui tirait son moindre lustre de la pourpre Romaine (*a*). C'était l'éloquent Auteur de l'*Anti-Lucrece*, ouvrage où Lucrece est si heureusement combattu dans sa propre Langue. Sans ce motif, & la maniere supérieure dont l'objet est rempli, le Dieu allait désapprouver l'usage de ces armes étrangeres. Il ne l'approuva même que pour cet-

(*a*) M. le Cardinal de Polignac.

te fois seulement. Il décida qu'un Poëte, né en France, ne devait point emprunter le langage Latin pour parler à des Français. Epargnez, disait-il,

Epargnez cet injuste outrage
A l'Idiôme que par choix,
Sur les débris du vieux Gaulois,
Je combinai pour mon usage.
Faut-il annoncer les exploits
D'un Héros qui vole au carnage?
Voulez-vous des champs, ou des bois,
Nous tracer la paisible image;
Vanter & l'amour & ses loix,
Ou condamner son esclavage?
Sans rien craindre, élevez la voix,
Et parlez-moi votre langage.
Homere, dont les doctes chants,
Des Héros de la Grece antique,
Illustraient les faits éclatans;
Dans son ivresse poétique,
Eut-il recours à des accens
Inconnus au sein de l'Attique?
Celui qui chanta les destins
De ce dévot rempli d'adresse,
Transfuge sur les bords Latins,
Fuyant les Grecs & sa Maîtresse;
Virgile, malgré la richesse
De ses tableaux toujours divins,
Eût-il enchanté les Romains
Avec les accens de la Grece?
Ovide eût envain soupiré

Pour ſa Julie, un peu volage,
Si dans un langage ignoré,
Il eût exprimé ſon hommage.
Contre ce pédanteſque abus,
La raiſon devrait vous défendre.
Quittez des travaux ſuperflus :
Horace n'y peut rien entendre,
Comme vous ne l'entendez plus.

Les Rapin, les la Rue, les Commire, les Menage & tant d'autres calculateurs d'ïambes & de ſpondées, ne goûterent pas volontiers cette leçon. Deſpréaux, qui les avait frondés de ſon vivant, ne les épargna point dans cette rencontre. On a, diſait-il au P. Rapin, on a oſé comparer vos *Jardins* aux Géorgiques de Virgile ; mais les Laboureurs d'Italie pouvaient lire le poëte de Mantoue ; & Antoine, mon Jardinier, qui liſait mes Epîtres, n'a jamais pû lire votre Poëme. Il n'en eſt pas moins vrai que mon Jardin d'Auteuil fut très-bien cultivé.

Quelques Peintres firent le même reproche à Dufreſnoi qui, pour leur tracer des leçons, avait eu recours à la Langue d'Horace. Ils le blâmerent de leur avoir ſuppoſé des connaiſſances qu'ils n'avaient pas. Il les blâma, de ſon côté, de n'avoir pas eu les connaiſſances qu'il leur ſuppoſait (2).

Santeuil, qui croyait ſes Hymnes ſupérieures à toutes les Odes Grecques, Latines & Françaiſes, ne rabattit rien de ſes prétentions : il demanda la couronne due au meilleur des Poëtes Lyriques. Il fallait bien,

dit-il, que je fisse des Hymnes en Latin; les eût-on chantées dans nos Temples, si je les eusse faites en Français? On ne trouva point cette raison déplacée; mais il n'eut pas la couronne.

Je vis paraître alors un homme à qui je l'eusse décernée sans scrupule. C'était l'harmonieux, le sublime Rousseau. Il s'avançait suivi de quelques Disciples, & ne paraissait craindre aucun rival dans l'un ni dans l'autre siecle. Eh! quel autre, en effet, réunit jamais dans ce genre tant de justesse à tant d'élévation, tant d'élégance à tant de force, porta aussi haut son vol, & le soutint aussi vigoureusement?

Tel, dédaignant notre hémisphere,
L'intrépide oiseau du tonnerre
S'éleve & plane au haut des Cieux;
Ou, toujours loin de notre vue,
Sur un rocher qui fend la nue,
Suspend son vol audacieux.

Quelques cris se firent entendre. Divers Auteurs du dernier siecle reclamaient Rousseau comme leur contemporain. Il l'est par ses meilleurs ouvrages, disaient-ils, & il n'appartient au siecle suivant que par ses malheurs. Ils en citaient pour preuve la fin de son épitaphe:

Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Ils

Ils y joignaient l'opinion d'un célebre Auteur moderne qui en avait jugé ainſi ; mais ſa déciſion ne fut point priſe au pied de la lettre, & à tout prendre Rouſſeau nous fut adjugé.

Lamothe, qu'on a tant loué dans quelques livres, & tant de fois couronné dans quelques Académies, parut auſſi tenant à la main le recueil de ſes Odes Philoſophiques & Métaphyſiques. Le Dieu ne rejetta point ſon hommage ; il déclara ſeulement que ſi l'Auteur n'eût écrit qu'en proſe, cette Philoſophie & cette Morale ſuffiraient : mais, ajouta le Génie, Rouſſeau n'oublia jamais qu'il écrivait en vers. Il eſt grand Peintre, grand Poëte, & cela ſuffit.

On diſtingua, toutefois, parmi les Odes de Lamothe, *Pindare aux Enfers*, l'*Eloquence*, & quelques-autres. La plupart des nouvelles *Odes ſacrées* attirerent les ſuffrages du tribunal. Il accueillit avec la même diſtinction, diverſes productions lyriques de différens Auteurs : telles que *les Rois*, l'*Enthouſiaſme*, *le Feu*, *&c.* Pluſieurs jeunes gens lui offraient auſſi certaines Odes couronnées dans quelques Académies. Obſervez, diſaient-ils, que chaque vers a la meſure preſcrite par les regles, & chaque ode le nombre de vers preſcrits par le programe. Comptez : ils ne ſont ni endeçà de 80, ni au-delà de 100. Le Dieu pour toute réponſe leur montra l'illuſtre Rouſſeau, en les exhortant à ſe modéler ſur ce fameux Lyrique qu'aucune Académie n'a jamais couronné. Il le fut alors par le Génie même, de l'aveu de tout le tribunal, & ſans qu'au-

cun de ſes adverſaires oſât en murmurer.

Par-là, notre ſiecle au prix de l'Epopée, unit celui de l'Ode (3). Je doutai pour lui d'un égal ſuccès en voyant le Génie tragique faire ſigne à ſes favoris d'avancer.

Soudain s'offrent à mes regards
Ces deux fameux Rivaux, de tant d'autres l'exemple.
Tous deux ſont immortels, & le temple des Arts
Semble être devenu leur temple.

Corneille & Racine avaient une ſuite aſſez nombreuſe. J'apperçus dans la foule un homme qui s'efforçait d'en ſortir. C'était Scuderi. A titre de Militaire, il prétendait conduire la troupe. Il citait & ſes hauts faits d'armes, & les cinq Portiers étouffés aux repréſentations de l'*Amour Tyrannique*. D'autre part, Thomas Corneille montrait une liſte des repréſentations de *Tymocrate*. Pradon montrait ſa *Phedre* & le Sonnet de Madame Deshoulieres. Campiſtron répétait divers morceaux de ſes Tragédies; morceaux que le jeu de Baron avait ſçu faire paraître excellens; mais qui parurent tels qu'ils étaient dans la bouche de leur Auteur. D'autres Poëtes moins connus encore que ces derniers, marquaient encore plus d'ambition de figurer aux premiers rangs. Il fallut que le tribunal établît la ſubordination parmi cette cohorte. On obéit à la fin; mais, ſelon l'uſage, on murmura en obéiſſant.

La Troupe des modernes avançait de ſon côté. Elle était conduite par les Auteurs de *Rhadamiſte* & d'*Oedipe*. Nul de ceux qui les ſuivaient ne parut leur diſputer la prééminence : mais chacun ſe l'attribuait ſur tous les autres. Il y eut, par cette raiſon, peu d'ordre dans la marche : il eût fallu trop de tems pour l'établir, & je ne les place ici moi-même que comme le haſard les offrit à mes yeux.

Je diſtinguai parmi le nombre l'élégant Auteur de Didon : Piece que Racine eût facilement adoptée.

Il ſçut corriger à propos
Les traits de ce caffard Enée
Fourbe comme quatre dévots ;
Lui qu'une Reine ſubornée
Prit pour le plus grand des Héros ;
Il fuit, telle eſt ſa deſtinée ;
Mais il combat avant de fuir :
Et cette veuve abandonnée,
De ſes feux n'a plus à rougir.
Seulement, en femme irritée,
Elle s'obſtine à ſe punir,
D'être par un ingrat quittée,
Pour n'avoir pu le prévenir.

Là parurent auſſi divers Ecrivains qui ont parcouru plus ou moins ſouvent, plus ou moins heureuſement, cette carriere. Le Dieu accueillait avec diſtinction Lagrange Chancel, qui ne fut Poëte que dans ſes libelles ; mais qui ſçut être intéreſſant dans *Ino & Mélicer-*

te; & l'Auteur de *Guſtave*, Drame où les in cidens ſont un peu prodigués; mais où cha que perſonnage ne dit que ce qu'il doit dire & l'Auteur de *Philoctete*, Ouvrage où le Poë te ne ſacrifie qu'à des beautés réelles & ſuſ ceptibles d'examen: & celui d'*Iphigénie e Tauride*, tableau où l'on reconnaît la tou che d'un pinceau quelquefois dur, mais tou jours plein de chaleur & d'énergie: & celu de *Veniſe ſauvée*, imitation qui peut ſervir d modele, & qui en eſt un d'action théatrale & le Peintre du *Siege de Calais*, monumen de patriotiſme; & d'autres émules d'un âg peu avancé; mais dont les premiers pas dan cette arène furent marqués par des ſuccès Quelques jeunes athletes, qui avaient eſſuy des revers, ne furent pas même exclus de c concours. On les y admit, non pour ce qu'il avaient fait, mais pour ce qu'ils promettaien de faire.

L'un brille par le coloris,
L'autre oppoſe à cet avantage
Des plans artiſtement ſaiſis.
Tous ſatisfaits de leur partage;
Mais plus certains d'être applaudis
Si, pour hâter notre ſuffrage,
Leurs talens étaient réunis.

Telle fut à-peu-près la diſpoſition de deux troupes. Elles reſterent en préſenc l'une de l'autre, ayant leurs chefs en avan Corneille & Racine me parurent enviſage l'Auteur de *Zaïre* & celui de *Radhamiſte* com

me deux rivaux dignes d'eux. Celui-ci attirait, en particulier, l'attention de Corneille qui fut toujours plus frappé de l'énergie d'un tableau que de la suavité de son coloris.

De l'implacable Atrée épuisant la fureur,
Le mâle Crébillon ravit notre suffrage.
Tyran impérieux, prodigue de carnage,
Il nous soumet par la terreur.

Il avait, de plus, l'avantage de s'être frayé une route nouvelle dans une carriere où Corneille & Racine l'avaient devancé. Quant à lui, il annonçait peu de prétentions. Il croyait sa cause douteuse, & n'en était pas moins tranquille sur l'événement. Je ne remarquai pas le même flegme dans son illustre Collegue, malgré toutes les raisons qu'il avait de se rassurer, & quoiqu'il ne crût pas sa cause extrêmement litigieuse. Alors le Poëte Lafosse éleva la voix. Il se croyait fort supérieur à tous les Tragiques de ce siecle, par la raison qu'il jugeait son *Manlius* égal aux meilleures Tragédies de Corneille. Il n'était pas même le seul qui en jugeât ainsi. A quoi bon vous compromettre? disait-il à l'Auteur de *Rodogune;* laissez agir votre éleve. Il vous rendra bon compte de tout. Corneille essaya envain de modérer cette ardeur. Déja Lafosse allait déclamer la prose de l'Abbé de Saint-Réal mise en vers, quand le Génie l'arrêta. Votre ouvrage m'est connu, lui dit-il: c'est un drame admirable, autant qu'une conjuration républicaine peut le per-

mettre: mais il ne vous donne pas droit de parler quand Corneille juge encore à propos de se taire.

Campistron, qui croyait lui-même avoir égalé Racine, osa citer à haute voix son *Andronic*, si souvent reproduit sur la scene, & son *Alcibiade* qui s'y montre de tems à autre. Le Génie lui conseilla de ne parler que de *Tyridate* qui ne s'y montre presque jamais.

Thomas Corneille, n'osant plus parler de *Timocrate*, cita & *le Comte d'Essex* & *Ariane*. Pour cette derniere, lui cria un Moderne, oubliez-la comme tant d'autres. Ignorez-vous que la retraite d'une Actrice célebre vient de causer la sienne? Votre *Comte d'Essex* doit un peu plus à son propre mérite; mais il doit encore davantage à l'ambition qu'eurent certains débutans de paraître sous un habit à la moderne & décorés d'un cordon.

Plusieurs voix allaient se confondre. Scuderi, Pradon, la Calprenede, & quelques autres, allaient parler tous à la fois. Le Dieu leur imposa silence, en même tems, & pour toujours.

J'attendais avec impatience que Corneille prît la parole. Corneille, me disois-je, si habile à faire parler & raisonner ses personnages, renoncerait-il à cette faculté pour lui-même? Je me flattais de le voir porter l'argument & la replique aussi loin que dans *Sertorius* & dans *Cinna*. Quelle fut ma surprise de l'entendre s'exprimer ainsi, en s'adressant à ses deux modernes Rivaux.

Ces Romains ſi vantés, & ſi dignes de l'être,
Semblent tous, à ma voix, reprendre un nouvel être.
J'exprimai, ſans effort, leurs mâles ſentimens:
Je leur prêtai mon ame ; ils parurent trop grands.
Mais il faut l'avouer ; Guerrier, ou Politique,
Plus altier que touchant, plus pompeux que tragique,
Balançant, à mon gré, le deſtin des Etats,
J'étonne un ſpectateur & ne l'attendris pas.
Un démon plus heureux vous guide & vous inſpire.
On admire Brutus ; on pleure avec Zaïre.
Electre dans les fers aux cœurs donne la loi.
L'inexorable Atrée y porte un juſte effroi.
Je vous ouvris la route, & votre noble audace
De la barriere au terme a ſçu franchir l'eſpace.
Vous m'euſſiez égalé ſans être mes Rivaux:
Vous m'avez ſurpaſſé ; vous êtes mes égaux.

Il me parut que tout le tribunal adoptait cette déciſion. Les deux Tragiques modernes allaient s'y refuſer par modeſtie, quand Racine prit la parole. Ce fut à-peu-près en ces termes qu'il s'énonca:

D'un tyrannique amour trop eſclave moi-même,
J'en fis de mes travaux le mobile ſuprême.
Là tout Héros ſoupire & vante ſon ardeur.
Heureux ſi quelquefois une molle langueur,
Du tragique en mes vers détruiſant l'énergie,
Ne déguiſait un drame en plaintive élégie:

Si, variant l'essor d'un élégant pinceau,
Tant de portraits brillans formaient plus d'un tableau!
Toutefois, dans sa rage Athalie implacable;
Phedre, en proie aux remords, & malgré soi coupable;
Acomat & Burrhus, Oreste, Agamemnon,
Sur le plus haut du Pinde ont illustré mon nom.
Vingt fois j'ai triomphé sans souffrir de défaite.
Un triomphe plus grand signala ma retraite.
Que dis-je? Si mon cœur, plus ferme en ses projets,
D'une injuste cabale eût dédaigné les traits;
Peut-être, de nouveau rentré dans la carriere,
En eussai-je à tout autre interdit la barriere?
Et peut-être ma main, par de plus nobles coups,
Eût moissonné ce champ si fertile pour vous.

Aucun de ceux à qui Racine parlait ne parut douter de ce que ce grand homme aurait pu faire; mais le Dieu déclara que chacun serait jugé d'après ce qu'il avait fait. On décida que Racine s'était parfaitement bien jugé lui-même: que ce grand Poëte était en même tems un grand Peintre; mais que son pinceau avait souvent plus d'élégance que de fierté, ses desseins plus de correction que de hardiesse; qu'il ne dédaigna point assez les petits moyens, & négligea un peu trop les grands effets: enfin, qu'il fallait souvent être Michel-Ange, lorsqu'il s'était contenté d'être Raphaël.

On trouva que le nerveux Crébillon sacrifiait,

fiait, pour l'ordinaire, l'élégance à la force: mais il fut loué pour avoir le premier mis en jeu ces reſſorts terribles qui maîtriſent & agitent ſi puiſſamment l'ame du ſpectateur; on admira l'effet du ſombre coloris qui ajoute encore à l'énergie de ſes tableaux.

On applaudit, à la fois, dans l'Auteur d'*Oedipe*, de *Zaïre*, de *Brutus*, & de tant d'autres chefs-d'œuvres, tout ce qui diſtingue, chacun à part, ſes trois redoutables Prédéceſſeurs, le ſublime de Corneille, l'élégance de Racine, le terrible de Crébillon. Il reçut encore plus d'éloges ſur un genre de mérite qui lui eſt propre: c'eſt d'avoir jetté dans tous ſes drames une morale utile à l'humanité, ſans être nuiſible à l'intérêt de la ſcene.

Enfin, le Dieu déclara que notre ſiecle avait vu faire quelques pas de plus à la Tragédie; qu'elle offrait & une marche plus active, & des effets plus frappans, & un caractere plus décidé: en un mot, que l'art tragique avait atteint le but; mais qu'il riſquait d'aller au-delà ſi les Auteurs ne s'arrêtaient à propos (4). Alors, le Génie qui préſide à ce genre éleva la voix. Ce fut pour prédire la décadence prochaine d'un art qui ne fut jamais bien perfectionné que parmi nous. Il déclara, cependant, ne voir encore une partie de ces abus que par anticipation. Bientôt, diſait-il, avec un ton qui me parut un peu trop cauſtique.

Bientôt sur la tragique scene
L'art tragique s'éclipsera.
Je vois travestir Melpomene
En machiniste d'opéra.

Bientôt une ivresse indiscrette
Séduira cent jeunes Auteurs.
Je vois, pour un seul vrai Poëte,
Vingt futiles décorateurs.

Bientôt vos tristes pantomimes
Devront tout au jeu de l'Acteur.
Je vois dans ces froides maximes
Un froid & vain déclamateur.

Je vois, enfin, que toute regle
Sera proscrite déformais;
Et que tel qui prend un vol d'aigle
Ira tomber dans les marais.

Je formai des vœux pour que cet oracle n'eût pas si-tôt son effet. Heureusement, il me parut n'effrayer personne. Chacun, en son particulier, l'appliquait à ses rivaux, & ne soupçonnait pas qu'il pût lui-même y être intéressé. Le Génie changea de ton pour ajouter quelques conseils aux menaces qui venaient de lui échapper. C'était aux jeunes Poëtes qu'il adressait la parole.

D'un sujet bien choisi voulez-vous faire usage?
Mettez en jeu tous ses ressorts.
D'un œil vif & perçant démêlez ses rapports.

Approfondiſſez tout: c'eſt-là votre partage.
Le Pactole en ſon ſein promene ſes tréſors;
On ne le ſaiſit pas ſans quitter le rivage.
Sur-tout, du cœur humain ſcrutateurs ſtudieux,
De ſes vrais mouvemens offrez-nous la peinture.
Dans vos divers tableaux conſultez la nature.
L'art ne plaît que par elle à nos cœurs, à nos yeux.
De Mérope éperdue exprimez les allarmes.
D'Ariane trompée imitez la douleur.
Pleurez avec Didon; peignez Zaïre en larmes,
Monime au déſeſpoir & Camille en fureur.
Que Phedre exhale avec horreur
Le feu ſecret qui la dévore;
Et que Rhadamiſte aime encore
Pour mieux exciter la terreur.

On ne trouva point que ces préceptes fuſſent erronés; mais on les regarda comme des loix ſuſceptibles d'interprétation, & chacun ſe réſerva le droit de les interprêter à ſa maniere.

Je vis alors s'avancer de part & d'autre, les Auteurs qui ont paru, avec plus ou moins d'éclat, ſur la ſcene comique. A la tête de ceux du dernier ſiecle étaient Moliere & Regnard, qui, cependant, ne marchaient pas ſur la même ligne. Regnard était ſubordonné à Moliere & réglait ſa marche ſur la ſienne. Après ces deux grands hommes, venaient d'autres Ecrivains qui les reconnaiſſaient pour leurs chefs: Dufreſny, qui dans ſes ouvrages comme dans ſa conduite, offre un caractere

d'originalité piquante. Dancourt, dont toutes les Pieces, à l'exception du *Chevalier à la mode*, & du *Galant Jardinier*, ne sont guere que de Vaudevilles; mais qui étonne toujours par l'aisance & la rapidité de son Dialogue. Brueïs & Pallaprat, qui firent ensemble *le Grondeur*, la seule bonne Piece de théatre qu'une pareille association ait jamais produite. Baron à qui on attribue l'*Homme à bonnes fortunes*, & qui se piquait encore plus d'être le héros de la Piece que d'en être l'Auteur. Je crus appercevoir dans l'ombre un homme à robe noire & à bonnet triangulaire qui lui glissait tacitement l'*Andrienne*. Là étaient aussi certains Auteurs tels que Poisson, le Grand, &c. dont il reste encore sur la scene quelques productions isolées. Ce qui suffisait pour leur donner droit de présence à ce concours.

Cette troupe marquait la plus grande assurance. Elle se confiait & dans ses propres forces & dans le mérite de ses chefs. La troupe opposée avait moins de confiance dans les siens, ou plutôt elle ne voulait en reconnaître aucun. Chaque individu aspirait au premier grade. A peine avait-on quelque déférence pour l'Auteur du *Glorieux* & du *Philosophe marié;* Comédies du genre le plus noble & du ton le plus élevé, sans que le genre comique y perde rien de son vrai caractere. L'Auteur du *Préjugé à la mode* n'osait presque parler de ses autres productions théatrales. Celui de l'*Homme du Jour* & du *Français à Londres* ne se taisait qu'à regret sur quelqu'autres morceaux de son vaste théatre. Celui de

la *Métromanie* prétendait ne se taire sur rien, & chacun desirait l'entendre parler.

Armé de pointes & de traits,
Piron de Momus même eût repoussé l'attaque.
Sa main brûlait ces vers qu'avec trop de succès,
Elle offrit, jeune encore, aux autels de Lampsaque;
Chef-d'œuvre du Génie & source de regrets.
Bientôt d'un crayon moins prophane,
Sous les yeux de Thalie achevant ses portraits,
Il nous peignit du Métromane
Les projets peu sensés, les bisarres accès.
De-là, sur la tragique scene
Nous retraçant du nord le fugitif altier,
De Thalie & de Melpomene
Il obtint le double laurier.

Mais dans ce moment il ne s'agissait que de son chef-d'œuvre comique. Il y joignit même *les Fils ingrats* qui le sont moins envers leur Auteur qu'envers leur Pere.

Fagan montrait, sans rien dire, *la Pupille* & *le Rendez-vous;* deux petites Pieces d'un genre & d'un ton bien opposés, mais également faits pour la scene. Le mérite de ces deux ouvrages suppléait au silence de l'Auteur.

L'ingénieux Marivaux s'avançait avec *la Surprise de l'Amour;* tableau précieux par ses nuances & ses développemens. C'est le cœur humain pris sur le fait dans une de ses situations les plus délicates à saisir.

Je distinguai, en particulier, le séduisant

Auteur de l'*Oracle*, des *Graces*, du *Sylphe* des *Hommes*, &c. ouvrages d'un genre neu & qui ſera difficilement imité. Ce n'eſt pa que cet Ecrivain n'eût auſſi moiſſonné de lauriers dans la route connue; mais on lu ſavait gré ſur-tout d'avoir fait paraître Thalie ſous un aſpect auſſi nouveau, ſans déguiſer aucun de ſes traits.

Facile, varié, maître dans l'art de plaire,
Habile à réunir un double caractere,
Il joignit l'énergie au plus vif agrément.
Sa plume délicate & sûre,
Eſt le pinceau de la Nature,
Et l'organe du ſentiment.

L'Auteur du *Complaiſant* & du *Fat pun* tenait d'une main ces deux excellentes productions & de l'autre un voile dont il ſe couvrait le viſage. Cette modeſtie me paru outrée; mais je ne craignis pas qu'elle devîn contagieuſe.

L'Auteur du *Méchant* regrettait de n'avoi pas d'abord pris la même précaution, ou plu tôt de s'être mis dans le cas de la prendre On ne lui pardonnait ni ſes remords, ni d n'avoir pas donné plus ample matiere à ſo repentir.

Le Peintre ſévere & cauſtique des *Philoſo phes* me parut n'avoir ni repentir ni remords On deſirait qu'il adoucît l'âpreté de ſon pin ceau, aſſez vif, aſſez ſaillant, pour intéreſſe dans ſes portraits, ſans outrer ou choquer l reſſemblance.

Je vis accourir beaucoup d'autres suivans de Thalie. Tous ne lui avaient pas sacrifié dans le même temple; mais tous avaient vu leur offrande favorablement reçue. Je démêlai facilement les Auteurs de *Démocrite prétendu fou*, de *Timon le Misantrope*, de *la Coquette fixée*, de l'*Anglois à Bordeaux*, des *Mœurs du tems*, de l'*Impertinent*, &c. Il me parut, enfin, que si quelques Ecrivains comiques du dernier siecle avaient produit un plus grand nombre d'ouvrages excellens, notre siecle avait vu naître un plus grand nombre d'Auteurs ingénieux; que les talens sont plus généralement répandus, mais non pas anéantis; & qu'en un mot, nous sommes aussi riches en belle monnoie que nos aïeux le furent en pieces d'or.

Quelques Modernes osaient faire à Moliere les mêmes reproches que lui avaient fait ses contemporains; d'avoir trop donné au peuple dans quelques-unes de ses Pieces, & trop négligé ses dénouemens dans presque toutes. Il fut sensible à cette attaque & se défendit comme fit autrefois *Scipion* l'Africain, en rappellant ses victoires. Il rappella aussi & l'état où il avait trouvé notre scène comique & ce qu'il avait fait pour l'illustrer.

Ce fut peu de frapper sans crainte & sans scrupule,
Tout vice accrédité, tout penchant ridicule;
De fronder tour à tour, souvent même à la fois,
Nobles & Campagnards, Courtisans & Bourgeois;
D'être sourd aux clameurs des sots, des hypocrites:
Il me fallut de l'art assigner les limites,

Les créer, les étendre, & tirer du berceau.
Ce même art qui déja penche vers son tombeau.
Peut-être, qu'en effet, dans mes vives peintures
Je fis plus d'une fois *grimacer mes figures.*
Mais de mes spectateurs, assemblés au hasard,
Le mêlange inégal exigeait cet écart.
Il fallut les former; il fallut pour leur plaire
S'éloigner d'une regle à leurs yeux trop sévere.
Tel on a vu, dit-on, plus d'un Législateur
Des loix qu'il établit tempérer la rigueur;
Se prêter au climat, au tems, à l'habitude;
Du peuple à réformer faire une sage étude;
Et, s'épargnant, enfin, des efforts superflus,
Pour établir ses loix, tolérer des abus.

Il était difficile de se refuser à des raisons de cette nature. Elles furent admises. Ce qui n'empêcha pas de regarder toujours comme autant de farces, *Pourceaugnac*, *les Fourberies de Scapin*, *le Médecin malgré lui*, &c. & comme défectueux le dénouement du *Tartuffe*, celui des *Femmes Sçavantes*, & tant d'autres. On entendit même de loin Pierre Corneille reclamer l'honneur d'avoir donné dans son *Menteur* le ton de la bonne Comédie, vingt ans avant que Moliere en eût fait une passable. Autre fait également certain. Mais le grand nombre de chefs-d'œuvres sortis de la plume de ce fameux comique le firent envisager comme le restaurateur & le créateur de ce genre. Celui qui perfectionne, & qui produit tant de modeles de perfection, est le véritable créateur de son art.

Regnard, que sa gaieté ne quitta jamais, reprochait à Destouches d'être un peu grave & à la Chaussée d'être excessivement triste. Le tribunal décida qu'on pouvait amuser les honnêtes gens sans exciter en eux un rire perpétuel: que Destouches avait élevé le ton de la bonne Comédie, & que la Chaussée en avait étendu le genre. Thalie, ajouta le Dieu, se permet quelquefois d'être sérieuse pour devenir plus intéressante.

Ainsi, dans son boudoir, une jeune Beauté,
Aux yeux de l'Amant qu'elle enchante,
Gagne à perdre de sa gaieté.
Elle n'était qu'aimable; elle devient touchante.

Mais, ajouta le Génie, de même qu'il ne faut pas qu'une Belle soit trop souvent boudeuse, Thalie ne veut pas qu'on l'empêche trop souvent de rire.

Il félicitait l'Auteur de l'*Oracle* & des *Graces* d'avoir enrichi la scene d'un genre fait pour elle & qui lui manqua toujours avant lui; on n'en découvrait, en particulier, aucun vestige dans le dernier siecle. Ce qui mit dans la balance un poids très-utile en faveur du nôtre.

L'Auteur de *la Surprise de l'Amour* obtenait à-peu-près le même éloge. Vous avez, lui disait le Génie comique, étendu les limites de mon Empire. Vos conquêtes sont bien assurées. Je ne crains que les fausses démarches de vos successeurs.

Survint, alors, l'Auteur du *Pere de Famille*,

& du *Fils naturel.* J'eſpere, diſait-il au Génie, que vous me ſaurez gré d'avoir mis à l'écart, pour quelques momens, la Métaphyſique & l'Encyclopédie. J'ai voulu mettre la morale en action pour la faire goûter à ceux qu'elle ennuiroit dans un traité méthodique & même dépourvu de méthode. C'eſt un genre nouveau; mais ce qui vaut mieux encore, c'eſt un genre utile. Cette ſupplique fut accueillie, ainſi que les deux drames qui en étoient l'objet. On fit le même accueil au *Philoſophe ſans le ſavoir*, autre drame tout moral, & où la morale ne nuit point à l'action.

Quelques Auteurs comiques de nos jours ſe plaignoient & de la rareté des ſujets propres à la ſcene, & de la difficulté d'en faire uſage. Nous en ſommes réduits à glaner, diſaient-ils; on a moiſſonné avant que le ſoleil fût levé pour nous. C'en eſt fait. Tout a été pris; tout eſt épuiſé. Le Génie les raſſura en leur prouvant que le ridicule était inépuiſable.

Il triomphait chez vos aïeux,
Chez vous il regne encore en maître,
Et gouvernera vos neveux.
Mais c'eſt trop peu de le connaître,
Sachez le préſenter aux yeux.
D'un travers déja peint, ſouvent l'heureux modele
Peut enfanter d'autres tableaux:
Il prend avec le tems une forme nouvelle,
Et pour le peindre alors il faut des traits nouveaux.

Des *Précieuſes* dont Moliere
Diffama l'inſenſé jargon,
La petite maîtreſſe altiere
Change les airs & prend le ton.
D'un Marquis, autrefois, la ſcience ſuprême
Fut de vanter avec excès
Ses chiens, ſa maîtreſſe & lui-même;
Ses triomphes à table, & ſes galans ſuccès.
Plus ſobre de nos jours, & non moins incommode,
Il réforme, ou prévient la mode:
Contre un ſexe charmant épuiſe tous les traits:
Dirige ſes chevaux, vante ſes équipages;
Adopte un plat Auteur, ſiffle les bons ouvrages,
Et trop ſouvent en produit de mauvais.
Dans un leſte équipage, orgueilleux de paraître,
Le Médecin renonce à ſes grands mots latins.
Sa phraſe eſt élégante & ſes chevaux ſont fins.
Ce n'eſt plus un Pédant, mais c'eſt un Petit-Maître.

Au bon vieux tems un mari fut jaloux.
C'était l'uſage: autre tems, autre mode;
Et maintenant qui dit époux
Dit un mortel aſſez commode.

Il eſt peu de lourds Vadius;
Grace au goût, leur gloire eſt paſſée.
On mépriſe un Savant en *us*;
Mais l'ignorance eſt encenſée.

Enfin, grace à l'eſſor nouveau
D'un ſage, exempt de vains ſcrupules,
Diogene, avec ſon tonneau,
Trouverait encor des émules.

Comme il achevait ces mots, parut un jeune Poëte nouvellement couronné sur la scene comique. C'était l'Auteur des *Fausses Infidélités*. Il servit à prouver que cette carriere n'était pas encore sans ressources, & qu'avec des talens réels, on trouverait toujours des sujets favorables.

Tout bien apprécié, cependant, on jugea que si les Comiques du dernier siecle avaient eu le mérite de mettre en valeur un champ jusqu'alors inculte, ou mal cultivé, ils avaient profité de sa premiere abondance: qu'au contraire, leurs successeurs étaient souvent réduits à le couvrir de terres étrangeres pour le fertiliser: que les richesses des premiers pouvaient surpasser les nôtres; mais qu'il nous avait fallu surpasser leur industrie pour approcher de leurs richesses.

Hélas! m'écriai-je, quelle sera donc la fortune de nos neveux (5)!

Jusqu'à ce moment Despreaux avait eu les yeux sur ce qui s'était passé. Je le vis, tout-à-coup, les détourner & s'éloigner avec dépit. Ah! dit-il, en affectant de bâiller, voici donc encore du Quinaut! Je vis paraître, en effet, ce tendre Lyrique chargé de tous ses chefs-d'œuvres. La collection en était nombreuse. Perrin, qui l'avait dévancé dans la carriere lyrique, ne le suivait que de loin dans cette occasion. Il reclamait, cependant, le titre d'inventeur. C'est à moi, disait-il, que la France est redevable d'un genre de spectacle qui n'existe chez aucune autre nation comme chez elle. J'en conçus la premiere idée, j'en formai le premier essai.

Oui, reprenait doucement Quinaut, vous projettâtes & moi j'exécutai. Mais quelle fut ma récompense? Un censeur caustique me déchira: un public injuste n'attribua mes succès qu'au seul travail de Lully, qui me dut presque tous les siens. Une génération entiere disparut avant qu'on daignât me rendre justice. Je ne viens donc pas ici pour combattre mes successeurs. Je viens les remercier d'avoir été plus équitables que mes contemporains.

Tous les Lyriques modernes applaudirent à ce discours. La Mothe, qui, à peu de chose près, égala Quinaut dans le genre que celui-ci avait perfectionné, & qui en créa un autre que Quinaut ne connut jamais (*a*): Danchet, qui vaut la Mothe: Roi, qui imita ce dernier dans ses *Elémens*, & qui le déchira dans ses *Calotines:* Pellegrin, qui sut être lyrique & majestueux dans *Jephté;* La Bruere, qui fut élégant & nerveux dans *Dardanus:* l'Auteur de *Castor & Pollux*, chef-d'œuvre peut-être supérieur à tout ce qui existe dans ce genre: tous, enfin, s'accorderent à reconnaître Quinaut pour leur Chef.

Cahusac, dont le seul défaut est de n'être pas Lyrique, demandait à Quinaut comment il avait pu parvenir à l'être. Voici quelle fut la réponse de Quinaut.

Je donnai tout au sentiment,
Et du faux bel-esprit je dédaignai l'usage:
Je parlai d'amour tendrement:

(*a*) Les Ballets Lyriques.

Je sus des passions varier le langage,
Et ne les fis jamais s'exprimer durement.
De la nature en tout mes tableaux sont l'image.
Elle seule m'apprit à séduire, à toucher:
Je n'eus recours à l'art que pour mieux le cacher,
Et de mon cœur le reste fut l'ouvrage.

Oui, reprit Cahusac, vous avez prodigué, épuisé le sentiment. On ne peut vous lire sans vous admirer; mais vous savez qu'un opéra est moins fait pour être lu que pour être chanté. Aucun des vôtres n'eut jamais l'honneur d'être mis en musique, excepté depuis quelque tems. Avouez, toutefois, que vos scenes paraissent longues, même dans la psalmodie de Lully. J'avoue, reprit Quinaut, que je me suis occupé de moi autant que du Musicien qu'on préférait à moi, & qui osait lui-même penser, sur ce point, comme le public. Mais vous, ajouta-t-il, quelle fut votre conduite avec le célebre Rameau? Je me sacrifiai pour lui, reprit le Poëte moderne, & c'est ce que je pouvais faire de mieux. Je prodiguais les fêtes, parce qu'il y prodiguait les traits de génie, & que le sien n'osait pas se développer entiérement dans les scenes. Il craignait d'être traité de Musicien barbare s'il eût toujours fait de la vraie musique.

Le Génie interrompit ce dialogue. Il approuva beaucoup la vénération des Lyriques modernes envers Quinaut, leur premier modele dans la tragédie, & félicita la Mothe d'en être un, lui-même, pour ses successeurs dans le ballet. Il permit à Cahusac de se placer

au rang des Poëtes Lyriques en faveur de la coupe de ſes opéras. Il fit accueil aux Auteurs de *Zélindor* & de *Silvie*, tant par la même raiſon, qu'en faveur de la coupe de leurs ſcenes, de l'aiſance de leurs vers & de la délicateſſe de leurs penſées. Il exhorta quelques jeunes gens à étendre, à perfectionner les vues nouvelles qu'on avait ſur ce genre, & qui ne tendaient qu'à la perfection du genre même.

Quant à ce qui regarde l'état préſent de l'empire Lyrique, le Dieu décida que Quinaut avait fait de meilleurs Poëmes que la plûpart de ſes ſucceſſeurs; & quelques-uns de ceux-ci de meilleurs opéras que Quinaut. Ce fut particuliérement à l'Auteur de *Caſtor & Pollux* que notre ſiecle fut redevable de cette déciſion (6).

Le Dieu jetta enſuite les yeux ſur un aſſez grand nombre de Pieces dans un genre nouveau pour nous; genre dont notre ſcene lyri-comique s'eſt ſi bien trouvée depuis quelque tems. Je reconnus les titres du *Médecin d'Amour*, du *Roi & le Fermier*, d'*Iſabelle & Gertrude*, & de beaucoup d'autres.

Le Dieu diſtingua, en particulier, ceux de ces drames qui ne devaient point leur ſuccès aux ſeuls talens du Muſicien, & même ceux qui lui avaient fourni toutes les occaſions de le déployer.

Les Auteurs d'un genre, peut-être, d'abord trop accueilli & aujourd'hui trop négligé, aſpiraient également au titre de Poëtes Lyriques. Ils avaient *le Sage* à leur tête; mais c'était à titre de leur aîné, & comme

inventeur des Pieces à Vaudeville. Après lui marchait Panard qui donna plus de consistance à cette espece de Poëme. L'Auteur de *la Chercheuse d'Esprit*, &c. fut loué pour avoir jetté dans ce genre & plus de finesse, & plus d'agrément, & plus d'intérêt qu'il n'avait d'abord paru en être susceptible. Vadé prétendait avoir été encore plus loin dans son *Suffisant;* mais je vis le Dieu prêt à lui reprocher d'avoir été jusques-là.

Il ne rejetta ni l'un ni l'autre de ces nouveaux genres; par la raison que tout genre de littérature est admissible quand il est bien traité. Du reste, l'un & l'autre étaient nés & s'étaient perfectionnés dans notre siecle. Son Prédécesseur n'avait rien de cette nature à lui opposer (7).

Il était naturel que les Musiciens suivissent de près les Poëtes qu'ils avaient accompagnés dans la carriere Lyrique. Je vis Lully s'avancer d'un pas très-grave, & suivi de quelques-uns de ses Eleves qui marchaient encore plus lentement. Il osa taxer Quinaut d'ingratitude. J'avoue maintenant, lui disait-il, que vous fûtes plus grand Poëte que je ne fus grand Musicien: mais avouez vous-même que si je n'eusse pas fait de la musique, telle qu'elle pouvait être alors, vous n'eussiez jamais fait *Armide?* Quinaut en convint; & comme il était doux & traitable, il ajouta que Lully avait su joindre à ses vers une déclamation aussi heureuse que naturelle. Vous ne dérobez rien aux traits de sentiment, poursuivit-il, & quelquefois vous y ajoutez: mais il n'en est pas ainsi des grands tableaux. Votre ver-

nis,

nis, trop faible, répond mal à la vivacité de mes couleurs. Or, une musique qui n'ajoute rien à l'expression du Poëte est un hors d'œuvre assez inutile. Par exemple, quand je fais évoquer ainsi à Médée les esprits infernaux:

Sortez Démons, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler, &c.

Si les Démons obéissent à sa voix, ce n'est certainement pas l'énergie de votre expression qui les force d'obéir. J'en dirai autant du Monologue d'Armide.

Enfin, il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur! &c.

Je réponds du même effet dans une situation pareille où ces vers seraient simplement déclamés, sans aucun accompagnement.

Lully, devenu modeste, avec le tems, ne combattit point cette objection. Il se rejetta sur la nécessité où il s'était vu de former un orchestre, en même tems qu'il créait notre musique, & de proportionner son essor à la foiblesse des moyens qu'il avait pour le soutenir.

Quelques-uns de ses successeurs, tant de son siecle que du nôtre, s'appuyerent sur les mêmes raisons; mais elles ne furent pas jugées du même poids. On distingua, cependant, de la classe commune, deux ou trois symphonies de Campra, de Marais & de Mouret. On félicita ce dernier d'avoir donné à ses chants des graces & un caractere qui lui sont

propres. C'était avoir fait un pas de plus dans la carriere; mais ce n'était encore qu'un pas. Survint un homme qui l'avait parcourue presque en entier. Son aſpect me parut déconcerter autant une partie de ſes contemporains qu'il effraya tous ſes adverſaires. Il n'avait pas été mieux reçu d'abord par ſes auditeurs.

Lorſqu'entraîné par ſon génie,
Rameau, joignant l'exemple à ſes doctes leçons,
Dans le temple de l'harmonie
Fit entendre de nouveaux ſons;
Tout Paris méconnut l'heureux fruit de ſes veillles.
On craignait d'exciter ſon vol audacieux.
Vingt Midas, à l'envi, ſe bouchaient les oreilles,
Et, par des cris ſéditieux,
Couvraient de ſes accens l'accord mélodieux.
Ainſi, borné dans ſa carriere,
S'il prenait un eſſor du vulgaire ignoré,
A l'inſtant devant lui s'offrait une barriere;
Cercle que l'ignorance avait rendu ſacré.
Tel, enchaîné dans ſon étroit rivage,
Un fleuve impétueux, qui par mille canaux
Dans la plaine fleurie eût répandu ſes eaux,
Subit un fâcheux eſclavage;
Et réduit à creuſer un gravier ſablonneux,
Trompant de la nature & l'eſpoir & les vœux,
De ſon germe fécond fait un ſtérile uſage.

Ce fut auſſi le motif que Rameau employa pour ſe diſculper auprès du Génie, qui lui reprochait de n'avoir pas fait tout ce qu'il

pouvait faire. J'ai dit plus d'une fois, poursuivit cet harmoniſte profond & ſublime, j'ai dit que notre muſique vocale était encore au berceau. Peut-être, ſi on me l'eût permis, euſſai-je pu l'en tirer. J'y éprouvai trop d'obſtacles. Cet avantage eſt réſervé à mes ſucceſſeurs. Ils me ſurpaſſeront dans cette partie; mais peut-être auront ils peine à m'égaler dans les autres.

Le Génie l'aſſura qu'il y trouverait peu de rivaux, & que dans celle même qu'il fut contraint de négliger, il trouverait encore beaucoup d'admirateurs.

Un homme qui ſe piquait de ne rien admirer & de fronder tout ce qu'on admirait, oſa dans ce moment contredire le Génie même. Il ſoutint qu'il n'y avait jamais eu de muſique en France; qu'il n'y en aurait jamais, ou que s'il y en avait une un jour, ce ſerait tant pis pour la Nation, pour la Muſique & pour le Muſicien. Pour le prouver, il montra un petit acte de ſa compoſition qui prouvait aſſez bien le contraire. Le Génie l'exhorta à multiplier ces ſortes de preuves, & à ſouffrir patiemment que d'autres les multipliaſſent.

En même tems, il ſe tourna vers les Auteurs de *Titon & l'Aurore*, des *Fêtes de Tempé*, de *Silvie*, d'*Eglé*, d'*Aline* & d'*Ernelinde*. C'eſt à vous, leur dit-il, à fournir cette nouvelle carriere. Elle commence à s'applanir ſous vos pas. Les préjugés ſe diſſipent. Marchez ſans vous arrêter, ils diſparaîtront entiérement. Ne bornez jamais vos ſcenes à cette éternelle déclamation, à ce récitatif mo-

notone, bien inférieur à la déclamation ordinaire. Coupez toujours cette ennuyeuſe pſalmodie par des morceaux d'un mouvement relatif à la ſituation de vos perſonnages, au ſentiment, à la paſſion qui les anime: qu'un ballet n'ait plus comme autrefois la gravité d'une tragédie, & n'oubliez point qu'une tragédie Lyrique doit être un opéra.

Le Dieu applaudit beaucoup au zele des nouveaux adminiſtrateurs de ſon temple. Vous avez, leur diſait-il, oſé plus d'une fois compromettre vos intérêts en faveur du bon goût. Le bon goût vous en dédommagera.

J'entendis quelques morceaux d'une muſique vive, ſaillante & légere. C'était des fragmens de notre opéra boufon, qui menace de devenir lui-même trop ſérieux. Cette muſique fut goûtée du Génie. Il arrivera, dit-il, que ce qui fut d'abord une faible Parodie de l'opéra, en deviendra preſque le modele. Mais tout a ſes abus. Auteurs du grand théatre, deſcendez quelquefois au ton de ſon diminutif. Auteurs de ce dernier, ambitionnez moins ſouvent celui de l'autre.

Voilà pour les préceptes de l'art. Voici pour ce qui regarde ſes progrès. La muſique fut long-tems pour vos peres une iſle inconnue. Ils y pénétrerent dans le dernier ſiecle; mais ils s'éloignerent peu du rivage. Vous vous êtes plus avancé qu'eux dans les terres. Cependant, il vous en reſte encore beaucoup à découvrir, & davantage à cultiver (8).

Il ſe fit alors un grand vuide au pied du tribunal. Aucun des ſpectateurs ne s'avançait pour le remplir; mais chacun répétait le

nom de la Fontaine, de cet homme inimitable, sublime dans sa naïveté, & naïf jusques dans son sublime. Quant à lui, il ne semblait prendre aucune part ni à ce qui se disait, ni à ce qui se passait. Il était distrait & modeste comme il le fut toujours. Enfin, le Génie, lui-même, lui ordonna de s'approcher. Il obéit, & en même tems s'avançaient, du côté des modernes, quelques émules qui le reconnoissaient pour leur maître. Là était Richer, qui lui fut plus d'une fois comparé & qui soutient à quelques égards cette flatteuse comparaison. Là parut aussi la Mothe qui dans ses fables voulut trop s'éloigner de la route connue; qui donna un langage à des êtres qu'on ne peut en aucun sens personnifier, & qui courut après l'esprit en essayant d'imiter le langage des Brutes. Il n'était pas le seul qui eût mérité ce reproche, & le Génie, qui préside à ce genre, eut soin de les bien désigner. Il prescrivit même à la Fontaine de leur donner quelques leçons à sa maniere. Celui ci leur débita cette fable.

Lise était belle, avait quinze ans,
Et n'écoutait que deux amans.
Les écouter cela veut dire
Qu'à tous deux quelquefois elle daignait sourire;
Et rien de plus: c'est l'usage des champs.
Peut-être il differe à la Ville;
Mais, chose à croire difficile,
Nos deux rivaux étaient contens.
L'un (c'était Eurilas) voulait qu'à la nature
Lise dût tous ses ornemens.

L'autre (c'était Damis) aimait les faux brillans :
Il voulait que de l'art empruntant l'imposture
Lise, pour orner ses appas,
N'eût point recours aux fleurs qui naissaient sous ses pas.
Au sein des riantes prairies,
Eurilas, toujours amoureux,
La promenait & parait ses cheveux
Des dons qu'il recueillait sur ces rives fleuries.
Damis les dédaignait : du seul faste entêté,
Il couvre de clinquant la naïve Bergere,
Et croit, en la fardant, accroître sa beauté.
Mais que produit, enfin, cette pompe étrangere ?
Lise, dont on aimait les charmes ingénus,
Avec le naturel perd l'heureux don de plaire.
Elle étonne & n'attache plus.
Un regard est le prix de ce vain étalage.
Autrefois, sans effort, elle attirait les cœurs.
Enfin, Lise regrette un si flatteur hommage.
Elle renonce aux attraits imposteurs,
Et retrouve, avec son visage,
Tous ses premiers adorateurs.

Faut-il vous expliquer ma fable ?
Des vôtres voyez le destin.
Otez à votre Lise & céruse & carmin,
Elle en sera bien plus aimable,
Son triomphe, à nos yeux, en sera plus certain.

Le Dieu applaudit à ce conseil, & la Mothe, lui-même, regretta de l'avoir si rarement prévenu. On trouva que l'Auteur des

nouvelles Fables (*a*), sans suivre toujours à la piste son modele, avait su éviter les fausses routes. Quelques autres fabulistes tenaient en main des recueils de leurs ouvrages qui, entr'eux tous, pouvaient fournir la matiere d'un recueil agréable. Cependant l'avantage resta au dernier siecle. Il en est en littérature, à mérite même égal, comme en matiere d'hérédité dans certains lieux: un cadet n'a que très-peu de chose à disputer à son aîné (9).

Est-ce là tout? demandait, en souriant, le Génie à la Fontaine. Quoi? reprit ce dernier, avec embarras, vous parlerai-je de *Richard Minutole*, du *Psautier*, des *Lunettes*, de *Joconde*, &c, &c, &c? Ignorez-vous que j'ai depuis porté le cilice? Le cilice ne fait rien à la chose, ajouta le Génie. J'aime tes contes. La licence y est sauvée par la délicatesse de l'expression; & rien ne la sauve chez tes successeurs. Aussi n'ont-ils rien, ou presque rien à te disputer.

Vergier, qui suivait les pas de la Fontaine, & qui souvent imita sa maniere, entendit cet arrêt, & ne s'en fit l'application qu'en partie. Grécourt qui venait à leur rencontre, fut contraint de se l'appliquer en entier. Quelques-uns de nos contemporains appellerent de ce jugement au Génie même; il daigna y joindre quelques interprétations en leur faveur.

Le célebre Rousseau s'avança avec la collection de ses Epigrammes. Le Génie tomba d'abord sur les plus licencieuses. Il admira

(*a*) M. l'Abbé Aubert.

l'énergie & la vivacité de leur tour, mais il paſſa promptement aux autres. Ce furent elles qui valurent à l'Auteur le prix qu'il reclamait.

Je vis mettre à l'écart une foule d'ouvrages groſſiérement licencieux. Peignez la volupté, diſait-il aux Auteurs ; mais gardez-vous de peindre la débauche.

Le cours des eaux de l'hypocrène
Du Cygne & de la Canne un jour fixa les vœux ;
Mais l'un, pour ſe baigner, fit choix de la Fontaine ;
L'autre de ſes marais fangeux (10).

An mot de volupté, je vis s'avancer un grand nombre de ſes ſectateurs. Tous s'efforçaient de la chanter & de la ſuivre. D'un côté venaient les Pavillon, les Coulange, les Lainez, & la touchante la Suſe, & la délicate Deshoulieres, & quelques-autres, qui formaient un parti auſſi galant que redoutable Je craignis, ſur-tout, pour notre ſiecle, en voyant paraître La-Fare, Chapelle & Chaulieu. Cependant,

Cet aimable Triumvirat
Jamais n'eut deſſein de proſcrire ;
Il plaît, & voilà ſon empire.
Pour les plaiſirs ſeuls il combat.
Aux loix d'une aimable pareſſe
Il ſoumet ſes rians travaux.
Sur lui, ſur ſes galans rivaux,

La

La volupté regne en maîtreſſe,
Et, ſur ce point les rend égaux.

Nous avions, d'ailleurs, plus d'un Emule à leur oppoſer. J'en vis un grand nombre ſe mettre ſur les rangs, & tous avaient droit de s'y préſenter. On dirait que ce genre eſt devenu le langage naturel du Français. Le Génie, qui préſide à ces productions légeres, préparait à ſes favoris des guirlandes & des couronnes de fleurs.

Auprès de lui gentil Bernard
Chantait l'art d'aimer & de plaire;
Les Dieux du Pinde, & de Cithere,
De leurs ſecrets lui faiſaient part.
Il écoutait d'un air affable
Ces Impromptus où l'Attaignant
Vante les plaiſirs de la table,
Ou peint l'attrait du ſentiment.
D'Arnaud, ſur les doux ſons d'Ovide,
Soupirait de tendres accens.
Dorat, que la volupté guide,
La déifiait dans ſes chants.
T....., Saint Lambert, avec grace,
Au Luth touchant d'Anacréon,
Accordant la Lyre d'Horace,
Faiſaient chanter à l'uniſſon,
Les jeux, l'amour & la raiſon.
Dans cet aimable ſanctuaire,
La raiſon dépouille à nos yeux
Ces traits d'emprunt, ce maſque auſtere,

Qui la déguise en d'autres lieux.
Elle n'est ni sombre, ni fiere:
Elle se plaît à réunir
Au ton vrai, la gaieté légere,
Et l'avantage heureux de plaire,
Au don plus heureux de sentir.

Un des plus chers favoris du Génie me parut ne l'aborder qu'avec circonspection. Il était ramené auprès de lui par la reconnaissance, & prêtoit l'oreille à d'autres devoirs qui l'appellaient ailleurs. On regretta généralement ce sacrifice.

O toi, dont la muse riante
Moissonne & prodigue les fleurs;
Toi, dont la touche séduisante
Varie à ton gré ses couleurs:
B..... que tes douces images
Ont d'empire sur tous nos sens!
Je vole sur ces prés naissans,
Je respire sous ces ombrages.
Sous les lambris, sous l'humble toît,
A ton gré, j'erre & me retrouve.
Ce que tu peins mon œil le voit;
Ce que tu sens mon cœur l'éprouve.

Aux yeux du vainqueur enflamé
Qui la vengea d'un infidèle,
Ariane parut moins belle
Que dans le portrait animé
Où ton heureux pinceau rappelle
Ces attraits dont il fut charmé,

Toi, qui joins l'audace à la ruſe,
Tendre & vif amant d'Aréthuſe,
L'Amour couronne tes efforts;
Toi, qui d'une Déeſſe auſtere,
Sus adoucir le caractere,
Nos cœurs partagent tes tranſports.
Ah! ſi d'une froide ſageſſe
L'amour n'eût été le vainqueur,
Ce portrait ſi vif, ſi flatteur,
De ſes plaiſirs, de ſon ivreſſe,
Offert à ta fiere maîtreſſe,
Eût fait ſur ſon aride cœur
Ce que n'eût point fait la tendreſſe.

Mais au ſein des flots mutinés
S'élance un mortel intrépide.
Nymphes de la plaine liquide,
Tendres Nayades ſoutenez
Ses efforts, ſa courſe rapide!
N'eſpérez point la ralentir.
L'Amour le guide & l'éclaire;
Héro l'attend, Héro ſi chere
A ſon cœur, à ſon ſouvenir,
De cet eſſor ſi téméraire,
Qui la flatte & la fait frémir,
Lui prépare le doux ſalaire.

Quels traits achevent le tableau?
Momens heureux, tendre délire!
Je contemple, & mon cœur ſoupire;
De ma main tombe le pinceau.
Deux mortels que l'Amour enflâme,

Nés pour se plaire, égaux entre eux,
Portent, font passer dans mon ame
Le transport qui les rend heureux.
J'oublie & les amours des Dieux,
Et l'orgueil qui fait leur hommage.
Le bonheur n'est point fastueux:
Il fuit un éclat qui l'outrage.
Immortels, soyez en jaloux,
La grandeur est votre partage:
Mais les plaisirs sont faits pour nous.

Je ne fus pas étonné de voir paraître encore ici l'Auteur de la Henriade ; mais il me sembla que Chaulieu s'en affligeait. Il lui reprocha de manquer à leur vieille amitié, en venant lui disputer la seule couronne à laquelle il pût prétendre, lui qui pouvait prétendre à tant d'autres. La Fare & Chapelle, qui avaient toujours eu moins de prétention que l'enjoué Gouteux du Temple, attendirent patiemment ce qui en arriverait; & voici ce qui en arriva. Chaulieu obtint le prix sur tous ses contemporains; non qu'il fût moins négligé qu'eux, mais parce qu'il était plus Philosophe. Il ne l'obtint pas sur les modernes ; par la raison que plusieurs joignent encore plus de philosophie à plus d'exactitude: que leurs idées sont moins rebattues, leurs images plus variées, que leur coloris est plus brillant: qu'ils réunissent enfin les fruits aux fleurs, sans que les fleurs perdent rien de leur éclat. Mais le Génie exhorta ces derniers à rester dans ces heureuses limites, à ne point conduire

la charrue de Triptoleme dans les vergers de Cypris ; à ne point traveſtir ſon riant parterre en jardin potager. Sur-tout, leur diſait-il, gardez-vous bien d'abandonner ma Cour: ce ſerait vous expatrier, & c'eſt toujours à tort que l'on s'expatrie.

Exempts d'étude, exempts de peine,
Oubliez les triſtes honneurs
Que Caliope, Melpomene,
Uranie & ſes doctes ſœurs,
Dans une fatiguante arène,
Réſervent à quelques vainqueurs.
Ah! ces triomphes de la ſcène,
Ces combats noblement décrits,
Cette pompe ſublime & vaine,
Cet art d'étonner les eſprits,
De les former, de les inſtruire,
Ne doit-il pas céder le prix
A l'art, plus doux, de les ſéduire?
L'erreur eſt un bienfait des Dieux
Qui vous conſole & vous ſoulage.
Avec elle on peut être heureux.
L'eſt-on toujours quand on eſt ſage?
Eſt-ce au fond d'un antre ſauvage
Qu'eſt placé l'autel du bonheur?
Son ſanctuaire eſt votre cœur;
Mais vous en profanez l'uſage.
Laiſſez donc ces rêveurs abſtraits
Diriger le peſant Saturne.
Laiſſez à ces rimeurs diſtraits
Leur humeur ſombre & taciturne,

Leur morgue, leurs vaſtes projets.
Que cet autre par les effets
Songe à remonter à leurs cauſes.
Paphos vous offre des boſquets,
Et Vénus vous offre des roſes (11).

On fit paſſer en revue quelques Poéſies morales & philoſophiques des deux ſiecles. On s'arrêta d'abord aux Epîtres de Deſpréaux, ſi admirables par la juſteſſe du raiſonnement & par la variété des images qui l'embelliſſent. On trouva la morale plus étendue, plus détaillée dans nos Poëtes modernes; mais on y trouva moins de Poéſie (12).

Les Satires du même Despréaux furent accueillies pour le mérite de l'expreſſion. Notre ſiecle n'avait preſque rien à leur oppoſer, & le Génie en félicita nos Auteurs.

Segrais s'avança avec ſes Eglogues. On ne les connaiſſait gueres que par le vers de Despréaux. Fontenelle parut avec les ſiennes qu'on a tant blâmées & tant lues. Avouez, lui diſait Segrais, que vos Bergers ne reſſemblent gueres à ceux de Virgile? Avouez, reprenait Fontenelle, que ceux de Virgile ne méritent pas toujours qu'on leur reſſemble? — Les vôtres ont trop d'eſprit. — Les ſiens trop de ruſticité. — Les vôtres parlent toujours comme des Bergers d'Opéra. — Les ſiens ſe querellent ſouvent comme des Bouviers d'Auvergne. Il faut ſonger à plaire dans les ouvrages qui ne ſont pas faits pour inſtruire, & même, quand on le peut, dans

ceux qui ont pour but l'instruction. C'est un secret que vous possédâtes mieux que personne, reprit Segrais ; mais, enfin, mes Eglogues sont plus naturelles que les vôtres. Dites plus simples, ajouta le Poëte Normand ; comme votre traduction de l'Enéïde est beaucoup plus simple que l'original, sans, pour cela, être aussi naturelle.

On allait juger, quand le Chantre de Ververt apporta son imitation des Bucoliques de Virgile. On trouva qu'il avait assez heureusement imité certains morceaux, & qu'il avait sagement fait de ne pas tout imiter. On décida que les Eglogues de Segrais ne se faisaient point lire, malgré leur ton champêtre, & qu'on lirait toujours celles de Fontenelle, malgré leur élocution fleurie. L'Auteur de l'Eglogue qui commence par ce vers :

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Une jeune Bergere, &c.

fût loué de l'avoir faite, & blâmé de n'en avoir pas fait au moins une seconde (13).

La belle & froide Deshoulieres, froide seulement en amour, vint disputer le prix de l'Idile. Notre siecle n'opposa rien à celle des *Moutons* & du *Ruisseau*. Elle triompha sans combattre, & eût pu triompher même en combattant (14).

Segrais, piqué du reproche qui venait d'être fait à sa traduction de l'*Enéïde*, la produisit, espérant qu'elle saurait bien se défen-

dre elle-même. Elle se défendit mal. On confirma la censure de Fontenelle. On ne fit pas un accueil plus favorable à d'autres contemporains de Segrais qui, comme lui, avaient traduit en vers d'anciens Poëtes. On loua seulement l'intention des uns & des autres. Ce fut en vain qu'ils se rejetterent sur la différence du caractere des Langues, &, encore plus, sur la difficulté de notre Poésie. Certains passages de Despréaux firent juger qu'avec du génie ces difficultés n'étaient pas insurmontables. Un moderne le prouva encore d'une maniere plus étendue. C'était le traducteur de Pope, l'élégant du Resnel, qui ne déguise aucune des beautés de l'Auteur qu'il traduit & qui, le plus souvent, rectifie ses défauts.

Le traducteur du théatre Anglais fut loué pour n'avoir traduit en vers que ce qui méritait de l'être ainsi; pour n'avoir pas même traduit tout le reste en prose: enfin, pour avoir mis sous les yeux de ses compatriotes des richesses qui leur étaient inconnues, & dont ils ne sont redevables qu'à lui seul.

Lui, dont l'ardeur affrontant le naufrage,
Lui fit chercher sur un autre rivage,
Certains trésors étrangers à nos yeux;
Trésors épars, dont l'heureux assemblage
Doit enrichir & nous, & nos neveux.
Plus d'un écueil, plus d'un monstre sauvage,
Sans l'arrêter, s'oppose à son passage.
Il en triomphe, & vient, nouveau Jason,

Nous faire part des fruits de ſon voyage,
Plus précieux que l'or de la toiſon (15).

Quelques modernes, plus amateurs de morale que de Poéſie, s'écrierent qu'on ne s'en était occupé que trop long-tems; que les vers n'étaient qu'un amuſement frivole; qu'ils ne valaient qu'autant qu'ils renfermaient beaucoup de choſes, & que les choſes devaient toujours être préférées aux images.

Cette opinion excita un murmure général parmi les Poëtes de l'autre ſiecle & même parmi quelques-uns du nôtre. Il me ſembla entendre le Dieu parler ainſi aux nouveaux ſectaires:

Eh quoi! de vos jardins voulez-vous bannir
Flore?
Le ſouffle des Zephirs, les larmes de l'Aurore,
Ne feront-ils plus naître, à nos yeux ſatisfaits,
Ces roſes dont Cypris embellit ſes attraits?
Quoi? ne verrons-nous plus, ſur la mouſſe
légere,
Le Silvain qui pourſuit la timide bergere?
Doris, au ſein des flots tranſparens & calmés,
Attirer, d'un coup d'œil, les tritons enflammés:
Neptune, d'un regard, appaiſant les tempêtes,
Et le char de Vénus voltigeant ſur nos têtes?
L'oiſeau dont les accens attendriſſent nos cœurs
N'eſt-il plus Philomele en proie à ſes douleurs?
Ce ruiſſeau qui ſerpente aux champs de la Sicile,
N'eſt-il plus une Nymphe à l'amour indocile?

Pour diriger ce char d'où tomba Phaëton
Faut-il interroger Copernic & Newton;
Et, Poëte glacé, décrire en vers techniques
D'un syſtême douteux les calculs algébriques?
Acis à Galathée offrait, pour tous préſens,
Les doux fruits de l'Automne & les fleurs du Printems:
On accueillit ſes dons; tandis que Polyphême
Vit rejetter les ſiens plus hideux que lui-même.
Pédanteſques rimeurs tel eſt votre deſtin.
De vos froids argumens le fruit aride & vain
Aſſoupit notre eſprit qu'une image réveille.
Vous qui de l'Hélicon prodiguez les tréſors,
Livrez-vous, ſans réſerve, à vos heureux tranſports.
Peignez, animez tout: la nature aſſervie
N'attend, pour obéir, que la voix du Génie.

Tous les véritables Poëtes applaudirent à ce conſeil. Ceux qui l'étaient moins le trouverent d'une pratique aſſez incommode. Ceux qui ne l'étaient point du tout, le jugerent impraticable. En général, je vis que nos modernes réglaient tous leurs deſſeins avec le compas d'Uranie, & n'otaient preſque jamais s'égayer avec les crayons d'Erato.

Je vis s'avancer, de part & d'autre, la troupe des Orateurs. Le Génie qui préſide à l'Eloquence ne trouva point que ſa Cour fût abandonnée; mais il jugea qu'elle menaçait de l'être.

Du côté de nos Antagoniſtes, on voyait Boſſuet & Fléchier s'élever au milieu de leurs

contemporains comme deux Géants au milieu d'une troupe d'hommes ordinaires. Tous deux ne se ressemblaient pas. Cependant, le Génie les proposait ensemble pour modeles. Il exhortait ses éleves à penser, à voir comme le premier; à méditer, à écrire comme le second.

Les Mascaron, les la Rue, qui avaient couru avec succès la même carriere, étaient aussi pour nos modernes des rivaux très redoutables. Bourdaloue & Massillon l'étaient encore davantage pour ceux qui entreprenaient de marcher sur leurs traces. Sénaut, qui fut le précurseur de Bourdaloue & de la véritable éloquence de la chaire; Cheminais qui intéressa le cœur plutôt qu'il n'étonna l'esprit; la Roche qui occupa souvent l'un & l'autre : tous ces différens personnages annonçaient que le Génie de l'Eloquence avait été fructueusement invoqué dans le dernier siecle. Peut-être sera-t-on surpris de voir tant d'Orateurs sacrés figurer ici dans une assemblée un peu prophane.

Quoi ? Bourdaloue & Massillon,
Dans ces lieux ! Qui l'aurait pu croire ?
Quoi ! leurs Emules ..... Pourquoi non ?
Croyez-moi l'Auteur d'un Sermon,
Celui d'un Drame, ou d'une Histoire,
Voltaire, & le nouveau Tymon,
Et Bossuet, & Fénélon,
Tous n'ont qu'un objet; c'est la gloire.
Chacun, pour fruit de ses travaux,
Croit captiver la renommée;

Et recueillir de ſa fumée
Meilleure part que ſes rivaux.

Je ne vis pas bien ſi nos Orateurs modernes prétendaient l'emporter ſur leurs prédéceſſeurs. Je vis ſeulement qu'ils ne cherchaient point à les prendre pour modeles. Je n'apperçus dans toute cette aſſemblée qu'un Boſſuet; mais les Grecs n'eurent qu'un Démoſthene & les Romains qu'un Cicéron. Cependant, notre ſiecle oppoſait à ſon rival plus d'un Orateur qui joignit l'élégance à la préciſion, la force à l'harmonie. On ne trouva point que Ségui dans l'oraiſon funebre de Villars fût trop inférieur à Fléchier dans celle de Turenne. On verſa des larmes ſur le récit de la mort & des vertus d'une autre *Henriette* qui fut les délices d'un Roi Bien-aimé, d'une Cour ſpirituelle, & d'un Peuple immenſe (*a*). L'éloge funebre d'un Miniſtre pacifique & modeſte (*b*) offrait des détails brillans, une richeſſe, une magnificence d'expreſſion qui en couvraient la prolixité. Celui d'un Prince dont l'aurore promettait un ſi beau jour (*c*);

(*a*) Oraiſon funebre de Madame Henriette de France, par M. Poncet de la Riviere, ancien Evêque de Troyes.

(*b*) De feu M. le Cardinal de Fleuri, par le P. la Neuville.

(*c*) M. le Duc de Bourgogne. Son oraiſon funebre eſt de M. l'Evêque de Vence, (M. Moreau).

celui de ſon auguſte & vertueux pere (a) furent jugés dignes de tranſmettre à la poſtérité les motifs de nos regrets, & de les lui faire partager. Plus d'une autre production de ce genre, & de nos jours, obtint & mérita le même accueil. La plupart même offraient plus de rapidité, plus d'aiſance, plus d'harmonie, une élégance mieux ſoutenue, que n'en préſentent les chefs-d'œuvres du dernier ſiecle. Il ne fut pourtant pas décidé qu'à cet égard nos richeſſes égalaſſent celles de nos peres; mais on jugea que nous ſavions tirer meilleur parti des nôtres. Semblables à ces héritiers faſtueux qui, moins riches que ceux à qui ils ſuccedent, ont l'art de le paraître davantage, & chez qui le luxe extérieur couvre, avec éclat, une indigence prochaine.

La foule de nos Prédicateurs ne le cédait point, quant au nombre, à celle qui lui était oppoſée. Au reſte, les nôtres n'imitaient leurs prédéceſſeurs que dans la diviſion, très-peu néceſſaire, de leurs diſcours. C'était toujours un texte Latin, expliqué en Français, un exorde, un premier & un ſecond point. Mais on y ſemait plus de diſcuſſion que de morale, plus de raiſonnemens que d'onction. Quelques-uns de ces ſermons étaient de véritables diſcours académiques. On n'y parlait qu'à des gens de lettres qui rarement faiſaient partie

(a) Oraiſon funebre de M. le Dauphin, par M. de Loménie de Brienne, Archevêque de Toulouſe.

de l'auditoire. On admirait souvent le Philosophe ; mais on oubliait le Théologien. Massillon, qui avait gardé un juste milieu entre ces deux extrêmités; Bourdaloue, qui fut plutôt Peintre que Philosophe; Cheminais, qui chercha plutôt à émouvoir qu'à convaincre; tous ces Orateurs blâmaient les nôtres d'avoir osé franchir certaines limites. Mais ces derniers s'excuserent sur la différence des tems qui en avait apporté dans leur conduite. Ils soutinrent qu'il fallait des raisonnemens dans un siecle où chacun se piquait d'être raisonneur; des ornemens pour plaire à des esprits devenus délicats; de la philosophie dans un tems où chacun s'arroge le titre de Philosophe. Ces raisons parurent assez plausibles. Cependant, on jugea qu'il eût mieux valu ramener le siecle au ton du genre, que de plier le genre au ton du siecle.

Les Orateurs du Barreau suivaient ceux de la Chaire & se plaignaient de ce que les sujets manquaient à leur éloquence, plutôt que leur éloquence aux sujets. Il est rare, en effet, qu'elle ait un champ aussi vaste, aussi fertile, que celle de Démosthene & de Cicéron dans les *Philippiques* & les *Catilinaires*. Les Orateurs du dernier siecle essayaient de couvrir cette aridité à l'aide de quelques fleurs étrangeres. Ils citaient Horace & Virgile à propos de *coutume* & de *franc-aleu*. Je vis le Génie rayer lui-même ces citations des discours du fameux le Maître & de l'éloquent Patru. Erard, qui le premier se les interdit, parla avec l'éloquence & l'érudition propre au sujet qu'il voulait traiter. Mais bientôt on

n'écouta que l'illuſtre Lamoignon. Je vis Racine & Boileau accourir de nouveau pour l'entendre. Dagueſſeau que les modernes réclamaient pour leur chef, & qui était également réclamé par leurs Anciens, Dagueſſeau réunit encore un plus grand nombre de ſuffrages. Sa voix ſemblait être celle de l'Eloquence & des Loix mêmes. Les de l'Averdi, les Cochin, les Aubri, les Normand, l'emportaient facilement ſur les le Maître & les Patru. Leur éloquence était moins couverte d'ornemens étrangers: mais les beautés dont elle brillait lui étaient propres. Le Génie conſeillait à un grand nombre de leurs contemporains d'eſtimer & de cultiver la littérature, ſans laquelle on ne peut être ni précis dans ſes idées, ni éloquent dans ſes diſcours. Il en citait pour exemple ce jeune Magiſtrat (*a*), héritier d'un nom cher aux Lettres qu'il honnore lui-même par ſes talens; & cet Orateur vif, clair, fécond & rapide (*b*) qui ſait intéreſſer dans les matieres les plus ingrates, & ajouter à l'intérêt de celles qui en offrent le plus par elles-mêmes.

Alors s'avancerent quelques athletes qui, au jugement de l'Académie, avaient remporté le prix de l'Eloquence dans le dernier ſiecle. Ils ne doutaient pas qu'ils ne l'euſſent également obtenu dans celui-ci. L'événement

---

(*a*) M. S. . . . .

(*b*) M. Mannori. On a déja imprimé & généralement accueilli 18 volumes de ſes Plaidoyers & Mémoires.

trompa leur attente. Le fond de leurs discours intéressa peu le tribunal. C'était ou des questions puériles, ou des maximes rebattues, & la forme répondait communément au fond. Ils ne tinrent pas contre les éloges de *Maurice*, de *Sulli*, & sur-tout contre celui de *Descartes*, (*a*), ce chef-d'œuvre d'éloquence & de précision; ils cédèrent même à d'autres éloges couronnés, ou rejettés. Tous, ou presque tous, offraient un vernis de Philosophie inconnu à nos prédécesseurs. Le Dieu félicita l'Académie de s'être ainsi rectifiée, en ne proposant plus que des sujets dignes d'elle, & d'avoir eu souvent à couronner des ouvrages dignes du sujet proposé. Il approuva encore plus le changement arrivé dans la formule des discours de réception, ou plutôt de ce que cette formule ne subsistait plus. Ces discours, au lieu d'être encore un vain répertoire d'insipides complimens, étaient devenus des ouvrages utiles, des productions vraiment académiques.

On voit, enfin, que les avantages furent compensés. Le tribunal jugea que nous avions plus que réparé nos pertes par de nouvelles acquisitions.

Le Dieu joignit à cette décision quelques préceptes. Il recommandait à ceux qui, parmi nous, visaient à la haute éloquence, d'employer,

(*a*) On sait que ces trois excellens discours & quelques autres, également couronnés par l'Académie, sont de M. Thomas.

ployer, tour-à-tour, cette élégance qui plaît, cette onction qui touche, cette véhémence qui entraîne, cette force qui subjugue. Mais il leur défendoit de faire trop souvent parler l'esprit, parce qu'alors il fait taire le Génie (16).

Je vis s'avancer, de part & d'autre en tumulte, une foule de Métaphysiciens & de Moralistes. Ceux qui faisaient le plus de bruit étaient quelques Auteurs de controverse. Mais le Dieu leur imposa silence. Il témoigna, toutefois, au fameux Arnaud qu'il l'entendrait avec plaisir sur toute autre matiere. Il ne voulut recevoir des mains de Nicole que ses *Essais de Morale*, & rejetta tout ce que lui offrirent les Claude, les Jurieu, ainsi que tant d'autres Ecrivains polémiques & fanatiques. Il n'accepta les *Lettres Provinciales* que comme d'ingénieuses Satires, & les *Pensées* de leur Auteur, comme les délassemens d'un Misantrope sublime. Il demanda à Descartes sa *méthode pour conduire à la raison*, méthode qui offre, en effet, le seul moyen de parvenir à raisonner. Descartes réclamait le système des *idées innées* & *des qualités sensibles* que Mallebranche n'a réellement fait que défendre d'après lui, mais que Mallebranche défendit plus éloquemment que lui-même n'eût pu le faire. Le tribunal admirait l'imagination de cet Auteur qui a si bien écrit contre l'imagination, qui a si bien montré les erreurs des sens, & qui n'est pas lui-même exempt d'erreurs.

Notre siecle offrait moins de controversistes, ou plutôt ils avaient moins fixé l'atten-

tion du siecle. Mais la Métaphysique était dans toute sa vigueur. Plus d'un moderne y donnait une ample carriere à son imagination. Quelques-uns d'entr'eux osaient beaucoup plus qu'on n'avait osé jusqu'alors, & reprochaient à Baile de n'avoir été que sceptique. Il fut un peu étonné du reproche. Il le fut davantage de la chaleur, de la rapidité avec laquelle un Philosophe moderne lui expliquait son système, lui développait ses idées sur le langage universel de la nature, sur l'interprétation qu'elle-même nous donne tacitement de ses principes & de ses loix, sur les facultés de l'ame dans un homme né aveugle & sourd.....

Un autre Philosophe expliquait l'influence du physique sur le moral, & de notre intérêt personnel sur nos actions & nos sentimens. La Rochefoucaut reclama cette opinion, qui forme toute la base de ses *Pensées*. Mais le Génie décida que la maniere dont l'Auteur moderne s'était emparé de cette maxime, la lui rendait propre; qu'emprunter ainsi c'était acquérir, & que son ouvrage renfermait une infinité d'autres principes qu'il n'avait empruntés de personne. Cet éloge regardait en particulier la morale de l'Auteur, absolument supérieure à sa Métaphysique.

Un grand homme, que cet Auteur avait attaqué sur un principe qui fait la base de tout son système politique & moral, Montesquieu, persistait à soutenir l'influence du climat sur les mœurs, le caractere, & par conséquent les loix des Nations. Il s'appuyait sur une foule d'exemples, autant que des

exemples peuvent servir de point d'appui. Son adversaire lui observait, entr'autres choses, que les mœurs, les loix de chaque peuple ont bien varié, quoique le climat que chaque peuple habite soit par lui-même invariable. Après bien d'autres argumens réciproques, chacun resta dans son opinion. Mais ils se réunirent en faveur de la cause commune. Elle trouva un puissant appui dans l'Esprit des Loix; ouvrage sublime & profond, où le Génie remplace la méthode, où l'on trouve plus que l'Auteur n'a paru y mettre; ouvrage, enfin, qui force à penser ceux même qu'il n'instruit pas.

Baile, qui était-là, car dans cette assemblée il s'agissait de talens & non pas de doctrine, Baile, dis-je, qui a voulu plus souvent embarrasser qu'instruire, qui, sur-tout, professa la science de douter, trouva parmi nos contemporains & des doutes nouveaux & de nouvelles découvertes. Il croyait son Dictionnaire le plus hardi monument de littérature & d'érudition qui existât parmi nous. Il cessa de le croire à l'aspect d'un autre ouvrage du même genre, plus étendu, plus varié, plus utile quand il ne risque pas d'être dangereux; dépôt immense du résultat des efforts & des progrès de l'esprit humain. Il ne manquait à la gloire de notre Nation qui a créé, & surtout perfectionné tant de genres différens, que de transmettre à la postérité, & ses propres découvertes & celles des autres Nations de la terre. Nouvel avantage que notre siecle remporte sur l'autre.

La Bruyere trouva parmi nos moralistes

des rivaux dignes de lui. Les *Considérations sur les mœurs du dix-huitieme siecle*, furent jugées un pendant très-convenable à *les Caractères*. Il reconnut, il approuva l'équité de cette décision. D'autres écrits du même genre & de divers Auteurs, lui prouverent que chaque siecle, chaque esprit a ses ressources. Il sentit qu'en ôtant à ses successeurs tout espoir de le dévancer, il ne se garantissait pas toujours de leurs approches.

L'harmonieux, le séduisant Auteur du *Télémaque*, n'avait pas cru devoir se mêler parmi les Poëtes ; il hésitait même de se joindre aux moralistes. Le Génie l'obligea de surmonter ses scrupules. Fénélon éleva la voix, & chacun prêta une oreille attentive à ses discours. Chacun était séduit avant même qu'il eût achevé de parler. On admirait & l'abondante richesse de ses pensées, & les graces touchantes de son expression. Ce n'était point un torrent impétueux qui renverse, qui entraîne avec violence tout ce qu'il rencontre : c'était un fleuve majestueux, mais tranquille, dont le cours serpentait à travers une prairie émaillée de fleurs, & dont les eaux transparentes roulaient sur un sable d'or.

Il avoua, cependant, que son Chapitre de Salente n'était guere propre qu'à figurer dans la république de Platon, & que les loix les plus praticables cessaient de l'être pour nous : mais on applaudissait à ses discours lors-même qu'on refusait d'y croire ; on aimait ses leçons lors-même qu'on refusait de les suivre. Sa morale se présentait sous la forme la plus

intéreſſante. C'était Vénus Uranie. Elle avait tous les charmes qui annoncent la Mere des Graces & toute la ſolidité qui diſtingue la Reine de la Sageſſe.

Quelques modernes prouverent à Fénélon qu'ils avaient plus débité de morale que lui, dans des écrits bien moins étendus que le Télémaque. C'eſt de quoi ce modeſte Auteur convenait facilement. Il leur demanda ſi cette morale était aſſaiſonnée, s'ils avaient eu l'art d'intéreſſer en inſtruiſant? La plupart ſavaient bien le contraire, mais ils n'en convinrent qu'avec peine.

On parlait beaucoup des leçons qu'un aveugle venait de donner au monde politique. Sa morale pouvait, à certains égards, être utile aux Souverains comme aux Sujets. Fénélon jugea même qu'à certains égards elle pouvait faire le pendant de la ſienne. Mais, pourſuivit-il, j'euſſe, peut être, diſpoſé autrement l'ordonnance du tableau.

Monteſquieu raiſonnait en homme d'Etat ſur la grandeur & la décadence des Romains. Il frondait en Philoſophe, ſous le nom d'Usbec, certains uſages, certains ridicules des Français. Avec le ſecours de ſes conſeils, les premiers euſſent pu s'épargner bien des revers; les ſeconds pourraient ſupprimer bien des abus.

D'autres Français Philoſophes empruntaient le ton & le coſtume oriental pour ſe rendre utiles à leurs concitoyens. On diſtinguait, en particulier, la voix d'Oſman (*a*), de ce Turc

(*a*) Lettres d'Oſman par M. le Chevalier d'A...

ingénieux qui nous juge avec autant de pénétration que d'impartialité; qui nous peint avec autant d'élégance que d'exactitude.

Le même, sous un autre aspect, exhortait notre noblesse (*a*) à ne point sacrifier la gloire à l'intérêt; à ne point troquer son épée contre une balance; à ne point substituer Barême à Polybe & à Folard.

Ce dernier reçut les éloges qui étaient dûs à sa pénétration, à la justesse, à la nouveauté de ses vues, dans un art qui s'est entiérement renouvellé depuis deux siecles, & qui ne se pratique plus impunément sans méthode.

Son illustre Eleve, le Grand Maurice, hésitait de produire ce qu'il appellait ses *rêveries*. On ne s'en rapporta point à ce titre modeste. On trouva que les préceptes qu'il traçait, comme Auteur, étaient dignes des exemples qu'il avait donnés comme Général.

Le sage Puiségur ne parut point avoir dérogé à ce titre dans son *Art de la Guerre*. Il fut le premier Français qui rassembla en corps tous les préceptes de cet art destructeur, mais qu'il serait aussi difficile de proscrire que de justifier.

D'autres Emules plus modernes, ajoutaient à ses vues, & en proposaient de nouvelles (*b*). Parmi ceux du parti opposé, je distinguai le judicieux & caustique Feuquieres. Il repro-

---

(*a*) Dans l'ouvrage qui a pour titre la Noblesse Militaire.

(*b*) MM. les Comtes de Turpin, de Bombelle, &c.

chait un peu trop aigrement à ſes contemporains toutes leurs fautes, & ne leur pardonnait pas même quelques-uns de leurs ſuccès.

Je vis, enfin, que l'eſprit de combinaiſon & de réflexion avait gagné tous les états. Nos Militaires ne rougiſſaient plus d'être éclairés, & euſſent rougi de ne pouvoir, au moins, le paraître.

Nos Philoſophes étaient plus moraliſtes que leurs prédéceſſeurs, nos Moraliſtes plus Philoſophes.

Nos Politiques ne cherchaient point à pénétrer dans le cabinet des Princes, à combiner leurs intérêts différens; mais ils s'occupaient des intérêts de l'humanité en général, & du bien de leur Patrie en particulier. Amelot de la Houſſaie trouva peu d'Emules parmi nos contemporains; le reſpectable Auteur de l'*Ami des Hommes* trouvait encore moins de rivaux parmi nos prédéceſſeurs.

L'Abbé de St. Pierre ſe croyait toujours dans la tribune d'Athenes, ou plutôt on eût dit que Platon l'avait chargé d'adminiſtrer ſa République idéale. Un Ecrivain qui a pris la peine d'abréger ſon traité de paix perpétuelle, projet malheureuſement impraticable, mettait lui-même au jour ſon contrat ſocial, ouvrage propre à diſſoudre toute ſociété. On rendit juſtice aux intentions du premier, & même à quelques-unes de ſes vues. On blâma le ſecond d'avoir oſé voir comme il voyait, & on eut peine à lui faire grace ſur ſes intentions.

Le Génie regrettait d'avoir armé cet Ecrivain des preſtiges de l'Eloquence. Il condam-

na hautement l'uſage qu'il en avait fait & qu'il en voulait faire. J'avoue, diſait cet Auteur, que je puis avoir tort; mais, au moins, ce tort m'appartient. Si j'ai marché dans de fauſſes routes, je me les ſuis frayées moi-même; ce qui vaut encore mieux que de s'égarer ſur les pas d'autrui. On ne convint pourtant pas qu'il ſe fût toujours égaré ſans guide. On lui prouva que bien d'autres Sophiſtes avaient déclamé avant lui contre les Arts, les Sciences, les Lettres, la Société, l'Humanité; qu'il n'avait rien dit de nouveau ſur ces matieres, & que la ſeule nouveauté qu'on remarquât dans quelques-unes, c'était d'avoir été miſes en queſtion par une Académie.

Et mon Emile? s'écria le Philoſophe, me le diſputerez-vous? Jamais vos Pédagogues Français ont-ils formé un pareil Eleve?

Un homme peu connu, parce qu'il s'eſt contenté d'avoir ſimplement raiſon, oſa relever cette eſpece de cartel. Il reclama preſque toute la partie phyſique de ce fameux ſyſtême d'éducation. Il démontra ſes droits d'une maniere peu diſerte, mais ſenſible. Ceux qui pouvaient reclamer la partie morale & métaphyſique de l'Emile, tels que Montagne, Charron, Locke, & autres, ne pouvaient être préſens; mais les lumieres du tribunal y ſuppléerent. Toutefois, comme il jugeait ſans prévention, il décida que ſi l'Auteur moderne était trop ſouvent copiſte pour qu'on le crût original, il avait copié trop éloquemment pour être jugé plagiaire (18).

La

La foule des Hiſtoriens voulait s'approcher : la foule de nos Romanciers la dévança. Ils ſoutinrent que l'imagination devait précéder le jugement, & que, d'ailleurs, ils avaient fait preuve, à la fois, de jugement & d'imagination.

A l'inſtant même, la Calprenede & les Scuderi, frere & ſœur, mirent en évidence les énormes Romans de *Cyrus*, de *Clélie*, de *Caſſandre*, de *Cléopatre*, &c. Les incidens qu'ils renferment prouverent qu'en effet leurs Auteurs ne manquaient pas d'imagination ; mais le nombre ſeul des volumes annonça qu'ils manquaient de jugement.

L'aimable La-Fayette s'avança avec bien moins d'appareil, & infiniment plus de charmes. Ses deux Romans, *Zaïde* & *la Princeſſe de Cleves*, firent mettre à l'écart tous ceux qui venaient de paraître. On les regarda comme deux modeles de vraiſemblance, de naturel & de délicateſſe ; mérite d'autant plus grand qu'elle-même n'avait trouvé aucun modele à ſuivre.

Un tour plus romaneſque n'empêcha point les productions de l'ingénieuſe La-Force (*a*) d'être accueillies. Elles le furent parce qu'elles réuniſſent l'élégance à l'intérêt.

La tendre, ou plutôt la galante Villedieu, peignait dans ſes écrits ſon cœur & ſes penchans.

Le vif & piquant Hamilton s'attachait plu-

(*a*) Elle était petite-fille du dernier Maréchal de La-Force.

tôt à parodier qu'à peindre. Il faiſait ſentir le ridicule des longs Romans, & faiſait regretter la briéveté des ſiens.

La Comteſſe d'Aunoi abrégeait encore ce genre. Elle intéreſſait dans *Hippolyte* par les faits, & dans ſes *Contes* par le ſtyle.

D'autre part nos Romanciers modernes, je veux dire ceux du ſiecle préſent, ſe flattaient de n'avoir point imité leurs prédéceſſeurs, & de ne rien devoir à leurs contemporains.

Le Sage, en ſon particulier, avait cette double prétention. Il prouva, par ſon *Gil-blas*, qu'elle était fondée.

L'Auteur de *Cleveland* offrait dans cet ouvrage, comme dans quelques autres, un caractere ſombre, énergique, des ſentimens approfondis, beaucoup d'invention & de fécondité; mais trop de merveilleux, trop de réflexions morales & métaphyſiques. Il était plus Philoſophe & preſque auſſi verbeux que certains Romanciers du dernier ſiecle.

On écoutait, avec toute l'attention néceſſaire, le ſubtil Auteur de *Marianne* & du *Payſan parvenu*. Il développait les replis les plus cachés du cœur humain: mais ſes tableaux offraient des nuances ſi déliées, qu'elles riſquaient d'échapper aux yeux les plus pénétrans.

Les Confeſſions du Comte de ** & *Acajou*, furent accueillis à ce tribunal comme ils l'avaient été à celui du public. C'eſt dire que l'Auteur ne pouvait ſouhaiter d'accueil plus favorable.

Il fut égalé par celui que reçurent *les Egaremens du cœur & de l'eſprit*, tableau ſi vif &

ſi vrai de leurs écarts & de leurs mouvemens. C'eſt la Vénus de Praxitelle que nul autre après lui n'entreprendra de finir. Le Génie ſe plaignait de cette omiſſion. Pour l'appaiſer, l'Auteur lui offrit les *Lettres de la Marquiſe de* **. Il y joignit *Tanſaï* & le *Sopha*. Une chaſte Muſe eût pu chicaner ſur le fonds de ces ouvrages. Un Génie eſt moins ſuſceptible ; il fit grace au fonds en faveur de la forme.

Le vif, le piquant *Angola* éprouva la même tolérance, & par la même raiſon. Mais le Génie rejetta une foule d'autres tableaux qui avaient toute la hardieſſe de ces derniers, ſans avoir leur coloris.

Deux de nos Héroïnes littéraires s'applaudiſſaient d'avoir épuré ce genre. Le Génie reconnut facilement & celle qui rendit ſi intéreſſans les diſcours & le caractere de *Zilia* (*a*) & celle qui nous fit partager ſi vivement les regrets de *Juliette Cateshi* (*b*). Ces deux rivales n'en craignaient aucune dans le dernier ſiecle.

Les *Lettres du Marquis de Rozelle* (*c*), *Camedris* (*d*), quelques autres productions d'Auteurs du même ſexe, offraient & toute la décence qui lui eſt convenable, & toute la délicateſſe qui lui eſt propre.

(*a*) Mde. de Grafigny dans les Lettres Péruviennes.

(*b*) Mde Ricoboni. C'eſt le meilleur de ſes Romans, & c'eſt en faire un grand éloge.

(*c*) Par Mde Elie de Beaumont.

(*d*) Par Mlle Mazarelli.

J'entendis un de nos Auteurs qui disait d'un ton fier & dédaigneux : voici ma *nouvelle Heloïse*. Toute fille est perdue si elle en lit quatre pages. Mais tout homme qui n'estimera pas mon Livre, n'aura jamais mon estime.

C'est dommage, lui dit le Génie, que le poison qu'il renferme soit si prompt à se communiquer. Vous auriez moins à craindre pour vos jeunes lectrices. Tant de lettres, éloquemment inutiles, ne leur permettraient pas d'aller le puiser au dernier volume. Enfin, votre Livre serait encore plus dangereux s'il était moins prolixe.

Le Génie demanda avec empressement & *Zadigue* & *C*..... & *Babouc* & *Memnon* & tant d'autres productions qui, sous une enveloppe légere & brillante, couvrent des vérités solides. Il regarda leur succès comme une preuve des progrès de la raison & de la Philosophie. Mais, poursuivit-il, en s'adressant à quelques jeunes Auteurs, souvenez-vous que rien n'est plus facile que d'ennuyer en raisonnant. Il ne suffit pas de narrer & de moraliser d'une maniere insipide. La morale ne plaît qu'autant qu'elle cherche à se cacher. Il faut qu'on la rencontre & non pas qu'elle se présente.

L'Auteur des *Contes Moraux* fut loué pour avoir souvent pratiqué cette maxime. On en conclut qu'il était capable de la suivre lors même qu'il l'avait négligée.

Un Anonyme, qu'il serait mal-aisé de ne pas reconnaître (*a*), essuya quelques repro-

(*a*) M. l'Abbé de Vois. . . .

ches pour avoir abandonné un genre qui pouvait lui mériter tant d'éloges.

Le brillant séducteur d'*Aline* (*a*) fut invité à séduire de nouveau ses lecteurs.

Quelques autres morceaux qui étaient de différentes mains, & qui se trouvaient épars dans différens recueils, parurent au Génie dignes d'être rapprochés, comme on rapproche les fleurs d'un parterre pour en former un bouquet.

Et tes Contes ? me dit alors le Génie, qu'en feras-tu ? Ce qu'il vous plaîra, lui dis-je. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, que je les fis uniquement parce qu'ils me furent demandés . . . . . Il fit un signe, & il me sembla que lui-même alors me les demandait. Il est si facile, en pareil cas, de se faire illusion ! Au moins, ajoutai-je, n'espérez pas que je rende compte au public de l'accueil qu'ils vont recevoir. S'il m'est favorable, je suis assez Philosophe pour le taire : s'il ne me l'est pas, je ne le suis point assez pour le dire. . . .

On trouva qu'en général ce genre avait acquis de nos jours plus de consistance & de solidité, sans rien perdre du côté de l'agrément & de l'intérêt. Nos Romans l'emportaient sur ceux du dernier siecle & par le nombre, & par le mérite : mais, disait le Génie, je crains que vos Romanciers ne deviennent à la fin trop Philosophes, & vos Philosophes trop Romanciers (19).

(*a*) M. Le Chevalier de B. . . .

Ce pronostic s'étendait jusque sur nos Historiens. Leur classe, de part & d'autre, était des plus nombreuses. Depuis longtems l'Histoire en France était à la mode, &, chose assez rare parmi nous, cette mode s'était constamment soutenue.

Une foule prodigieuse de volumes était le fruit de cette émulation. Les Godefroi, pere, fils & petit-fils; les Sainte-Marthe, autre famille où la science fut héréditaire; les Labbé, les Vignier, les le Laboureur, les Cordemoi, les Fourni, les Valois, les Baillet, les Tillemont, les Mabillon, les Longuerue, & tant d'autres érudits profonds, jettaient sur les ténebres de notre histoire des traits de lumiere qui dirigeaient la marche de leurs successeurs.

Mézerai, qui le premier entreprit l'Histoire complette de sa Nation, marquait plus d'envie d'être exact que de véritable exactitude. Il lui manquait, d'ailleurs, ce style sans lequel on n'intéresse pas même en faisant parler la vérité.

Daniel, qui écrivit avec un peu plus d'élégance, & qui ajouta aux recherches de Mézerai, n'imitait point son impartialité. Il était souvent trop diffus, rarement assez Philosophe, & affichait trop la prévention pour son ordre. On avait peine à le croire, même quand on le lisait avec plaisir, comme on avait peine à lire Mézerai, lors même qu'on était le plus porté à le croire.

Le-Gendre, qui prétendait les réformer l'un & l'autre, n'avait point achevé son entreprise; mais il jettait un grand jour sur l'Hi-

ſtoire de la premiere & de la ſeconde race de nos Rois.

L'Hiſtoire d'un des plus grands hommes qu'ait produit la troiſieme, l'Hiſtoire de Henri IV, méritait à Péréfix un accueil diſtingué. Il peignait ſon héros d'une maniere auſſi touchante que vraie. Il rendait ce Prince auſſi cher aux Français qui liſaient ſon hiſtoire, qu'il le fut à ceux qui vécurent ſous ſon regne.

Le Comte de Boulainviliers avait des opinions qui lui étaient propres, & qui trop ſouvent étaient ſingulieres. Sans ce défaut, qui eſt très-grand dans un Hiſtorien, il en auroit eu toutes les qualités.

Fleuri, qui les réuniſſait pour la plûpart, en donnait des preuves dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique. Elle ſe faiſait lire en dépit du ſujet & du nombre des volumes.

On reprochait à Maimbourg d'avoir mieux connu la marche d'une hiſtoire que le génie de notre Langue. On lui obſerva que les longues périodes de Cicéron étaient un mauvais modele à ſuivre pour un Hiſtorien, & ſouvent même pour un Orateur Français. Il ſentait la vérité de ce reproche, mais il s'excuſa ſur ce que ſon ſiecle ne le lui avait point fait.

On en faiſait un autre à Saint-Réal. C'était d'avoir maſqué plus d'un Roman du faux titre d'hiſtoire. A ce défaut près, celle de *la Conjuration de Veniſe* doit immortaliſer l'Hiſtorien.

La *Bibliotheque Orientale* valut à d'Herbelot le titre d'Hiſtorien profond & curieux.

Le Dictionnaire de Moreri fut regardé comme les fondemens d'un édifice qu'il fallait rebâtir.

Le Pere d'Orléans eut l'avantage d'avoir donné à l'Hiſtoire une marche nouvelle. Ses *Révolutions d'Angleterre* ne pouvaient être mieux traitées, ni un ſujet de révolutions mieux choiſi.

Vertot, qui ne lui eſt pas inférieur en éloquence, & qui eſt ſouvent plus précis dans ſes *Révolutions Romaines*, *de Suede & de Portugal*, regrettait d'avoir été trop diffus dans ſon *Hiſtoire de Malthe*.

Ce dernier fut preſque regardé comme notre contemporain ; mais nous étions aſſez forts pour le céder à nos adverſaires. Le tems était venu où l'Hiſtorien écrivait & pouvait écrire en Philoſophe.

Les Auteurs de la nouvelle Hiſtoire de France (*a*) parurent la traiter d'une maniere nouvelle. Ils rectifiaient leurs devanciers ſur bien des faits, & ſuppléaient à leur ſilence par une foule de détails ſur la politique, les connoiſſances, les uſages & les mœurs de nos peres; détails qui n'auraient jamais dû être oubliés.

Le Tribunal accueillit avec encore plus de diſtinction un *Abrégé* beaucoup plus inſtructif que nos grandes Hiſtoires.

Il faiſait le même accueil à celle d'un ſie-

(*a*) Commencée par l'Abbé de Velli, & ſucceſſivement continuée par MM. Villaret & Garnier.

cle (*a*) supérieur lui-même à tant d'autres; à celle d'un Héros qui se modela sur Alexandre, & qui voulut surpasser son modele; au hardi pendant du tableau que traça l'éloquent Bossuet; à tant d'autres morceaux historiques, moins parce qu'ils étaient de la même main, que parce qu'ils sont de la même force.

La nouvelle Histoire de Louis XI (*b*), écartait le voile dont ce Prince chercha toujours à s'envelopper. On y retrouvait le génie de Tacite, sa maniere de voir & sa maniere d'écrire.

On rendait justice à la mâle préciſion qui distingue l'histoire de *Julien* & celle de *Jovien* (*c*). On voyait que l'Auteur était digne de luter avec ce même Tacite qu'il a heureusement traduit.

L'Hiſtoire Ancienne était éclaircie & développée, autant qu'elle pouvait l'être, par l'éloquent Rolin: mais on regrettait que l'habitude de parler à des jeunes gens lui eût fait souvent oublier qu'il fallait écrire pour des hommes.

Il n'était pas moins disert dans son Histoire Romaine, & n'y était pas plus Philosophe. Son continuateur marchait sur ses traces & montrait sa robe pour s'en excuser.

L'Histoire du Bas Empire n'attira pas le

(*a*) Le siecle de Louis XIV, par M. de Voltaire.

(*b*) Par M. Duclos.

(*c*) Par M. L'Abbé de la Bletterie.

même reproche à son Auteur (*a*). Il s'y montre Historien élégant & Philosophe raisonnable.

Une entreprise non moins étendue, plus importante, & malheureusement plus utile, excitait bien des regrets sur son interruption. C'était l'*Histoire générale des Guerres* (*b*): tableau effrayant des fureurs & de la cupidité des hommes. C'est peu de rappeller les événemens, l'Auteur remonte à leurs causes, apprécie leurs effets, juge les hommes & les Nations qu'il met en scène.

Le même pinceau qui venait de tracer les malheurs & les pertes de l'humanité, nous offrait encore la peinture de son industrie & de ses ressources dans *l'Histoire générale du commerce des Anciens.* On était surpris que l'Auteur du *Roman du Jour* joignît à une si parfaite connaissance du monde moderne, celle des secrets les plus cachés du monde ancien.

L'*Histoire de Saladin* (*c*), Histoire aussi impartiale que bien approfondie & bien écrite, prouvait que rien n'échappe à l'activité du Génie Français. Il découvre & célebre la vertu par-tout où elle se manifeste.

Le Génie marquait la plus grande prédilection pour les *Essais sur Paris* (*d*), ouvrage d'un genre neuf & d'une exécution supérieure au genre.

(*a*) M. le Beau.
(*b*) Par M. le Chevalier d'Arcq.
(*c*) Par M. Marin.
(*d*) Par M. de Saint-Foix.

On parut un peu embarrassé de la volumineuse *Histoire des Voyages ;* mais, & la réputation de l'Auteur, & ce que l'ouvrage offrait d'utile, firent tolérer ce qu'il renfermait de superflu. On fit promettre à ses continuateurs de ne point imiter leur modele dans son insobriété.

Le Voyageur Français (*a*) n'essuya pas le même reproche. Il fut loué pour avoir dit vrai, quoique voyageur, pour l'avoir dit d'une maniere intéressante, & pour avoir observé en Philosophe.

Le Pline moderne (*b*), bien supérieur au Pline ancien, dévoilait à nos yeux tous les secrets de la nature. Elle paraissait n'en avoir aucun de caché pour lui. Il fixait notre attention sur des objets qui, pour nous être trop familiers, nous étaient peu connus. Il rapprochait, en notre faveur, tant d'êtres épars dans l'univers, tant de productions relatives à tel climat, ignorées dans tel autre : spectacle dont chaque partie du monde ne jouissait qu'imparfaitement, & devenu aujourd'hui, pour chaque lecteur de cette histoire, un spectacle toujours complet, toujours prêt à se renouveller.

Le profond coopérateur (*c*) de cette vaste entreprise, en partageait le mérite & la gloi-

---

(*a*) Par M. l'Abbé de la Porte.

(*b*) Ce titre ne sera certainement pas disputé à M. de Buffon, Auteur de l'*Histoire naturelle du Cabinet du Roi.*

(*c*) M. d'Aubanton.

re. Il analyſait en Phyſicien ce que ſon Collegue développait en Philoſophe. L'un taillait le marbre de la ſtatue, l'autre était le Promethée qui l'animait.

Nos adverſaires n'oppoſaient rien ni à ce magnifique monument, ni à beaucoup d'autres; tels en particulier que l'immenſe Hiſtoire de l'*Académie des Sciences :* vaſte réſumé des efforts du génie & de la pénétration de l'homme dans des matieres qu'un voile épais ſemblait devoir toujours envelopper. Quelques-uns des matériaux de ce grand édifice avaient été préparés dans le dernier ſiecle, mais le nôtre les avait vu s'accroître, & joignait à cet avantage la gloire de les avoir mis en œuvre.

Tels furent les preuves & les efforts des deux partis. L'avantage reſta à celui des modernes, & ni l'un ni l'autre n'en parurent étonnés (20).

Un eſſain de traducteurs s'approcha du tribunal. Vaugelas préſentait ſon *Quinte-Curce*, & d'Ablancourt ſon *Tacite*. On ne trouva d'autre défaut à cette derniere traduction, que de n'en être pas une. On loua Vaugelas d'avoir parfaitement bien entendu la langue de Quinte Curce, & mis en pratique les préceptes qu'il donna ſur la ſienne. Fourcil faiſait paſſer dans notre Langue toute l'éloquence de Démoſthene. On fit reproche à l'Abbé Tallement d'avoir plutôt traduit Amiot que Plutarque. Il s'excuſa ſur ce que Plutarque avait été bien traduit par Amiot, & que celui-ci avait beſoin de l'être à ſon tour. On reprochait auſſi à la ſavante Dacier d'avoir trop admiré juſqu'aux défauts du

Poëte (*a*) qu'elle traduiſait: mais, en même tems, on l'applaudiſſait pour avoir fait connaître & ſentir ſes beautés autant que le pouvait permettre une traduction en proſe.

On retrouva dans la nouvelle traduction de l'*Enéide* (*b*), à peu près toutes les idées du Poëte Latin; mais on n'y retrouva point cette ſublime harmonie qui donne de la force & de la grace aux idées. Le Traducteur du Taſſe (*c*) offrait dans la verſion une élégance plus facile: mais ce n'était encore qu'une traduction en proſe. Celle de l'*Anti-Lucrece* faiſait mieux connaître ſon original; parce qu'il renfermait plus de raiſonnemens que de Poeſie. L'éloquent Traducteur de Cicéron (*d*) ne lui faiſait rien perdre dans une langue dont le génie eſt entiérement oppoſé à celui de la langue qu'il traduiſait. Gédoin en uſait de même envers Pauſanias & Quintilien. D'autres Ecrivains enrichiſſaient notre langue & notre ſiecle d'une foule de productions étrangeres, ſoit anciennes, ſoit modernes. Le Génie exhorta ſeulement nos Traducteurs à craindre & à ſurmonter la manie de tout traduire (21).

Les Erudits, de part & d'autre, ſe diſputaient vivement & durement. Preſque tous étaient de l'autre ſiecle. Ils effrayerent l'aſſemblée par un amas prodigieux d'*In-folio*.

(*a*) Homere.
(*b*) Par l'Abbé Desfontaines.
(*c*) M. de Mirabeau.
(*d*) M. l'Abbé d'Olivet.

On eût dit qu'ils voulaient s'en ſervir pour eſcalader le double mont, comme les Titans ſe ſervirent des montagnes pour eſcalader les Cieux. Ni le Goût, ni le Génie n'avaient préſidé à ces laborieuſes recherches. On les regarda comme une profonde carriere, d'où l'on pourrait tirer les matériaux propres à élever plus d'un édifice utile & régulier.

Il régnait moins de tumulte entre les Littérateurs. Ceux-ci n'affichaient point l'érudition, mais ils faiſaient preuve de goût. Ils ambitionnaient moins de fatiguer la mémoire que d'éclairer les talens. D'Aubignac, le Vayer, Bouhours, Charpentier, le Boſſu, Barbier d'Aucour, l'Abbé du Bos, la Monnoie & un petit nombre d'autres, guidaient par leurs ſages lumieres plus d'un Ecrivain dont on admirait le génie. Un grand nombre de Modernes leur diſputaient cet avantage. Freret diſſertait profondément, mais ſans peſanteur, ſur différens points de recherches. Hardion traçait des leçons utiles aux Orateurs & aux Poëtes. Caylus éclairait le Peintre & le Sculpteur ſur les loix du coſtume & ſur le choix des meilleurs ſujets. Un de nos contemporains (*a*) prouvait que tous les beaux arts n'avaient qu'un même objet & partaient d'un même principe, celui d'imiter la nature & ſes effets par des moyens

(*a*) M. l'Abbé le Batteux dans l'ouvrage qui a pour titre *les Beaux Arts réduits à un même principe.*

différens. Un autre (*a*) que les épines de la Géométrie n'empêchaient pas de cultiver les fleurs de la Littérature, écrivait comme s'il n'eût jamais calculé. On plaçait au rang des meilleurs ouvrages sa préface de l'Encyclopédie; préface bien supérieure à beaucoup de livres qui ne périront jamais.

D'autres Ecrivains traçaient sur la littérature & le goût, différens préceptes, & ces préceptes étaient souvent eux-mêmes des exemples.

Un homme illustre par son rang (*b*) y joignait des connoissances rares & un génie plus rare encore que toutes les connoissances. J'entendis le Dieu lui adresser ainsi la parole:

Dans la carriere poétique
Tu brillas dès tes jeunes ans:
Sur les pas de la politique
Tu fais briller d'autres talens.
Enfant du Pinde & du Génie,
Partage désormais tes glorieux travaux;
Par de nouveaux écrits charme encor ta patrie;
Par de nouveaux traités assure son repos.

Il me parut, enfin, que de nos jours il y avait plus de lumieres unies aux talens, & plus de vrais talens réunis aux lumieres (22).

On apporta aux pieds du tribunal divers instrumens de Physique, tant céleste que

(*a*) M. d'Alembert. Tous ceux qui lisent & connoissent ses *Mélanges de Littérature.*

(*b*) M. le Duc de N.....

terreſtre. Ils furent ſuivis par un plus grand nombre de Phyſiciens dans tous les genres. Les Aſtronomes s'arrogerent le droit de parler les premiers, attendu la dignité de leurs opérations. Deſcartes reprochait aux Aſtronomes de nos jours d'avoir abandonné ſon ſyſtême des tourbillons pour en adopter un autre qui n'eſt pas lui-même ſans difficultés, & qui eſt encore moins nouveau. Fontenelle n'eut pas de peine à lui prouver que ce reproche ne le regardait pas, & qu'à l'âge de près de cent ans il était encore Cartéſien. Un autre Phyſicien célebre (*a*) déclara être vivement tenté de ſuivre cet exemple. Il pouvait en ſervir lui-même dans ſon activité à ſuivre les phénomenes céleſtes, & à décrire leur nature & leurs cauſes.

Mais ce qui mortifia le plus Deſcartes, qui malgré ſa Philoſophie avait eu le bonheur de connaître l'amour, ce fut de voir qu'une femme illuſtre (*b*) ſe déclarait en faveur de Newton qui n'aima jamais que les calculs. Il trouvait Newton fort honoré, à tous égards, d'avoir eu un pareil commentateur. Il regretta encore plus que les Elémens de ſa Philoſophie n'euſſent pas été éclaircis par la plume elégante qui débrouilla ceux de Newton (*c*).

Rohaut prouva, toutefois, qu'il n'avait man-

(*a*) M. de Mairan.

(*b*) Madame la Marquiſe du Châtelet.

(*c*) Perſonne n'ignore que les *Elémens de Newton* en Français ſont de M. de Voltaire.

manqué ni de clarté, ni de précision, en abrégeant la Philosophie de Descartes.

Cassini, que la France enleva à l'Italie, prouvait, par une foule de découvertes, combien le vaste champ des cieux lui était familier. Il y joignait l'avantage d'avoir terminé la fameuse méridienne de l'Observatoire. Picart, de son côté, reclama & obtint la gloire de l'avoir commencée.

Gassendi se glorifiait d'avoir rétabli l'opinion des atômes & du vuide, opinion que beaucoup de modernes se faisaient honneur d'appuyer.

Celle de la pluralité des mondes ne parut pas entiérement neuve: mais Fontenelle eut la gloire de l'avoir renouvellée, & d'avoir mis tous ses lecteurs à portée de l'entendre.

Le profond Clairaut calculait les tables de la lune, & décrivait la figure de la terre.

Maupertuis, d'un côté, Bouguer & son actif associé (*a*), de l'autre, déterminaient cette derniere opération d'après de laborieuses expériences.

Le digne héritier du nom de Cassini s'exerçait efficacement sur le même sujet. Il développait dans *ses Elémens d'Astronomie*, tous les principes de cette science, & renfermait dans *ses Tables Astronomiques* toute la marche & l'économie du système de l'Univers. Son fils marchait sur ses traces, & vérifiait ce que son aïeul a perfectionné (*b*).

(*a*) M. de la Condamine.

(*b*) M. Cassini de Thury, fils du précédent, a

La Caille calculait les éclipſes, & le Monier la marche des cometes.

L'actif d'Alembert remontait, autant qu'il eſt poſſible, à la cauſe générale des vents, & à celle de la préceſſion des équinoxes. Il diſcutait & mettait dans un nouveau jour différens points du ſyſtême de l'Univers, & regrettait de n'avoir plus de ſyſtême univerſel à imaginer.

Enfin, l'Aſtronomie parut être étudiée & cultivée avec plus d'ardeur que jamais. La même main qui s'était exercée avec ſuccès ſur quelques points de la théorie de cette ſcience, venait auſſi d'en tracer une hiſtoire complette (*a*).

Un homme, preſque ignoré juſqu'alors (*b*), vint jetter l'étonnement dans toute cette aſſemblée. Voici mon projet, diſait-il à nos Aſtronomes. Je rétablis une partie du ſyſtême de Deſcartes qu'on a trop facilement abandonné, & je fronde en entier celui de Newton que vous avez trop vivement accueilli. J'adopte l'impulſion, mais j'y joins le méchaniſme, & ce méchaniſme je le prouve, je le démontre par des expériences que vous ne détruirez pas.

A l'inſtant même il en effectua quelques-unes qui parurent mériter l'attention des

---

vérifié dans toute l'étendue du Royaume le méridien de l'Obſervatoire de Paris.

(*a*) On ſait que l'*Hiſtoire générale de l'Aſtronomie* eſt de M. de la Lande.

(*b*) M. de la Perriere de Roiffé.

spectateurs, & même celle du tribunal. Vos efforts sont très-louables, dit le Dieu à ce novateur intrépide. C'est par de semblables tentatives que les hommes sont parvenus à dérober à la nature une partie de son secret. Au reste, ce grand procès a besoin d'être discuté de part & d'autre. Je l'appointe pour être jugé à la prochaine séance (23).

Les Géometres soutenaient, avec raison, que sans la Géométrie il n'y aurait jamais eu de véritable Astronomie; que cette science serait toujours un peu arbitraire, mais que la Géométrie s'appuyait sur des preuves. Descartes se montra de nouveau, & soutint que la plûpart de ces preuves étaient de lui; qu'il les avait imaginées ou simplifiées; que l'Algebre lui devait sa perfection, elle qui a tant contribué à celle de la Géométrie, & qu'il était le premier qui eût donné à l'Europe une Géométrie complette. Presque aucun de ces points ne lui fut contesté, malgré l'envie qu'avait Roberval de le contredire. Ce dernier ne lui pardonnait pas encore leurs anciennes disputes & les avantages qu'il avait remportés sur lui. Il reçut, cependant, quelques éloges de Fermat sur son aptitude à résoudre les différens problêmes qu'il lui avait proposés.

Celui-ci fut encore loué davantage & pour avoir proposé ces problêmes, & pour en avoir déterminé de plus épineux.

Paschal, qui avait presque rougi d'être Géometre, & qui ne rougissait pas d'être controversiste, se présenta sous le nom d'Ettonvil-

le (*a*). Ce fut ſous ce nom qu'il reclama une grande partie de ſes découvertes. On fit plus, on lui reſtitua toutes celles qu'il avait faites ſous le ſien propre, & même à l'âge de ſeize ans, ſur divers points d'Algebre & de Géométrie; ſcience qu'il aurait pu créer, ſi elle n'eût pas exiſté avant lui.

Le Jéſuite Saint-Vincent prétendait avoir trouvé la quadrature du cercle. On lui prouva qu'il n'en était rien; mais on voulut lui reſtituer pluſieurs découvertes qui étaient dues à ſes recherches. Il en fit peu de cas & s'obſtina à s'attribuer ce qu'on lui refuſait.

De Beaune, qui commenta & éclaircit la Géométrie de Deſcartes, luttait avec lui ſur quelques points que ce Géometre n'avait pas prévus (*b*).

Le Marquis de l'Hôpital analiſait les *infiniment petits*, & s'en ſervait pour réſoudre des problêmes que preſque tous les Géometres croyaient inſolubles. Varignon défendait ce que ce dernier venait d'établir, contre Rolle qui n'établiſſait rien.

Nos Géometres modernes rendaient juſtice à toutes ces découvertes. Elles ne leur laiſ-

---

(*a*) Nom ſous lequel Paſchal rentra pour quelque tems dans la carriere géométrique, & découvrit preſque toute la théorie de la cycloïde. A l'âge de ſeize ans il démontra par une ſeule propoſition toute la théorie ancienne des ſections coniques.

(*b*) Sur les moyens de déterminer la nature des courbes par les propriétés de leurs tangentes.

saient qu'un champ bien borné à parcourir. Il ne leur était plus guere possible d'inventer; mais ils étaient plus généralement instruits que les inventeurs. Ils profitaient de leurs travaux pour en déterminer l'usage. Ils indiquaient la pratique de ce qui ne fut d'abord qu'un objet de spéculation.

Cependant, au milieu de cette difficulté d'imaginer, Clairaut, qui s'était montré Géometre aussi jeune que se le montra Paschal, & qui inventa comme lui ce qu'il n'avait pas encore eu le tems d'apprendre d'aucun autre; Clairaut créait de nouvelles courbes, & perfectionnait un fameux calcul imaginé avant lui (*a*).

Un adversaire qui par son mérite fait honneur à ceux qu'il attaque, le combattait avec avantage sur divers points de calcul. Mais son génie ne se bornait pas à de simples disputes. Il découvrait & démontrait un nouveau principe sur l'équilibre & le mouvement des fluides. En même tems, il rappellait, avec raison, le traité complet de Mathématiques qu'il venait de répandre dans un ouvrage devenu lui-même un traité général de tous les arts & de toutes les Sciences.

Plus d'un moderne appliquait efficacement la Géométrie à la Méchanique. L'un (*b*) s'en servait pour donner à nos vaisseaux plus

---

(*a*) Le calcul des infiniment petits, trouvé par Bernouilli & mis dans toute son évidence par le Marquis de l'Hôpital.

(*b*) M. Duhamel du Monceau.

d'agilité. L'autre (*a*) pour éclairer nos Pilotes sur la longitude.

L'ingénieux Buffon retrouvait le miroir ardent, inventé, dit-on, par Archimede & perdu presqu'aussi-tôt qu'inventé.

Vaucanson animait la matiere & semblait donner une ame à de simples automates.

Laurent trouvait le moyen de restituer aux corps mutilés les membres qu'ils avaient perdus.

Nollet imitait tous les effets de la nature & paraissait lui commander dans ses opérations.

De Parcieux employait toutes les ressources de ses lumieres pour l'avantage du genre humain.

Enfin, l'on reconnut que si les Géometres du siecle passé avaient, à-peu-près, porté la Géométrie spéculative à sa perfection, ceux du nôtre en avaient perfectionné l'usage & l'utilité (24).

D'autres Physiciens, les Chymistes, s'approchaient avec les instrumens qui leur étaient nécessaires. On rebuta quelques Alchymistes du siecle dernier qui parlaient encore & d'*Alkaest* & de *grand Oeuvre*. Lémery pere sortit de la foule & débrouilla un peu le cahos de cette science qui n'en était pas encore une. Il démontrait les propriétés de l'antimoine dont Gui Patin se moquait avec plus d'esprit

---

(*a*) M. le Roi. Sa pendule paraît avoir bien rempli cet objet, & est reconnue fort supérieure à celle de M, Hariſſon.

que de raiſon. Geoffroi portait le flambeau dans les ombres que Lémery n'avait pas diſſipées. Il en réſultait un jour preſqu'entiérement nouveau.

Bourdelin, qui était venu avant Lémery & Geoffroi, écoutait attentivement ce dernier, & regrettait beaucoup de n'avoir pas été ſon diſciple.

Boulduc ſe hâtait de produire ſon cryſtal de Polychreſte (*a*); mais il ne put prévenir Geoffroi qui, de ſon côté, ne l'avait pas prévenu. On partagea entr'eux l'honneur de cette découverte.

Je jettai les yeux ſur nos Chymiſtes. Ils étaient beaucoup plus nombreux que leurs adverſaires, & marquaient une aſſurance qui n'était pas uniquement fondée ſur leur nombre. Le fils du vieux Lémery honorait & rectifiait ſon pere. Il diſcutait la nature du nitre, celle du feu, celle de la lumiere; il compoſa, pour l'utilité publique, ſon *Æthiops Martial*, ou ſa poudre noire. En même tems, pour égayer la ſcène, il modifia cette opération, & l'on vit éclorre l'*Arbre de Mars*.

On écoutait, avec attention, un homme qui parlait avec enthouſiaſme. C'était l'ardent & zélé Rouelle. Il eût voulu faire de toute l'aſſemblée une ample légion de Chymiſtes.

On écoutait encore plus attentivement, & l'on entendait beaucoup mieux, un hom-

(*a*) Compoſition tirée du ſel de ſeignette.

me (*a*) qui avait embraſſé toute l'étendue de cette carriere. Ses travaux furent deſtinés à diriger ceux qui voudraient déſormais la parcourir.

Un autre Chymiſte (*b*) opérait avec une facilité qui étonnait les ſpectateurs. Il n'avançait rien à titre de précepte qu'il ne le démontrât par l'expérience, & pluſieurs de ſes préceptes lui appartenaient.

D'autres Emules, & en très-grand nombre, s'empreſſaient de ſe rendre utiles à une ſcience qu'ils cultivaient avec éclat. Elle parut, grace à tant d'efforts, parvenue à un degré de perfection que ſes inventeurs n'auraient pu prévoir (25).

Divers Phyſiciens, des deux parts, cherchaient à développer le méchaniſme du corps humain, à rétablir ſes reſſorts, à prévenir, ou plutôt à retarder ſa diſſolution. Les Pecquet, les Méry, les Littre, les Duvernei, offraient à nos Anatomiſtes d'heureuſes découvertes. De notre côté, les Winſlou, les Morand, les Ferrin, les Petit, les Quéſnai, les Tenon, les Louis, & quelques autres, achevaient ce que les premiers avaient ébauché, & laiſſaient à leurs ſucceſſeurs des lumieres nouvelles (26).

A certaine diſtance du tribunal étaient aſſemblées deux troupes de Cenſeurs qui examinaient tout & jugeaient en premier reſſort. Je reconnus les différens Journaliſtes Français.

Le

(*a*) M. Macquer de l'Académie des Sciences.
(*b*) M. Baumé.

Le judicieux & cauſtique Salo, reclamait la gloire d'avoir inventé ce genre qui a fait tant d'imitateurs. Cette gloire ne lui fut pas diſputée. Il reprochait, en même tems, à ſes ſucceſſeurs d'avoir abandonné le ton qu'il avait pris dans ſon début. Peut-être, leur diſait-il, auriez-vous eu moins d'amis; mais, à coup sûr, vous euſſiez trouvé plus de lecteurs. Il en citait pour exemple, & l'Abbé Desfontaines, & ſon ſucceſſeur, qui ne recuſerent ni l'un ni l'autre ſon jugement.

Baile, qui n'avait pas dédaigné l'emploi de Journaliſte, reçut des éloges mérités ſur ſa *République des Lettres*. Avouez, cependant, lui diſait un Journaliſte moderne, qu'il vous fut moins difficile qu'à nous de captiver les ſuffrages. Peut-être écrivons-nous plus purement que vous n'écriviez; mais nous n'avons pas, comme vous, le droit de tout écrire.

Le Génie, qui veille ſur ce genre, car ce genre a ſon Génie comme les autres, exhortait les Critiques à ſe ſervir encore plus ſouvent de ſon flambeau que du glaive dont Mercure fit uſage pour écorcher Marſias.

Sur les pas de l'aigle rapide,
Un jeune aiglon peut s'égarer;
Loin d'effrayer ſon vol timide,
Oſez le ſoutenir, & ſachez l'éclairer.
Un coup d'eſſai, ſans être une merveille,
Peut de plus d'un chef-d'œuvre être l'avant-coureur.
Louez avec tranſport, reprenez ſans aigreur:
Au ſuccès de *Mélite* on dut le Grand Corneille.

Mais le Génie approuvait encore moins la baſſe adulation, la louange mercenaire, qu'une ſatire outrée. Contemplez, diſait-il, à ces différens Ariſtarques,

Contemplez la critique à l'œil fixe & ſévere,
Au crayon sûr, au flambeau redouté ;
A l'Artiſte, à l'Auteur, offrant une clarté
Trop certaine de leur déplaire.
De l'importune vérité
Utile & fâcheuſe interprête,
Sa voix de l'orateur confond la vanité,
Fait taire l'ignorant, fait trembler le Poëte.
Par elle du faux goût le mérite eſt vengé,
Et jamais faquin protégé
Ne rendit ſa bouche muette (27).

La ſcêne changea. Je vis les Artiſtes s'en emparer, & mes regards ſe fixerent d'abord ſur les Peintres. Je vis le Pouſſin mettre autant d'auſtérité dans ſon extérieur & ſes manieres que dans ſes compoſitions. Il ne reconnaiſſait la ſupériorité de le Brun, ni à titre de premier Peintre du Roi, ni à titre de premier Peintre de la Nation. Voué abſolument à l'antique, il ne voulait point d'autres modeles, & en était un lui-même pour la correction du deſſein, la ſage ordonnance de ſes tableaux & la ſavante maniere de traiter un ſujet. Mais on lui reprochait d'avoir trop ſouvent négligé la nature pour copier des ſtatues qui n'en ſont elles-mêmes que des copies.

Le Brun, au contraire, ne la perdait ja-

mais de vue, & n'y joignait les reſſources de l'art que pour la faire valoir. Il étonnait par la fierté de ſon deſſein & la hardieſſe de ſes idées: mais il était toujours noble & vrai, même dans ſes compoſitions les plus extraordinaires.

On appellait le Sueur le Raphaël de la France, quoiqu'il n'eût peut-être jamais rien vu de Raphaël. Il devait tout à ſon génie & paraiſſait avoir été formé par les meilleurs maîtres de l'art.

Le Bourdon, moins célebre que tous ces Peintres, était cependant meilleur coloriſte, mais il était moins fini.

Je vis Mignard ſaiſir toutes les manieres avec une facilité ſurprenante. Il prouvait auſſi qu'il avait la ſienne propre, & citait, à ce ſujet, la Galerie de Saint-Cloud & le Val-de-Grace.

A ces mots, un des plus grands Peintres qu'ait produit notre ſiecle, ne put contenir ſon impatience. Je reconnus le Moine. Il prétendait que ni Mignard, ni le Brun ne devaient plus parler de Galerie & de Coupole, depuis que lui-même avait peint le *Salon d'Hercule*. Il oppoſait, en même tems, au gracieux Santerre, des morceaux d'un genre encore plus gracieux & plus ſéduiſant que ſa Ste Thereſe.

Il lui oppoſa, ſur-tout, l'ingénieux, le fécond Boucher, ſon Eleve. Cet agréable impoſteur, doué d'une imagination vive & tendre, offrait à nos regards la nature moins comme elle eſt que comme elle devrait être. Son art va plus loin qu'elle: il nous fait deſi-

rer ce que, sans lui, nous n'eussions pas même soupçonné.

Restout luttait avec Jouvenet dont il était l'Eleve. Tous deux peignaient dans une maniere imposante, mais noble; tous deux traitaient, par préférence, des sujets convenables à la mâle austérité de leur génie.

Le gracieux Lafosse, les deux savans Boulogne, toujours amis, quoique freres & rivaux, tenaient un rang distingué parmi les excellens Peintres du dernier siecle. Bertin & Case ne regrettaient point d'être du nôtre & lui faisaient un égal honneur.

Les Coypel du dernier regne trouvaient dans l'héritier de leur nom les talens qu'ils eurent, & bien des connoissances qu'ils n'avaient pas.

Plus d'un Pere qui avait brillé aux yeux des nôtres, se voyait éclipsé par ses fils. Le vieux de Troy, qui ne fut guere que portraitiste, admirait les talens du sien dans un genre bien supérieur. Parossel cachait ses tableaux de bataille en voyant son fils mettre les siens au jour. Deux autres Artistes (*a*), plus modernes, parurent également lui en imposer, & ce n'était point une terreur panique.

Le Génie de la Peinture ne refusa pas à Claude le Lorrain les éloges que méritaient ses *Payſages* & ses *Marines ;* mais il trouva que les chefs-d'œuvres de son successeur (*b*),

---

(*a*) MM. Cassanove & Lenfant,
(*b*) M. Vernet.

étaient, pour ainſi dire, au-deſſus de tout éloge.

Wateau, que les deux partis ſe diſputaient, & qui méritait bien ce conflit, n'oſait preſque rien diſputer à un Artiſte de nos jours (*a*), qui a, comme lui, deviné le ſecret de la nature & qui la rend beaucoup plus intéreſſante. Le premier flattait les yeux & divertiſſait l'eſprit; le ſecond captivait les regards & attachait l'ame. On enviſageait les travaux de l'un avec plaiſir, on ne quittait qu'avec regret ceux de l'autre.

Le Génie s'approcha d'un groupe nombreux d'Artiſtes, nos Contemporains, qui réuniſſaient leurs efforts pour égaler ou ſurpaſſer tout ce que le regne paſſé offrait de plus ſublime dans le plus haut genre de la Peinture.

Là était Vanloo qui réuniſſait le double avantage d'attacher & de ſéduire. Il joignait à une ordonnance ſage le deſſein le plus correct & le coloris le plus onctueux.

Pierre ſe montrait ſon Eleve par les graces de ſon pinceau, & plus que ſon émule par la grandeur de ſes idées & l'énergie de ſon expreſſion.

Vien, qui dès ſon début donna des chefs-d'œuvres & en fit eſpérer d'autres, tenait ce qu'il avait promis. A ſes côtés une aimable Magicienne (*b*) traçait quelques figures d'in-

(*a*) M. Greuze.

(*b*) On ſait, en effet, avec quelle ſéduiſante magie, Madame Vien ſemble animer les inſectes & les oiſeaux qu'elle peint.

sectes ou d'oiseaux, & semblait créer plutôt que peindre.

Natoire, dont le pinceau docte & sage est digne de la grandeur des sujets qu'il traite & de la majesté des temples qu'il décore, s'attachait à former une troupe de jeunes Eleves sous les yeux mêmes du Génie & par son ordre. Je le vis applaudir aux efforts du Maître & aux progrès des Disciples.

Hallé, Jeaurat, Dumont & Challes, peignaient sçavamment l'Histoire. Le jeune Deshayes mettait dans ses compositions tout l'enthousiasme du génie & de son âge. Son Emule (*a*) joignait à ce même enthousiasme tout ce qui caractérise un génie orné.

D'autres, à qui l'âge n'avait pas encore permis de multiplier les preuves de leurs talens, débutaient par des essais qui valaient des preuves (*b*).

Nos adversaires cherchaient parmi eux quelque rival à l'ingénieux Oudri. Mais ce fut un Hector qui ne trouva point d'Ajax. On reconnut de part & d'autre sa supériorité. Desportes, qui l'avait précédé dans cette carriere, consentit de ne marcher qu'à sa suite. Ses Eleves & ses successeurs le reconnurent également pour leur maître; mais lui-même tenait à grand honneur d'avoir de pareils disciples.

Chardin, qui s'était fait un genre à part,

(*a*) M. Doyen.

(*b*) Il serait injuste de ne pas nommer ici MM. Fragonard & l'Epicié.

copiait la nature sans l'arranger; mais on aimait son heureux désordre.

Les fleurs avaient aussi leurs Peintres. Fontenai, qui perfectionna ce genre, ne trouvait pas que de nos jours il fût déchu de sa perfection.

Rigaud & Largiliere trouverent dans nos Portraitistes plus d'un rival digne d'eux. Latour faisait passer dans le portrait de nos hommes célebres le génie qui les animait; Natier, dans le portrait de nos Belles, déployait les graces & la richesse. Drouais, dans ceux de l'enfance, le tendre coloris qui la distingue; Toqué, dans tous les siens l'exactitude & la ressemblance; Aved, le naturel & la vérité. De nouveaux Emules se signalaient par d'heureux efforts & de véritables succès.

Je l'avouerai, j'avais craint pour nos Peintres un événement peu favorable; mais leur bonne contenance me rassura. Ils n'aspiraient pas, toutefois, à une victoire décidée: c'était bien assez pour eux d'éviter une défaite. Ils y parvinrent. On balança les différens avantages. On trouva que si les uns avaient tracé la route, les autres l'avaient bien suivie & l'avaient étendue à quelques égards. Le Dieu exhorta, cependant, nos jeunes Artistes à n'adopter aucune maniere donnée, aucun goût trop banal. C'est l'art, disait-il, qui doit tracer les principes, mais c'est le génie qui doit les employer. Que ceux qui en ont se laissent conduire par lui seul; que ceux à qui il manque n'esperent jamais être bien conduits (28).

Non loin de-là étaient rassemblés ceux qui

depuis deux siecles ont illustré l'art des Phidias & des Praxitelles. Sarrazin, qui renouvella ce bel art en France, le prouvait par les chefs-d'œuvres dont il l'embellit & par l'honneur qu'il eut de former Girardon.

Celui-ci, de son côté, ne se montrait pas moins digne de former les plus grands Eleves. Les *Bains d'Apollon*, l'*Enlévement de Proserpine*, le *Tombeau* d'un de nos plus grands Ministres (*a*), le dispensaient d'autres preuves qui, d'ailleurs, ne lui manquaient pas.

Le Pujet, qui pouvait figurer parmi les grands Peintres & les grands Architectes, prétendait ne céder le pas à aucun de nos Sculpteurs. Le *Milon de Crotone*, l'*Andromede*, ne permettaient à aucun autre de le prendre sur lui.

Les laborieux Anguier, l'infatigable Coustou, l'ingénieux & profond Coysevox, le Pautre, qui se montra leur égal; tant d'autres qu'on pourrait nommer avec honneur, semblaient assurer à leur parti un triomphe bien mérité.

Mais le nombre & le mérite de leurs successeurs ne rendaient pas ce triomphe bien facile. Jamais victoire ne fut mieux disputée. Parmi nos Phidias modernes, plusieurs se faisaient remarquer dans la foule, comme on distinguait les Achilles, les Ajax, les Diomedes dans l'armée des Grecs. Je reconnus Bouchardon, que cette Capitale a chargé

(*a*) Du Cardinal de Richelieu.

du soin d'acquitter son zele & sa reconnaissance dans un monument qui est le fruit de l'une & de l'autre (*a*); le Moine justement célebre par ses travaux & ses succès dans le même genre (*b*); Pigal, qui dans un seul ouvrage éternise la vie & la mort d'un héros (*c*); Falconnet qui semble avoir fourni de nouveaux traits & de nouvelles expressions à l'amour (*d*); Slodtz qui enrichit de nouveaux attributs le zele & la piété (*e*); les Adam, les Vassé, les Sally, les Caffieri, les Challes, quelques autres, achevaient de fortifier ce corps déjà si redoutable par lui-même.

Tant d'efforts ne furent pas inutiles. Je vis l'avantage rester suspendu entre les deux partis. Ceux du premier eurent le mérite d'avoir précédé les autres dans la carriere, & ceux-ci la gloire d'avoir osé s'y montrer & s'y soutenir après eux. Les premiers etaient sûrs d'être applaudis en paraillant; les seconds plus sûrs encore d'être blâmés d'oser paraître. On avait jugé les premiers d'après eux-

---

(*a*) La Statue Equestre du Roi.

(*b*) Les Statues du Roi qui sont à Rennes & à Bordeaux. Il vient de finir le Mausolée du Cardinal de Fleuri: morceau du plus grand caractere, & qui n'a contre lui que la petitesse du local.

(*c*) Le Mausolée du Maréchal de Saxe. Le monument érigé par la Ville de Rheims.

(*d*) Cette Statue de l'amour si célebre, le groupe de Pigmalion, d'autres ouvrages dans le plus haut genre de la Sculpture.

(*e*) Le Mausolée du célebre Curé de Saint Sulpice.

mêmes, & les seconds d'après les premiers.

Le Tribunal décida que si les modernes avaient quelquefois négligé l'exactitude austere de leurs prédécesseurs, ils avaient donné à leurs productions un mouvement & une ame que cette exactitude ne peut remplacer (29).

A l'instant parut la troupe des Architectes. Elle était moins nombreuse que les autres, parce qu'elle n'était composée que de ceux qui eurent occasion de manifester leurs talens, occasions qu'ils ne pouvaient pas faire naître d'eux-mêmes. Chacun d'eux était muni du plan des édifices dont il embellit la France. L'aîné des Mansards en montra de plus d'une espece. Il prétendait, avec raison, avoir donné à cet art un ton de grandeur & de majesté jusqu'alors inconnu parmi nous. Hardouin Mansard, qui fut moins austere, se vantait d'avoir été plus élégant & plus magnifique. Perraut expliquait Vitruve & joignait à ces leçons le plan de sa colonnade (*a*) qui était un sublime exemple. Devaux & d'Orbai, qui avaient réalisé ce plan, faisaient aussi par eux-mêmes d'autres preuves dignes d'éloges. On en donna aux productions triomphales (*b*) de Blondel, & aux travaux utiles de Daviler, le même qui traça aux Architectes des principes généralement adoptés, &

(*a*) Le Péristile du Louvre.

(*b*) Les Portes Saint-Antoine, Saint-Bernard, & la Porte Saint-Denis. C'est le chef-d'œuvre de cet Architecte, & c'en est un de l'art.

qui aima mieux conſtruire une Moſquée en Barbarie, que de négliger une occaſion de bâtir.

Les deux ſiecles ſe diſputaient de Cotte. Il tenait de l'un & de l'autre, & il méritait que l'un & l'autre le reclamaſſent.

Par la même raiſon ils ſe diſputaient Gabriel qui ſe montra grand Architecte dans un âge où l'on ne rougit pas d'être encore Eleve.

Ce dernier s'applaudiſſait de retrouver ſes talens dans ſon fils: talens qui ſe manifeſtaient par plus d'un édifice qui décorent cette Capitale & le ſéjour de ſes Rois. Le Génie approuvait en entier le plan d'un nouveau Palais deſtiné à être le berceau des jeunes Eleves de Mars, monument de magnificence & de bonté digne d'un Roi qui, non content de récompenſer les ſervices, daigne encore les prévenir.

A titre de Génie, il appercevait déjà le noble & brillant effet du nouveau Temple qui s'éleve avec tant de rapidité ſous nos yeux, & dont tous les yeux ne ſont pas encore en état de juger (*a*). Il donnait les mêmes éloges à divers travaux du même Artiſte, & dont le public avait bien jugé.

Servandoni étalait dans tous les ſiens, & ſur-tout dans le frontiſpice d'un de nos Temples (*b*), une maniere que le Génie ſeul peut donner. Le ſeul reproche qu'on osât lui fai-

---

(*a*) La nouvelle Egliſe de Sainte Genevieve, d'après les deſſeins de M. Souflot.

(*b*) Le Portail de Saint Sulpice.

re, était d'avoir plutôt consulté ce Génie, que les moyens qu'on lui fournissait de le mettre en œuvre.

Le plan d'un autre Temple (*a*), dont il n'existe encore que les premiers vestiges, en faisait desirer l'entiere exécution.

Une foule d'autres plans, offerts par différentes mains, & réalisés en différens lieux, annonçaient que la France avait pris, depuis peu, une forme nouvelle. Chaque principale Ville semblait vouloir disputer à la Capitale & le concours & le suffrage des amateurs.

L'Artiste (*b*) à qui l'Architecture Hydraulique est redevable de tant de travaux supérieurs à ceux des Romains, jouissait de toute la reconnoissance des Français, & obtint les éloges du Dieu des arts.

Enfin, plusieurs Architectes offraient dans tous les genres, des projets non effectués, mais qui prouvaient que l'occasion seule & non le génie manquaient à leurs Auteurs.

Cet art ne parut donc pas avoir dégenéré. Il parut même que ses nouveaux efforts

---

(*a*) La nouvelle Eglise de la Madeleine, ouvrage de M. Contant.

(*b*) M. Perronet, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, & Inspecteur général des Ponts & Chaussées de France. C'est aussi M. le Gendre, son confrere & Chevalier du même Ordre, qui a donné les desseins de la nouvelle Place de Rheims & des autres embellissemens qui décorent, ou doivent bientôt décorer cette Ville ancienne & célebre.

avaient été suivis de nouveaux progrès, qu'on distinguait mieux le caractere propre à chaque genre, & que même plus d'un genre avait, depuis peu, acquis un caractere (30).

Un autre art, qui multiplie & répand au loin chaque production de ces trois derniers, productions qui par elles-mêmes ne peuvent ni se multiplier, ni se répandre; la gravure excitait un nombreux concours. Le dur, mais fécond Chauveau; Melan qui grava toujours d'une seule taille & quelquefois d'un seul trait; Simoneau, toujours vrai dans son expression; Poilly net & onctueux dans son travail; Audran, bien supérieur à eux tous par son énergie & sa grande maniere; tous ces Artistes justement célebres dans leur siecle, n'espéraient pas effacer les rivaux que leur opposait le nôtre: tels que les Cars, les Dupuis, les Duchange, les l'Epicié, les Cochin, les Audran, les Fessard, les Bauvarlet, les Lempereur, les Lemire, les Mouet, les Jardinier & quelques autres dont les connoisseurs placeront d'eux-mêmes ici les noms.

Balechou, Aliamet, le Bas, Moyreau, s'attachaient à rendre & rendaient supérieurement, à l'aide du burin, ces effets si variés, si compliqués de la nature; effets que le Peintre lui-même ne parvient à imiter qu'avec tous les secours de son art.

Les Drevet de notre siecle, Fiquet, Wille, Flippart, Saint-Aubin & leurs Emules, gravaient des Portraits qui firent perdre à Nanteuil une partie de la haute idée qu'il avait des siens.

Le délicat Longueuil ajoutait encore aux

charmes des ſujets les plus voluptueux. L'inimitable Cochin s'aſtraignait rarement à copier Il inventait, il créait, il donnait libre carriere à ſon génie. C'était un Peintre auquel il ne manquait que la couleur.

D'autres ſe bornaient au ſeul uſage du crayon. Le gracieux Eiſen, l'exact & ſévere Gravelot, le ſage Deſeve, l'ingénieux Greudz, &c. préparaient au burin d'heureux ſujets pour s'exercer.

Ces deux partis attendaient & ſollicitaient une déciſion ; mais le Dieu ne décida point entr'eux, & il avertit les Anciens de n'en pas trop murmurer (31).

Un autre genre de ſpectacle attira mon attention. C'était un mêlange de tout ce que nous voyons ſur nos différens théatres, & de ce qu'y voyaient nos peres. D'abord on entendit le ſon de divers inſtrumens. Mais, dès le début, le Dieu fit chaſſer tous les Menétriers de Lulli. Ce dernier briſa lui-même ſon violon, comme il avait ſouvent briſé ceux des Muſiciens à ſes ordres, lorſqu'il entendit les ſons rapides & brillans des Guignon, des le Clerc, des Pagin, des Gaviniés, des Capron, des Vaugin & même de quelques Eleves qui euſſent facilement éclipſé les plus fameux *virtuoſes* de ſon tems. Bertaut, Duport & Janſon, l'étonnaient encore davantage par le prodigieux parti qu'ils tiraient du violoncelle, inſtrument dont il n'avait pas ſoupçonné l'exiſtence. Blavet, Rault, Taillard euſſent diſputé le prix de la flûte avec Pan lui-même, & ne trouverent perſonne qui leur diſputât rien. Enfin, nos

ſymphoniſtes l'emportaient autant ſur leurs adverſaires, que les ſymphonies de Rameau l'emportent ſur celles de Lulli (32).

A cette harmonie brillante ſuccéderent quelques ſcenes de déclamation. Beaubourg & Chammeslé laiſſaient quelquefois douter s'ils chantaient ou s'ils déclamaient.

Baron, dans le rolle du Cid, & le Couvreur dans celui de Chimene, intéreſſaient & ne tranſportaient pas. Du Freſne mettait plus de feu dans le rolle d'Oedipe; mais il cédait celui d'Oroſmane au terrible & pathétique Lekain. L'impétueuſe Dumeſnil oubliait toute eſpece d'exemple pour ſe livrer à ſon inſtinct ſublime. Clairon déployait toutes les reſſources de l'art & enchantait notre oreille par la beauté de ſon organe. Gauſſin n'avait qu'à ſe montrer & parler pour attendrir. Dubois avait reçu de la nature le même privilege. Je vis Ponteuil qui n'oſait preſque rien diſputer à Briſard. Je vis Grandval, avec certains paſſages du Méchant, mettre en fuite les Belleroſe & les Floridor (*a*). Je vis Regnard féliciter Belcour d'avoir ajouté de nouveaux traits au rolle du *Joueur*, & l'ingénieux & vif Molé rendre piquans les rolles qui par eux-mêmes l'étaient le moins.

Les Beaupré & les Beauval, Soubrettes de l'ancien tems, ſe taiſaient pour applau-

(*a*) Deux célébres Acteurs comiques du tems de Moliere.

dir à Desmarres, & celle-ci applaudissait encore davantage sa niece charmante, l'inimitable Dangeville. Guerin & Raisin (*a*) écoutaient avec dépit les deux Latorilliere. La noble & décente Grandval partageait les suffrages avec l'actrice qui l'a remplacée (*b*). On riait des bouffonneries de Jodelet (*c*), mais on applaudissait au jeu piquant & raisonné de Deschamps & d'Auger. L'ingénieux Préville était un véritable Prothée; il prenait mille formes différentes & charmait sous toutes celles qu'il voulait prendre (33).

Autre changement de scene & spectacle également fait pour l'oreille & pour les yeux. On voyait la terre, les cieux, les enfers, tous les élémens, se succéder au signal d'un coup de baguette. L'éclat des voix, celui des instrumens, tantôt se confondaient, tantôt se faisaient entendre à part. Beaumavielle & la Chanteuse Castilli (*d*), débitaient quelques morceaux des opéras de Cambert; mais ils firent bientôt place à Thévenard & à Rochois qui faisaient parfaitement valoir la déclamation de Lulli. On écouta Dumesni & Muraire avec intérêt. Chassé parut, & à l'instant on n'apperçut

(*a*) Acteurs de l'ancien théatre pour les rolles à manteau.

(*b*) Mde Préville.

(*c*) Valet du tems de Moliere.

(*d*) Deux des plus anciens Chanteurs & Chanteuses de l'Opéra Français.

çut que lui seul. Il en imposa à tout ce qui l'environnait par l'énergie de sa voix & de son action. Les Antier, les Journet n'oserent plus se faire entendre quand elles eurent entendu l'étonnante Lemaure. On applaudissait à l'art de Péliſſier & à l'organe enchanteur de Fel. Jéliotte portait l'illusion & le goût du chant aussi loin qu'ils pouvaient aller, & les accens de Legros enlevaient autant de suffrages qu'ils trouvaient d'auditeurs.

Les sons mâles & onctueux de Gelin, les sons éclatans & rapides qui distinguent Larrivée, partageaient l'attention du Dieu des arts. Le Rossignol, animé au combat contre la flûte du Dieu Pan, tire de son gosier flexible des sons moins brillans, moins variés que n'en faisait entendre la Cantatrice (*a*) accoutumée à le remplacer. Dubois, Duplan & Duranci, ajoutaient encore à l'action des rolles les plus impétueux. Beaumesnil mettait dans les siens tous les charmes d'un art qui sait se cacher : Arnoud, des graces nobles & touchantes, un intérêt qu'elle tenait encore moins de l'art que de la nature. D'autres Emules, qui avaient droit d'entrer en lice, eurent aussi leurs succès. Enfin, grace aux Acteurs de nos jours, ce qui n'était d'abord qu'une espece de concert, devint un spectacle animé (34).

(*a*) Mad. Larrivée,

Pour le varier encore davantage, survinrent plusieurs Coryphées du théatre lyricomique. L'ingénieuse Favart, tantôt sous le nom de *Zerbine*, tantôt sous celui d'*Annette*, faisait de tous ses auditeurs autant de *Pandolphes* & de *Lubins*. Les tendres accens de Nesselle intéressaient en faveur de *Lisé*. La piquante Laruette charmait notre oreille par son organe brillant & flexible : l'ingénue Mandeville touchait par l'onctueuse délicatesse du sien. Beaupré joignait aux graces enfantines le piquant de l'Actrice décidée. La pétulante Deschamps ne laissait à l'Auditeur le plus chagrin que la volonté & le tems d'applaudir. Caillot & Clerval enlevaient tous les suffrages par des talens qui s'acquierent, & par d'autres avantages qui ne s'acquierent pas. On applaudit au jeu pittoresquement uni de Laruette. Quelques scènes parlées firent douter si Dehesle n'avait pas brillé sur le premier de nos théatres, & l'on accueillit d'autres Acteurs du théatre où il brille, tant pour les preuves qu'ils avaient déja faites, que pour celles qu'ils promettaient de faire (§5).

Je souhaitais que la danse terminât cet ambigu théatral ; je fus satisfait. Un mêlange des ballets de l'ancien & du nouvel opéra forma d'abord un contraste assez piquant ; mais les sarabandes monotones des Beauchamps (*a*), des Magni, des Pécour,

(*a*) Beauchamps fut le premier qui fit les Ballets de l'Opéra.

firent bientôt place à la danſe noble & ſoutenue de Dupré, à la danſe pittoreſque & brillante de Veſtris, au genre mâle & impoſant de Gardel. Lani & Dauberval étonnaient par la rapidité & la préciſion de leurs pas. Les anciennes Subligni & Prevôt furent effacées par la noble & décente Salé, qui admirait elle-même l'étonnante perfection des pas de Lani (*a*). La vive Camargo brilla juſqu'à l'apparition de l'impétueuſe Allard qui ne craignait pas qu'aucune autre vînt l'éclipſer. Peſſin, ſon Emule ; Anſelin faite pour l'être ; Guimard, qui ſéduit par une danſe délicate & des charmes qui lui ſont propres ; Heinel, dont le début fut un triomphe ; la jeune & intéreſſante Gardel, quelques autres Eleves de Therpſicore, offraient tour-à-tour à nos yeux des Nymphes & des Graces. Tout, enfin, annonçait que cet art était arrivé à ſa perfection, & ne s'était perfectionné que de nos jours (36).

Quelques graves Auteurs, qui avaient toutes les prétentions que donne la gravité, murmuraient que le Dieu s'occupât d'objets ſi futiles. Divers légiſtes, dont on s'était bien moins occupé, ſe joignirent à eux, & demandaient à grands cris qu'on jugeât la queſtion principale, ſans avoir égard aux incidens. Pour toute réponſe on leur impoſa ſilence. Un Génie les exhorta à mieux ſentir le prix de tout ce qui peut plaire aux hommes, puiſque tout ce qui leur plaît les

(*a*) Mde Gélin.

conſole, & qu'ils n'ont pas moins beſoin d'être conſolés que d'être inſtruits.

Enſuite le Dieu, lui-même, s'adreſſa à toute l'aſſemblée & lui dit, en meilleurs termes que je ne vais le répéter:

Renoncez aux ſoins ſuperflus
De réunir tous les ſuffrages.
Chaque ſiecle eut ſes avantages,
Et ſes écueils & ſes abus.

Reſtaurateur de votre ſcene,
Corneille au joug de Melpomene,
Soumit l'ame du ſpectateur.
Peut-être avec moins de génie,
Mais plus de goût, plus d'harmonie,
Plus d'élégance & de douceur,
L'Auteur de Phedre & d'Athalie
Connut mieux la route du cœur.

Mais à ces mortels qu'on admire,
Ce ſiecle donna des égaux.
D'un nouveau couple que j'inſpire
Sachez eſtimer les travaux.
A *Monime*, oppoſez *Zaïre*,
A *Cinna Radhamiſte*, à *Rodogune Alzire*,
Et gardez-vous alors, entre ces grands rivaux,
De prétendre aſſigner nul rang & nul empire.

Ce Peintre né, ce Térence nouveau;
Plus vif, plus gai que l'ami de Lélie,
Ce favori de Momus, de Thalie,
Du ridicule ingénieux fléau;

Moliere, enfin, dans la nuit éternelle,
N'emporta point ſon ſublime pinceau.
Plus d'un diſciple, à ſes leçons fidele,
En hérita; plus d'un heureux tableau
Semble partir de ſa touche immortelle,
Lorſqu'il ſubit les horreurs du tombeau.

La nature à vos yeux envain ſemble épuiſée;
L'art qui la rajeunit, lui rend ſa force uſée.
Voyez l'aigle rapide, élancé dans les airs,
Oubliant ſes rochers, & dédaignant la terre,
Il plâne ſur la nue, affronte le tonnerre,
Et ſemble commander à ce vaſte univers.
Du Génie, en ſon cours, telle eſt la noble audace.
Il détruit tout obſtacle, il franchit tout eſpace;
Il vole; rarement il ſe borne à marcher,
Et du monde entier, qu'il embraſſe,
Les Pôles, à ſon gré, ſemblent ſe rapprocher.

Le Dieu changea de langage pour parler aux Sçavans, aux Phyſiciens, aux Géometres. Il réſuma, en termes ſcientifiques, ce qui avait été jugé contr'eux, ou en leur faveur, dans le cours de cette ſéance; mais ce langage même eſt ce qui me diſpenſe d'en être ici l'écho.

L'inſtant d'après le Dieu reprit ſon premier ton. Il adreſſa aux Artiſtes & aux Ecrivains de nos jours cette exhortation très-néceſſaire.

O vous, Auteurs, & vous, dont l'heureuse imposture
Aux prestiges de l'art asservit la nature,
Voulez-vous obtenir, voulez-vous mériter
La gloire, le seul prix digne de vous tenter?
Marchez, ne voyez qu'elle au bout de la carriere.
Tout profane mêlange obscurcit sa lumiere.
Fuyez de l'intérêt le sentier ténébreux,
Et d'un jaloux dépit les excès plus honteux.
Qu'importe à vos succès, qu'importe à votre gloire,
Qu'on s'avance avec vous au temple de Mémoire?
Plus d'un nom peut briller dans les fastes du tems,
Il est plus de lauriers que de fronts triomphans.
Voyez ces fiers humains que le Dieu de la Guerre,
Pour défendre, ou détruire, arma de son tonnerre:
Voyez Daun, Frédéric, Broglie & Ferdinand,
Chacun d'eux fut rival, & chacun d'eux fut grand.
Le Caucase orgueilleux menace l'empirée:
Mais l'Athos, comme lui, fend la voûte azurée.
Contemplez ce parterre où Flore à vos regards
Etale ses trésors artistement épars:
Chaque fleur l'embellit, & le zéphir volage,
Incertain dans son choix, entre elles se partage.
Ainsi, de vos succès le concours glorieux,
De l'Univers entier peut arrêter les yeux.

Ranimez votre audace, & sachez vous connaître.
Vous êtes toujours grands, mais osez le paraître.

Après cette leçon morale qui, sans doute, ne corrigea personne, le Dieu termina la séance & tout disparut. Je ne vis plus ni Palais, ni Génie ; je me retrouvai seul chez moi, écrivant ce que j'avais vu, ou cru voir ; car tout ceci pourrait bien n'être qu'un songe. Il m'en resta, cependant, un nouveau desir d'arriver à la gloire; autre espece de songe plus dangereux que le premier. Au surplus, tout dans le monde littéraire alla toujours comme auparavant, & la vision que je publie n'aura pas l'honneur d'y rien changer. Chaque Auteur s'estimera toujours plus que tous ses contemporains ; chaque lecteur n'estimera guere que nos devanciers. Notre siecle oubliera une partie de ses avantages: ils lui seront restitués par le siecle d'après, qui, à son tour, méconnaîtra une partie des siens. C'est l'aréopage qui héfite de prononcer entre Mars & Neptune, & qui ordonne que les Parties se representeront au bout de cent ans (37).

NOTES HISTORIQUES ET LITTERAIRES.

POËME ÉPIQUE.

(1) L'ÉPOPEE eſt la carriere la plus vaſte où puiſſe entrer le génie poétique. L'eſſor qu'il y prend ne connaît pas de limites : celles du monde ne ſuffiſent pas pour l'arrêter. La terre, les cieux, les enfers, tous les élémens, tous les êtres, ſoit moraux, ſoit phyſiques, ſemblent obéir à ſa voix. La nature entiere eſt ſous ſa main, & c'eſt en maître qu'il doit lui commander. Un Poëte, qui a vaincu toutes les difficultés & rempli tous les devoirs d'une telle entrepriſe, eſt l'Hercule de la Fable : on lui doit l'a-

po-

pothéose. Mais le genre humain n'eut pas souvent cet honneur à décerner. Que de générations, que de siecles ont disparu sans avoir vu risquer un pareil effor ! Les Nations les plus éclairées n'en fourniſſent réciproquement qu'un seul exemple heureux. La Grece n'eut qu'un Homere ; Rome ancienne qu'un Virgile ; l'Italie moderne qu'un le Taſſe ; l'Angleterre qu'un Milton ; la France qu'un Voltaire.

Le dernier siecle vit éclore, parmi nous, une foule de chefs-d'œuvres dans différens genres, & ne produiſit rien de ſupportable dans celui de l'Epopée. On parla durant vingt ans de la Pucelle avec éloge ; mais c'était avant qu'elle vît le jour. A peine elle parut qu'on n'en parla qu'avec mépris, &, ſans les Sarcaſmes de Deſpréaux, on ignorerait aujourd'hui qu'elle eût exiſté.

On a, cependant, beaucoup exalté la marche de ce Poëme. On le regarde, en général, comme un immenſe tableau où le Peintre pêche plutôt par le coloris que par le deſſein. Il prouve, en effet, que Chapelain avait étudié les grands modeles ; mais il prouve encore mieux que cette étude ſeule ne ſuffit pas.

Le premier devoir du Poëte Epique eſt de bien choiſir ſon ſujet. L'action qu'il célebre doit être grande, héroïque, intéreſſante, le dénouement heureux, le héros pris dans la claſſe des hommes extraordinaires.

Voulez-vous long tems plaire & jamais ne laſſer ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéreſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque.

C'eſt le Légiſlateur de notre Poéſie qui parle, & les plus grands exemples viennent à l'appui de

ce précepte. Il faut qu'un tel personnage porte la vertu héroïque & militaire aussi loin qu'elle peut aller : il faut, sur-tout, qu'il acheve glorieusement son entreprise.

Jusqu'alors aucune femme n'avait fourni un sujet d'Epopée. L'antiquité eut, pourtant, comme nous, ses héroïnes. Elle nous vante encore ses Sémiramis, ses Thomiris, ses Taleſtris, ses Zénobies & une foule d'autres. Mais aucun Poëte n'a fait de leurs actions le sujet d'un Poëme. Ce qui ne s'eſt point fait peut souvent se faire, je l'avoue. Il s'agit seulement d'examiner si l'innovation eſt heureuse. Ce n'eſt pas le Poëme de Chapelain qui nous fournira cet exemple.

Toute la mission de Jeanne d'Arc se bornait, comme nous l'apprend son hiſtoire, & comme elle le dit elle-même ici, à délivrer Orléans & à faire sacrer le Roi à Rheims. Elle effectua l'une & l'autre entreprise Voilà donc en quoi devait consiſter toute l'action du Poëme. Elle eut été simple & entiere. La Pucelle en sortait triomphante, & le Poëte rempliſſait, au moins à cet égard, une des premieres conditions de l'Epopée. Tout n'était pas fait, je l'avoue. Charles VII avait été sacré Roi à Rheims ; mais l'Anglais régnait encore dans Paris & sur une partie de la France. Qu'y faire ? Jeanne d'Arc n'y pouvait plus rien. Elle se trouve dès ce moment réduite au simple rolle d'aventuriere. Aucune des promeſſes qu'elle fait à Charles ne se vérifie. Repouſſée au siege de Paris qu'elle avait promis de prendre en trois jours, chaſſée honteusement par le Roi qu'elle a secouru, elle se réfugie au sein d'une épaiſſe forêt pour y vivre de *gland* & d'*eau* Là, son frere, le seul qui l'eût accompagnée & plainte dans un tel déſastre, lui observe que ses jours & son honneur sont exposés. Elle n'y songeait pas ; mais cette réflexion l'oblige

à ſe jetter dans Compiegne. Son humeur belliqueuſe devait être un peu ralentie. Cependant, on lui perſuade encore une fois de reprendre les armes. Elle eſt bleſſée & priſe par les Anglois, jettée dans une priſon d'où, ſelon l'hiſtoire, trop connue pour y rien changer, elle ne peut ni ne doit plus ſortir que pour aller au ſupplice. Tel eſt l'état piteux où le Poëte nous offre ſon héroïne à la fin de ſon douzieme chant. Une telle cataſtrophe peut figurer dans une tragédie, mais non terminer un Poëme Epique. Le dénouement d'un pareil ouvrage doit être heureux, & tout à l'avantage du héros qui en fait l'objet.

On m'oppoſera, ſans doute, que ce Poëme devait renfermer vingt-quatre chants de douze cens vers chacun. Mais que fera le Poëte dans les douze autres chants? C'eſt, je penſe, Dunois qui va les remplir. Il achevera l'ouvrage commencé, comme l'hiſtoire nous dit qu'il l'acheva réellement. Ainſi, voilà deux principaux perſonnages dans ce Poëme, & une diviſion d'intérêt qui en affoiblit le reſſort. Dunois agira, & Jeanne, durant tout cet intervalle, en ſera réduite à gémir ou à prier dans ſon cachot. Dunois même, en délivrant la France, ne pourra délivrer cette malheureuſe captive. Elle ne ſortira des fers que pour être privée du jour. Son ſupplice ne la flétrira point; mais c'était la victoire qui devait l'illuſtrer.

Chapelain a-t-il mieux réuſſi dans le choix & le contraſte des caracteres? Celui de *Jeanne* eſt inégal & inconſéquent. C'eſt ce qui vient d'être démontré. Dunois a une grandeur mieux raiſonnée, plus ſoutenue; mais ſon inconſtance envers la Princeſſe Marie eſt auſſi révoltante que celle d'Enée envers Didon, & n'eſt pas auſſi bien motivée. Sa paſſion mixte pour la Pucelle,

n'intéresse ni n'occupe le lecteur. Qu'est-ce qu'un amour purement métaphysique, dégagé de tout intérêt des sens & auquel on sacrifie une passion réelle & réciproque ? L'origine de cette passion est exprimée par le Poëte avec plus de douceur qu'on ne pourrait le présumer.

L'ardeur parut en eux soudaine & mutuelle.
Elle brûla pour lui comme il brûla pour elle ;
Et dans un même instant, par les traits de leurs yeux,
Tous deux furent vaincus, tous deux victorieux.

Il est vrai que le changement de Dunois est ménagé par Saint Michel, emploi un peu singulier pour un Archange. Le voilà en parallele avec le Mercure des Grecs. Celui-ci même ne se mêlait que des amours du Maître des Dieux : jamais il ne devint l'agent de la faiblesse des hommes. Ce qui paraîtra encore plus étonnant, c'est que Saint Michel, en préparant cette intrigue, ne faisait qu'obéir aux ordres du Ciel même. C'est la premiere fois qu'une pareille fiction a été imaginée, &, sans doute, qu'elle ne fera ni plagiaires, ni imitateurs.

Quant au caractere de Charles VII, il est encore plus défectueux dans ce Poëme que les précédens. Ce Prince y paraît d'abord faible & absolument découragé ou plutôt comme n'ayant jamais eu aucun instinct de courage. Il veut se réfugier dans les grottes de l'Auvergne & abandonner, sans coup férir, son Royaume à l'Etranger. Plus loin, c'est un héros que rien ne rebute & que le Poëte surnomme *la terreur des Tyrans*. C'est un *preux* Chevalier qui s'obstine presque seul à attaquer Paris, malgré la retraite de la *Pucelle* & la déroute de son armée. Tantôt il regarde cette même Pucelle comme sa libératrice, tantôt il leve sur elle un bras for-

cené, & finit par la chaſſer avec ignominie. De telles inégalités ne choquent pas moins la vraiſemblance que la majeſté du perſonnage à qui on les attribue.

Que dirons nous de la belle & tendre Agnès? Elle n'eſt ici que pour ſervir d'ombre à Jeanne d'Arc. Le rolle qu'elle joue dans ce Poëme eſt bien inférieur & bien oppoſé à la maniere dont elle figure dans l'hiſtoire. On ſait qu'elle contribua, autant que la Pucelle même, à ranimer le courage de Charles VII ; mais Chapelain la dépouille de cette gloire pour en décorer entiérement ſon héroïne. Paſſe encore s'il ne défigurait pas les charmes d'Agnès par le portrait gotique & brute qu'il en trace. Quel pinceau !! quel coloris!

En la plus haute part d'un viſage céleſte,
Les glaces lui font voir un front grand & modeſte,
Sur qui, vers chaque temple, en bouillons ſéparés,
Tombent les riches flots de ſes cheveux dorés.
Sous lui, roulent *deux cieux* d'où mille ardentes flames,
Mille foudres ſans bruit s'élancent dans les ames,
Deux yeux étincelans qui, pour être ſerains,
N'en font pas moins trembler les plus hardis humains.
Là, *forgent les amours les redoutables armes*
Dont les coups, *pour du ſang*, ne tirent que des larmes.
. . . . . .
Au deſſous ſe fait voir en chaque joue éclоſe,
Sur un fond de lys blanc une vermeille roſe,
Qui, *de ſon rouge centre épandue en largeur*,
Vers ſes extrêmités *fait pâlir ſa rougeur.*
Plus bas, s'offre & *s'avance* une bouche enfantine
Qu'une *double foſſette aux deux angles termine*,
Et dont le *petit tour*, fait d'un corail riant,
Couvre un *double filet* de perles d'orient.
&c, &c, &c.

Si le *Maréchal* d'Anvers, en quittant son enclume & son marteau, n'eût pas mieux peint sa Maîtresse, elle ne lui eût jamais été accordée. L'amour le rendit Peintre. L'ambition de rimer ne suffira jamais pour faire un Poëte.

Le portrait de la Pucelle est d'une teinte un peu meilleure que celui d'Agnès.

Les douceurs, les *sourris*, les attraits ni les charmes
De ce visage altier ne forment point les armes.
Il est beau de lui-même, il dompte sans charmer,
Et fait qu'on le revere & qu'on n'ose l'aimer.
Pour tous soins, une fiere & sainte négligence
De sa mâle beauté rehausse l'excellence,
Et par ses ornemens, ouvrages du hasard,
Rend la nature en lui plus puissante que l'art.

Il faut bien des recherches pour trouver quelques vers passables dans ce long Poëme. Ce qui étonnera, sans doute, c'est que Chapelain réussit mieux dans les comparaisons que dans les autres détails. Témoin celle-ci où il peint l'Ange qui descend des cieux pour inspirer la Pucelle.

Le monde voit sa chûte avec étonnement
Et croit que le soleil tombe du firmament.

Témoin cette autre où il figure la valeur impétueuse de Jeanne d'Arc.

C'est ainsi que des cieux on voit tomber la foudre,
Embraser les forêts, mettre les rocs en poudre;
Des sourcilleuses tours sapper le fondement,
Et pour tous ces effets n'employer qu'un moment.

Mais toutes les comparaisons de ce Poëme roulent à-peu-près sur le même fond d'idées & le même tour d'expression. Celle des autres mor-

ceaux eſt, pour l'ordinaire, dure & contrainte : nul enthouſiaſme, nul effor. Les vers les plus heureux y ſont le fruit du travail & non du génie. Ce n'eſt point Minerve qui ſort toute armée du cerveau de Jupiter : ce ſont les ſtatues que Vulcain forgea dans ſon antre, & qui ſe meuvent plutôt qu'elles n'agiſſent.

Chapelain a-t-il fait un meilleur emploi de la fiction, de cette partie qui ſert d'aliment au Poëme Epique ? Il ſe félicite dans ſa Préface de n'avoir pas eu recours à la magie. Mais le fréquent uſage qu'il fait des démons & des anges, eſt une autre ſorte de magie bien plus rebutante que la premiere. Il eſt, ſans doute, permis d'employer ces ſortes d'intelligences dans un Poëme Chrétien ; mais un Poëte Français n'en doit uſer que ſobrement. On a vu, d'ailleurs, à quoi s'étendait une partie de la miſſion de Saint Michel ; à rendre Dunois amoureux de Jeanne. La ſuite du rolle de cet Archange n'eſt guere plus favorable. Il a beſoin de faire venir un renfort d'Anges pour faire tête aux Démons. Il en eſt réduit à ſupplier la Terreur, que le Diable ſupplie de ſon côté, & qui balance entre l'un & l'autre. Enfin, Dieu, la Vierge, les Anges, les Saints, les Démons, agiſſent ſi fréquemment dans ce poëme, qu'ils ne laiſſent rien à faire aux hommes. On a reproché le même défaut à Homere qui, en cela, ſe conformait à la Théologie de ſon temps. Chapelain n'avait pas la même raiſon pour ſe déterminer. Il écrivait avant les diſputes ſur le libre arbitre, & il ne prit jamais part à ces diſputes.

Le Poëme de la *Pucelle* eſt donc un ſujet mal choiſi, & ſans doute encore plus mal traité. Un excellent Poëme dans le goût de l'Arioſte, vient de nous prouver qu'il ne fallait pas, du moins, traiter ce ſujet ſérieuſement. On voit dans ce

dernier ouvrage l'homme de génie qui se joue de sa matiere, & dans l'autre un foible rimeur accablé sous le poids de la sienne

L'*Alaric* de Scuderi parut quelque tems après la *Pucelle*, & l'Auteur se vante qu'il la fit oublier. C'est ce même Scuderi qui opposait l'*Amour Tyrannique* au *Cid* & à *Cinna*. Il est vrai que la *Pucelle* fut oubliée; mais bien-tôt l'*Alaric* eut le même sort. Il en était digne, & par l'idée que nous avons du héros, & par la maniere dont ses actions y sont célébrées. Il faut pourtant l'avouer, Scuderi mit dans ce Poëme à peu près autant d'invention que dans ses longs Romans. Il n'en écarta point la magie, au contraire il la prodigua; mais le style en est faible, diffus, & le plus souvent ridicule. C'est ainsi qu'Alaric exprime sa flamme à la Reine Amalasonte.

Connoissez-moi, Madame, *& puis* connoissez-vous.
Vous trouverez en vous une prudence extrême;
Vous trouverez en moi la fidélité même.
Vous trouverez en vous cent attraits tout-puissans;
Vous trouverez en moi cent desirs innocens.
Vous trouverez en vous une beauté parfaite;
Vous trouverez en moi l'aise de ma défaite.
Vous trouverez en moi, vous trouverez en vous,
Et le cœur le plus ferme, & l'objet le plus doux.

Qu'il me soit permis de citer encore ce morceau Le Poëte a voulu y peindre Alaric tout occupé de ses projets de conquête.

Il se flatte en lui-même, & s'excite à la gloire;
Il cherche le chemin qui mene à la victoire.
Il prévoit sagement les obstacles divers
Que son bras peut trouver à vaincre l'univers.
Il songe à surmonter ces dangereux *obstacles*,
Il prépare son cœur à faire des miracles.

Il penſe à des vaiſſeaux, il penſe à des ſoldats,
Ce grand deſſein l'occupe & ne l'étonne pas.

. . . . . .

Les rochers & les vents, les flots & les étoiles
Les armes, l'attirail & les *munitions*,
Les *machines de guerre* & *mille inventions*,
Tout eſt dans cet eſprit, tout y trouve ſa place.

Tel eſt le ton qui regne dans tout cet ouvrage, inférieur encore à la *Pucelle*, & par le choix des idées, & par le burleſque, ou la trivialité de l'expreſſion.

C'était la mode alors d'entreprendre un Poëme Epique. On vit paraître le *Clovis* de Deſmarets en vingt-ſix chants. Un ſujet auſſi heureux promettait beaucoup; malheureuſement les talens du Poëte répondaient mal au ſujet. Ses vers ſont moins durs que ceux de Chapelain, moins bizarres que ceux de Scuderi; mais ils manquent de cette chaleur, de cette énergie, de cette pompe harmonieuſe qu'exige le ſtyle de l'Epopée. On y retrouve celui des pieces qui ont précédé les tragédies de Corneille. La fable de ce Poëme eſt foiblement conſtituée, malgré l'avantage que donnaient au Poëte, & l'éloignement des tems & le contraſte des mœurs & celui du culte, & le fond même de l'hiſtoire. Deſmarets fut depuis ſurnommé le viſionnaire, & par dériſion, le Prophete: mais l'ouvrage où il pouvait le plus donner carriere à ſon imagination, le Poëme de Clovis, en offre moins que ſes écrits eſtatiques & fanatiques; moins, ſurtout, que ſon *avis du Saint Eſprit au Roi*: productions dont le titre ſeul dénote ſuffiſamment par quel *eſprit* l'Auteur fut inſpiré.

L'Auteur du *Saint Louis* ſemble, à quelques égards, l'avoir été par le Génie même Avec plus de goût, plus de travail & de meilleurs con-

seils, le P. Lemoine eût atteint le but de l'Epopée. Il a l'imagination féconde & brillante ; c'est dommage qu'elle ne brille souvent qu'aux dépens de la raison. Le style de son Poëme est trop uniforme & trop soldatesque. Nulle variété, nulle onction, nulle douceur. C'est un volcan dont l'éruption est perpétuelle ; mais qui, avec du feu, vomit encore plus de rocaille & de fumée. Despreaux interrogé pourquoi il n'avait fait nulle mention du P. Lemoine dans son *Art Poétique*, répondit, en parodiant deux vers de Corneille.

Il s'est trop élevé pour en dire du mal ;
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Peut-être serait-il à desirer que cet Auteur eût écrit dans le sein du monde & quarante ans plus tard. Il eût mieux connu & le génie de notre langue & celui de la nation pour laquelle il écrivait. Il eût mieux choisi ses fictions & ses épisodes. Il eût moins prodigué le merveilleux, & ce merveilleux qui dans son Poëme est souvent burlesque, eût pu dès-lors y devenir sublime.

Voici un exemple des fictions du P. Lemoine, & du ton avec lequel il les décrivait. Il s'agit d'un château construit en l'air par les Démons, d'où ils désolent & accablent une troupe de soldats chrétiens.

L'orage en même tems, à torrens répandu,
Roule par les créneaux du *château suspendu*.
Le vent, par tourbillons, à la flamme se mêle ;
L'eau se mêle à l'éclair, & l'éclair à la grêle ;
Et les astres éteints, les cieux déconcertés,
Les élémens confus, les Démons révoltés,
Semblent avec fracas de leurs spheres descendre,
Ou pour noyer la terre, ou pour la mettre en cendre.
Le soldat commandé pour la garde du pont,

Pris à dos, pris en flanc, pris *encore* de front,
Ne sait par où céder, ni par où faire tête:
Un orage le chasse, un orage l'arrête.

. . . . . .

A l'assaut des Démons Miseme de sa part
Ajoute un autre assaut de foudres faits *par art*,
De longs brûlots roulans, dont la gorge fumante
Est de soufre allumée & de bitume ardente.
Ces boutefeux ailés, qu'un *comete* conduit,
Qu'un tonnerre accompagne & qu'une foudre suit;
Pareils à des dragons, volans sur la riviere,
La font au loin rougir d'une affreuse lumiere;
Et contre les Français, de l'un à l'autre bord,
Portent l'embrasement, le ravage & la mort.
Le feu se prend au pont, aux tours, à la levée;
L'onde en est *elle-même à peine préservée.*
Elle écume, elle siffle, & par son sifflement,
Qu'elle s'irrite, ou se plaint de l'ardeur qu'elle sent.

Je ne crois pas devoir m'arrêter ni au *Moyse sauvé* de Saint Amand, ni au *Saint Paulin* de Perrault, ni à quelques autres productions toutes également faibles & défectueuses. Elles ne servent qu'à prouver combien la carriere Epique est au dessus des forces communes d'un Ecrivain. Aucun des Poëtes célebres du dernier siecle ne tenta d'y pénétrer. Corneille eût, cependant, surpassé Lucain, & Racine eût, peut-être, égalé Virgile. Quoi qu'il en soit, ils ne l'ont pas même entrepris, & le premier devoir du génie est d'oser. *Le Lutrin* de Despréaux fait honneur à son imagination; il prouve qu'il était grand Poëte, malgré tout ce qu'on a dit & fait pour le reléguer dans la classe des versificateurs. Quelles ressources ne trouve-t-il pas dans son génie pour donner du corps & de l'étendue à un sujet qui par lui-même avait si peu de consistance? Quel riche mêlange d'objets & de couleurs! quel

enſemble heureux de compoſition! Ce n'eſt point là, toutefois, un Poëme Epique. J'en appelle à la définition que Boileau nous donne lui-même d'un tel ouvrage. Si dans ſon *Lutrin* il a prétendu luter contre Homere, c'eſt contre Homere le chantre des grenouilles, & non pas contre le chantre d'Achille.

C'eſt notre ſiecle qui a vu éclore le premier Poëme Epique dans notre Langue. On a prétendu enlever ce titre à *la Henriade*, par la ſeule raiſon qu'elle offre moins de merveilleux que les autres Poëmes de cette nature. On ſoutient que la fable de celui-ci eſt trop ſimple, ou plutôt que ſa marche eſt purement hiſtorique. Il eſt vrai que Gabrielle d'Eſtrées n'eſt point une Magicienne comme Armide; c'eſt l'amour, & non le pouvoir infernal, qui amene le vainqueur d'Yvri à ſes pieds. Je doute que ces éternels enchantemens, approuvés ou tolérés, dans le Poëme Italien, puſſent également l'être dans un Poëme Français. Le génie de chaque langue & de chaque nation differe. Il faut, d'ailleurs, en conſtruiſant la fable d'un Poëme avoir égard à trois choſes. 1o. La date ou l'époque de l'événement qu'on célebre eſt-elle plus ou moins éloignée? 2o. Quelles ſont les mœurs du climat où l'on place le lieu de la ſcene? 3o. Quel eſt le goût, le caractere, quelle eſt la croyance de la nation pour laquelle on écrit? Par exemple, il ſeroit permis d'employer plus de merveilleux dans un Poëme de Clovis, que dans un ſujet tiré de la Ligue. En revanche, l'action du premier nous intéreſſerait moins que celle du ſecond. La mémoire de Henri IV nous eſt infiniment plus préſente & plus précieuſe que celle de Clovis. Les avantages ſe trouvent compenſés des deux parts, & le célebre Auteur de *la Henriade* n'a négligé aucun des ſiens. Il ne fait intervenir qu'à propos les intelligences ſupé-

rieures. Il n'a recours aux êtres moraux que pour l'ornement & l'utilité de son sujet. Rien qui nuise à l'intérêt dominant. Il conserve toute sa progression morale & se trouve même fortifié par le concours des accessoires.

Quel personnage que celui de Henri IV dans ce Poëme ! Quel mêlange héroïque de grandeur & de bonté, de courage & de douceur ! Combien il intéresse, même quand il est faible ! Il justifie cette maxime de Quinaut :

> Si l'amour est une faiblesse,
> C'est la faiblesse des grands cœurs.

Quelle suavité, quel coloris dans le portrait de Gabrielle & dans tout le tableau que forme le neuvieme chant ! C'est le pinceau du Correge & de l'Albane. On y retrouve le gracieux & le fini de l'un, l'onctueux & le brillant de l'autre. On a prétendu que cet épisode ne conduisait à rien. Il ne retarde, il est vrai, que de quelques instans les opérations du héros & la conclusion du Poëme. Renaud s'oublie un peu plus long-tems auprès d'Armide. Il est reveillé par Ubalde comme Henri l'est par Mornai. Mais Renaud n'est qu'un personnage secondaire, & l'amant de Gabrielle est le premier mobile de la Henriade. Peut-être eût-il été encore plus dangereux de le faire sommeiller trop long-tems. Ce qu'on veut regarder comme inutile fût devenu alors très nuisible; alors le rôle de l'amant eût dégradé celui du héros. On peut, enfin, n'envisager cet épisode que comme un moment de repos pour le lecteur : mais que ce repos est délicieux ! Qu'il est donné à peu d'Auteurs de s'égarer aussi agréablement ! C'est Hercule qui, après avoir passé le Phlegéton, fait une pause dans les Champs Elisées.

Je n'appuirai point sur les détails brillans & sublimes dont ce Poëme est rempli. Jamais on ne porta plus loin l'éloquence, la pompe & l'harmonie des vers. C'est une maniere qui n'appartient qu'à l'Auteur ; mais cette maniere est grande & digne de l'Epopée. En citer des exemples formerait ici un hors d'œuvre. Qui ne connaît le noble pathétique du second chant, l'éloquence mâle du discours de Pothier, le noir & terrible sacrifice des Ligueurs, le songe sublime de Henri IV ; tant de magnifiques descriptions, tant de portraits frappés au meilleur coin ? Il est peu de lecteurs à qui tous ces morceaux admirables ne soient présens, & tant que subsistera la Langue Française, on ira les puiser à la source même.

Un fameux Poëte, l'harmonieux Rousseau, avait, dit-on, conseillé à M. de Voltaire de refondre en entier la marche de son Poëme. Chacun, en particulier, a sa maniere de voir, & Rousseau était bien en droit d'avoir la sienne. Peut-être eût-il envisagé ce sujet sous une forme encore plus poétique. La chose était-possible, &, sans doute, l'Auteur de la Henriade sentait comme lui cette possibilité. Mais une telle marche pouvait-elle s'appliquer à un sujet aussi moderne ? Eût-elle affaibli ou fortifié l'intérêt ? Eût-elle assez conservé la vraisemblance ? Les personnages de ce Poëme, j'entends les principaux, ne sont-ils pas assez importans, assez intéressans par eux-mêmes ? Fallait-il faire agir sans cesse à leur place une foule de machines poétiques, machines qui ne les remplaceraient que bien faiblement à nos yeux ? *Les Français n'ont pas la tête épique*, disait un homme de goût à M. de Voltaire. C'est qu'il ne jugeait de l'Epopée que d'après les anciens modeles, & la présomption était

fondée. Heureuſement elle ne découragea pas notre illuſtre Poëte. Il conſulta les tems, les lieux, la nouvelle maniere de penſer, de ſentir & de voir. *La Henriade* parut & enleva tous les ſuffrages.

Ceſſons d'envier à notre ſiecle une gloire dont il doit être bien jaloux; celle d'avoir vu éclore parmi nous le premier Poëme Epique: le premier, du moins, qui mérite véritablement ce titre. A cela près, cette carriere a été moins courue de nos jours que dans le ſiecle précédent. Plus on a de lumieres, plus on ſe défie de ſes forces, à moins qu'elles ne ſoient ſupérieures aux difficultés. Nous avons, cependant, vû paraître le Poëme de l'*Iſle Adam*, ou de *la Maltiade*, ſujet heureuſement choiſi, puiſqu'il intéreſſe un grand nombre de Nations; ſujet même conduit avec art; mais c'eſt l'ouvrage d'un homme de goût, plutôt que la production d'un Poëte.

Une héroïne littéraire (*a*) a fait paſſer dans notre Langue tout ce que Milton a d'intelligible &, ſurtout, de plus intéreſſant. Qu'elle a rendu Eve aimable! & que ſon amour eſt bien exprimé! On le ſentira encore mieux en réfléchiſſant que celle qui l'a ſi bien peint était faite elle-même pour l'inſpirer.

Ce n'eſt pas tout. Après avoir chanté, d'après Milton, *le Paradis perdu*, elle a célébré ſans guide la découverte d'un monde nouveau, ſource des richeſſes actuelles de l'ancien. *La Colombiade* eſt l'ouvrage d'un génie mâle & courageux, fait pour les plus grandes entrepriſes. Celle de produire un Poëme Epique après *la Henriade* était de ce nombre. C'eſt Panthée

(*a*) Madame du Bocage.

l'Amazone qui oſe combattre contre Achille, & qui, même en lui cédant, paraît digne de l'avoir combattu.

Tels ont été dans le genre Epique les principaux efforts de nos Poëtes. On attend parmi nous une *Odyſſée* nouvelle où ſera célébré un ſage Empereur plus digne que le ſage Ulyſſe même d'être chanté par un Homere. La mâle préciſion des vers de M. Thomas, l'heureux tour qu'il donne à ſes idées, la force de ces idées mêmes, & ce que les connoiſſeurs ont déja entendu de cet ouvrage; tout annonce que Pierre le Grand trouvera dans cet Auteur un Chantre digne de lui. Son Poëme de *Jumonville* donne à cette préſomption l'apparence de la certitude. Quelques eſſais de combats échappés du pinceau de le Brun préſageaient déja ſes batailles d'Alexandre.

Un genre inférieur à l'Epopée, le Poëme héroï-comique, avait, grace au *Lutrin* de Boileau, brillé dans le dernier ſiecle. Il n'a rien perdu dans le nôtre. Le *Ver-Vert* de M. Greſſet eſt un chef-d'œuvre d'agrément & de fineſſe. Invention, deſſein, coloris, tout eſt remarquable dans ce tableau charmant. C'eſt la production d'un génie heureux & facile, également favoriſé des Muſes & des Graces.

Nous leur devons, ſans doute, auſſi la voluptueuſe peinture de *Zélis au Bain*; production légere où le ſentiment eſt approfondi, où l'art paraît ſubordonné à la nature; mais où la nature eſt ſi riche par elle-même, qu'elle ſemble n'avoir pas eu beſoin d'autres ornemens.

Elle eſt plus ſoignée dans *les Tourterelles*. M. Dorat y déploie ce coloris brillant, ce fini gracieux qui diſtinguent ſa touche. Ces deux ouvrages ſont deux miniatures qui réuniſſent l'effet & le jeu du tableau.

L'un

L'un & l'autre ſont du genre érotique; genre déchu parmi nous depuis que l'amour a quitté le ton du ſentiment pour prendre celui du *perſiflage*. Ces deux Poëmes nous prouvent qu'on peut lui faire parler encore ſa premiere langue.

Celle qui domine dans un Poëme comique enfanté de nos jours, a quelquefois l'enveloppe d'une langue étrangere. L'Auteur de ce Poëme en eſt auſſi le héros. C'eſt ce qui le lui a fait intituler *Mon Odyſſée*. Il n'eſt point expoſé aux naufrages maritimes. Ce nouvel Ulyſſe voyage à pied, & peut-être ſa narration ſerait-elle moins peinée s'il eût voyagé plus à ſon aiſe. M. Robé a quelquefois de l'expreſſion & du tour; mais il lui arrive très-ſouvent de prendre la dureté pour l'énergie, & le ſingulier pour le pitoreſque. On dirait qu'il veut reſſuſciter le vieux Ronſard. Ce dernier fut, en quelque ſorte, excuſable de vouloir créer une langue qui n'exiſtait pas. Elle exiſte aujourd'hui, & le devoir de tout Ecrivain eſt de la reſpecter. Il n'eſt pas moins eſſentiel de reſpecter l'harmonie quand on écrit en vers. J'ajouterai qu'il l'eſt encore plus de ſe reſpecter ſoi-même. Pourquoi s'offrir ſans ceſſe aux yeux de ſes lecteurs ſous la livrée de l'indigence? Homere mandiait ſon pain dans ces mêmes Villes qui, après ſa mort, voulaient lui ériger des Autels. Homere, dans l'*Odyſſée*, chanta, dit-on, ſes propres voyages: mais ce fut ſous le nom d'Ulyſſe qu'il voyagea. En liſant ce Poëme on admire le Poëte & on révere le voyageur.

Le dernier regne avait accueilli le burleſque de Scaron. Il ne le ſerait pas aujourd'hui. Nous avons, cependant, toléré le genre *Poiſſard*. Il m'en coûte pour citer ici *la Pipe caſſée*. Mais,

enfin, ce genre a un objet d'imitation, & le burleſque n'imite abſolument rien. Toutefois, il ne paraît pas qu'aucun Poëte Grec & Latin ait jamais pris ſes héros ſous les halles d'Athenes, ou de Rome. Où en ſeraient nos plus habiles Profeſſeurs dans ces deux langues, ſi on leur apportait une *Poiſſarderie* Grecque ou Latine? Je crois déja voir éclore une foule d'écrits où l'on prétendrait prouver qu'on parlait autrement Grec & Latin que ne l'ont parlé Homere & Virgile. De même s'il arrivait que notre Langue devînt un jour une Langue morte, & que pluſieurs ſiecles de barbarie euſſent rempli cet intervalle, on pourrait douter alors qui des deux a le mieux parlé Français, ou de l'Auteur de *la Pipe caſſée*, ou de celui de *la Henriade.*

Au reſte, ces écarts ne peuvent être que paſſagers. Il ſont trop marqués pour être durables. Ce n'eſt que par degrés que le goût perd inſenſiblement ſes droits. Nous touchons, peut-être, à cette décadence. Elle eſt du moins inévitable & par l'inſtabilité de l'eſprit humain, & par le beſoin qu'il a de produire, & par la difficulté de produire encore ſans chercher des routes nouvelles. On s'y jette & l'on s'y égare. Les Anciens ſoupçonnaient, dit-on, l'exiſtence du nouveau monde. Il s'écoula bien des ſiecles avant que Chriſtophe Colomb l'eût découvert.

LE POEME DIDACTIQUE.

(2) L'EPOPEE a pour but d'intéreſſer l'ame. Le Poëme Didactique d'éclairer l'eſprit. Dans le premier, le Poëte nous entraîne à ſa ſuite; dans le ſecond, il nous invite à le ſuivre. Il veut moins être admiré qu'écouté; mais pour l'être, il doit captiver notre attention & par l'utilité de ſes préceptes, & par les ornemens dont il les décore. Toute ſcience & tout art ſont du reſſort de ce Poëme. La Religion, l'Aſtronomie, la Phyſique, l'Agriculture, la Poéſie, la Peinture, & juſqu'à la Déclamation, nous en offrent des exemples & des modeles. C'eſt rappeller la Poéſie à ſa premiere inſtitution qui fut de graver dans l'eſprit des hommes des principes qu'ils n'euſſent, peut-être, ni retenu, ni goûté, dans un autre langage.

L'Art Poétique de Boileau fut le premier ouvrage de cette nature qui enrichit notre langue. Il imita & ſurpaſſa de beaucoup Horace dans ce chef-d'œuvre. La matiere de ſon Poëme eſt heureuſement diſpoſée. Un chant vient toujours à l'appui du chant qui le précede. Chaque détail eſt un tableau; chaque précepte un exemple. Ce Poëte y fit voir aux Français toutes les reſſources, toutes les richeſſes de leur Langue, aſſez peu eſtimée juſqu'alors par les Français mêmes. Il ſeme des fleurs ſur les paſſages les plus arides, & jamais la clarté du précepte n'en eſt obſcurcie. On peut lui appliquer ce qu'il dit lui-même d'Homere,

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Veut-il nous détailler les préceptes de l'Idylle ?
C'est une Idylle même qu'il nous trace.

Telle qu'une Bergere, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
&c.

Par-tout, il s'éleve ou s'abaisse à proportion du genre dont il parle. Il en prend & il en donne le ton. Il a même su y joindre quelques épisodes où son génie prend encore mieux l'essor. C'est pour le lecteur un moment de repos & un ornement de plus pour l'ouvrage.

Un modele aussi excellent ne pouvait manquer d'imitateurs bons ou mauvais. On vit paraître en vers l'*Art de Prêcher*, sujet qui semblait mieux convenir à la prose; mais, enfin, les vers en sont faciles & quelquefois élégans; jamais énergiques. L'Auteur (l'Abbé de Villiers) en faisait, dit-on, lui-même peu de cas. On a vu des Poëtes, avec moins de mérite, être infiniment moins modestes. A peu près dans le même tems que parut l'*Art de Prêcher* on vit éclore un Poëme sur *le Geste* des Prédicateurs. Il est de Sanleque, Génovéfain, qui a fait aussi quelques Satires médiocres. Elles sont à celles de Despréaux ce qu'est son Poëme du *Geste* à l'*Art Poétique*.

Notre siecle a vu appliquer ce genre à de plus grands objets. Le Poëme de *la Religion* est un de ces monumens où le génie se trouve d'accord avec le zele. Il offre des traits que n'eût

pas désavoué la main qui traça le sublime tableau d'*Athalie* : en un mot, le fils du grand Racine y paraît digne de porter ce nom célebre. La texture de cet ouvrage n'est pas seulement d'un Théologien, elle est d'un Poëte, & presque toujours la sécheresse de l'argument est sauvée par l'abondance des images. Des scrupules, de plus d'une espece, empêcherent M. Racine d'entrer dans la carriere que son pere avait illustrée. Il nous les détaille lui-même. Ces scrupules, au reste, pouvaient partir d'un défaut de vocation. La trempe de son génie le portait au genre didactique. Il est plutôt fait pour combattre les passions que pour les peindre. S'il fût né dans l'ancienne Rome, il eût pu être Lucrece, & n'eût jamais été Virgile. On a dit que ses vers manquaient de vie & de chaleur. Cette critique est outrée. Ils sentent l'art ; mais cet art atteint quelquefois le but de la nature. Le Poëme de la Religion est un des monumens les plus utiles qu'on ait érigés à sa gloire. Il intéresse, il sera lu ; privilege dont jouira toujours la bonne Poésie, & qui manque souvent aux traités les plus orthodoxes.

Le Poëme de *la Grace*, du même auteur, est en général fort inférieur à celui de *la Religion*. C'est que ce premier sujet est lui-même très-inférieur à l'autre. Il offre plus à la discussion qu'aux images, & en Poésie il faut moins discuter que peindre.

Voici une matiere où l'imagination du Poëte a trouvé le champ le plus neuf & le plus vaste. Où pouvait-elle mieux prendre l'essor qu'en célébrant *les merveilles de la nature* ? Quelle immense variété d'objets ! Quelle source de tableaux sublimes ! Un pareil choix fait honneur au goût de M. Dulard, & l'exécution n'en fait pas moins à ses talens. L'un & l'autre partent

d'une noble hardieſſe qui décele, au moins, le génie. On trouve dans ce Poëme de l'élévation dans les idées & de la nobleſſe dans l'expreſſion ; une Poéſie facile, abondante ; mais qui pourrait être plus ſoutenue. Peut-être ſerait-il à ſouhaiter que l'Auteur eût habité la Capitale. C'eſt-là, ſur-tout, que le talent ſe perfectionne, tant par le ſecours des conſeils que par celui des exemples. C'eſt l'émulation qui dans les Arts produit les plus grands effets. Il faut être pouſſé, animé par le concours. On devenait guerrier en reſpirant l'air de Sparte ; on devenait orateur en reſpirant celui d'Athenes.

Le pinceau léger & brillant qui peignit avec des couleurs ſi vives & ſi vraies *les quatre parties du jour*, traça auſſi le tableau *des quatre Saiſons*. C'eſt toujours la même fraîcheur de coloris ; mais les tons en ſont plus variés, plus marqués. Ils ſont aſſortis au local, ainſi que l'exigeait la matiere. Le premier morceau eſt un délicieux tableau de Chevalet ; le ſecond eſt une grande machine. Apollon placera l'un dans ſa galerie ; l'Amour gardera ſoigneuſement l'autre dans ſon cabinet.

Un art qui a fait parmi nous les plus grands progrès, *la Peinture*, a vu dans notre Langue ſes préceptes chantés par la Poéſie. C'eſt une ſœur qui en inſtruit une autre. M. Watelet, dans cet ouvrage, déploie toutes les connoiſſances de l'Artiſte, & ſe diſtingue, à la fois, dans le plus difficile de tous les arts. Il exprime avec agrément les détails les plus épineux. Son Poëme eſt, en même tems, un traité méthodique. L'Artiſte y puiſe des préceptes utiles, & l'amateur lui ſait gré d'avoir embelli ces préceptes. C'était pour notre Poéſie un langage tout nouveau, & il fallait des lumieres unies au talent pour lui faire parler ce langage.

D'autres Ecrivains ont enviſagé cette matiere ſous un aſpect plus général. C'eſt ce qu'a fait M. Baillet de St. Julien dans un Poëme auquel on ne reproche que ſon peu d'étendue. C'eſt, à peu près, auſſi la marche que ſuit M. Lemiere dans celui qu'il nous prépare ſur le même ſujet. Il y parle moins à l'Artiſte qu'à l'homme de génie. Il donne plus à l'exemple qu'au précepte. En un mot, le but de ſon ouvrage eſt moins d'éclairer l'art dans ſes procédés, que de ſoutenir le génie dans ſon eſſor.

L'art de bien déclamer les vers était digne, ſans doute, que la Poéſie ornât ſes préceptes. C'eſt un hommage que M. Dorat n'a point dédaigné de lui rendre. Son Poëme de *la Déclamation* ne fait pas moins d'honneur à cet art qu'aux heureux talens du Poëte. C'eſt un monument qui ſubſiſtera, & qui, dans tous les tems, méritera d'être lu & conſulté. Il paraiſſait difficile d'y joindre un chant ſur la danſe; les détails de cet art avaient encore bien peu exercé nos Poëtes. M. Dorat a vaincu ces difficultés ſans paraître même avoir eu à les combattre.

Le dernier ſiecle vit éclore différens Poëmes Latins. Celui de Dufreſnoi ſur *la Peinture* eut, de ſon tems, beaucoup de réputation; mais, en général, il eſt plus connu des Savans que des Artiſtes. C'eſt ce qui arrivera toujours à tout ouvrage écrit dans une Langue morte. Jamais Auteur Latin eut-il la manie d'écrire en Grec, ni aucun Grec en Egyptien? On a beaucoup vanté le Poëme des *Jardins* du P. Rapin. Il y aura toujours à retrancher de ces éloges tout ce que nous ne ſerons jamais à portée d'apréc[illegible]er. Pour écrire en vers dans une Langue il faut en poſſéder toutes les fineſſes, toutes les nuances. Et quel eſt le moderne érudit qui peut

se flatter de connaître toutes celles de la Langue Latine? C'est de quoi Despréaux s'est moqué avec sa sagacité ordinaire. On peut, sans doute, embrasser une opinion qu'il a soutenue & que le raisonnement confirme. Il est fâcheux pour M. l'Abbé de Marsy de n'avoir pas écrit en Français aussi-bien qu'il paraît écrire en Latin. Son Poëme de la *Peinture* serait plus connu, plus souvent cité, plus utile au grand nombre des Artistes qu'il veut éclairer & conduire. Le célebre Cardinal de Polignac est plus excusable dans le choix qu'il a fait du même idiome. Il voulait combattre Lucrece dans sa propre Langue, & il écrivait pour une classe de lecteurs à qui cet idiome n'était point étranger: mais il eût encore mieux fait d'écrire dans sa Langue naturelle, qu'il parlait si éloquemment.

Revenons aux Poëtes Français. Le genre didactique s'est donc soutenu parmi eux. Il a même embrassé, de nos jours, de plus grands objets que dans le dernier siecle. Ce genre est précieux à conserver. Il rend intéressant pour tous les lecteurs des sujets qui n'intéresseraient, tout au plus, que certaines classes d'entr'eux. Il rend même plus sensibles certaines vérités qu'il est essentiel à tous les hommes de connaître.

L'ODE.

(3) L'ODE, cet élan du génie, cette saillie de l'enthousiasme, emploie tous les ressorts du Poëme Epique dans une étendue infiniment plus bornée. Elle n'exige pas, comme lui, une gradation

dation combinée avec art. Le Poëte y paraît inspiré dès son début, & cette chaleur ne doit ni se reposer, ni se ralentir. Nouveau Prométhée, il dérobe le feu des cieux pour animer toute la nature. Tel est, en particulier, le caractere de l'Ode Pindarique. Il en est d'autres qui donnent plus au raisonnement qu'à la description; d'autres qui donnent tout au sentiment. C'est dans ce dernier genre qu'Anacréon composa les siennes. Horace fit aussi quelques Odes Philosophiques & raisonnées. Mais, enfin, toute espece d'Ode est susceptible de Poésie. Le sentiment y doit être animé; le raisonnement embelli par les images. C'est en Poëte qu'il faut, en ce moment, raisonner & sentir.

L'Ode, j'entends celle du haut genre, fut peu cultivée dans le dernier siecle. Malherbe, que l'autre siecle avait vu naître, donna le premier à cette sorte de Poëme le caractere qui lui est propre. Son Ode à Henri le Grand, celle qu'il adresse à Louis XIII, sont des modeles dignes d'être à jamais imités; mais ils resterent long-tems sans imitateurs. Qui croirait que Chapelain fût alors celui qui en approcha le plus? Son Ode au Cardinal de Richelieu passa longtems pour un chef-d'œuvre. Elle n'en est plus un aujourd'hui : mais on applaudirait encore à cette strophe où le Poëte représente ce Ministre dédaignant & domptant la calomnie.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne saurait être offusqué;
La lumiere en est toujours pure.
Dans un paisible mouvement
Tu t'éleves au firmament
Et laisse contre toi murmurer sur la terre.
Ainsi le haut Olympe à son pié sabloneux

Laisse fumer la foudre & gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille & lumineux.

Despréaux qui avait tracé d'excellentes leçons sur ce genre de Poésie, comme sur tous les autres, les pratiqua mal dans son Ode sur la prise de Namur. Elle eut aussi peu de succès que la Tragédie de l'Abbé Daubignac qui avait lui-même donné d'excellentes regles sur la Tragédie.

Enfin, Rousseau parut, mais ce fut vers la fin du dernier siecle, ou, pour mieux dire, au commencement du nôtre. C'est ce grand Poëte qui a perfectionné l'Ode en France. Quelle élévation d'idées! quelle abondance d'images! quelle pureté, quelle noblesse d'expression! quelle heureuse harmonie de vers! quel enthousiasme éclairé & soutenu! Jamais de fausses rimes, & les rimes les plus exactes semblent s'offrir d'elles-mêmes à son choix. Il déploie, à son gré, toute la richesse & toutes les ressources de notre Langue, & il prouve combien elle est riche & fertile en ressources. Toutes ses Odes ne sont pas égales; mais il n'a point de rivaux dans ses chefs-d'œuvres.

Lamothe, qu'on a tant critiqué, a lui-même de quoi répondre avantageusement aux critiques. Plusieurs de ses Odes ont mérité leur succès. Il lui manquait, cependant, cette chaleur que l'esprit seul ne donne pas, & ce coloris que le talent seul peut donner. Philosophe ingénieux, raisonneur fertile, plutôt que Poëte harmonieux & brillant, il a fait d'excellens essais de morale plutôt que des Odes excellentes.

Un de nos plus estimables contemporains (M. Lefranc de Pompignan) marche, avec éclat, sur les traces de Rousseau dans ses Odes sacrées. Il a seulement le désavantage de n'être venu qu'a-

près ce fameux Poëte, & c'en eſt un d'avoir un pareil prédéceſſeur.

M. d'Arnaud, dans ſes *Jérémiades*, a fort heureuſement imité la triſteſſe éloquente, les ſombres images qui caractériſent le Prophete qu'il traduit.

Pluſieurs de nos Poëtes, encore vivans, & la plûpart encore jeunes, ont fait d'heureuſes courſes dans la carriere de l'Ode. *Les Conquêtes du Roi*, par M. Freron; *les Rois*, par M. le C. de B.....; l'*Enthouſiaſme*, par M. Sabatier; *le Feu*, par M. le Chevalier de Laurès; *le Tems*, par M. Thomas; d'autres morceaux iſolés, mais juſtement accueillis, prouvent que ce genre n'eſt pas entiérement abandonné. Il pourrait même l'être ſans que l'impuiſſance des Auteurs en fût la cauſe. Le ton de raiſonnement qui s'eſt emparé de toutes nos têtes, ne laiſſe plus aucun eſſor à l'enthouſiaſme. Le Poëte n'oſe plus ſe le permettre; le lecteur ne le permet plus au Poëte. Nous moraliſons bien, mais nous peignons mal.

Voici, cependant, un exemple où le Poëte a peint & moraliſé tout à la fois. Je le tire de la belle Ode *ſur le Feu* par M. le Chevalier de Laurès.

Minos, dans ſon urne effrayante,
Roule-t-il parmi nous les arrêts du deſtin?
Quoi! l'ivoire échappé de ſa priſon bruyante
Va fixer le ſort incertain?
Le cube vagabond héſite,
Il menace, il flatte, il agite
Tous les yeux, tous les cœurs dans ſa route entraînés.
Il s'arrête.... De cris les voûtes retentiſſent,
Les proſcrits éperdus maudiſſent
L'irrévocable Loi qui les a condamnés.

Fuyez! à tant de barbaries
O Graces, gardez-vous de vous associer!
Eh quoi! Mere des Ris sur l'autel des Furies
Vous avez pu sacrifier!
A d'indignes tourmens livrées,
De la perte désespérées
Vous ne connoissez plus ni repos, ni douceurs:
L'Amour, en soupirant, voit les sombres allarmes
Obscurcir l'éclat de vos charmes,
Et lui ravir un trône où volaient tous les cœurs.

Que deviendra le genre anacréontique? Le goût national pourra le maintenir. Quelquefois il résiste à l'opinion. Ce genre existe & se soutient encore. On peut même dire qu'il se perfectionna au commencement de ce siecle, & que ce fut à Lamothe qu'il dut cette perfection. Cet Ecrivain, qui a soutenu plus d'un paradoxe littéraire, en était un lui-même en littérature. On connaît la dureté de ses vers dans l'Epopée, la Tragédie & l'Ode héroïque. Cependant il traduit, il imite Anacréon avec une élégance, une douceur dignes de ce Poëte. M. Poinsinet de Sivri, a de même traduit Anacréon d'une maniere très-anacréontique. Une foule d'autres Ecrivains ont cultivé ce genre avec toute la délicatesse qu'il exige. On chantera dans tous les tems ces paroles charmantes imitées en partie du Poëte Grec, & bien supérieures à l'original:

Que ne suis-je la fougere
Où, sur la fin d'un beau jour,
Se repose ma Bergere
Sous les ailes de l'Amour!
&c.

On n'oubliera jamais la *Rose* brillante & suave de M. Bernard, ni tant d'autres morceaux dé-

lieux qu'il ſerait trop-long de citer. En un mot, ſi les productions légeres du Vieillard de Théos ont fait tant d'honneur à la Grece, pourquoi ne pas nous glorifier de celles qui, parmi nous, les égalent & les ſurpaſſent? Combien de Chanſons Françaiſes, oubliées preſque auſſi-tôt que produites, & qui ſeraient aujourd'hui citées avec enthouſiaſme ſi leurs Auteurs euſſent été Grecs ou Latins? Nous ſommes ſi riches, à cet égard, que nous dédaignons de compter nos richeſſes. Nous imitons les anciens Péruviens qui ne faiſaient preſque nulle attention à l'or de leurs mines.

LA TRAGEDIE.

(4) UN de nos grands Ecrivains, qui témoigne ne pas aimer les Poëtes, ſans doute parce qu'il ne l'était pas lui-même, M. de Monteſquieu, avoue, cependant, qu'une bonne Tragédie eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Nous eûmes long-tems un théatre avant que d'avoir des chefs-d'œuvres de cette eſpece. Les monſtrueuſes productions des Hardi & des Garnier étaient bien éloignées d'y atteindre. Mairet eſſaya le premier de débrouiller ce cahos. Sa Tragédie de Soliman, qui précéda toutes les pieces de Corneille, & même celles de Rotrou, eſt dans la regle des trois unités. Sa Sophoniſbe l'emporta long-tems ſur celle de Corneille; mais nul de ces deux Drames ne doit être cité comme un modele à ſuivre. Le Cid, qui renferme tant de beautés, ne préſente guères moins de défauts. C'eſt dans Cinna, dans les Hora-

ces, dans Rodogune qu'il faut chercher ces grands efforts de génie qui rendent Corneille si supérieur à tout ce qui l'avait précédé. Jamais on ne porta plus loin l'énergie des caracteres & celles de l'expression ; l'art de varier ses plans & ses moyens ; l'art de placer ses personnages dans une situation embarrassante & de les en tirer avec facilité : enfin l'art d'étonner son auditoire par des raisonnemens imprévus & par des réponses qu'il prévoyait encore moins. Mais, osons le dire, Corneille donne plus au raisonnement qu'à la sensibilité. On l'admire plutôt qu'il ne touche. Presque toujours ses personnages sont dans une perspective immense, & n'ont rien qui les rapproche de nous. Ses héroïnes, même celles qu'il rend amoureuses, expriment plutôt l'orgueil que l'amour. J'en excepte Chimene dans le *Cid*, & Camille dans *Horace*. En un mot, le sentiment le plus ordinaire, & presque le seul que nous inspire Corneille, c'est l'admiration. C'en est bien assez pour avoir obtenu & conservé le titre de *Grand*. Corneille pourra être moins suivi sans devoir être moins estimé. On lui reproche aussi de n'avoir pas assez respecté la Langue. C'était, en partie, la faute du tems où il a vécu. Il eût, sans doute, été plus exact s'il eût écrit cinquante ans plus tard ; mais, enfin, il n'a pas écrit purement. Né avec plus de génie que de goût, il peignait à grands traits & négligeait les détails. Il n'était pas assez pénétré des difficultés de notre Poésie & des soins qu'elle exige. Ses Drames sont de grands tableau qu'il faut voir dans l'éloignement. On doit plutôt y chercher la fierté du dessein que la suavité du coloris.

On trouve, au contraire, cette suavité délicieuse dans toutes les productions de Racine. Il faut en excepter *la Thébaïde* & *l'Alexandre*,

où ce Poëte, encore jeune, voulut imiter Corneille qui était pour lui inimitable. Il connut bientôt le genre qui lui était propre, & dès ce moment il ne se démentit plus. Une harmonie, une élégance inalterables; toujours le ton du sentiment lorsqu'il veut l'exprimer; toujours soutenu quand il s'éleve, & ne rampant jamais quand il s'abaisse: tel est Racine dans tous les ouvrages qu'il fit succéder aux deux premiers. Il fit passer dans ses écrits toute la douceur, toute la magnificence d'une Langue qui ne faisait que de naître, & qu'avant lui on croyait barbare & pauvre. Lui & Despréaux, l'ont enrichie & fixée. Mais si Racine est admirable par l'expression, il a essuyé plus d'une critique sur d'autres parties de son art. On lui a reproché trop d'uniformité dans ses plans & dans ses caracteres. Il existe entre la plûpart de ses personnages une analogie frappante. On dirait que, sous des noms empruntés chez les Grecs & les Romains, Racine a voulu seulement peindre des Français: usage toléré dans quelques-uns de nos Romans, mais qui figure toujours mal dans une Tragédie. Peut-être, aussi, quelques-unes de ses pieces manquent-elles de mouvement. La gradation morale y est toujours observée; mais souvent l'action physique y languit. Un Drame trop compliqué manque son objet. Un Drame trop simple ne le remplit que foiblement. Ce n'est point assez pour l'auditoire d'être doucement ému; il veut être agité, subjugué. Il faut que le théatre soit pour lui le trépié de la Sybille qui jettait dans le délire tous ceux qui osaient en approcher.

Campistron, qui succéda à Racine, le prit pour son modele; mais il ne l'imite que de fort loin. On ne retrouve dans ses écrits ni cette harmonie de vers, ni cette magie de style qui caracté-

riſe ſon maître. Il manque d'énergie & de chaleur. Des plans aſſez artiſtement combinés lui valurent quelques ſuccès au théatre. Thomas Corneille en avait eu avant lui pour la même cauſe. Mais c'eſt le ſtyle qui fait vivre les ouvrages de Poéſie, & ni Campiſtron, ni Thomas Corneille n'ont rempli ce premier devoir du Poëte. De l'intérêt & le jeu des Acteurs ſoutiennent encore ſur la ſcene *Ariane* & *le Comte d'Eſſex*, *Andronic* & *Tiridate*. On va les voir au théatre; on les néglige dans le cabinet.

Lafoſſe, qui ſe modela ſur Corneille dans ſon *Manlius*, en approcha beaucoup plus que Campiſtron de Racine. Les caracteres de ce Drame ſont élevés, ſoutenus, & le ſtyle répond aux caracteres.

Quelques autres pieces de différens Auteurs ſe montrent encore de tems à autre ſur la ſcene; mais nulle d'entr'elles n'a pu y faire époque. Toutes ſont marquées au coin de l'imitation & non du génie créateur.

Cette révolution était réſervée à notre ſiecle. On vit alors un homme percer ſubitement la foule, & faire prendre à la Muſe tragique ce ton mâle, impoſant & terrible, dont le ſeul Eſchyle donna l'exemple chez les Grecs, & dont Corneille haſarda un ſublime eſſai dans Rodogune. On avait épuiſé tous les reſſorts de l'admiration & de la pitié. Il reſtait la terreur, autre moyen non moins puiſſant que les deux premiers. Crébillon s'en empare, & la porte dans l'ame de tous ſes auditeurs. Le ſombre de ſon coloris ajoute encore à l'énergie de ſes tableaux. Il effraie, il ſubjugue. On s'intéreſſe en frémiſſant. Ce Poëte n'offre dans ſon ſtyle ni la pompe de Corneille, ni l'élégance de Racine: mais ſouvent un ſeul de ſes vers fait ſituation. Nul ne connut mieux l'art de frapper à propos les coups déci-

ſifs. La dureté même qu'on lui reproche eſt quelquefois ſublime; témoin ces deux vers.

La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit au lieu d'or que du fer, des ſoldats.

L'élégance eût été déplacée dans cette image. Il fallait ces couleurs brutes & locales pour peindre ce pays barbare. Quelle ſituation que la reconnoiſſance de Rhadamiſte & de Zénobie! Quel caractere que celui de Rhadamiſte! On a prétendu que la terreur était portée trop loin dans Atrée. On a vu les femmes détourner la tête au cinquieme acte & proſcrire le Drame entier. C'eſt qu'alors on était peu accoutumé aux grands mouvemens de la Tragédie, à ces coups terribles, faits pour ſubjuguer le ſpectateur que le ſublime & le pathétique ne font guere qu'émouvoir. Atrée eſt le chef-d'œuvre de M. de Crébillon, & occupera une des premieres places parmi les autres chefs-d'œuvres du Théatre Français: conduite, intérêt, pathétique, ſituations, force de ſtyle & de caracteres, tout s'y trouve réuni au degré le plus tranſcendant. C'eſt un Drame auquel il faut aſſigner une claſſe à part, comme à preſque toutes les autres productions du même Auteur. Crébillon eut d'illuſtres devanciers; mais il n'eut aucun modele. Il oſa ſe frayer une route nouvelle entre Corneille & Racine. Tel eſt le privilege du génie. Veut-on lui impoſer des entraves? Il prend les aîles de Dédale & franchit la barriere qui s'oppoſe à ſon paſſage.

L'Art tragique ſemblait donc avoir acquis toutes les formes qu'il pouvait prendre. Un nouvel athlète parut, & déploya de nouvelles reſſources dans cette arène. Ses premiers pas furent un triomphe. Des triomphes plus grands leur ont encore ſuccédé. Il oſa lutter contre Corneille,

il le vainquit dans un âge où c'eût été beaucoup d'oſer le prendre pour guide. Venu trop tard, s'il n'eût été qu'un génie ordinaire, l'Auteur d'Oedipe fit uſage des reſſources qui manquent rarement à un génie du premier ordre. Il fit naître de nouveaux fruits dans un champ que tant de moiſſons ſemblaient avoir épuiſé. M. de Voltaire, enfin, eut mille obſtacles à vaincre & ſemble n'en avoir pas même eu à combattre. Sa marche eſt libre, hardie; ſa maniere n'eſt celle d'aucun autre. Il n'eſt ni Corneille, ni Racine, ni Crébillon; il eſt tous les trois enſemble. Il réunit leurs différens genres & y joint un caractere qui lui eſt propre. Nul ne l'égala jamais dans l'art d'embellir la morale, de l'adapter au ſentiment, de la rendre auſſi touchante que le ſentiment même. Tout dans ſes Drames tourne au profit de l'humanité. Il eſt Philoſophe juſques dans la Peinture des paſſions, ſans rien dérober à la chaleur & à l'intérêt de ſes tableaux. Un autre mérite qui le diſtingue, c'eſt ſon coloris toujours brillant, toujours vrai, toujours ſuave, toujours analogue, à ce qu'il veut peindre. Il eſt, en même tems, le Rubens & le Correge de nos Poëtes. Eloquent & ſublime dans Brutus & la mort de Céſar; touchant & naturel dans Zaïre; magnifique, élevé dans Sémiramis; métaphorique dans Alzire & Mahomet; noble & ſimple dans Tancrede; il change à ſon gré de pinceau, & les couleurs qu'il emploie ſont toujours les plus convenables au local de la ſcene. Mérite rare, & trop négligé par nos tragiques. C'eſt un des plus grands ſecrets de l'art, & c'eſt à ſon génie ſeul que ce grand Poëte en eſt redevable.

Au milieu des triomphes de cet homme célebre parut la Didon de M. Lefranc, ouvrage qu'on ſerait tenté de prendre pour une production de Racine. C'eſt à peu près la même pureté de ſty-

le, la même élégance d'expreſſion, le même degré de ſentiment & de chaleur. Il ſerait difficile d'ajuſter plus heureuſement ce ſujet au théatre. *Enée*, tel que l'a peint Virgile, ſur-tout dans cet endroit de l'Enéïde, eſt peu intéreſſant, peu théatral. Il fallait rectifier ſon caractere, motiver ſa fuite, autant qu'elle pouvait l'être, & ſur-tout la rendre moins indigne d'un héros. C'eſt ce qu'a fait le Poëte moderne. Enée dans ſon ouvrage ne fuit que parce que tout ſe réunit pour l'y contraindre, & ſa fuite eſt précédée d'une victoire qui aſſure à Didon ſes Etats. Cette Reine apprend, en même tems, ſon départ & ſon triomphe. On peut dire que l'Auteur partage lui-même ce triomphe dans un moment où la retraite n'était pas moins difficile pour lui que pour Enée.

La Grange-Chancel eut quelques ſuccès au théatre. *Ino & Mélicerte*, *Amaſis*, y reparaiſſent même de tems à autre. Elles s'y ſoutiennent par leur conduite plutôt que par leurs autres beautés. Cet Auteur combine bien, mais il écrit foiblement & n'a point de caractere qui le diſtingue. C'eſt le Campiſtron de nos jours.

Il regne dans le *Guſtave* de M. Piron un mouvement très-théatral, des ſituations intéreſſantes & de l'énergie dans l'expreſſion. Les mêmes avantages ſe trouvent réunis dans *Veniſe ſauvée*. Le dénouement de cette Tragédie était même alors une innovation ſur notre ſcene. Ce n'en eſt plus une aujourd'hui : mais il y a du courage & du mérite à l'avoir haſardée le premier.

Quelques autres Tragédies modernes ont mérité leurs ſuccès par des moyens différens. *Iphigénie en Tauride* nous offre des ſentimens approfondis, quoiqu'en général durement exprimés. Ne reprochons point à l'Auteur ſon dénouement. Le ſujet n'en comporte pas de meilleur ; mais

n'eſt-ce pas un vice dans un Ecrivain que de traiter un ſujet vicieux?

C'eſt preſque toujours au beſoin qu'on eſt redevable des meilleures découvertes. L'épuiſement des combinaiſons morales du Drame en a fait chercher de phyſiques. On a ſenti que parler aux yeux était un moyen de plus pour arriver à l'ame. C'eſt ce que M. Lemiere a tenté, avec le plus grand ſuccès, dans *Hypermneſtre*. On a fait encore depuis un plus ample uſage de ce moyen. Craignons ſeulement l'abus & approuvons l'uſage. Du reſte, ne négligeons aucun des reſſorts de l'art pour atteindre à ſon but. Les mœurs ſimples des Helvétiens, & l'événement qui rendit la liberté à cette contrée, ont fourni le ſujet d'un Drame neuf dans ſon genre. M. de Sauvigni dans ſes *Illinois* nous a peint les mœurs des Sauvages avec toute leur intégrité. On n'avait cherché des traits de patriotiſme que chez les Grecs & chez les Romains. Il ſemblait que notre hiſtoire n'en pût fournir elle-même aucun exemple. M. de Belloi nous a heureuſement détrompés. Il a puiſé dans cette mine féconde, & en a tiré des richeſſes dont la nation doit faire ſon profit. C'eſt un exemple dont nos Poëtes feront ſagement de profiter. Pourquoi chercher Bernini à Rome quand nous avons Perraut en France?

On a auſſi diſtingué le coloris des Drames de MM. Dorat & Colardeau. Ces deux Poëtes, encore jeunes, ont les talens qui ne s'acquierent pas. Avec le travail ils y joindront ceux qui peuvent s'acquérir.

Tels ont été, parmi nous, l'origine & les progrès de la Tragédie; tel eſt ſon état actuel. C'eſt dans l'eſpace de cent années que ce bel art eſt parvenu en France au plus haut degré de perfection où l'eſprit humain l'ait jamais porté. On ne peut diſputer aux grands hommes du dernier ſie-

de l'honneur de lui avoir donné sa forme constitutive. Ils ont produit des chefs-d'œuvres dans leur genre ; mais ils n'ont pas épuisé le genre. Corneille éleve notre ame: Racine pénetre nos cœurs. Nous admirons le premier: nous sommes émus par le second. Tous deux méritent nos suffrages & ceux de la postérité. Mais elle ne leur prodiguera pas une admiration exclusive. Elle avouera que Crébillon & Voltaire ont marché dignement sur leurs traces, & le plus souvent marché sans guide; que l'un & l'autre sont plus tragiques, & que l'un & l'autre ont jetté les premiers dans la Tragédie ces traits d'ombre & de lumiere, ces grands effets non moins nécessaires dans un Drame que dans un Tableau. Enfin, si l'Art tragique n'avait plus qu'un pas à faire pour atteindre à sa perfection ; c'est, du moins, dans notre siecle que ce pas s'est fait.

LA COMEDIE.

(5) On a plus d'une fois mis en question quel était le plus difficile ou du genre comique, ou du genre tragique. Ce qu'on peut répondre, c'est qu'il faut beaucoup de génie pour exceller soit dans l'un, soit dans l'autre. Corneille ne fit le *Menteur* qu'après avoir fait *Cinna*. On sait que le *Menteur* est imité du théatre Espagnol ; car les Espagnols, qui n'ont plus de théatre aujourd'hui, en avaient un long-tems avant nous. La Comédie de Corneille précéda de plus de vingt ans la premiere bonne piece de Moliere. Ce dernier puisa lui-même aussi plus d'une fois chez les Espagnols. Nous leur devons, en partie, *l'Etourdi* &

le Dépit amoureux. Mais bientôt Moliere se livra totalement à son génie. La petite Comédie des *Précieuses ridicules* en fut le signal. Elle eut le double avantage d'être fort applaudie & de corriger le ridicule qu'elle attaquait. On sait qu'à la premiere représentation de cette Piece un Vieillard s'écria du fond du parterre: *Courage, Moliere! voilà la bonne Comédie.* Ce Veillard avait-il par lui-même l'idée du vrai genre, ou l'ouvrage de Moliere lui fit-il naître cette idée? Dans le premier cas il avait eu longtems à gémir sur l'imperfection de notre scene comique.

Moliere la débarrassa des intrigues trop compliquées & trop romanesques. Il en chassa les Capitans, personnages chimériques & qui ne peignaient rien, pour y substituer des ridicules puisés dans la nature & dans la société. Il n'épargna ni la Ville, ni la Cour. La scene comique cessa d'être éternellement livrée à des Valets grossiers & bouffons. Moliere la restitua à des agens plus distingués. Le Courtisan, le Bourgeois, le Pédant, le Petit-Maître, s'y trouvent placés dans leur vraie perspective. Ses tableaux sont toujours une exacte imitation de ce qu'il veut peindre, & il ne peint que ce qui doit le conduire à son but. On retrouve jusques dans ses farces des traits qui le caractérisent & qui ne pouvaient partir que de lui. Toutes les classes de l'humanité contribuerent à son travail; toutes y trouvent de quoi se rectifier. C'est un oracle qui parle à chacun sa langue, & qui est toujours intelligible.

A Moliere succéda Regnard qui se modéla sur ce grand Maître. Il a moins d'énergie, mais peut-être encore plus de gaieté. Sa Comédie du *Joueur* est une des meilleures qui existe au théatre. On trouve dans presque tous ses ouvrages une vivacité d'expression & de saillie qui le distingue de tous nos Comiques. Il soutint le gen-

re, mais il n'y ajouta rien. Il faut l'enviſager comme un digne Eleve de Moliere, & non pas comme ſon rival.

Parlerons-nous de Montfleuri, le même qui ſe croyait, dit-on, fort ſupérieur à Moliere ? Cette prétention ridicule prouve, autant que ſes ouvrages, qu'il n'avait pas même l'idée du bon genre de la Comédie. Il nous reſte de cet Auteur *la Fille Capitaine*, *& la Femme Juge & Partie*, deux Pieces vivement intriguées, mais dont le ſtyle tient encore de cette licence qui infecta long-tems notre théatre ; licence dont Moliere ne ſut pas toujours ſe garantir.

On ne fera point ce reproche à Dufreſni. Il ſe diſtingue & par la ſaillie des idées, & par la ſageſſe de l'expreſſion. Il peint le ridicule avec autant de fineſſe que de vérité. Son pinceau n'eſt pas toujours énergique ; mais il eſt toujours vif & piquant. Il réunit même tous ces avantages dans *l'Eſprit de Contradiction*, un des chefs-d'œuvres de notre ſcene, &, qui plus eſt, un de ceux qu'on ne ſe laſſe point d'y revoir.

Le Grondeur de Brueys & de Pallaprat eſt le digne pendant de ce tableau. Brueys eut même le mérite à lui ſeul de métamorphoſer en Comédie excellente une Farce du tems de Charles VIII. C'eſt l'Avocat Patelin. On y retrouve toute la conduite & la marche d'une bonne Piece moderne, & toute la naïveté que pouvait avoir l'original.

Dancourt a pour lui le naturel & la vivacité du dialogue, outre l'art d'ajuſter ingénieuſement au théatre les ſujets qui en paraiſſent le moins ſuſceptibles. On y revoit ſouvent *le Chevalier à la mode*, & ſurtout, *le Galant Jardinier*, petite Piece qui a toutes les nuances d'un tableau gracieux & tout le piquant d'un ſujet comique.

On ſait que la Comédie *des Fâcheux* de Mo-

liere eſt à ſcenes détachées, c'eſt-à-dire dans le genre épiſodique. Elle eut des imitateurs. *L'Eſope à la Cour*, & *le Mercure Galant*, deux Pieces de Bourſaut, ſont dans le même genre, & peuvent, à bien des égards, ſoutenir la comparaiſon. *Le nouveau Monde* de l'Abbé Pellégrin, *les Adieux de Mars* de M. Lefranc, *Momus Fabuliſte*, de Fuſelier, leur ſont peut-être encore ſupérieurs.

On voit que depuis Moliere il avait toujours paru des lueurs de génie & de talent; mais l'obſcurité ſemblait prochaine. Un Art qui ne trouve plus à s'élever n'eſt pas éloigné de ſa chûte. Un de nos Contemporains oſa eſſayer de lui faire prendre cet eſſor. Deſtouches éleva le ton de la Comédie, ſans, toutefois, rien dérober au genre. Il l'enrichit de nouveaux caracteres dans un tems où l'on croyait la ſource des caracteres épuiſée. Il ne fut pas toujours également heureux ſur le choix. Pluſieurs de ſes Pieces n'ont pas réuſſi: d'autres n'ont pu être jouées, d'autres même n'euſſent jamais dû voir le jour. Mais *le Curieux Impertinent*, l'*Ingrat*, l'*Irréſolu*, *le Triple Mariage*, *l'Obſtacle imprévu*, & ſurtout ſes deux chefs-d'œuvres *le Glorieux* & *le Philoſophe marié*, lui aſſurent une réputation immortelle. Son comique n'eſt point celui de Moliere: il n'a point la vivacité de Regnard. Mais il plaît, il attache, il intéreſſe. Il eſt comique par les ſituations & le fond des choſes, plutôt que par l'expreſſion. Philoſophe dans ſes Drames, cette Philoſophie n'a rien de triſte: elle répond au caractere de ſes perſonnages. Il a peint les hommes de ſon tems, & c'eſt le premier devoir d'un Poëte comique. C'eſt en même tems, une reſſource pour l'art quand l'Auteur a du génie.

Les mœurs de notre ſiecle ont fourni à M. de La-

Lachaussée le sujet du *Préjugé à la Mode*, Comédie du genre le plus noble, le plus théatral & le mieux soutenu. Cet Auteur estimable fut trop vivement critiqué durant sa vie. Il a plus de droit à notre reconnoissance que la critique n'en peut avoir sur ses ouvrages. Il nous ouvrit une nouvelle source de plaisirs, avantage réservé à bien peu d'Ecrivains. S'il n'est pas entiérement créateur du genre pathétique, si ce genre est un dérivé de l'ancienne tragi-comédie, au moins est-il vrai que Lachaussée lui a donné une forme plus naturelle, plus intéressante, plus vraisemblable. Sa morale, dit-on, est souvent triste. Elle ne l'est ni dans l'*Ecole des Amis*, ni dans celle *des Meres*, encore moins dans le chef-d'œuvre dont nous avons d'abord parlé. *Mélanide* est d'un genre neuf & intéressant. *La Gouvernante* a mérité son succès. Ajoutons que cet Auteur possede supérieurement l'art de filer une scene, art difficile & peu commun. Disons plus, outre les ouvrages qu'il a produits, nous lui sommes en partie redevables de ceux qui ont paru depuis dans le même genre, & qui peuvent l'emporter sur les siens. Tel est l'*Enfant prodigue*, telle est *Cénie*. Il peut n'avoir pas atteint le but, mais sans lui la barriere pourrait être encore fermée.

D'autres, sans s'éloigner du genre établi par Moliere & Regnard, ont quelquefois égalé leurs modeles. C'est ce qu'a fait M de Boissy dans l'*Homme du jour* & *le Français à Londres*, & M. Fagan dans la *Pupille* & *le Rendez-vous*. Fagan était né avec le germe du bon comique; mais il fit peu d'efforts pour le développer. La plûpart de ses autres Comédies ne paraissent être que les essais d'un homme de talent, des cane-

vas plutôt que des Pieces travaillées. On ſerait tenté de faire le même reproche à M. de Boiſſy. Il ſe livra trop à ſa facilité. Il ſe contenta ſouvent d'eſquiſſer lorſqu'il fallait peindre ; mais ſes crayons ſont toujours légers & rapides. Nul n'a mieux connu que cet Auteur l'art d'ajuſter avec ſuccès au théatre les ridicules du jour & les travers de la mode. Les fruits de ſa veine auraient été plus onctueux s'ils euſſent été moins abondans.

Pourquoi l'Auteur du *Méchant* eſt-il, au contraire, ſi économe des fruits de la ſienne ? Quelle richeſſe de détails ? Quel agréable tour d'expreſſion ? *Le Méchant* eſt un modele preſque inimitable pour le ſtyle & le dialogue. La petite Comédie de l'*Impertinent*, ſerait, pour celle de M. Greſſet, un ſixieme acte digne des cinq premiers. Celle des Philoſophes ne laiſſe elle-même à deſirer que des peintures plus vraies, mais qui ne pouvaient pas être plus vivement tracées.

On placera toujours la *Métromanie*, Piece de M. Piron, à côté de nos chefs-d'œuvres comiques. C'eſt le ton de Moliere ; mais Moliere n'eut pas pris un meilleur ton.

Celui de l'ingénieux Marivaux n'eſt celui d'aucun autre. Il porta ſur la ſcene la métaphyſique du cœur. Il analyſe le ſentiment & multiplie en apparence ce qu'il ne fait que décompoſer. Preſque aucune de ſes Comédies n'eut d'abord le ſuccès qu'elle méritait. C'eſt que la plûpart ſont des peintures trop fines pour la perſpective du théatre. Les traits en doivent être moins déliés pour être plus facilement ſaiſis. L'habitude de voir ces Pieces a fait diſparaître ce défaut qui n'eſt pas, d'ailleurs, celui d'un homme ordinaire. *La ſurpriſe de l'Amour*, *la double Inconſtance*, *la Mere confidente*, *le Legs* & pluſieurs au-

tres Comédies de cet Auteur resteront au théatre, & celles même qui n'y reparaissent plus seront goûtées dans le cabinet. Je doute, cependant, que M. de Marivaux puisse avoir de bons imitateurs. Sa maniere lui est propre & peu d'autres parviendront à la saisir. C'est un de ces Ecrivains qu'il faut savoir estimer sans vouloir les prendre pour modeles.

Un autre genre également inconnu dans le dernier siecle, a fait le charme & les délices du nôtre. On croit voir un tableau de l'Albane en voyant *l'Oracle* & *les Graces*. Images riantes & neuves, coloris frais & brillant, imagination tendre & délicate, rien n'y manque & tout s'y trouve dans le plus parfait accord. *Les Hommes* sont d'un ton plus marqué & devaient l'être. M. de Saint-Foix ne s'est pas même borné à décorer la scene comique d'un genre nouveau. Il a eu des succès brillans & mérités dans le genre établi. *Le Sylphe*, *l'heureuse Epreuve*, *le Rival supposé* en sont un témoignage durable. C'est l'illustre Berger d'Admette qui joue avec les Bergers d'Arcadie les airs qu'ils savent, & qui leur en apprend de nouveaux.

L'Oracle donna naissance à *Zéneïde*, petite Piece dans le même genre. C'est le propre de ceux qui inventent que d'avoir de bons imitateurs.

Un siecle tout philosophe & qui par-tout veut de la morale, était fait pour un spectacle moral & philosophique. Ce nouveau genre s'est introduit sous nos yeux. M. Diderot en donna le premier exemple dans *le Pere de Famille*, tableau non du ridicule, non d'une intrigue faite pour divertir l'esprit; mais d'une action qui occupe les yeux & affecte l'ame. Le mouvement, le pittoresque s'y trouvent réunis à l'instruction. Le Drame moral est susceptible de l'intérêt le

plus vif & des tableaux les plus frappans, les plus vrais, les plus agréables. Il met en action ce qui fatigue presque toujours en raisonnement. Il plaît & il instruit. De toutes les manieres de moraliser sérieusement, celle-ci est la plus agréable & peut devenir la plus utile. Un autre exemple qui le prouve, c'est *le Philosophe sans le savoir* de M. Sédaine. Ce Philophe est fils du *Pere de Famille*; mais il ne doit qu'une partie de ses richesses à l'héritage paternel.

Une notice n'est point un catalogue. Je laisse à l'écart dans cette galerie, beaucoup de morceaux précieux qu'un local trop borné m'empêche de mettre à leur vraie place. J'ai vu dans des cabinets de curieux des chefs-d'œuvres de peinture & de sculpture négligemment jettés dans un coin presque imperceptible ; mais l'œil de l'amateur allait les y chercher.

Avouons-le, cependant: Moliere sera toujours envisagé comme le Prince de nos Poëtes comiques. Rien ne peut lui enlever un sceptre qu'il tient & du tems où il a vécu & du mérite de ses productions. Celui de ses successeurs dans le même siecle se borne à l'avoir imité plus ou moins heureusement. Nul d'entr'eux ne s'écarta de la route qu'il avait prise. Nos Modernes ont osé davantage. Les mœurs étaient changées: ils imiterent ce changement dans leurs tableaux. Ils éleverent le ton du genre, parce que le ton du monde s'était élevé. Moliere lui-même leur avait formé des spectateurs capables de goûter cette innovation. Ils n'étaient plus obligés, comme lui, de se plier au goût du peuple. Ils trouverent un public en état de se plier à leur goût. De-là, cette exacte décence qui distingue nos Comédies modernes. De-là aussi cette variété de genres presque tous accueillis, mais qu'on eût rejettés un demi-siecle auparavant.

Tout genre eſt bon lorſqu'il remplit ſon objet. Un cultivateur habile n'exige pas toujours du même ſol la même eſpece de tribut. Il varie ſa culture, & cette terre, qui ſemblait épuiſée, retrouve de nouveaux ſucs pour produire de nouveaux fruits.

LE POEME LYRIQUE.

(6) C'EST de l'Italie que nous vient le Poëme Lyri-Dramatique, & ce fut Perrin qui l'introduiſit le premier en France. Il eſt à l'égard de Quinaut, ce que fut Mairet à l'égard de Corneille. Mais Perrin ne donna ſur le théatre de l'Opéra que la ſeule Paſtorale de *Pomone*. Elle ne fait pas regretter que ce théatre ait été privé de ſes autres productions. Il céda ſon privilege à Lulli qui eut le bonheur d'être ſecondé par Quinaut. Cet illuſtre Poëte fit bientôt prendre au genre Lyrique une forme nouvelle. On trouve dans ſes deux premieres Tragédies (*Cadmus* & *Alceſte*) un mêlange de burleſque & d'héroïque; défaut qu'il avait puiſé chez ſes premiers modeles. Il ne tarda pas à ſentir le ridicule de ce mêlange, & il s'en corrigea pour toujours. Quinaut fut, avec Racine, le Poëte qui parla le mieux au cœur. C'eſt toujours l'expreſſion du ſentiment, & l'expreſſion la plus harmonieuſe, la plus naturelle. Tendre & délicat ſans fadeur: énergique, ſouvent même ſublime, ſans dureté ni contrainte; il dit tout ce qu'il veut dire, il peint tout ce qu'il peut peindre. Les termes, les couleurs les plus propres ſemblent prevenir ſon choix. On peut lui reprocher d'avoir trop

étendu, trop développé le sentiment dans ses scenes faites pour être chantées. Il ne laisse rien à dire au Musicien. Mais comme toute la musique de son tems se bornait au récitatif, espece de déclamation plus soutenue qu'au théatre François, il pourrait justifier par-là ce défaut, qui ne sera pas facilement imité. On lira toujours ses Poëmes avec délice ; mais il faudra beaucoup élaguer si l'on veut en faire des Opéras.

L'esprit d'imitation ne fut jamais rare en France. Les premiers successeurs de Quinaut se modélerent entiérement sur lui & n'égalerent pas leur modele. Celui qui en approcha le plus fut le célebre Fontenelle dans *Thétis* & *Pelée*, qu'il composa seul, & dans Bellérophon qui est de lui presque en entier. On peut même dire qu'il ne se trouve pas dans *Thétis* de ces expressions trop communes qu'on a justement reprochées à Quinaut; mais peut-être s'y trouve-t-il un peu trop de bel-esprit dont Quinaut fut toujours exempt.

Voici une de ces occasions où Lamothe parut avec un éclat digne de la réputation qu'il eut de son tems & qu'il conserve en partie. Notre scene Lyrique avait besoin d'un nouveau genre. Lamothe imagina l'Opéra Ballet, & en donna l'exemple dans celui de l'*Europe Galante*. On applaudit à la forme & au mérite de l'ouvrage. Ce genre, très-agréable par lui-même, prête beaucoup à la variété du spectacle, un des ressorts principaux de notre Opéra. On dut être étonné que Lamothe eût le talent d'être Lyrique. C'est ce que ne faisaient pas soupçonner ses Odes ; j'en excepte celles qu'il imita d'Anacréon. Mais la Pastorale d'*Issé*, les Tragédies d'*Omphale*, d'*Alcione*, *de Scanderberg*, ne laisserent plus lieu d'en douter. Elles lui valurent une place à cô-

té de Quinaut, qui, cependant, garda toujours la premiere.

Ce Poëte eut pour émule Danchet que Rouſſeau, qui les haïſſait tous deux, qualifie quelque part d'innocent. Il eſt vrai que Danchet n'avait pas la phyſionomie ſpirituelle; mais il eut de vrais talens, bien ſupérieurs à ce qu'on appelle eſprit. C'eſt à lui que nous ſommes redevables des Opéra d'*Héſione*, de *Tancrede*, du Ballet des *Fêtes Vénitiennes* & de pluſieurs autres ouvrages que les meilleures Epigrammes ne feront pas oublier. On peut même dire que dans Tancrede le contraſte des mœurs & des caracteres offrait à Campra l'occaſion de faire un chef-d'œuvre de Muſique, ſi le Poëte inſpirait toujours le Muſicien.

Le Ballet des Elémens, fait à l'inſtar de l'Europe galante, lui eſt peut-être encore ſupérieur. Il ſuffirait ſeul pour donner une idée avantageuſe des talens de M. Roi. Mais *les Graces*, *Caliroé*, *Philomele*, *le Ballet des ſens*, productions toutes bien accueillies, viennent encore à l'appui de ſon chef-d'œuvre. En général ce Poëte met dans ſon expreſſion plus de force que de grace. On peut dire, cependant, qu'il eſt Lyrique. Il a maintenu long-tems avec honneur ce genre de Poéſie aujourd'hui trop négligé, j'ajouterai même trop peu eſtimé parmi nous.

On ne doit pas oublier ici le *Jephté* de l'Abbé Pellegrin. C'était la premiere fois qu'on oſait placer ſur ce théatre un ſujet tiré de l'Ecriture. Mais, ce qui n'eſt pas moins à remarquer, c'eſt que ce Drame réunit toute la dignité convenable au ſujet, & tout le brillant, toute la variété, qu'exige un Opéra.

On a juſtement applaudi à l'*Hypermneſtre* de Lafont, & au *Dardanus* de la Bruere. Mais toutes ces Tragédies furent effacées par celle de

Caſtor & Pollux de M. Bernard. Cet ouvrage eſt un modele, un chef-d'œuvre pour la coupe, la variété, l'intérêt & l'expreſſion. Il met en jeu, & toujours à propos, les reſſorts les plus frappans de ce ſpectacle, unique dans ſon genre & dans ſes moyens. J'avoue que le ſujet fourniſſait beaucoup au génie du Poëte; mais il y a bien du génie dans le Poëte d'avoir choiſi ce ſujet, & de l'avoir traité d'une maniere ſi ſupérieure. Bien choiſir & bien rendre : voilà tout le ſecret des arts d'imitation.

Ne cherchons point dans les productions de M. de Cahuſac la douceur & l'harmonie qu'exigent les vers Lyriques. Nous y trouverons ſeulement une intelligence marquée dans la coupe de ſes Opéra. Nul n'a mieux connu que lui l'art d'amener les Fêtes, les Ballets & les coups de théatre. Il ſacrifie ſouvent les droits du Poëte à ceux du Muſicien; c'eſt une juſtice que lui rendait l'illuſtre Rameau, qui ſur cette matiere pouvait juger ſans appel. Au ſurplus, nous ne pouvions que gagner à ce ſacrifice.

Il faut, pourtant, l'avouer, M. de Cahuſac occupait, du moins, la ſcene Lyrique, & à ſa mort on eût dit que cette carriere allait être abandonnée. Deux Auteurs ſeulement paraiſſaient encore vouloir y figurer. Ce qu'ils avaient déja fait avec honneur.

M. de Moncrif, dans toutes ſes productions Lyriques, & en particulier dans l'acte charmant de *Zelindor*, fait briller la délicateſſe d'eſprit & d'expreſſion qui le diſtingue. M. Laujon a fait les mêmes preuves dans *Daphnis & Chloé*, dans *Eglé*, dans *Silvie*. Ce dernier ouvrage offre même une marche nouvelle, moins uniforme & plus propre au genre que celle de nos anciens Ballets. La danſe y fait partie de l'action. Les ſcenes y ſont coupées dans une forme qui ſauve la

la monotonie du dialogue, & fournit au Musicien l'occasion de déployer toute la magie de son art. Cette maniere de couper une scène devient, sur-tout, nécessaire dans un Opéra Ballet, où l'intérêt est toujours moins pressant que dans une Tragédie.

Le genre Lyrique eût donc aussi parmi nous des vicissitudes. On ne peut disputer à Quinaut l'avantage d'avoir produit des Poëmes admirables. Il est le Racine de son théâtre, avec cette différence même qu'il n'eut pas de Corneille pour prédécesseur. Il n'a point fait usage de toutes les ressources que présente aujourd'hui ce spectacle. C'est que la plûpart n'existaient pas alors. Un orchestre sans Musique & sans Musiciens: des danses faibles & monotones: des machines sans précision: peu ou point de costume: tels étaient les accessoires dont Quinaut fut obligé de faire usage. Ils n'étaient pour lui que d'un faible secours, & il chercha dans son génie les moyens d'y suppléer. Nos Modernes sont amplement secondés par ce qui manquait à Quinaut. De-là ces innovations qui ont étendu & perfectionné le genre. Il a pris, avec le tems, une forme qu'il ne pouvait avoir dans son origine. On peut dire de notre Opéra ce que M. de Voltaire a dit des Romains.

Leur Jupiter, au tems du bon Roi Tulle,
Etait de bois: il fut d'or tous Luculle.

POËME LYRI-COMIQUE.

(7) L'OPERA Comique, ſi accrédité de nos jours, fut inconnu au dernier ſiecle. Ce qu'il en vit éclore ne méritait aucune attention. C'eſt le Sage qui a créé ce genre. Le théatre de la Foire, peu eſtimé juſqu'alors, changea de nom & prit une forme intéreſſante entre les mains de l'Auteur de *Turcaret*. Il fit ſuccéder aux farces biſarres & mal digérées, une intrigue vive, des ſcenes piquantes & un dénouement toujours plaiſant. Le Vaudeville, ce favori des Français & qui leur doit ſon exiſtence, fut long-tems la ſeule baſe de ce Poëme. C'était auſſi, avec quelques airs parodiés, la ſeule eſpece de chant qu'on y employât; mais l'arrivée des Bouffons Italiens y donna entrée aux ariettes. Ce nouveau genre fit négliger l'ancien & fut preſqu'auſſitôt perfectionné que connu parmi nous. Les ariettes y ſont, pour l'ordinaire, liées à l'action & placées dans les ſituations les plus frappantes. Elles intéreſſent le ſpectateur en même tems qu'elles lui charment l'oreille: mérite dont elles manquent dans les Pieces Italiennes où elles ne ſont, le plus ſouvent, que des hors-d'œuvres.

Un Opéra Comique paraît, au premier coup d'œil, un ouvrage très-facile. Cependant il exige & beaucoup d'agrément & beaucoup de juſteſſe dans l'eſprit. Il eſt peu ſuſceptible d'une intrigue détaillée; on ne peut ni allonger, ni arrondir les ſcenes ſans faire languir l'action. C'eſt pourquoi l'Auteur ne ſaurait rentrer dans ſon ſujet s'il en ſort un inſtant. Il doit expoſer, en peu de mots,

un deſſein facile à ſaiſir ; traiter légérement chaque ſcene &, cependant, n'y rien laiſſer à deſirer ; dire beaucoup de choſes, en faire deviner encore davantage, écrire avec aiſance, être clair, gai, agréable, précis, & donner continuellement des preuves d'eſprit, ſans que ces preuves paraiſſent lui coûter aucune recherche.

Après le Sage, parurent ſur la ſcene Lyri-Comique deux Auteurs qui l'ont encore ſurpaſſé. On reconnaîtra facilement ici MM. Favart & Panard. Le premier, ſur-tout, a enrichi ce théatre d'une foule de Pieces toutes piquantes, & parmi leſquelles on compte des chefs-d'œuvres ; tels que le *Coq de Village*, *la Chercheuſe d'Eſprit*, *Acajou*. Le ſtyle de cet Auteur eſt agréable, ſes couplets ſont ingénieux ; chaque penſée eſt heureuſement tournée & miſe dans ſon plus beau jour. Il a ſaiſi avec la même aptitude le nouveau genre. Ses Pieces mêlées d'ariettes ont dans l'expreſſion tout le piquant des Pieces à Vaudeville, & réuniſſent une délicateſſe de penſée que le premier genre n'admet pas toujours : *Iſabelle & Gertrude* en eſt un exemple. C'eſt un tableau en miniature qui gagne à l'examen le plus attentif, & qui pourrait ſe paſſer des ornemens du cadre.

M. Panard, plein d'eſprit & de feu, juſte & précis, imagine vivement, écrit avec force, & peint avec vérité. On peut le nommer le pere du Vaudeville. Preſque tous les ſiens ſont des chefs-d'œuvres. Il n'a rien écrit dans le genre nouvellement accrédité ; mais *le Magaſin des Modernes*, Opéra Comique, *les Tableaux*, & *l'Impromptu des Acteurs*, petites Comédies, ont décidé depuis long-tems la place qu'il doit occuper.

M. Sédaine eſt un des premiers qui ait tenté la nouvelle route. Cet Auteur deſſine bien un plan, coupe nettement ſes ſcenes, marche ſans embarras & remplit toujours ſon théatre. Le *Far-*

dinier & son Seigneur est un des plus heureux tableaux qu'on y ait produit. *On ne s'avise jamais de tout*, *le Roi & le Fermier* sont de véritables Drames. C'est dommage que le pinceau de cet Ecrivain ne seconde pas toujours son crayon. Il joindrait la douceur & la suavité du coloris à l'exactitude & à la précision du dessein.

D'autres Auteurs ont également contribué à établir & à soutenir ce genre. *Le Peintre amoureux de son modele*, *le Médecin d'amour*, & quelques autres productions de M. Anseaume, étaient des plus propres à remplir cet objet. L'*Ecole de la Jeunesse* du même Auteur, est une Comédie du meilleur ton. *Les Amours de Bastien & Bastienne*, *les Ensorcelés*, *Georget & Georgette*, ces trois agréables copies de la nature, doivent engager M. Harny à chercher de nouveaux succès. M. Poinsinet en a obtenu & mérité dans *Tom-Jones*. La vivacité & l'agrément des scenes du *Bucheron* nous font desirer que M. Guichard multiplie ces sortes de preuves.

Notre siecle a déja vu plus d'une fois les Muses réunies avec les Graces. Madame Favart ne s'est point bornée à briller sur la scene par les talens de l'actrice, elle y joint ceux de l'Auteur. C'est à ce double titre qu'elle a recueilli les suffrages du public dans *Annette & Lubin*, dans *la Fête d'amour*, & dans quelques autres productions aussi ingénieuses que délicates. Si Sapho eût chanté aussi agréablement ses vers, jamais Phaon ne lui eût résisté.

Il paraît, au surplus, que les Pieces mêlées d'ariettes ont fait oublier les Pieces à Vaudeville. Pourquoi ne saurions-nous gagner d'un côté sans perdre de l'autre? Ces deux genres ont chacun leur agrément particulier. On s'est beaucoup élevé contre le plus nouveau. On a prétendu que ce mêlange d'ariettes & de dialogue par-

lé, n'était point naturel, & formait une disparate choquante. On peut avoir quelque raison; mais le raisonnement ne tiendra jamais contre le plaisir. Ce genre séduit ceux-mêmes qui le frondent. Il faut se prêter à l'illusion quand elle fait les premieres avances. Nos aïeux ne durent pas être moins surpris de voir pour la premiere fois Cadmus, Hercule, Roland, & tant d'autres héros, ne parler qu'en chantant, que nous d'entendre Lindor & Julien chanter & parler tour-à-tour. Ne proscrivons rien de ce qui peut nous plaire. Nous avons acquis deux nouveaux genres de spectacle inconnus à nos prédécesseurs. Conservons soigneusement l'un & l'autre. On aime à cultiver le champ dont on a augmenté son héritage.

LA MUSIQUE.

(8) PRESQUE toutes les Nations ont eu leur Musique. On nous a, toutefois, disputé l'avantage d'en avoir une: on a même osé dire que nous n'en aurions jamais. Il y a bien de l'humeur & de la prévention dans ce propos. Qu'on ait avancé que jusqu'à présent elle a mieux exprimé les sentimens doux & tendres, que les passions vives & fortes; que sa marche, trop grave, devrait être plus animée; qu'il ne faut plus prendre le récitatif de nos Opéra pour de la Musique; rien ne serait plus juste que ces assertions; rien ne l'est moins que celles de nos détracteurs ultramontains sur cette matiere.

La Musique existait en Italie avant que d'être apportée en France, mais il n'en faut pas con-

clure que jusqu'alors le Français ne chantait point. *Gallia cantate.* Quelques morceaux anciens, connus sous le nom de Noels, & les Pseaumes de Clément Marot, prouvent que dès le tems de François I il y avait en France une Musique notée. Il n'y eut d'Opéra que sous Louis XIV. Mais parce que l'ancienne Sophonisbe est la premiere Tragédie réguliere qu'on ait fait dans notre Langue, & le Menteur la premiere bonne Comédie, en conclurons-nous qu'avant Mairet & Corneille il n'y eut dans cette même Langue nulle autre sorte de Poésie? L'art s'est étendu & voilà tout. Le chant est si naturel à l'homme qu'on a chanté dans tous les pays de la terre, depuis le fond de la Laponie jusqu'au centre de l'Amérique, depuis le Masulipatan jusqu'au Monomotapa. Les principes de l'art ne sont ni développés, ni même connus chez la plûpart de ces Nations. Une aveugle routine, le pur instinct les dirige dans leurs productions musicales; mais, enfin, c'est du chant & quelquefois un chant très-agréable. Ainsi la mélodie est de tous les climats. Quant à l'harmonie elle a été portée plus loin dans quelques-uns que dans d'autres. L'Italie & la France paraissaient jouir exclusivement de cet avantage; l'Allemagne le leur dispute aujourd'hui. Ses Musiciens nous prouvent que le génie est de tous les pays, & que l'art pour se perfectionner n'a besoin que des secours du génie.

Avant que Lully eût donné des Opéra on chantait les petits airs de Lambert; on les a même encore chantés depuis. C'est Lambert qui le premier a saisi ces tours de chant & d'expression qui constituent, en partie, notre Musique vocale. Il en est, à cet égard, l'instituteur; Lully n'a fait que le suivre & l'imiter. Or, Lambert était Français; il n'avait point voyagé en Italie; il

n'était éleve d'aucun Italien. Pourquoi donc attribuer à cette nation la gloire d'avoir créé notre Muſique? Paſſe encore pour notre Opéra; mais, du moins, faudra-t-il ajouter que ce prétendu fils a bien augmenté le domaine qu'il reçut de ſa mere.

Lully, d'ailleurs, vint en France très-jeune. Il eut le tems de ſe plier au goût national. Il paraît, ſur-tout, avoir ſinguliérement étudié le génie & la proſodie de notre Langue. Son récitatif prouve qu'il connaiſſait l'une & l'autre. Il rend preſque toujours l'expreſſion du Poëte; ſouvent même il y ajoute; mais il exprime beaucoup mieux qu'il ne peint. Les grands tableaux ſont rares dans ſes Opéra, quoique le Poëte lui en ait ſouvent fourni la matiere. Lully n'a point aſſez fait uſage du *chromatique*, de cette heureuſe complication de ſons qui peint à l'eſprit & qui étonne l'oreille. J'en citerai pour exemple l'invocation magique de Medée dans l'Opéra de *Théſée*; la peinture qu'elle-même y fait de ſes crimes; quelques autres morceaux de même genre. C'était le cas de déployer toutes les reſſources d'une harmonie ſombre, d'y jetter ces coups de force que la mélodie ſeule ne peut produire. Lully ne l'a point fait. On dit, pour le juſtifier, qu'il manquait d'inſtrumens, & que le défaut de moyens l'a ſeul empêché de remplir ſon objet. Rameau trouvait, à peu près, les mêmes obſtacles à vaincre; il en triompha. Il créa des Muſiciens en leur donnant de la Muſique à exécuter. Ce ne ſont jamais les coopérateurs ſubalternes qui retardent le progrès des Arts; il ne faut qu'un homme de génie pour le hâter & pour donner le mouvement à tous les reſſorts qui y contribuent.

Toutes les ouvertures, toutes les ſymphonies des Opéra de Lully ſe reſſemblent. C'eſt toujours

le même tour, la même marche Avouons, cependant, que toute faible qu'eſt chez lui la Muſique inſtrumentale, il doit être enviſagé comme l'inſtituteur de ce genre parmi nous. C'eſt lui qui, le premier, dans les airs de violon a fait chanter toutes les parties avec un agrément preſque égal. Auparavant on ne conſidérait que le chant de deſſus; la baſſe & les autres parties n'étaient regardées que comme un ſimple accompagnement. Lully fit encore d'autres innovations, telles que l'uſage avantageux des diſſonances: en un mot, il donna à ce genre une conſiſtance qu'il n'avait pas encore. Il découvrit la mine; mais il n'en tira pas ce qu'elle renfermait de plus précieux.

Ses premiers ſucceſſeurs n'en firent jamais plus; & en firent ſouvent moins. Au lieu de prendre le pas ſur Lully, ils ſe traînerent à ſa ſuite. On leur ſut même gré de n'avoir pas oſé davantage. En France, toute innovation dans les Arts eſt dangereuſe pour celui qui oſe la riſquer. La route tracée nous ſemble toujours la meilleure, la ſeule qu'on doive ſuivre. De-là, tous ces dégoûts qu'éprouve l'homme de génie qui veut briſer de ridicules entraves. Il triomphe à la fin; mais il a fallu combattre long-tems; & long-tems même après on a peine à lui pardonner ſon triomphe.

Lully eut pour éleves deux de ſes fils & le Muſicien Colaſſe. On ne parle plus des deux premiers (Louis & Jean Lully); & l'on ne ſe ſouvient du troiſieme que parce qu'il a mis en Muſique le beau Poëme de *Thétis & Pélée*. Cette Muſique a été refaite par un amateur plein de talent & de goût: mais il a conſervé la ſublime invocation des Prêtres du Deſtin, telle que le premier Auteur l'avait compoſée. On pourrait effectivement regarder Colaſſe comme un grand

Muſicien s'il eût produit beaucoup de pareils morceaux.

Campra & Deſtouches qui vinrent après ne s'écarterent point des routes battues. Ils ne croyaient pas pouvoir mieux faire, & le public le croyait comme eux. *Campra* eſt noble & grave dans ſon chant; mais cette gravité ſoutenue dégénere en froideur. Il a peu connu les Graces & il atteint rarement juſqu'à l'énergie. *Omphale* & *Tancrede* ſont ſes deux meilleurs ouvrages. Ce dernier Poëme, ſur-tout, lui offrait la matiere d'une heureuſe variété. Elle exiſte & dans les caracteres & dans la maniere dont chaque perſonnage s'exprime. Toutefois, Campra les fait chanter d'une maniere uniforme; Iſmenor comme Argant, Clorinde comme Herminie, Tancrede comme tous les autres. C'eſt un tableau qui manque d'effet, & qui en était le plus ſuſceptible.

Deſtouches eſt moins profond que Campra; mais il a plus de goût: ſes chants ſont plus gracieux. Il compoſa ſon meilleur ouvrage (la Paſtorale *d'Iſſé*) ſans ſavoir la compoſition. Il l'apprit, & ne fit plus rien que d'inférieur à ce coup d'eſſai. Il arrive ſouvent que l'étude ſcrupuleuſe des regles gêne & réfroidit le génie. On ſacrifie les grands traits à l'obſervation des petits préceptes. Les regles ſont comme les loix, elles n'ont pas tout prévu. Il faut ſavoir les étendre & les interpréter à propos.

D'autres émules, tels que Deſmarets, Charpentier, Marais, qui mérite en particulier quelque diſtinction, ſe montrerent auſſi dans la même carriere; mais ils ne combattirent qu'avec les mêmes armes. Mouret joignit au chant le plus gracieux un caractere de compoſition plus pittoreſque, plus ſaillant que tous ſes prédéceſſeurs.

Enfin, Rameau parut, & guidé par son génie il prit un essor jusques-là ignoré. La prévention ne l'arrêta point ; mais elle le poursuivit. On lit encore avec indignation ces vers d'un grand Poëte, vers aussi peu dignes de l'Auteur que du sujet.

Distilateur d'accords barroques
Dont nos idiots sont férus,
Chez les Thraces & les Iroques
Portez vos Opéras bourrus.

Qui croirait que c'est Rousseau qui déchire, & que c'est Rameau qui est déchiré ? Mouret en jugea mieux, & la jalousie lui fit perdre la tête. On l'enferma à Charanton où il ne cessait de répéter ce beau chœur de *Castor* :

Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre.

Mouret avait mis trop de goût dans ses Opéra pour ne pas sentir combien Rameau lui était supérieur en génie. Rameau en avait trop lui-même pour s'en tenir à de vieilles pratiques monotones, restraintes & usées. Il fit prendre à la Musique un caractere nouveau, une marche nouvelle. Presque tous les grands tableaux avaient été manqués par ses prédécesseurs. Il y jetta une énergie digne du pinceau de Michel-Ange. Il emprunta aussi tour-à-tour celui de Rubens & de l'Albane. On sait l'effet pathétique & terrible que produit ce beau morceau de *Castor*.

Tristes apprêts, &c.

On connaît l'acte sublime des Enfers dans *Zo-*

roaſtre, & celui des Champs Eliſées dans ce même Opéra de *Caſtor* déja cité. Jamais contraſte ne fut plus frappant. D'autre part quelle élévation dans l'acte des *Incas*, & dans la harangue de Tirtée ! Quel agrément, quelle ſimplicité piquante & délicieuſe dans l'acte des *Sauvages!* Rameau a ſu deſcendre juſqu'à la Bergerie dans celui d'Eglé des talens Lyriques ; il a ſu être comique & pittoreſque dans *Platée*.

En un mot il a pris, tour-à-tour, les pinceaux les plus différens, les plus oppoſés. On aurait peine à croire que ces divers morceaux fuſſent de la même main. Il eſt vrai, cependant, que Rameau était capable de porter encore plus loin notre Muſique vocale. Il y était entraîné par ſon génie & ſes réflexions ; mais il entrevoyait bien des obſtacles. C'eſt le public, ce ſont les fanatiques ſectateurs de tout ce qui eſt paſſé en uſage, qui l'ont forcé de reſtraindre l'eſſor qu'il pouvait prendre. Ce qui ne s'eſt point fait ne doit pas ſe faire ; on a bien ſu plaire ſans recourir à ces nouveaux moyens. C'eſt ainſi que raiſonne le préjugé, & trop ſouvent il décourage l'Artiſte, il retarde le progrès des Arts.

Il eſt un point, toutefois, ſur lequel Rameau a réuni, a captivé tous les ſuffrages. C'eſt dans ſes ſymphonies & ſes airs de danſe. Quelle force ! quel agrément ! quelle variété ! On ne ſe laſſe point de les entendre parmi nous ; on les exécute ſur preſque tous les théatres de l'Europe. Les Italiens, eux-mêmes, les ont adoptés. Un détracteur de Rameau & de tous les beaux Arts, prétend que les Italiens n'empruntent nos airs de danſe que parce qu'ils dédaignent d'en compoſer. J'aimerais autant qu'on fît dire aux habitans du Nord qu'ils ne boivent nos excellens vins que parce qu'ils dédaignent de cultiver la vigne.

C'eſt peu d'avoir étendu la ſphere de notre Muſique, Rameau a développé les vrais principes de cet Art. Il a fait une ſcience de ce qui n'était, auparavant, qu'une routine arbitraire. Avant lui nos Muſiciens faiſaient quelques bonnes choſes, comme le fameux Menuiſier de Nevers fit des vers très-paſſables ſans avoir jamais ſu lire. La baſſe fondamentale que Rameau a découverte, eſt pour le compoſiteur une bouſſole imperturbable. Il marche ſans embarras, il arrive ſans aucune mépriſe. Les écrits de cet Auteur célebre manquent, ſouvent, il eſt vrai, de cette clarté ſi néceſſaire aux ouvrages de toute eſpece, particuliérement à ceux qui ont pour objet l'inſtruction. Ses principes ſont hériſſés de calculs & de termes ſcientifiques : en un mot, il a plutôt écrit en ſavant qu'en Artiſte, & pour les Savans que pour les Artiſtes : mais ſes principes n'en ſont pas moins vrais ; il n'en eſt pas moins légiſlateur dans cette partie. Son *Code* muſical fera toujours autorité. On y puiſera d'excellens préceptes en même tems que ſes Opéra fourniront encore de meilleurs exemples.

Ceux qu'a donné M. Mondonville dans *le Carnaval du Parnaſſe*, dans *Titon & l'Aurore*, & dans la Paſtorale de *Daphnis & Alcimadure*, ſont honneur à ſon génie. Ils n'en ſont pas moins au tact ſûr, au goût exquis dont il a donné mille preuves. On ne peut porter plus loin le goût du chant, ni le talent de mettre le chanteur à ſon aiſe. Le public n'a point rendu juſtice à ſon *Théſée* ; mais les vrais connoiſſeurs ont ſenti combien la prévention rendait quelquefois le public injuſte.

On a remarqué dans les grands Opéra de M. Dauvergne, & en particulier dans celui *d'Hercule mourant*, une Muſique auſſi ſavante, auſſi énergique, auſſi mâle, qu'elle eſt ingénieuſe, légere

& piquante dans *les Troqueurs*, Opéra bouffon, le germe d'une infinité d'autres. J'ai cru, cependant, appercevoir que M. Dauvergne contraignait quelquefois son génie. Son goût paraît l'entraîner vers le genre Italien. Peut-être n'y aurait-il aucun mal d'adopter jusqu'à un certain point, même dans nos grands Opéra, la Musique ultramontaine, comme il pourrait être avantageux aux Italiens d'adopter quelquefois la nôtre.

Ce mêlange intelligent a été accueilli & reconnu dans *Silvie*. Plus on a revu cet Opéra, plus on l'a goûté. Le génie, le talent & le goût ont présidé à cet ouvrage.

L'Auteur *d'Ernelinde* enchérit encore sur ce qu'on avait osé. Sa Musique pittoresque & saillante offre, en même tems, des morceaux profonds & sublimes. On l'accuse d'avoir quelquefois passé le but. En tout cas, c'est prouver qu'il peut l'atteindre.

Le succès *d'Aline* fait attendre de nouveaux efforts de son Auteur. Il ne s'est jamais démenti quant à l'attrait du chant, & il a prouvé dans plus d'une occasion qu'il entendait les effets.

Ainsi, tout annonce qu'il s'est fait une heureuse révolution dans notre Musique vocale. Rien ne borne plus le progrès des Arts qu'un respect outré pour d'anciennes pratiques. La nature n'arrive à ses fins que par degrés, & l'art est lui-même assujetti à cette marche. Lully aura toujours l'avantage d'avoir donné une premiere consistance à notre Musique: Rameau de l'avoir perfectionnée dans ce qui constitue l'harmonie & les grands effets. Il restait à donner plus d'activité à notre mélodie. On a franchi ce dernier pas, & c'était le plus hasardeux. Nous avons longtems imité cet Ephore de Sparte qui empêcha

Terpandre d'ajouter une ſeptieme corde à ſa lyre.

Je paſſe à un genre qui depuis quelques années s'eſt fort accrédité en France & qui nous vient d'Italie. C'eſt l'Opéra Comique & Boufon. Il en eſt de ces querelles qui diviſent la Littérature & les Arts, comme de certaines guerres civiles qui tournent au profit de la liberté. On a combattu long-tems, parmi nous, pour & contre ce nouveau genre de Muſique, & on a fini par l'applaudir généralement. C'eſt un fruit étranger qu'on a rendu propre à notre climat. M. Dauvergne avait donné le ſignal dans *les Troqueurs*. MM. *Duni*, *Philidor* & *Monſigni*, ont dignement répondu à ce ſignal. Tous trois ont mérité de grands ſuccès, & ce qui n'eſt pas moins remarquable, tous trois ont un caractere qui leur eſt propre.

On reconnaît dans les ouvrages de M. Duni l'Artiſte & l'homme de goût. Un grand nombre de ſes morceaux détachés s'exécutent dans les concerts, avec les mêmes applaudiſſemens qu'au théatre. Il n'eſt, peut-être, pas toujours de la même force dans les morceaux compoſés, tels que *les Quatuor* & même *les Trio*. Mais quelle beauté de chant! Quelle vérité d'expreſſion dans la fameuſe ariette de *l'Iſle des Foux*!

Je ſuis un pauvre miſérable, &c.

Quel agrément, quelle fineſſe dans toute la piece du *Peintre amoureux de ſon modele!* M. Duni n'en a même donné aucune qui ne faſſe honneur à ſes talens, quoique le ſuccès n'en ait pas toujours été également heureux.

M. Philidor, à qui les ſuccès brillans ſont ſi familiers, paraît peu fait pour en avoir de me-

diocres. Il doit pleinement réuſſir, ou tomber; alternative qui ſemble annexée au génie. Sa Muſique eſt ſavante, pleine de force & fertile en tableaux. La maniere dont il traite les ſujets purement pittoreſques, & certains morceaux de chant répandus dans ſes différens ouvrages, annoncent qu'il poſſede également le gracieux & le naïf. Qui a le plus eſt ſuppoſé avoir le moins.

On ne reprochera certainement pas à M. de Monſigny de négliger le chant. Il en met partout. Il eſt naïf, léger, tendre, voluptueux même, quand il faut l'être. Il ſait allier le goût Italien au goût Français, & s'eſt fait, par ce moyen, un genre qui lui appartient; genre qui doit néceſſairement plaire, ſur-tout en France. Peu de Muſiciens ont vu leurs airs auſſi généralement chantés dans le public & le particulier, que le ſont aujourd'hui ceux de cet Auteur. C'eſt qu'ils ſont faciles, ſans être d'un genre commun. Ils intéreſſent l'auditoire & ne fatiguent point le chanteur. Tels ſont, en particulier, le Rondeau *du Cadi dupé*:

Tout me dit que Lindor, &c.

La Romance de *On ne s'aviſe jamais de tout*,

Juſques dans la moindre choſe, &c.

Tant d'autres morceaux également connus, également goûtés, également dignes de l'être.

Je pourrais joindre encore ici d'autres noms. M. Alexandre dans la Muſique de *Georget & Georgette*, & dans pluſieurs de ſes ouvrages, a ſatisfait les connoiſſeurs par la délicateſſe, la vérité & le goût de ſon chant. M. Laruette, dans la Muſique *du Médecin d'Amour*, a prouvé qu'il joignait les talens de l'Artiſte à ceux de l'Acteur.

Le seul reproche qu'on ait fait à MM. Gossec & Rodolphe, est d'avoir donné plus que n'exigeait la scene Lyri-Comique. Leur génie semble leur indiquer un plus vaste théatre. On vient d'applaudir au coup d'essai de M. Grétry, dans *le Huron*. Un début aussi heureux promet encore de plus grands succès pour l'avenir.

Ce genre de Musique est pour nous une acquisition nouvelle, digne d'être conservée. Tout genre est bon, excepté l'ennuyeux, dit un Auteur célebre. Mais combien de fois on s'est ennuyé par système, & refusé à des amusemens que ce faux système n'admettait pas!

LA FABLE.

(9) ON a peint Vesta couverte d'un voile : il faudrait peindre ainsi la vérité. Elle a besoin de se voiler pour être accueillie. De-là nous vient l'Apologue. Il n'est pas bien décidé qu'Esope en soit l'inventeur, ni même qu'Esope ait existé; mais les Fables qu'on lui attribue sont le plus ancien modele qui nous reste en ce genre. C'est la source où Phedre a puisé. C'est dans cette même source que puisa, en partie, notre inimitable la Fontaine. Il emprunta d'Esope & de Phedre; mais il ne se modéla ni sur l'un ni sur l'autre. Ses beautés lui sont propres. Une naïveté piquante & assaisonnée, un tour d'expression toujours simple & toujours imprévu; de la Philosophie sans prétention; des graces sans nul apprêt; en un mot, un certain charme que la lecture de ses ouvrages fait mieux éprouver qu'on ne peut le définir: tel est la Fontaine. On sait qu'il

qu'il s'essaya d'abord dans un genre de Poésie qui n'était pas le sien. Patru, que les plus beaux génies du tems consultaient, essaya de le détourner du nouveau genre qu'il allait choisir. Il ne croyait pas que notre Langue pût s'y prêter. Il ne jugeait du mérite d'une Fable que d'après celles de Phedre, inimitables, en effet, dans notre Langue par leur brièveté. C'est ce même Patru qui, par des raisons à-peu-près semblables, voulut détourner Boileau d'entreprendre l'Art Poétique. Heureusement la Fontaine & Despréaux n'en crurent que leur génie, & il en résulta des chefs-d'œuvres. Ce double exemple peut être utile aux Auteurs qui demandent conseil, & aux amateurs qu'ils consultent. L'homme éclairé, l'homme de goût, peut juger, après coup, des opérations du génie; mais non juger d'avance de ce qu'il peut opérer.

On a reproché à la Fontaine de n'avoir jamais brodé que sur le canevas d'autrui. C'est la raison qu'alléguait Boileau pour s'excuser de n'avoir fait nulle mention de cet homme illustre dans son Art Poétique; mais cette raison est illusoire. La Fontaine a tiré ses meilleures Fables de son propre fond. Témoin *les deux Pigeons*, *les Animaux malades de la peste*, tant d'autres. Qu'importe, après tout, qu'Esope ait fait parler avant lui le loup & l'agneau? Les a-t-il fait parler comme lui?

La Fontaine eut de son vivant même divers imitateurs. Le Noble, qui a tant écrit & sur tant de matieres différentes, composa aussi des Fables dont le style est assez rapide; mais il manque de grace & de naïveté. Richer mit dans les siennes des agrémens relatifs au genre, de la variété jointe à un heureux naturel. On le surnomma le nouveau la Fontaine. C'était en

admettre deux ; mais on a depuis rectifié ce calcul.

Un défi de société fit aussi entrer la Mothe dans cette carriere. Il paria, dit-on, qu'il composerait jusqu'à cent Fables. C'était parier gros jeu. Il n'importe pas d'examiner si la centaine s'y trouve ; mais combien parmi ce nombre il s'en rencontre qui soient dignes d'être comptées. Elles en forment la moindre partie. La Mothe, dans ses Fables, est plutôt Métaphysicien que Peintre & narrateur. Il met du raisonnement & de la subtilité où il faudrait des images & du naturel. Il appelle une rave un *Phénomene potager*, un cadran un *Greffier solaire*. Il fait voyager ensemble *Dom Jugement*, *Dame Mémoire*, & *Demoiselle Imagination*. Est-ce là du bel esprit ? est-ce même de l'esprit ? Toutes ses Fables, au reste, ne sont pas sur ce mauvais ton. Il en est plusieurs qui méritent l'estime des connoisseurs & qui ne peuvent manquer de l'obtenir.

Ce genre n'offre pas à l'imagination les mêmes ressources que le genre Dramatique. Il est infiniment plus borné dans ses moyens. Ces obstacles n'ont point arrêté M. l'Abbé Aubert. Sans s'éloigner du ton naturel qu'exige l'Apologue, il éleve le ton de ce Poëme. Il y jette un tour philosophique & moral qui n'exclut ni l'agrément, ni la naïveté. On a distingué ses Fables de toutes celles qui ont paru de nos jours, & c'est le plus grand succès que puisse aujourd'hui se promettre un Fabuliste.

M. Pesselier avait de son côté recueilli quelques fruits agréables dans le Verger d'Esope. Quelques autres Fabulistes n'y ont pas non plus pénétré envain. On pourra même, de tems à autre, y faire quelques incursions utiles : mais la

récolte ne sera jamais fort abondante. Plus d'un côteau, fertile autrefois, n'est plus aujourd'hui qu'un rocher aride & stérile.

Le Conte en Vers, l'Epigramme, le Madrigal, l'Epitaphe & l'Inscription.

(10) Il est difficile de bien narrer en vers &, sur-tout, d'y narrer agréablement. Tel est, cependant, le premier devoir du conteur. Il doit moins afficher l'esprit qu'une sorte de naïveté piquante & qui part moins de l'esprit que du génie. Il faut qu'un Conte soit ingénu plutôt qu'ingénieux, a dit l'Auteur du *Spectacle des beaux Arts* (a); ouvrage dont le commencement fait désirer la suite. Le Conte en vers ne paraît pas avoir été connu des Grecs. Il ne l'a même été que fort tard chez les Romains; si ce n'est qu'on veuille appeller Contes certaines épigrammes de Catule & de Martial. Pétrone fut le premier qui lui donna l'étendue convenable. Bocace & l'Arioste y ont également réussi chez les Italiens. Mais tous ont été surpassés par notre célebre la Fontaine. Il est inimitable lorsqu'il paraît les imiter le plus. Quelle piquante ingénuité! Quel heureux naturel! Pourquoi ce genre si agréable est-il presque toujours si dangereux! Rendons, cependant, justice à la Fontaine. Il a couvert ses tableaux trop licencieux d'une gaze qui en amortit l'effet tranchant. Il égaie l'imagination plutôt qu'il ne

(a) M. de la Combe.

la séduit. L'esprit est contraint de sourire; mais rarement le cœur est attaqué.

Vergier, imitateur de la Fontaine, l'imite quelquefois assez bien; mais, pour l'ordinaire, il est moins gasé. C'est qu'il est plus facile, en pareil cas, de mettre sous les yeux certains objets que de les faire seulement entrevoir.

On ne citera ici Grécourt que pour le blâmer. Il a beaucoup de feu, d'esprit & de précision; mais il est plus licencieux qu'intéressant, plus débauché que voluptueux.

Il est peu de nos Poëtes à qui il ne soit échappé quelque historiette en vers. Ce genre n'est donc pas abandonné. Cependant il est borné par lui-même, à moins qu'on ne s'éloigne des routes battues. On en peut trouver d'autres comme le prouvent *le Kaïmac* de Senneçai, *la nouvelle Eve* du P. du Cerceau, *le Requin* de M. Pyron, &c. Il faut regarder aussi comme un des meilleurs Contes qui aient jamais été faits, celui de *Tithon & l'Aurore*, ou *le Rajeunissement inutile* par M. de Moncrif. Tout y est piquant, voluptueux & délicat. Le ton du style & le tour des vers y répondent à l'agrément du sujet, & nul sujet ne pouvait être plus agréable.

M. de Voltaire, qui a écrit dans tous les genres, n'a pas oublié celui du Conte. Ceux qu'il nous a donnés sous le nom d'un Auteur qu'un tel présent eût fort enrichi, indiquent eux-mêmes celui à qui l'on doit les attribuer. Presque tous ont un caractere original, & le ton qui y regne décele un Ecrivain fort supérieur au sujet qu'il traite.

On reste inférieur à ses modeles, même en parvenant à les égaler. C'est ce que doivent se dire les serviles imitateurs de la Fontaine. Ils n'espérent pas, sans doute, le surpasser jamais. Que faire donc? Chercher d'autres moyens; re-

gagner du côté de l'intérêt & du sentiment ce que nous n'emprunterons plus de la volupté licencieuse. Je prévois que la nécessité nous conduira insensiblement à cette réforme. Nous deviendrons sages, parce qu'il ne nous restera que la seule ressource de l'être.

Passons à l'Epigramme, qui elle-même est souvent un Conte abrégé. Nous en avons une foule dont les moindres valent mieux que la meilleure de *l'Anthologie* des Grecs. On sait qu'ils ont peu réussi dans ce genre, cultivé plus avantageusement par les Romains. Nos vieux Poëtes, & en particulier Marot, ont aiguisé avec succès la pointe de l'Epigramme. Nos Modernes les ont encore surpassés. La plûpart n'ont traité l'Epigramme que par occasion; d'autres en ont fait leur capital. On en compte plusieurs centaines du Chevalier de Cailly; mais celles qui méritent d'être citées se réduisent à un petit nombre. Le caractere de cet Auteur est l'aisance & le naturel dans l'expression. Il y joint aussi quelquefois la finesse de la pensée. En voici des exemples.

Je veux mourir, disait Silvie,
Avecque ma virginité.
C'est grand dommage, en vérité,
Que cette charmante Beauté
Veuille sitôt perdre la vie.

Autre sur la mort d'un Ecclésiastique puissant & détesté.

Je sais bien qu'un homme d'Eglise
Qu'on redoutait fort en ce lieu
Vient de rendre son ame à Dieu;
Mais je ne sais si Dieu la prise.

Gombaut qui, de son tems, eut beaucoup de réputation, n'en méritait guere que par ses Epigrammes. Elles sont, en général, très-vives par le tour, la pensée & l'expression. Voici comment il parlait d'une belle personne peu spirituelle.

Cette Beauté, pour tout défaut,
A l'air d'une bonté niaise.
Elle n'est pas assez mauvaise
Pour être bonne comme il faut.

Il écrivait à une Dame au sujet d'un grand parleur.

Si l'on vous croit, bouche de rose,
Lysandre parle bien, nul ne peut l'égaler.
Il devrait bien savoir parler;
Il ne fait jamais autre chose.

Il caractérisait ainsi la bonté de certaine Veuve.

Son beau-frere est son favori:
Par-tout il la suit à la trace.
Cloris aima tant son mari
Qu'elle en aime toute la race.

L'esprit du Français, fertile en saillies, a multiplié le nombre des Epigrammes. Il n'est aucun de nos Auteurs qui ne s'y soit plus ou moins exercé. On connaît ces quatre vers de Corneille sur la mort du Cardinal de Richelieu.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Racine eût encore mieux réuſſi dans l'Epigramme. On peut en juger par celle qu'il fit contre le Clerc & Coras. Elle eſt fort ſupérieure à toutes celles du ſatirique Deſpréaux, qui, à bien des égards, eſt l'Horace Français; mais qui n'en fut jamais le Martial. On aime la piquante ingénuité de cette autre attribuée à Maucroix.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe;
Mais, toutefois, ne preſſons rien.
Prendre femme eſt étrange choſe.
Il y faut penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

Mais nul n'a porté auſſi loin ce genre que notre célebre Rouſſeau. Le tour, la meſure & l'arrangement des vers qu'il emploie dans ſes Epigrammes, aiguiſent encore le piquant de la penſée qui les termine.

Exemple.

Un Maquignon de la ville du Mans
Chez un Evêque était venu conclure
Certain marché de chevaux Bas-Normands
Que l'homme ſaint louait outre meſure.
Vois-tu ces crins? Vois-tu cette encolure?
Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.
Turcs! Monſeigneur? à d'autres. Je vous jure
Qu'ils ſont chrétiens ainſi que vous & moi.

C'eſt un Metre qui ſemble fait exprès pour cette ſorte de Poëme. On ne doit pas diſſimuler que Rouſſeau abuſa ſouvent du genre; mais il a une foule d'Epigrammes que tout le monde

peut lire & que tout Ecrivain doit prendre pour modeles.

Nous sommes encore plus riches en Madrigaux. L'Amour & la Galanterie en feront toujours parmi nous une source inépuisable. On peut dire que le Madrigal est frere de l'Epigramme ; avec cette différence que le frere est plus doux & plus tendre que la sœur. On redoute l'une : on fait accueil à l'autre. C'est encore un genre devenu commun à presque tous nos Poëtes. Parmi ceux qui s'en occuperent le plus dans le dernier siecle, on distingue la Sabliere & Montreuil. On remarque dans ceux du premier une aisance & une délicatesse qui font le vrai charme de ce petit Poëme. Voici comment il questionnait sa Maîtresse.

Dans cet heureux séjour, où tout plaisir abonde,
Et parmi tant de soupirans,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens
Ne quittez-vous point tout le monde ?
N'êtes-vous point rêveuse & triste quelquefois ?
De nos rochers & de nos bois
N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures ?
Et, de votre côté, sensible à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heures
Comme je passe tout le jour ?

Montreuil est plus brillant, plus subtil dans la pensée & l'expression. Presque tous ses Madrigaux tiennent de l'Epigramme.

Ne me demandez pas, Silvie,
Quel est le mal que je ressens.
C'est un mal que j'aurai tout le tems de ma vie ;
Mais je ne l'aurai pas long-tems.

Rien

Rien de plus agréable que l'impromptu qu'il fit en visitant les Petites-Maisons.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux
Vous me raillez aussi-bien qu'eux :
Mais je leur porte envie & je n'en saurais rire.
Ah ! Madame, qu'ils sont heureux !
Il leur est permis de tout dire.

Presque tout le monde sait que Saint-Pavin n'était pas dévot ; mais tout le monde ne sait pas qu'il fut un des Poëtes les plus agréables du dernier siecle. On pourrait citer de lui des morceaux assez étendus. On se bornera ici à ce Madrigal.

Iris ne dort ni nuit ni jour ;
Incessamment elle soupire :
Cependant ce n'est point d'amour,
Qui de tous les maux est le pire.
Ceux qu'elle a l'ont mise si bas
Que je la plains & les partage.
De celui seul qu'elle n'a pas
Hélas ! je souffre davantage.

On connaît le Madrigal charmant que Lainez fit pour Madame Defontaine Martel.

Le tendre Apelle un jour, dans ces jeux si vantés
Qu'Athenes célébrait en l'honneur de Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés ;
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Hélas ! s'il avait vu l'adorable Martel,
Il n'en aurait employé qu'une.

Ovide osa, dit-on, porter ses vœux jusqu'à Julie, fille d'Auguste. Je doute que la maniere

dont il se déclara eût rien d'aussi ingénieux que ces vers faits par notre Virgile.

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge.
Cette nuit dans l'erreur d'un songe
Au rang des Rois j'étais monté.
Je vous aimais alors, & j'osais vous le dire.
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon Empire.

Une femme célebre par ses charmes fit à un de nos esprits les plus délicats cette question: *Qu'est-ce que l'Amour?* Il lui répondit par ce Quatrain:

C'est un enfant, mon maître.
Il l'est du Berger & du Roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi;
Mais il est plus hardi peut-être.

De plus longues citations seraient superflues. Le Madrigal est la monnaie de tous nos beaux esprits, & les moins riches d'entre eux sont rarement dépourvus de cette monnaie.

L'Epitaphe, elle-même, a été cultivée en France avec succès. On en trouve une foule dans nos anciens Poëtes. Regnier & la Fontaine ont fait chacun la leur. Fieubet fit celle de Saint-Pavin qui ne peut être effacée par aucune autre.

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin:
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis, peut-être?
Pleure & ton sort & le sien.
Tu n'en fus pas? Pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

Saint-Pavin fit lui-même cette Epitaphe d'un fourbe qui s'attribuait un pere supposé.

Ci git un prodige du tems.
Sa naissance fut un mystere.
Tous les peres font leurs enfans ;
Cet enfant avait fait son pere.

Nous pourrions en citer beaucoup d'autres, tant sérieuses que plaisantes. Il n'est pas jusqu'aux Inscriptions qui ne soient enfin devenues un genre pour notre Poésie. Celles qui existent reclament contre l'abus de consacrer dans une Langue étrangere & morte des monumens élevés parmi nous & sous nos yeux. Cet usage, introduit par la nécessité, ne s'est depuis maintenu que par le pédantisme. On dirait que nous cherchons à perpétuer le souvenir de notre esclavage & du triomphe des Romains; que la France n'est encore qu'une Province de leur Empire, & que notre Langue n'a pas produit des chefs-d'œuvres égaux, souvent même supérieurs à tous ceux dont se glorifie la Langue Latine. Dira-t-on que la premiere a moins de précision & d'énergie que la seconde? Il existe mille preuves du contraire. J'en pourrais citer plusieurs, même en matiere d'Inscriptions. Je me bornerai à ce Distique fait par un de nos grands Poëtes pour être placé au bas d'une Statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voilà ton maître:
Il l'est, il le fut, ou doit l'être.

La suppression de ce vieil abus multipliera bientôt ces sortes d'exemples. Nous avons trop long-tems ressemblé à ce pédant qui ne voulait paraître que revêtu de la robe d'Aristote.

POESIES LEGERES.

(11) La Grece n'eut qu'un Anacréon, & Rome ne vit éclore dans le genre léger que certaines Poéſies d'Horace & de Catule. Nous ſommes beaucoup plus riches à cet égard que les Grecs & les Romains. Ces productions naiſſent en France comme les Palmiers en Syrie, ſans apprêt & ſans culture. Le dernier ſiecle nous en offre une ample moiſſon. Maynard fut le premier qui s'y diſtingua; c'eſt-à-dire, qu'il mit le premier dans ſes vers la douceur & l'harmonie que ce genre exige. Mais il eſt plus diſert que fécond, plus gracieux qu'animé. Ce fut dans ce même tems que parurent ces vers de Lingend[illegible]

Si c'eſt un crime de l'aimer
On n'en doit juſtement blâmer
Que les beautés qui ſont en elle.
La faute en eſt aux Dieux
Qui la firent ſi belle,
Et non pas à mes yeux.

On a fait depuis beaucoup de petits vers ſupérieurs à ceux-là, & qui ont moins fixé l'attention. Ce n'eſt guere que dans les tems de diſette qu'on ſent le prix de certains mets. Cette même diſette influa beaucoup ſur la réputation de Malleville, Ecrivain qui, d'ailleurs, a du naturel & de la délicateſſe. Il avait l'art d'ennoblir les ſujets les plus communs. On en jugera par ces vers que lui inſpira une belle mendiante.

Pieds nuds & toute échevelée,
Philis, en l'Avril de ſes jours,
Non moins belle que déſolée,
S'en va de porte en porte implorer du ſecours.

Quoi que tu puiſſes demander,
Tu l'obtiendras, je t'en aſſure,
Philis; tes yeux ſi beaux ont droit de commander
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

Qui voudrait réſiſter, réſiſterait envain
A l'effort de tes belles larmes.
Demander avec tant de charmes,
C'eſt demander les armes à la main.

Tu mêles tant d'attraits à tes moindres requêtes,
Que nos eſprits ſe ſentent émouvoir.
Et tu ſais bien moins recevoir
Que non pas faire des conquêtes.

. . . . . .

Les *ſoleils de tes yeux* dont la flamme eſt ſi claire,
La fraîcheur de ton tein, la douceur de tes traits,
Et tous les dons que nature t'a faits,
Obligeront la fortune à t'en faire.

. . . . . .

Tu fais la récolte en ta courſe,
Par la vertu de tes charmes vainqueurs.
Mais tu commences par les cœurs,
Et tu finis par la bourſe

On ſait que Malleville remporta le prix du ſonnet dans celui de la belle Matineuſe. Il ne lui a manqué pour le rendre parfait que ce qui manquait alors à notre Langue.

Il regne une ingénieuſe naïveté dans ce Dialogue de Dalibrai.

Damon à Daphné.

Baiſe, baiſe-moi tout à l'heure.
Depuis que j'ai quitté ces lieux,
Je le jure par tes beaux yeux,
J'ai fait aux champs longue demeure.

Daphné.

Pour te donner un baiſer, ſoit ;
La civilité me l'ordonne.

Damon.

Si la civilité le donne
C'eſt mon amour qui le reçoit,
Baiſe, baiſe, je te ſupplie,
Daphné veux-tu me refuſer ?

Daphné.

Ne viens-je pas de te baiſer ?
Quoi ? ſitôt mon baiſer s'oublie ?

Damon.

Que ton jugement ſe confond,
Ma Daphné, ſi tu peux le croire.
C'eſt pour avoir trop de mémoire
Que j'en demandais un ſecond.

Charleval, à qui on attribue quelques écrits plus ſérieux, eut auſſi en partage l'agrément & la délicateſſe des vers. Voici comment il parlait de l'amour à cinquante ans.

J'ai conſommé le tems des voluptés,
Et je rendrais mes amours indiſcrettes,

Si je croyais que de jeunes beautés
Prissent plaisir à de vieilles fleurettes,

A cinquante ans un galant est défait;
Cet âge veut une apparence grave.
Une maîtresse, enfin, n'est plus mon fait.
Il ne me faut, désormais, qu'une esclave.

Les doux souris, les regards obligeans,
Font grand plaisir à quiconque en profite.
Mais ces faveurs sont pour les jeunes gens;
C'est la jeunesse aussi qui les mérite.

L'intérêt seul qui pouvait m'animer
M'a fait souvent négliger mes entrées
Chez ces beautés qui, sans vouloir aimer,
Prennent plaisir, pourtant, d'être adorées.

Permettez-moi ce petit trait d'orgueil:
Chez l'Enjouée & chez la Sérieuse
Mon entretien a trouvé de l'accueil,
Et n'a jamais lassé de Précieuse.

Je n'oserais dire qu'on m'ait aimé;
Je dirais trop: mais, sans que je me flate,
J'étais charmant lorsque j'étais charmé,
Et pour l'amour j'ai l'ame délicate.

. . . . . .

Charmante Iris, toute chose prend fin,
Mais ce *penser* ne doit point nous abattre.
Il faut, par art, échapper au chagrin,
Quand par la force on ne peut le combattre.

Charleval a traduit quelques-unes des plus agréables Poësies d'Horace, entre autres cette Ode si fameuse: *Donec gratus eram*, &c. On retrouve dans la traduction tout le naturel & toute la délicatesse de l'original. On attribue aussi

à cet Auteur ce Quatrain adreſſé à Madame Scarron, ſi célebre depuis ſous un nom différent.

Bien ſouvent l'amitié s'enflâme,
Et je ſens qu'il eſt mal-aiſé
Que l'ami d'une belle Dame
Ne ſoit un Amant déguiſé.

Voiture, qui fit les délices de ſon ſiecle, eſt peu cité dans le nôtre. C'était un très-bel eſprit; mais cette prétention n'eſt pas moins affichée dans ſes ouvrages que celle d'être l'amant des plus belles femmes ne le fut dans ſa conduite. Il était dans ſes intrigues plus galant que paſſionné: il eſt dans ſes écrits plus ingénieux que tendre. Par-tout il met de l'enjouement; & lorſqu'il a voulu être ſérieux, il a paru triſte. Sa proſe eſt plus travaillée que ſes vers; mais il eſt en général plus fort de penſée & d'expreſſion dans ſes vers que dans ſa proſe. Son Epître au Grand Condé eſt admirable d'un bout à l'autre. C'eſt dans cette Epître où il dit ſi agréablement:

Nous autres faiſeurs de chanſons,
De Phébus ſacrés nourriſſons,
Peu priſés au ſiecle où nous ſommes;
Nous vendrions bien mieux nos ſons
S'ils faiſaient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.

Il regne un ſentiment délicat dans ſon fameux Sonnet *d'Uranie*. On ſait qu'il partagea toute la Cour entre lui & le Sonnet de *Job*, par Benſerade. L'expreſſion dans l'un & dans l'autre eſt ſouvent vicieuſe; mais la célébrité qu'ils eurent m'oblige à les rappeller ici. On en jugera mieux combien il était alors plus facile d'être accueilli

que d'être aujourd'hui supporté. Voici le Sonnet de Voiture.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guérir ;
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeller ma liberté bannie.

Dès long-tems je connais sa rigueur infinie.
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'invite à la révolte & me promet secours.
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Il subsistait entre Voiture & Benserade une exacte rivalité de bel esprit. Tous deux fertiles en saillies ; tous deux trop amis des pointes. On croit, cependant, remarquer plus d'apprêt dans Voiture & plus de vivacité dans Benserade. Il tirait parti des moindres sujets ; il y trouvait toujours un côté plaisant & agréable. On est forcé d'admirer les ressources de son esprit dans ce grand nombre de vers qu'il fit pour les Ballets & les Carousels de la Cour. Chaque personnage y est toujours caractérisé par des allusions fines & piquantes. Je rappellerai son Sonnet de *Job* comme j'ai fait celui *d'Uranie*, & toujours par la même raison.

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connue :

Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyiez pas émue.

Vous verrez sa misère *nue*;
Ici lui-même se dépeint.
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes *souffrances*,
On voit *aller* des patiences
Plus loin que la sienne *n'alla*.

Car, s'il eut des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connais de plus misérables.

Il ne faut pas oublier un Ecrivain, peut-être encore plus original que les deux précédens. C'est Sarrasin. Il regne dans ses écrits un mêlange de profondeur & de légéreté, de saillie & de réflexion, qui les distingue & les caractérise. On sait par cœur le Sonnet qu'il fit sur la coquetterie *d'Eve*. Ses Stances sur celui de *Job* en sont une critique des plus ingénieuses. Il exhortait ainsi le Grand Condé à venir se reposer des fatigues de la guerre.

Enguien, délices de la Cour,
Sur ton chef éclatant de gloire,
Viens mêler le myrthe d'amour
A la palme de la victoire.

Ayant fait triompher les lis,
Et dompté l'orgueil d'Allemagne,
Viens commencer pour ta Philis
Une autre sorte de campagne.

Ne crains point de montrer au jour
L'excès de l'ardeur qui te brûle.

Ne sais-tu pas bien que l'amour
A fait un des travaux d'Hercule ?
. . . . .

Achille, beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour
Comme un enfant pour sa poupée.

O Dieux ! que Renaud me plaisait !
Dieux, qu'Armide avait bonne grace ;
Le Tasse s'en scandalisait ;
Mais je suis serviteur au Tasse.

Et nos Seigneurs les Amadis
Dont la Cour fut si triomphante,
Et qui tant joûterent jadis,
Furent-ils jamais sans Infante ?

Grand Duc, il n'y va rien du leur,
Et je le dis sans flaterie :
Tu les surpasses en valeur ;
Passe-les en galanterie.
. . . . .

A chanter ces tendres exploits
J'emploirais volontiers ma vie ;
Mais je n'ai qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Silvie.

Ce qui distingue Pavillon est une douceur, un naturel dans le tour & l'expression de ses vers qui en font aimer les négligences. Il est supérieur à Voiture & fut moins célebre. La différence des tems influe beaucoup sur la destinée des ouvrages d'esprit : leur multiplicité divise l'attention du lecteur. Son estime, dont il est rarement prodigue, se partage entre une foule

d'Ecrivains, & tout ce qui eſt diviſé s'affaiblit. Parmi les écrits de Pavillon, les Stances qu'il fit ſur la Hollande & le caractere de ſes habitans, ſont encore journellement citées. Il n'eſt perſonne qui ne voulût trouver ſouvent de pareilles relations de voyages.

Celui de Chapelle n'a rien perdu encore de ſa célébrité. C'eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre, & qui plus eſt, le premier qu'on ait fait dans ce genre. Bachaumont y eut, dit-on, quelque part. C'eſt, au reſte, la ſeule fois que ſon nom ſoit cité. Le génie de Chapelle ſe retrouve le même dans tous ſes ouvrages. C'eſt par-tout la même légéreté, le même agrément, la même facilité d'expreſſion, la même abondance d'idées, jointes à certaine tournure ſaillante & pittoreſque dont tout lecteur eſt néceſſairement frappé. Qui ne le ſerait de cette deſcription de la Sainte-Beaune? Les hommes, dit-il :

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit, avec apparence,
Que les ſaints eſprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de conſtance,
La Sainte a ſi ſouvent mouillé
Des larmes de ſa pénitence.
Mais ſi d'une adreſſe admirable
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le Démon, cauteleux & fin,
En a fait l'abord effroyable;
Sachant bien que le Pellerin
Se donnerait cent fois au Diable,
Et ſe damnerait en chemin.

Le ton du ſentiment n'était pas même inconnu à Chapelle. On en peut juger par ce morceau tiré du même voyage.

Sous un berceau, qu'amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main, qu'il portait à peine,
Grava ces vers sur un cyprès:
Hélas! que l'on serait heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toujours aimé de Sylvie,
L'on pouvait, toujours amoureux,
Avec elle passer la vie!

Ce Poëte fit un fréquent usage des rimes redoublées. On lui en attribue même l'origine. Elles produisent dans la plûpart de nos vers, sur-tout dans ceux de huit syllabes, une harmonie très-agréable, & ajoutent quelquefois à l'intérêt des pensées quand on n'abuse pas de ce moyen. Mais Chapelle a trop souvent sacrifié la précision à cette harmonie flatteuse.

Chaulieu, son élève, n'est pas plus châtié que lui dans ses vers; mais c'est une autre sorte de génie qui les a dictés. Il est plus Moraliste & plus Philosophe que son maître. Non que sa Philosophie ait rien de triste: c'est Epicure qui moralise à sa maniere. Il raisonne sur le plaisir & nous égaie, même en parlant de la goutte & de la vieillesse. Il est si moderne & si généralement connu, que toute citation devient inutile. Ceux qui voudront se rappeller encore mieux ce qu'il fut & comment il pensa, doivent relire l'Epître où il s'est peint lui-même. C'est le meilleur portrait qu'on puisse en tracer.

Ce Poëte eut pour émule & pour ami le Marquis de Lafare, qui ne devint Poëte qu'à l'âge de près de soixante ans. Ce fut à ce même âge que le devint Anacréon. Lafare a toute la déli-

cateſſe du Poëte Grec; mais ſes vers ſont plus négligés. Cependant ils plaiſent, comme une femme qui a des graces & de la beauté, plaît ſans nulle autre ſorte de parure.

Le talent du Marquis de Saint-Aulaire pour la Poéſie ne fut pas moins tardif à ſe développer. Il eſt ſurprenant que trois hommes qui ont ſi bien chanté l'amour ne l'aient célébré que dans un âge où l'on ceſſe de le reſſentir. On ſait qu'à plus de quatre-vingt-quinze ans le Marquis de Saint-Aulaire fit cet impromptu pour Madame la Ducheſſe du Maine qui voulait tirer de lui certain ſecret, & qui le qualifiait de ſon Apollon:

La Divinité qui s'amuſe
A me demander mon ſecret,
Si j'étais Apollon, ne ſerait point ma muſe:
Elle ſerait Thétis & le jour finirait.

L'ardeur pour ce genre de Poéſie s'affaiblit au bout de quelque tems. Le ſuccès des Odes de Rouſſeau, le goût que l'on prit pour les Sciences exactes, fit négliger ce qu'on appella dès-lors *les petits vers*. On voulut penſer, on négligea de ſentir. Quelques morceaux échappés à M. de Voltaire étaient cependant bien propres à ramener ce goût ſi naturel au Français. Ils prouvent que, pour l'ordinaire, quiconque a le plus a le moins. L'Auteur s'y montre fort ſupérieur à tous ceux qui juſqu'alors avaient le mieux réuſſi dans ce genre. C'eſt par-tout & du véritable eſprit, & une philoſophie que la gaieté aſſaiſonne: en un mot, une maniere de voir, de penſer & de peindre qui lui eſt propre. Les *Vous* & les *Toi*, l'Epître à Madame Fontaine Martel, *le Mondain*, ſa défenſe, tant d'autres morceaux du même ton & de la même main, ſuffiraient ſeuls pour aſſurer à leur Auteur une

très-grande réputation ; ils ne forment, toutefois, que la moindre partie de la sienne. C'est Apollon qui se joue avec la flûte de Pan tandis que sa lyre se repose.

L'Auteur *du Ververt* soutint la réputation que lui avait fait ce Poëme, par des Poésies détachées & pleines d'agrément. Elles réunissent la force des pensées à la richesse de l'expression. Peut-être même qu'un peu de profusion se mêle à cette richesse. On pourrait souvent s'exprimer avec plus de laconisme. A cela près, les termes sont toujours choisis, toujours propres. On dirait qu'ils se multiplient sous la plume du Poëte. C'est l'art d'exprimer à la fois une même chose de toutes les manieres dont elle peut être exprimée.

A peu près dans le même tems, un nouveau Poëte entrait avec éclat dans la même carriere. M. le C. de B..... prouva par de prompts succès que le talent supérieur a bientôt fixé les regards & vaincu la satiété. On admire dans toutes ses productions un coloris frais, onctueux, brillant ; par-tout c'est la nature animée, choisie, intéressante. Rien de contraint ni de négligé. Ailleurs on n'offre Erato que sous l'aspect d'une Nymphe, ou d'une Bergere. Ici c'est une Muse parée, mais qui réunit les charmes naturels de la Bergere & de la Nymphe.

On regrette que M. Bernard n'ait pas multiplié davantage ses productions légeres & délicates. On ne peut mieux saisir le ton de la nature & du sentiment. *L'Epître à Claudine* est un chef-d'œuvre de finesse & d'ingénuité.

M. le Comte de T..... éloigné d'une Cour dont il fit long-tems les délices, a soupiré comme Ovide ; mais ses plaintes sont plus intéressantes, & sur-tout moins rebattues que celles du Poëte Latin.

Un petit nombre de vers, mais tous marqués au coin du génie & du talent, assurent à M. de Saint-Lambert un rang distingué parmi nos Poëtes agréables. M. le Chevalier de B..... a débuté avec le même éclat, & tout ce qui lui échappe soutient parfaitement ce début.

On a regretté, avec raison, le jeune Desmahis, moissonné dans son printems où il faisait éclore des fleurs & des fruits.

D'autres Poëtes, encore très-jeunes pour la plûpart, joignent dans leurs vers la philosophie à l'enjouement. On aime le ton vif & cavalier qui regne dans certaines productions de M. Dorat; le sentiment qui distingue celles de M. d'Arnaud; les traits saillans & réfléchis des Epîtres de M. Barthe; le tour heureux des vers de M. Légier. Le Recueil de M. de Lalouptiere offre quantité de morceaux où l'on distingue par-tout un naturel orné, joint à l'art de rendre féconds les sujets par eux-mêmes les plus stériles.

Enfin, il est peu de nos Poëtes, connus par des ouvrages plus étendus, qui ne se soient exercés avec succès dans le genre agréable. Ce sont leurs tableaux de Chevalet. Ce genre n'est donc pas abandonné. Il a même acquis de nos jours; mais craignons qu'il ne dégénere. L'art porté à l'excès a gâté nos jardins: la fureur de raisonner gâtera notre Poésie. C'est peu d'argumenter, il faut peindre. C'est peu de vouloir instruire le Français; il exige, sur-tout, qu'on l'amuse.

Il faut des hochets pour tout âge, a dit le célebre Fontenelle. Mais la plus aimable partie de notre nation ne connaît guere que l'âge de l'enfance. Otez à cet enfant le hochet qui lui est propre pour lui en substituer un au-dessus de ses forces: il n'en fera nul usage; l'ennui le gagnera, & l'ennui est mortel pour les enfans.

POE-

POESIES MORALES.

(12) IL ne s'agit pas d'exclure entiérement de nos vers la Morale & la Philoſophie. Elles peuvent y figurer l'une & l'autre, mais toujours en raiſon du genre de l'ouvrage & du ton qu'exige ce genre. Celui de l'Epître & du Diſcours en eſt particuliérement ſuſceptible. Nous avons une foule de ces morceaux où la force des idées eſt jointe à la beauté des images. Telles ſont, en particulier, les Epîtres de Deſpréaux, bien ſupérieures à ſes Satires. Ces dernieres pourraient être, en général, plus philoſophiques. Elles ont même perdu aujourd'hui une partie des agrémens que leur prêtait l'à-propos de certaines alluſions, & l'exiſtence des Auteurs que Boileau y déchire. La malignité du lecteur n'eſt plus qu'à demi-ſatisfaite: mais elles ſeront toujours d'excellens modeles pour le ſtyle & l'élocution. Elles ont, d'ailleurs, contribué à venger le bon goût & à proſcrire le mauvais. Il eſt rare que l'Auteur y ſoit injuſte. On peut lui reprocher ſeulement d'avoir outré quelquefois la ſévérité. On lui reprochera, ſur-tout, d'avoir confondu l'Auteur d'Armide avec celui de Pyrame; Quinaut avec Pradon.

Qu'il eſt bien plus convenable au Légiſlateur de notre Parnaſſe de mettre, comme il fait, dans ſon plus beau jour cette maxime, ou plutôt ce précepte:

Rien n'eſt beau que le vrai; le vrai ſeul eſt durable.

Que de s'acharner à coudre au bout de ſes vers

les noms de quelques malheureuſes victimes ! Platon s'occupait moins à bannir du Lycée les Diſciples ſans talens, qu'à former ceux qui ſe montraient dignes de ſes leçons.

Rouſſeau porta auſſi très-loin le genre de l'Epître en vers. On regrette ſeulement qu'il ait employé le ſtyle marotique dans des ſujets ſérieux. Ce ſtyle ne convient guere aujourd'hui qu'à l'Epigramme. C'eſt la naïveté de Marot qu'il faut imiter, & non le langage de ſon ſiecle. Il eût été naïf dans celui du nôtre s'il eût vécu de nos jours. L'Epître que Rouſſeau lui adreſſe a preſque toute la déſuétude des ſiennes ; mais elle renferme une énergie de penſée qui étonne. *L'Epître aux Muſes* eſt d'un ton plus moderne ; cependant elle offre encore bien des tours ſurannés. On voit que ce grand Poëte s'eſt donné beaucoup de peine pour éviter l'harmonie qui lui était ſi naturelle.

Une *Epître à Clio* de feu M. de la Chauſſée eut dans ſon tems le plus grand ſuccès, & ſe fait encore lire aujourd'hui. L'auteur y défend l'art des vers contre M. de la Mothe qui ne ceſſa jamais d'écrire alternativement en vers & contre la Poéſie.

La plûpart des Epîtres de M. Greſſet ſont abſolument morales & d'une morale vivement aſſaiſonnée. Son *Epître aux Muſes* ſe fait lire & goûter même après celle de Rouſſeau.

Celle que M. le C. de B..... adreſſe à ce fameux Lyrique ; *l'Epître à ſes Lares*, celle qui a pour baſe *l'Amour de la Patrie*; quelques autres de la même main, ſont d'amples ſources d'une morale intéreſſante, & autant de modeles d'élégance & d'harmonie.

Qui ne connaît les Diſcours Philoſophiques de M. de Voltaire, les ſublimes leçons qu'ils renferment, & l'heureux tour d'expreſſion qui les

fait valoir ? On persuade aisément lorsqu'au talent d'instruire on joint à un pareil degré l'art de plaire.

Un grand nombre de pieces couronnées par nos différentes Académies, sur-tout par l'Académie Françaíse, formeraient en les réunissant un corps complet de morale. On connaît le mérite du Poëme sur *le Duel* par feu M. de la Monnoie. C'est la premiere piece que cette Compagnie célebre ait honorée du prix, & il n'est pas facile d'en soumettre de meilleure à son jugement.

L'usage où elle fut long-tems de preserire aux Poëtes le sujet qu'ils devaient traiter était une entrave pour le génie. C'est à son choix qu'il veut prendre l'essor. Malgré cette gêne, on a vu éclore différens morceaux qui ont réuni le double suffrage du Public & de l'Académie. Tel est, entre autres, le Poëme sur *le Commerce* par M. le Miere. On y trouve ce vers qui pourrait servir d'Epigraphe à l'ouvrage, & qui serait admirable même dans un Poëme Epique.

Le Trident de Neptune est le sceptre du Monde.

Enfin, le sujet du prix est devenu arbitraire. Chaque Auteur peut traiter celui qui le frappe davantage. Rien ne gêne son génie, s'il en a réellement. Cette liberté a déja produit d'heureux effets. Nous lui devons & *l'Epître au Peuple*, par M. Thomas, & celle *d'un ayeul à son petit-fils*, par M. Champfort, & *le Poëte*, par M. de la Harpe, & enfin *l'Epître d'un fils parvenu, à son pere Laboureur*; production où le sentiment est joint aux images poétiques, &

qui vient de mériter à son jeune Auteur (*a*) la palme de l'Académie dans un âge où il était, peut-être, sans exemple qu'on y eût jamais aspiré.

En un mot, la morale est devenue le champ qu'on s'empresse aujourd'hui le plus à cultiver. Il n'est pas dit que le Permesse arrosât uniquement une plaine fleurie. On moissonnait dans ses environs. Ne négligeons pas d'y moissonner encore. Mais que le soc tranchant respecte ces valons délicieux où les Muses vinrent tant de fois s'égayer avec les plaisirs & les Graces.

L'EGLOGUE.

(13) L'EGLOGUE est en Poésie ce que le Payfage est en Peinture. L'un & l'autre ont ordinairement pour but l'imitation des objets & des scenes champêtres. Il faut que le Poëte & le Peintre y conforment leur dessein & leur coloris. Il faut que l'expression des personnages soit proportionnée au genre de vie qu'on leur suppose.

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,
Jette-là de dépit la flûte & le hautbois
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Boil. Art. Poét.

(*a*) M. l'Abbé de Langeac, à peine âgé de seize ans.

Le plus grand Poëte que Rome ait vu fleurir, Virgile, n'a pas dédaigné ce genre. Ce fut même à ſes Eglogues qu'il dut la bienveillance d'Auguſte & l'amitié de Mécene. Il imita beaucoup les Idylles de Théocrite, bien dignes d'être imitées. Mais je doute qu'un Poëte Français gagne à les copier ſervilement l'un & l'autre. C'eſt encore une de ces occaſions où il doit conſulter la différence des tems, des lieux, des mœurs & du génie de la Langue. Le tems n'eſt plus où la Bergerie était en honneur, où chaque Berger gardait ſes propres troupeaux, où les Bergers pouvaient être par eux-mêmes des perſonnages d'une certaine conſidération, où l'on pouvait ſuppoſer, enfin, que des fils des Rois & des demi-Dieux avaient porté la houlette. Maintenant cette profeſſion eſt avilie, dédaignée. Les Bergers, tels qu'on peut les faire paraître dans une Eglogue, ſont pour nous des perſonnages auſſi fabuleux que le furent pour les Anciens les Satyres & les Faunes. Ajoutons même que des Bergers tels que nous les peignent Théocrite & Virgile, ne nous intéreſſeraient pas toujours & pourraient nous rebuter quelquefois. Il faut copier la nature; mais on doit la rectifier à propos. Une imitation trop exacte eſt ſouvent plus propre à dégoûter qu'à ſéduire.

Aucun de nos anciens Poëtes n'a rien fait de ſupportable en matiere d'Eglogues. On ſait comment Deſpréaux s'eſt moqué de celles de Ronſard, qui

Dans un groſſier ouvrage
Fait parler ſes Bergers comme on parle au Village.
Et change, ſans reſpect pour la langue & le ſon,
Licidas en Pierrot & Philis en Marton.

Segrais, que le même Despréaux a loué, ne trouve gueres aujourd'hui plus de lecteurs que Ronsard. Il y a pourtant du naturel dans les Eglogues de Segrais. Il s'est beaucoup modelé sur les Anciens; il a même évité quelques-uns de leurs défauts. Pourquoi donc ne s'est-il pas soutenu? C'est qu'il lui manque l'art d'intéresser: c'est que le genre, lui-même, a perdu pour nous une partie de son intérêt, & que c'est le génie seul du Poëte qui peut désormais y suppléer.

On a souvent reproché au célebre Fontenelle d'avoir mis trop d'esprit & de finesse dans ses Eglogues. Ce reproche peut être fondé à quelques égards. Ses Bergers ont presque toujours le ton de Bergers de théâtre, & même de Bergers d'Opéra. Ils sont ornés de rubans & vêtus de satin. C'est que ne pouvant nous offrir que des êtres factices il a tout employé pour les rendre agréables. Bien des siecles avant lui, Bion & Moschus avaient pris le même ton dans leurs Idylles, & elles sont encore admirées de nos jours. *L'Aminthe* du Tasse, *le Pastor Fido* du Guarini, sont écrits dans le même esprit, & n'en sont pas moins célebres. Les Bergers de *l'Astrée* ne sont ni moins spirituels, ni moins délicats; & ce Roman, malgré sa date & sa prolixité, n'a presque rien perdu de sa réputation. D'ailleurs, si les Bergers de Fontenelle s'expriment d'une maniere un peu trop subtile, ce qu'ils disent n'est jamais au-delà de ce qu'ils doivent dire. Nulle image dans leur bouche au-dessus de leur état & de leur portée. Ils parlent avec esprit; mais leurs idées sont toujours naturelles.

Peut-être, je l'avoue, serait-il encore possible de ne pas dévouer l'Egloque uniquement à l'amour & à la galanterie. On pourrait y allier

quelques détails champêtres; mais ce mêlange exige un tact & un goût bien délicats. Je sais que la sageſſe de notre gouvernement n'épargne rien pour nous rendre Agriculteurs. C'eſt le plus sûr moyen de nous enrichir. C'en eſt un, en même tems, de familiariſer nos neveux avec les idées rurales. Quant à nous, je penſe qu'il nous faudra long-tems des Bergers comme on les repréſente ſur nos théatres, & comme ils figurent dans ces Eglogues qu'on ne ceſſera peut-être pas ſi-tôt de blâmer, mais qu'on ceſſera encore plus tard de lire.

Au reſte, ce genre paraît en quelque ſorte abandonné. Ce qu'il faut attribuer encore moins à l'indifférence de notre ſiecle qu'à celle de nos Auteurs. Celle de M. l'Abbé Mangenot eſt difficile à expliquer. L'accueil que le public a fait à la ſeule Eglogue qu'il ait produite, était une raiſon pour en produire d'autres. L'Auteur y prouve qu'on peut en faire après Fontenelle, & même y réuſſir ſans ſe modéler ſur les ſiennes.

L'Auteur *du Spectacle des beaux Arts*, qui ne ſe borne pas au ſimple rôle de ſpectateur, propoſe à nos Poëtes un genre au-deſſus de l'Eglogue ordinaire. C'eſt, dit-il, „en y adoptant „ pour interlocuteurs ces ſages dégagés de tou„ te inquiétude & de la tyrannie des beſoins; „ qui ſe ſont par goût & par inclination rappro„ chés de la nature pour l'étudier dans ſes dé„ tails auſſi nombreux qu'amuſans, & pour en „ jouir en ſilence. Enfin ces heureux inconnus, „ ces Philoſophes pratiques, ſans prétention, & „ qui loin du fracas des Villes, ou de l'intrigue „ des Cours, ont ſu préférer à de vains deſirs, „ à des intérêts chimériques, à des ſoins factices, une vie douce & des plaiſirs purs, tran„ quilles, variés. Les Bergers & les Colons que

„ Virgile & les autres Poëtes de l'antiquité ont „ introduits dans leurs Eglogues, étaient, com- „ me quelqu'un l'a obſervé, un peu annoblis ; ils „ étaient du moins exempts des ſoins qui con- „ ſument les nôtres... Ainſi dans le genre que „ l'on propoſe ici pour faire variété, au lieu de „ Tircis, de Tityre, de Thémire; c'eſt Dori- „ mond, c'eſt Clitandre, c'eſt Angélique qu'il „ conviendrait de repréſenter, s'entretenant dans „ leur parc, au bord de leur canal, de leurs „ occupations champêtres, de leurs expérien- „ ces pour perfectionner l'Agriculture, de leurs „ découvertes & de leur goût pour certaines „ eſpeces d'amuſemens. On pourrait auſſi enri- „ chir ces Poëmes des ſentimens de bienfaiſan- „ ce communs à des ames bien nées, ſur-tout „ à des hommes ſans ambition & ſans rivalité, „ qui cherchent à communiquer & à répandre le „ bonheur dont ils jouiſſent. On devrait enfin „ animer cette Poéſie champêtre par la repréſen- „ tation de fêtes ſans faſte, mais vives & gaies, „ qu'un mariage, que l'arrivée d'un bienfaiteur „ public, ou tels autres événemens ont occa- „ ſionnées".

Ce ſerait, comme on le voit, rapprocher l'Eglogue de nos mœurs & de la vérité. Ces perſonnages ne ſeraient point factices pour nous, & leurs diſcours nous frapperaient beaucoup plus que ceux de Bergers dont nous ne ſoupçonnons pas même l'exiſtence. Ne renonçons pas, toutefois, à l'ancien genre. Il a ſes agrémens, & c'eſt une raiſon pour le conſerver. S'il eſt chimérique, s'il ne nous offre que des peintures idéales; c'eſt toujours une douceur que d'être abuſés de la ſorte. La Poéſie eſt une aimable Magicienne à qui il faut laiſſer tous les moyens de nous ſéduire.

L'I-

L'IDYLLE, L'ELEGIE ET L'HEROIDE.

(14) L'IDYLLE eſt le pendant de l'Eglogue. Elle forme, comme elle, un tableau champêtre, & à peu près dans le même ton de couleur : mais la ſcene en peut être plus variée, plus étendue. L'Idylle eſt, pour l'ordinaire, un récit ou un monologue. Le plus ſouvent le Poëte y parle en ſon nom : ce qui l'autoriſe à prendre un ton plus ou moins élevé ſelon les objets qu'il veut peindre ; mais c'eſt toujours dans la nature paiſible & riante qu'il doit puiſer ſes images. Deſpréaux, en parlant de ce Poëme, & après avoir donné l'exemple du ſtyle qui lui eſt propre, ajoute :

Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux ;
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Ce ton mitigé eſt difficile à ſoutenir. Nous n'avons qu'un très-petit nombre d'Idylles qu'on puiſſe en offrir pour modeles. Il faut y placer celles *des Moutons* & *du Ruiſſeau* par la délicate Deshoulieres. C'eſt dans l'une & dans l'autre, l'expreſſion de la nature & du ſentiment, aſſaiſonnée d'une morale qui n'en détruit point le charme.

L'illuſtre Racine a choiſi le ton de l'Idylle pour célébrer le retour de la paix. Ce morceau, mis en chant par Lully, avait été compoſé dans

cette vue. Il faudrait le couper aujourd'hui différemment pour ce même objet. Au surplus on y retrouve cette douce harmonie de vers si naturelle à Racine, & des images proportionnées à ce genre de Poésie qu'il ne traitait que par occasion. Il y prouve que le génie, d'accord avec le goût, est bientôt familiarisé avec tous les genres qu'il embrasse.

Celui de l'Idylle a fort peu occupé nos Poëtes contemporains. Le seul morceau qui ait fixé notre attention est *la Chasse aux Oiseaux*. Elle a été si heureuse pour l'Auteur qu'elle devait lui en faire entreprendre d'autres. J'en citerai ce passage qui rappellera facilement aux lecteurs l'idée du reste.

Si jamais j'ai le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable sans penser à l'être,
Et qui sans art sache charmer.
Le vrai plaisir suit la nature :
J'ai vu l'amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure ;
Il s'endort sur celui des Rois.
Tout parle au cœur dans les retraites :
Vous rameaux qui vous embrassez,
Vous oiseaux qui vous caressez,
Qui n'entend vos leçons secretes ?
Aminte n'avait que vingt ans
Quand aux champs il vit Amarille ;
Bergere en son premier printems,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima, qui n'aurait aimé ?
Adieu les Arts, adieu la Ville ;
Des Maîtres qui l'avaient formé
Adieu la cohorte inutile.
L'amour, qui le mene au hameau,
Lui fait don d'une Pannetiere

D'où pend un léger chalumeau :
Des Bergers il prend la maniere,
Il se façonne à leurs travaux ;
Et bientôt sous ses doigt habiles
Le jonc & l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les présente à sa Bergere ;
Mais n'osant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour
Qu'anime sa flamme légere,
Et lui rend ainsi chaque jour
Cette langue moins étrangere.

Ce genre, au surplus, est encore un de ceux que notre maniere de penser actuelle fera de plus en plus négliger. Nous sommes devenus si moralistes & si graves! Nous oublions que Socrate a versifié quelques Fables, & que Platon fit de petits vers amoureux.

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait les cheveux épars gémir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être Poëte il faut être amoureux.
Boil. Art Poët.

L'Elégie fut fort en usage au commencement du dernier siecle. Il n'est, pour ainsi dire, aucun des Poëtes de ce tems-là qui ne s'y soit exercé. On en trouve quelques unes dans Malleville qui se font lire & goûter. Voiture n'y réussit pas & ne devait point y réussir. Il oubliait que ce Poëme est moins du ressort de l'esprit que de celui du cœur. C'est lui-même qui paraît avoir dicté les regrets de la Lane sur la mort de sa femme la belle Marie Defro-

ches. Depuis Orphée, aucun époux n'avait donné un pareil exemple, & il ſerait difficile de s'en mieux acquitter.

De ſon côté Lingendes parut avoir luté contre Ovide dans l'Elégie qu'il lui adreſſe & qui commence par ces vers :

OVIDE c'eſt à tort que tu veux mettre Auguſte
Au rang des Immortels.
Ton exil nous apprend qu'il était trop injuſte
Pour avoir des Autels.

Auſſi, t'ayant banni ſans cauſe légitime,
Il t'a déſavoué,
Et les Dieux l'ont ſouffert, pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

Mais, c'eſt à la tendre & belle Comteſſe de la Suze que le ſiecle dernier doit ſes meilleures Elégies, ou plutôt les meilleures que nous puiſſions citer. Elle avait dans l'ame cette ſenſibilité que peignent ſes expreſſions, ce délire paſſionné qui les caractériſe. Elle ſentait comme elle écrivait; ſeul moyen d'écrire avec chaleur, avec énergie. Elle eſt quelquefois diffuſe & négligée: c'eſt le propre des paſſions vives & impérieuſes. On croit n'avoir jamais aſſez dit, & l'on combine peu la maniere de le dire. C'eſt ainſi que la Comteſſe de la Suze peignait la ſituation de ſon ame.

Triſteſſe, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toujours le repos de ma vie?
. . . . . .
Déſerts ſoyez témoins des peines que je ſens,
L'eſprit tout agité de nouvelles alarmes,
Je viens ici cacher mes ſoupirs & mes larmes.
Je ſouffre ſans ſavoir ce qui me fait ſouffrir;

Je cherche, mais en vain, les moyens de guérir.
Hélas ! tout m'eſt fatal, tout fait mon infortune.
Tout ce qui me plaiſait, aujourd'hui m'importune:
Mon eſprit accablé ſous de rudes combats,
Conſidere ſa peine & ne la comprend pas.
De mes yeux languiſſans un éloquent ſilence,
En dépit de moi-même explique ma ſouffrance.
Je n'ai point de repos ni la nuit ni le jour.
Hélas ! d'où vient mon mal ? n'eſt-ce point de l'amour ?
Je ne puis voir Tircis que je ne ſois émue,
Je rougis de paraître interdite à ſa vue
En ſa *mine*, en ſon air, en chacun de ſes traits,
Je trouve des appas inconnus & ſecrets.
Le feu de ſes regards, par qui ſon cœur s'explique,
Etincele de joie & me la communique.
Quand je ne le vois plus, ô Dieu ! quel changement !
Il était mon plaiſir, il devient mon tourment.
Dans le trouble fâcheux que l'abſence me cauſe,
Ma raiſon incertaine à ſoi-même s'oppoſe.
L'objet que j'ai laiſſé ne me ſaurait laiſſer.
Tous les autres objets ne le peuvent chaſſer.

. . . . . .
. . . . . .

Quoi, céder à l'amour ? Quoi, manquer de courage ?
Quitter la liberté pour un dur eſclavage !
Souffrir qu'un fier tyran, ſans avoir combattu,
Triomphe, malgré moi, de toute ma vertu ?
Non, je veux me défendre & ſoutenir ma gloire :
Des mains de mon vainqueur arracher la victoire ;
La raiſon & l'honneur me l'ordonnent ainſi.
Tout le veut : je le dois, & je le veux auſſi.
Mais, que dis-je ? ô grands Dieux ! je parle en inſenſée !
Faibles raiſonnemens ſortez de ma penſée.
Ma flamme vous dément, & mon cœur aujourd'hui
Se ſoumet à l'amour & ne connaît que lui.

. . . . .

Ne parlez plus, Tircis, de peine & de martire ;
Eſpérez ; je vous aime, enfin, j'oſe le dire.

Je reçois votre cœur, je reçois vos soupirs;
Unissons notre flamme, unissons nos desirs.

. . . . . .

Tu l'emportes, amour, je cede à ta puissance.
Assez & trop long-tems je t'ai fait résistance.
Viens triompher, enfin, de mon cœur & de moi.
Esprit, honneur, vertu, tout se soumet à toi.

On voit que c'est l'amour porté jusqu'au délire; mais, enfin, c'est-là son vrai langage. On ne le fait parler que trop souvent avec plus de réserve & plus de froideur.

Peut-être n'eût-on pas soupçonné dans la Fontaine le talent propre à l'Elégie. Il y a loin de ce genre à celui du Conte. Cependant, celle que ce Poëte composa sur la disgrace de M. Fouquet, n'a trouvé que des admirateurs. C'est le sentiment orné de toutes les graces touchantes que peut y joindre la Poésie.

Rempliſſez l'air de cris en vos grottes profondes.
Pleurez Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ſes bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes.
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preſſantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux
Les Deſtins ſont contens, Oronte eſt malheureux.

. . . . . .

Voilà le précipice où l'ont, enfin, jetté
Les attraits enchanteurs de la proſpérité.
Dans les Palais des Rois cette plainte eſt commune:
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune:
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans;
Mais on ne les connaît que quand il n'eſt plus tems,
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles,

Il eſt bien mal aiſé de régler ſes deſirs.
Le plus ſage s'endort ſur la foi des zephirs.

Il finit par exhorter les Nymphes à fléchir le Monarque irrité.

. . . . . .
Si le long de vos bords Louis porte ſes pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchiſſez ſon courage.
Il aime ſes ſujets, il eſt juſte, il eſt ſage.
Du titre de clément rendez-le ambitieux.
C'eſt par-là que les Rois ſont ſemblables aux Dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie.
Dès qu'il put ſe venger il en perdit l'envie.
Inſpirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.
Oronte eſt à préſent un objet de clémence.
S'il a cru les conſeils d'une aveugle puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux;
Et c'eſt être innocent que d'être malheureux.

On n'oubliera pas, ſans doute, qu'il exiſte du même Auteur un Poëme *d'Adonis* rempli d'images voluptueuſes & délicates, & terminé par le pathétique le plus touchant.

De nos jours, M. l'Abbé le Blanc a donné un livre entier d'Elégies que l'on a lues, & c'eſt, aujourd'hui un véritable ſuccès. On s'y eſt peu exercé depuis cet Auteur. Mais ce genre a fait place à un autre, inconnu au dernier ſiecle. C'eſt l'Héroïde. Ovide en avait donné l'exemple chez les Romains, & n'avait pas encore trouvé d'imitateurs parmi nous. Il eſt vrai que M. de Fontenelle, je ne ſais dans quel ſiecle (car il en a occupé deux), a fait une ou deux lettres en vers qu'il intitule *Héroïdes*. Mais on y découvre plutôt l'eſprit que le ſentiment. Il y égaie la matiere ſelon ſa méthode, & le propre de

l'Héroïde eſt d'être noble & ſérieuſe. Nous ſommes redevables à M. Colardeau du premier modele qui en ait paru dans notre Langue. Sa Lettre *d'Héloïſe à Abailard* eſt une Héroïde véritable, tant par la belle harmonie des vers que par la chaleur des images, du ſentiment & de l'expreſſion. Ce début heureux fut un ſignal pour d'autres émules. On en vit une foule ſe mettre ſur les rangs. M. Dorat, qui s'y montra des premiers, ſoutint noblement cette démarche. Sa réponſe *d'Abailard à Héloïſe* eſt un digne pendant du premier tableau. On doit même ajouter que les ſecours n'avaient pas été égaux de part & d'autre. M. Dorat n'a pu s'appuyer que ſur les Lettres mêmes d'Abailard, & M. Colardeau eut pour appui celles d'Héloïſe & les vers de Pope. Le premier a, d'ailleurs, prouvé par d'autres morceaux de même nature, que ſon propre fonds lui ſuffiſait pour produire, & que ſa touche, naturellement légere & brillante, ſavait employer à propos un coloris nerveux & ſombre.

M. Blin de Saint-Maure a mis dans ſes Héroïdes & du ſentiment & ce tour d'expreſſion naturel qui en indique le langage.

Celles de M. de la Harpe ſont moins touchantes que philoſophiques ; mais dès-lors elles décelaient le germe du talent.

D'autres Héroïdes ont paru en même tems & depuis, avec plus ou moins d'éclat. Quelques-unes même partaient de mains qui ont déja fait d'autres preuves. On doit compter auſſi pour quelque choſe celles qui réſultent de l'Héroïde. Le ton de ce petit Poëme eſt à-peu-près le même que celui de la Tragédie. C'eſt une carriere moins étendue où s'exercent nos jeunes athletes. Puiſſe-t-elle, enfin, les diſpoſer à des combats & à des triomphes plus éclatans!

TRADUCTIONS EN VERS.

(15) APRES le talent de créer, l'art le plus difficile eſt de traduire en vers. Cet art fut peu connu des Anciens. Ils imitaient, mais ils ne traduiſaient pas. Le génie particulier de notre Langue & le méchaniſme de notre Poéſie, ſemblaient nous preſcrire la même route. Il eſt vrai que nos efforts ont été ſouvent infructueux; ce qui n'a point empêché de multiplier les tentatives. Perrin & Segrais, dans le dernier ſiecle, traduiſirent chacun *l'Enéide*. Il eſt impoſſible de lire la traduction du premier, & on ne lit pas ſans dégoût celle de l'autre. Tous deux ſont prodigieuſement inférieurs au Poëte qu'ils traduiſent. D'ailleurs, il ne ſuffit pas de rendre le ſens d'un Auteur, il faut, en quelque ſorte, rendre juſqu'à ſa maniere; il faut ſaiſir le tour de ſon génie, & juſqu'à ce je ne ſais quoi qui forme ſon caractere. Quiconque a rempli ces conditions a des droits fort étendus ſur notre eſtime.

On s'eſt également eſſayé ſur Horace & ſur Ovide, mais toujours avec peu de ſuccès. Il ſe trouve, cependant, quelques morceaux de l'un & de l'autre traduits aſſez heureuſement par différentes mains; il eſt vrai que ce ſont des imitations plutôt que des traductions. Perſonne encore n'eſt parvenu à bien traduire ces deux Poëtes de ſuite & littéralement. Peut-être même une traduction littérale eſt-elle impraticable. Nous devons être ſatisfaits ſi nous y retrouvons & l'urbanité d'Horace & l'harmonieuſe fécondité d'Ovide. On a vu Deſpréaux faire paſſer dans

ſes écrits une partie des richeſſes de différens Poëtes Latins : mais il avait à choiſir & n'était pas obligé de tout prendre. Il eſt à croire, cependant, que Deſpréaux eût mieux réuſſi que d'autres à les traduire, & qu'il en ſera de même de tout Ecrivain qui aurait ſon génie. Mais, pour l'encourager, il faudrait que ſon travail fût juſtement apprécié, & peu de lecteurs ſont à portée d'en ſentir le mérite. C'eſt ce qui fera toujours que l'homme d'imagination voudra compoſer & non traduire.

M. de la Mothe, qui a tant plaidé contre la Poéſie, voulut traduire *l'Iliade* en vers. Il ſentait, avec raiſon, que tout ne devait pas être traduit ; mais il fit un mauvais choix, & lors même qu'il choiſit le mieux, il ne rend que faiblement les beautés de l'original. Il n'a tracé qu'une maigre eſquiſſe d'après un magnifique tableau. Il fallait, ſeulement, en éclaircir les ombres, &, ſur-tout, en conſerver le coloris. Quelques paſſages traduits par le célebre Deſpréaux nous prouvent que notre Langue ne s'y refuſait pas ; mais que le génie de la Mothe s'y eſt refuſé. On en jugera mieux par la comparaiſon d'un morceau où les deux Traducteurs ont voulu rendre les mêmes images. Voici comment Deſpréaux l'a rendu.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſejour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du ſtyx la rive déſolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux ;

Voici la traduction de la Mothe.

Neptune, du trident *frappant la terre & l'onde*,
Entr'ouvre sous ses coups jusqu'au centre du monde;
Pluton s'en épouvante, en son affreux séjour,
Et déja chez les morts croit voir entrer le jour.

Il n'est personne qui ne soit frappé de la différence de ces deux tableaux. Dans le premier Despréaux est Poëte & Peintre: dans le second la Mothe n'est ni l'un ni l'autre.

Le même M. de la Mothe a beaucoup mieux imité Anacréon. Ce qui n'a point empêché M. Poinsinet de Sivry de le traduire de nouveau & avec succès.

Les *Eglogues de Virgile*, traduites par M. Gresset, nous offrent une grande partie des beautés de l'original. Elles ne renferment pas même certains défauts qui, peut-être, n'en étaient pas du tems de Virgile. Cependant, elles intéressent peu le lecteur. Est-ce la faute de notre Langue? Est-ce la faute du genre même de l'Eglogue? Un Poëte connu par d'autres succès, M. Lefranc de Pompignan, nous promet une traduction en vers des Géorgiques. C'est une entreprise difficile; mais le génie & le talent sont faits pour surmonter les plus grands obstacles.

Une Langue vivante offre au Traducteur moins de difficultés à vaincre. Il lui est plus facile de la bien posséder; il peut y avoir plus d'analogie entre elle & la nôtre; il y a nécessairement plus de rapport entre les mœurs, les usages, la maniere de penser de nos voisins & de nous, qu'il ne peut y en avoir entre nous & les anciens Grecs ou Romains. Ces raisons peuvent avoir influé sur la traduction que feu M. l'Abbé du Resnel a faite en vers de quelques ouvrages de Pope. On dit que ce fameux Poëte Anglais aimait beaucoup lui-même à se lire dans notre Langue. Il pouvait, en effet, s'y plaire. Ses idées sont rendues

avec élégance & avec force par le Traducteur. Celui-ci a même plus d'une fois rectifié son modele; mais sans lui rien faire perdre qu'il pût regretter. Sa touche est nette & franche; sa copie a toute la liberté de l'original. Imiter ainsi, c'est prouver qu'on est par soi-même en état de produire.

Il existe un autre ouvrage de Pope, que M. l'Abbé du Resnel a cru devoir, sans doute, laisser à l'écart. C'est *la boucle de cheveux enlevée*, Poëme héroï-comique. Nous en avons quelques traductions en prose. Celle que M. Marmontel en a faite en vers fut le début de cet Auteur, & donna de lui une idée qu'il a depuis soutenue par d'autres succès.

Voici un projet infiniment plus vaste & plus hasardeux que les précédens. C'est, en quelque sorte, le débrouillement du cahos. On peut envisager sous ce point de vue la traduction du théatre Anglais par M. de la Place. Donner une idée claire de productions par elles-mêmes très-confuses; mettre sous nos yeux ce qui peut intéresser notre ame; soustraire ce qui peut choquer le bon goût, & lutter en vers contre les meilleures scenes des Auteurs qu'il traduit; telle est la loi que cet Ecrivain s'est imposée & qu'il remplit avec exactitude. C'est un des plus grands services qu'on ait pu rendre à la littérature Française. Il n'est pas moins utile d'enrichir notre sol de productions étrangeres, que de cultiver celles qui y croissent naturellement.

Quinaut, dans Armide, & quelques autres de nos Poëtes, ont imité certains passages du Tasse; mais aucun n'a traduit son Poëme en entier. M. Watelet s'occupe de ce grand travail. L'Auteur du Poëme sur la Peinture, après avoir tracé à nos Peintres d'excellens préceptes, va leur fournir d'excellens sujets pour les mettre en œuvre.

Au reſte, n'eſpérons jamais avoir de traduction littérale en vers. Ne le deſirons pas même. Le méchaniſme de notre verſification y met trop d'obſtacles, & le caractere de notre Langue y répugne. Ce qui fait beauté dans tel climat peut ſembler défectueux dans tel autre. Qu'un Peintre Chinois, inſtruit, par haſard, dans la Mythologie Grecque, ſe propoſe de peindre une Vénus, il prendra néceſſairement pour modele une beauté Chinoiſe avec de petits yeux ronds, peu ou point de ſourcils, & des traits mal indiqués. L'ouvrage fini, tout habitant de la Chine dira que telle devait être, en effet, la mere des Graces. Qu'un Peintre Français copie exactement ce tableau & le ſoumette à notre jugement. On rira & de la Vénus & de l'Artiſte. Ce qui fut applaudi à Pékin ſerait ſifflé dans Paris, & nulle des deux Nations n'aurait tort.

L'ELOQUENCE.

(16) L'ELOQUENCE eſt le deſpotiſme du génie. Elle commande, & l'on obéit ſans examen. Plus d'une fois elle ſubjugua des eſprits que la raiſon dépouillée de ſes ornemens eût toujours trouvés rebelles. Le plus sûr moyen de nous perſuader eſt de nous ſéduire. C'eſt à ce double ſuccès que viſe l'Eloquence, & quand elle obtient le dernier, rarement l'autre lui échappe. On parle encore des prodigieux effets qu'elle opéra chez les Grecs & chez les Romains. On en conclut qu'elle eſt née républicaine, & qu'elle ne peut ſe perfectionner, ſe maintenir que dans une République. Elle y devient, ſans

doute, arbitre de plus grands intérêts; elle y ſert mieux l'ambition: double motif qui peut engager plus d'un émule à la cultiver. Mais ne la croyons cependant pas dépourvue de toute reſſource dans une Monarchie. Les progrès qu'elle a faits parmi nous en ſont la preuve. Ces progrès ont été lents. C'eſt le dernier ſiecle qui en a vu éclore les premieres lueurs, & bientôt elles firent place à la lumiere la plus brillante. L'Eloquence de la Chaire y parut dans tout ſon éclat, & celle du Barreau ſecoua le voile ténébreux qui la couvrait depuis ſi long-tems.

La premiere eſt d'un genre qui ne fut jamais connu des Anciens. On ne prêchait point dans leurs temples. Ils n'eurent jamais de corps de doctrine, ou plutôt leurs Docteurs étaient des Poëtes. Les nôtres ſont des Orateurs. Voilà donc un nouveau champ très vaſte pour l'éloquence. Mais, encore une fois, il ne fut bien cultivé que vers le milieu du dernier ſiecle. On en dut les premiers fruits aux PP. Senaut & de Lingendes: l'un Jeſuite, l'autre Oratorien. Le premier plus ſévere dans ſes compoſitions, le ſecond plus fertile, plus onctueux, moins châtié & devant beaucoup moins à l'art qu'à ſon génie. Tous deux rendirent à la Chaire la dignité de ſon langage. Il vint après eux des hommes plus éloquens; mais ils eurent la gloire d'avoir été les précurſeurs de ces grands hommes.

Ce fut d'après eux que ſe forma le célebre Maſcaron de l'Oratoire, depuis Evêque de Tulles & d'Agen. Il enlevait tous les ſuffrages de la Ville & de la Cour, lorſqu'on y vit paraître un homme qui ne s'était modélé ſur aucun autre. C'eſt le fameux Bourdaloue. Il dut tout à ſon génie, & l'Eloquence chrétienne lui dut un aſcendant qu'elle ne connaiſſait pas encore. Quelle énergie! quelle profondeur! quelle noble con-

fiance! Il commande plutôt qu'il n'exhorte; il entraîne plutôt qu'il ne séduit. Il est le premier qui ait jetté dans ses discours des portraits ressemblans, de vraies peintures du monde & de la société. Il les avait puisés chez eux pour les combattre avec leurs propres armes.

Dans le même tems un Orateur de la même Société partageait l'attention du public, mais par des moyens différens. Ce n'était ni l'énergie, ni l'impétuosité de Bourdaloue. Il cherchait moins à frapper l'esprit qu'à émouvoir le cœur. C'était du sien même que partait son éloquence. Il en résultait une sorte d'onction qui s'emparait de l'ame, qui lui faisait aimer ce que Bourdaloue lui faisait craindre; en un mot un certain charme touchant que l'art ne peut jamais imiter, & que le génie même ne donne pas toujours. On dit que cet Orateur voulait s'affranchir du joug des divisions & subdivisions, entraves du génie, & qui donnent à ces sortes de discours un air de contrainte & d'apprêt absolument contraire à leur nature. On sent aujourd'hui plus que jamais le ridicule de cet abus, & nul de nos Prédicateurs ne s'en écarte.

Le P. la Rue, qui fit preuve de plus d'un talent, y joignit encore celui de la Chaire. D'autres Prédicateurs s'y distinguaient en très-grand nombre: tels entre autres qu'un Roger devenu Evêque de Lombez; un Brulard de Silleri, Evêque de Soissons, qui écrivit sur la véritable éloquence de la Chaire, & qui en donna lui-même d'excellens modeles; un Anselme dont Madame de Sévigné fait si ingénieusement l'éloge; un la Roche qui eut pour partisan déclaré l'illustre Racine. Ce grand Poëte portait l'enthousiasme jusqu'à dire qu'il trouvait plus de beautés dans les sermons du P. de la Roche, qu'il n'en trouvait dans ses propres ouvrages.

Que n'eût-il donc pas dit après avoir entendu Maſſillon? Ce qu'il fut lui-même à l'égard de Corneille, Maſſillon l'était à l'égard de Bourdaloue. Nobleſſe de penſée, élégance d'expreſſion, ſcience du cœur, art de le toucher, élévation ſans enflure, naturel ſans trivialité; en un mot l'heureux talent de parler au cœur & à l'eſprit; tel eſt ce qui diſtingue, en particulier, cet Orateur célebre. C'eſt, de tous ceux qui ont couru la même carriere, celui dont les ouvrages ſubſiſteront le plus long-tems, & ſatisferont le plus de lecteurs.

Il ne faut, cependant, pas l'appeller le dernier de nos Prédicateurs comme on appella Brutus & Caſſius les derniers des Romains. Il a laiſſé quelques ſucceſſeurs dignes de figurer dans la même arene. On en compte encore aujourd'hui pluſieurs dont les talens ont reçu & reçoivent un juſte accueil. Les Poiſſon, les Chapelain, les Rainaud, les Patouillet, les la Neuville, les Griffet, les Bernard, les Préfontaine, les de Saint Genis, les Torné, les la Bretonnie, les Poule, &c. ont toujours attiré un nombreux concours & de nombreux ſuffrages. Une éloquence brillante & ſoutenue caractériſe les diſcours de feu M. l'Abbé de la Tour-du-Pin. On a prétendu que cette éloquence était un peu trop mondaine, & ſentait moins la chaire que le fauteuil académique. Peut-être eût-il pu répondre que le ton du ſiecle eſt changé, qu'on doit lui parler un langage qu'il entende, & qu'il ſerait difficile de lui en faire écouter d'autre.

Il n'en eſt pas moins vrai que chaque genre a ſon ſtyle, & qu'un temple n'eſt point un lycée. Il eſt triſte pour nos Prédicateurs d'être uniquement aſſujettis à la néceſſité de plaire, au lieu de convaincre & de toucher. On les écoute,

& mieux on a saisi leurs discours, plus on sort content d'eux & de soi-même.

L'usage de payer aux Souverains, aux Princes & à quelques personnages célebres, un tribut d'éloges après leur mort, éloges plus ou moins mérités, est encore pour l'éloquence de la Chaire un champ plus vaste que le premier. Rien ne borne l'essor que l'Orateur doit y prendre. Il doit seulement y conserver son caractere, sans que la morale qu'il seme dans son discours fasse un instant perdre de vue le héros qui en est l'objet. Ce fut encore le dernier siecle qui vit perfectionner ce genre d'éloquence. Mascaron s'y distingua des premiers & balança fort long-tems les succès de Bossuet. On a réglé depuis le rang de l'un & de l'autre. Il est impossible de porter plus loin que ne l'a fait l'illustre Evêque de Meaux, l'élévation des idées, la grandeur des images, la force de l'expression, le sublime, enfin; car c'est dans ses écrits qu'il faut en chercher le vrai modele. Plus d'une fois il a négligé l'élégance. Il est inégal comme le fut Corneille, &, comme lui, il est inimitable dans ses beautés. C'est un génie impétueux qui dans sa course rapide fait quelques faux pas, mais que nul autre ne peut encore atteindre.

Fléchier, qu'il eut pour émule, marche d'un pas plus égal. Son génie est moderé, mais vigoureux. Il mesure & fournit sa carriere. Parlons sans figure. Le premier a plus d'énergie, le second plus de graces. L'un n'obéit qu'à son imagination, l'autre commande à la sienne: Bossuet ne paraît jetter qu'un coup d'œil en grand sur les sujets qu'il traite; Fléchier voit les siens plus en détail. Dans celui-ci tout est peint & dessiné. L'autre, le plus souvent, réserve sa touche pour les grands tableaux. Tous deux grands Peintres; mais peut-être leurs talens réu-

nis eussent-ils encore fait éclore un plus grand Orateur.

Il fallait du mérite pour être accueilli après ces deux célebres rivaux. Le P. la Rue obtint cette flatteuse distinction. Le public retrouva dans ses Oraisons funebres le beau feu qui animait ses Poésies & dont Corneille avait si bien fait l'éloge dans ses discours, encore mieux en les traduisant.

Tout a son terme, & la nature a posé des bornes pour les efforts du génie comme pour ceux du conquérant. Il est un point que ni l'un ni l'autre ne peuvent passer. Les grands Orateurs du dernier siecle ont atteint le sublime de l'art. Il n'est resté à leurs successeurs que l'espoir d'y atteindre comme eux. Qu'ils y parviennent; c'est ne faire que ce qui a été fait. C'est faire beaucoup, je l'avoue; mais le public en est peu frappé. Il est accoutumé aux prodiges. De-là, ces comparaisons le plus souvent injustes, & toujours décourageantes. On sait, d'ailleurs, que le grand nombre d'excellens ouvrages dans un genre, est un obstacle à de nouvelles productions de la même nature. La somme des idées n'est point inépuisable, & le rapport des sujets contribue encore à la restraindre. Est-il rien qui ressemble plus à un guerrier qu'un autre guerrier? à un sage qu'un autre sage? Le plus souvent ils ne diffèrent que par des nuances, & l'on exige des traits absolument nouveaux. Telles sont les difficultés que trouvent aujourd'hui à combattre nos Orateurs. Notre siecle en a vu quelques-uns lutter contre elles avec avantage. L'Oraison funebre de Louis XIV, celle du dernier Régent de France, & en particulier celle du Maréchal de Villars, ont mérité à leurs Auteurs de justes & de nombreux éloges. La critique s'éleva contre l'Oraison funebre du Car-

dinal de Fleuri. On reprochait à l'Orateur d'être plus riche en expreſſions qu'en idées, plus diſert que nerveux, plus brillant que pathétique. Ces reproches ne ſont pas tous injuſtes; mais on le deviendrait ſoi-même en plaçant cet ouvrage dans la claſſe des productions ordinaires. On jugeait l'Auteur d'après ſa grande réputation. Si l'on eût moins attendu de lui, ſans doute, il eût paru donner davantage.

On reconnaît le même pinceau dans l'Eloge funebre du Maréchal de Belle-iſle; mais la touche en eſt plus ferme. La différence du ſujet & du caractere exigeait ces différens tons de couleur.

Un Orateur qui ſemble avoir pris Flechier pour modele (M. Poncet de la Riviere, ancien Evêque de Troye), reparut ſouvent dans cette carriere difficile, & toujours avec le même éclat. Son ſtyle eſt rapide & ſaillant, harmonieux & précis. Il intéreſſe par les détails & ſaiſit heureuſement l'enſemble d'un ſujet. Il eſt digne, enfin, de ſa célébrité & par le mérite de ſes productions, & par le caractere qui les diſtingue.

Il n'a manqué à d'autres Orateurs, nos contemporains, que des occaſions auſſi fréquentes de faire briller leurs talens. Deſirons, toutefois, qu'elles deviennent encore plus rares. Si la mort n'eût pas étendu ſa faux cruelle juſque ſur l'auguſte trône des lys, nous aurions de moins quelques diſcours éloquens; mais nous ne regretterions ni une Reine qui en faiſait l'ornement, ni un Sage qui en décorait le premier degré, ni un illuſtre rejetton qui promettait d'en être un jour la gloire & l'appui.

Je paſſe à une autre ſorte d'éloquence plus relative à celle dont les Orateurs d'Athenes & de Rome nous ont laiſſé de ſi grands modeles. C'eſt

l'Eloquence du Barreau. Il n'eſt plus queſtion d'y balancer les intérêts de l'Etat, d'y faire mouvoir les reſſorts de la politique, de déterminer ou la paix, ou la guerre, d'exciter ou de calmer la fougue d'un grand peuple, d'établir ou de ſupprimer des Loix. Peut-être ne ſerait-il pas moins dangereux que l'Eloquence influât ſur tous ces objets, qu'il ne le ſerait de lui interdire tout moyen de ſe faire entendre. C'eſt le char du ſoleil qui, conduit par Appollon, éclaire le monde, & qui l'embraſe, dirigé par Phaéton.

L'Eloquence du Barreau ſe borne aujourd'hui parmi nous à défendre les droits de chaque Citoyen & à l'application des loix qui les établiſſent. Ce champ n'eſt pas auſſi fertile, auſſi étendu qu'il l'était chez les Grecs & les Romains. Il n'eſt même que trop ſujet à l'aridité. D'abord, on y ſema beaucoup de fleurs étrangeres, mais la récolte n'en fut pas heureuſe. On dénaturait le ſol au lieu de le cultiver. Celui qu'on regarda quelque tems comme le reſtaurateur de ce genre d'Eloquence, le célebre Antoine le Maître, ne fut pas lui-même exempt du défaut reproché à ſes prédéceſſeurs. Il mêle ſouvent comme eux le ſacré avec le prophane, les citations des Poëtes de l'antiquité avec celles des PP. de l'Egliſe, lorſqu'il ne fallait que citer les Loix & raiſonner d'après elles. A ce défaut près, ſon ſtyle a de l'élégance & de la nobleſſe. On peut même dire qu'il a rectifié l'ancien abus par l'adreſſe avec laquelle il en fait uſage.

Patru en uſa plus heureuſement encore; mais il valait mieux ſupprimer l'abus. Il eſt vrai qu'il y joint toute l'érudition propre au genre, & que chez lui Virgile ne fait point taire Juſtinien. Otez de ſes plaidoyers certaines citations inutiles, vous y retrouverez tout le néceſſaire.

Gautier ramena plus que jamais sur la scene du Barreau les Poëtes Grecs & Latins. Cependant, il eut de son tems une réputation. Il était prolixe dans son style, mais plein d'imagination, très-fort dans ses reparties, & même redouté de ses confreres par l'aigreur assaisonnée dont il les accompagnait. C'est à lui que Despréaux fait allusion lorsqu'il dit à son esprit :

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.

Fourcroi, avec le même feu, eût une éloquence plus soutenue. La Langue Française a dans ses plaidoyers une hardiesse, une véhémence, une flexibilité inconnues jusqu'alors au Barreau & qu'elle tenait du génie de cet Orateur. Il bannit, d'ailleurs, de ses discours les citations étrangeres à ce genre d'Eloquence, & réduisit la sienne à son véritable langage.

Pinson, Hévin, Taisard, suivirent la même route. Ce dernier était parent du grand Bossuet & jouissait de toute son estime. Blanchard, Terrasson, Pageau, & sur-tout l'éloquent Erard, perfectionnerent l'ouvrage commencé. Tous ces Avocats, célebres dans leur tems, ont eu, dans le nôtre, de dignes successeurs. On n'oubliera point les noms d'Aubri, de Duhamel, de Simon; d'un le Normand si habile à faire valoir les vrais principes, & qui n'en cita jamais un qu'il crût faux; d'un Cochin dont l'éloquence était également propre à persuader & à séduire; d'un Mannory qui approfondit tout, qui fait orner les sujets les plus intéressans, & rendre intéressans les plus stériles; d'un Gerbier dont la parole est un torrent qui entraîne & ne laisse à l'auditeur que le pouvoir d'être persuadé. MM. Elie de Beaumont, Loiseau de Mauléon, Gervais, & quel-

ques autres qu'il ſerait trop long de citer, figurent avec avantage dans cette arene épineuſe. Mais que ceux qui ſe propoſent déſormais d'y briller n'oublient pas que la ſeule étude des Loix & des principes n'a jamais formé de vrais Orateurs; que Cicéron fut homme de lettres & ambitionna juſqu'au talent de la Poéſie; que Patru, leur ancien modele, connaiſſait toutes les fineſſes de ſa Langue & fut l'Oracle des grands Ecrivains de ſon ſiecle; que tous ceux qui ont eu au Barreau les mêmes ſuccès avaient puiſé dans la même ſource, & qu'enfin, l'art de ſe faire écouter n'eſt autre choſe que l'art de plaire à ceux qui nous écoutent.

Le Barreau offre encore à l'Eloquence un autre champ plus riche & plus vaſte que le premier. Elle peut même y paraître avec plus d'éclat & de faſte. On voit d'abord qu'il s'agit de ces occaſions où le Magiſtrat public éleve la voix tantôt en faveur des particuliers que les Loix rangent ſous ſa tutelle, tantôt pour manifeſter les intentions du Monarque, tantôt, enfin, pour aſſurer l'ordre établi dans la ſociété. C'eſt peu de rappeller & de comparer les moyens de chacune des parties, d'en démontrer la force ou la faibleſſe; il indique encore le plus ſouvent à Thémis le poids qui doit déterminer ſa balance. D'autres fois il trace aux Orateurs du Barreau des préceptes ſur leur profeſſion, & ces préceptes deviennent eux-mêmes des modeles d'éloquence. Nous avons dans ces différens genres une foule de chefs-d'œuvres. Omer & Denis Talon, deux célebres Avocats Généraux du dernier ſiecle, brillerent des premiers dans cette carriere. Le requiſitoire de Denis Talon touchant les ſurpriſes pratiquées à Rome contre la doctrine ſoutenue par l'Egliſe univerſelle; ceux qui ont pour objet les excommunications lancées à l'occaſion des franchiſes des Hôtels de nos

Ambaſſadeurs à Rome, ſont autant de monumens précieux & dignes d'être conſervés. Ils brillent moins par les graces de la diction que par la ſolidité du raiſonnement. L'Eloquence n'avait pas encore acquis toutes les richeſſes dont elle s'eſt parée depuis; mais dès-lors on poſſédait l'art de penſer, joint à celui de donner de l'ordre & de la force à ſes penſées.

Il était réſervé au célebre Chrétien-François de Lamoignon, Avocat Général durant vingt-cinq ans, de réunir en lui ce qui manquait à ſes prédéceſſeurs. Il intéreſſait & il étonnait par une éloquence mâle, vigoureuſe &, en même tems, ſoignée. On accourait de toutes parts pour entendre ſes harangues à l'ouverture du parlement. On les copiait à meſure qu'il parlait, & elles devenaient publiques par la voie de l'impreſſion, ſans que l'Auteur eût lui-même ſongé à les publier.

L'illuſtre Dagueſſeau, ſi bien loué de nos jours, a ſu conſerver à ce genre d'éloquence toute ſa majeſté, & l'enrichir de toutes les fleurs qu'une littérature exquiſe pouvait y joindre. C'eſt la ſcience, le goût & le génie qui ont préſidé à tous ſes diſcours. Les Lettres & les Loix lui étaient également familieres. Il eût pu moraliſer comme Platon, & haranguait comme Démoſthene.

D'autres athletes ont brillé depuis dans cette noble arène. On eſt moins embarraſſé de citer ici de grands noms que de la maniere de les y placer. Le premier de nos Parlemens voit ſouvent à ſa tête ces hommes illuſtres qui ont porté longtems la lumiere dans ſon ſein. Ils prononcent les oracles de Thémis après avoir été ſes interprêtes. Les noms de Maupeou & d'Ormeſſon rappelleront à la poſtérité de grands travaux & de grands ſuccès. Les amateurs de l'Eloquen-

ce regretteront qu'un jeune Magiſtrat (*a*) dont le coup d'eſſai nous retrace un des douze travaux d'Hercule, ait ſitôt quitté le caducée pour la balance. Ils vont en foule applaudir à cet Orateur dont l'éloquence joint tant de force à tant de charmes, qui cultive également les Lettres & les Loix, & qui, par-là, ſoutient dignement le nom de Séguier, nom également cher aux unes comme aux autres.

Cet éloquent Magiſtrat voit à ſes côtés de dignes émules. Les autres Sénats ſuprêmes du Royaume nous offrent ſur le même objet de grands noms & de grands exemples.

Venons à une troiſieme ſorte d'Eloquence, qui tient le milieu entre celle de la Chaire & celle du Barreau. Je la nommerai l'Eloquence Académique. Elle ne doit reſſembler ni à la premiere, ni à la ſeconde; mais elle fut longtems bornée par l'Académie même à de vaines formules de complimens, ou à diſcuter quelques points de morale ſouvent peu dignes d'être approfondis. C'était même, pour l'ordinaire, des ſermons plutôt que des diſcours. On y recherchait plus l'approbation du Docteur en Théologie que celle du public. On obtenait toujours l'une & rarement l'autre.

Le Français ſe voue trop aiſément à l'imitation. Le célebre Patru ayant été élu Académicien, fit, à ce ſujet, un remerciment qui enleva tous les ſuffrages. Dès-lors on décida qu'à l'avenir tout récipiendaire ſerait tenu de payer le même tribut. Il était naturel que Patru, dans ſon diſcours, parlât & du Fondateur de l'Académie, & du Chancelier Séguier, ſon ſecond protecteur, & de Louis XIV qui daignait

(*a*) M. le Préſident de S..... F.....

gnait l'être alors, & de l'Académicien auquel Patru lui-même succédait. Rien n'empêchait ses successeurs de choisir une autre route. Mais durant plus de soixante ans, nul d'entre eux ne s'écarta de la premiere. Ils en sentaient la vétusté & n'osaient en choisir une plus neuve. C'était le cercle tracé autour d'Anthiocus; il fallait avoir parlé pour en sortir.

Notre siecle a vu, enfin, secouer ce joug importun & suranné. Les *Remercimens* sont devenus de vrais morceaux d'éloquence, & qui plus est des monumens utiles. M. de Valincourt en donna le premier essai. Son Remerciment à l'Académie a pour objet de guérir la plûpart des jeunes gens d'une erreur qui leur est assez commune; celle de prendre la manie d'écrire pour le talent réel. Peut-être eut-il mieux valu encore tracer le tableau du véritable homme de Lettres & des qualités qui le constituent. On sait que M. de Valincourt devait lui-même sa réputation à l'Epître que lui adressa Despréaux, bien plus qu'à ses propres ouvrages.

Mais, enfin, son discours avait un objet. Celui du Remerciment de M. de Voltaire, est encore plus marqué & infiniment plus essentiel. Il y développe le génie de notre Langue, ainsi que le caractere des autres Langues de l'Europe. Il parle de la nôtre en Auteur qui l'a enrichie & des autres en amateur qui les cultive.

M. de Buffon vint ensuite & discuta à fond le caractere du style dans les différens genres de littérature. C'est un grand Peintre qui trace des leçons sur le coloris.

Depuis ce tems, presque chaque récipiendaire s'est fait une loi de joindre à la formule d'usage la discussion d'un point de Littérature ou de Philosophie. L'impulsion est donnée. On ne verra point reparaître l'ancien abus, & si nous

retombons dans un autre, il lui sera, du moins, fort opposé.

Il s'est fait une égale révolution dans les sujets proposés pour le prix d'Eloquence. Il ne s'agit plus, dans ce concours, ni de questions minutieuses, ni de maximes rebattues. Chaque ouvrage couronné est un monument qu'on érige à la gloire de quelqu'un de nos grands hommes. C'est en célébrant & l'invincible Maurice, & le vaillant du Gué-Trouin, & le magnanime de Sully, & l'éloquent Daguesseau, & le profond Descartes, que leur habile Panégyriste est devenu lui-même si célebre. La gloire de ces grands personnages lui rend ce que son éloquence leur a prêté. Son génie mâle eût dédaigné de s'exercer sur des matieres futiles. Ainsi, grace à cette révolution, nous comptons de plus parmi nos bons ouvrages cinq à six discours éloquens, & parmi nos Ecrivains un Orateur Philosophe.

Il a même trouvé des émules jusques chez un sexe qui semble plutôt fait pour inspirer & ressentir l'amour, que pour exalter la Politique & la Philosophie. Mademoiselle Mazarelli a tracé éloquemment l'éloge de Sully & de Descartes. On a vu, en même tems, sur ce dernier sujet, M. Gaillard partager la palme avec un athlete couronné pour la sixieme fois. M. de la Harpe a tracé avec des couleurs non moins riches que vraies, le portrait d'un Monarque (*a*) justement surnommé le *Sage*; de ce Roi qui regagna par une prudence courageuse tout ce que son pere avait perdu par une valeur inconsidérée. Les Académies de Province ont suivi l'exemple de notre premiere Académie. On applaudit au

(*a*) Eloge de Charles V, par M. de la Harpe.

choix des sujets qu'elles proposent, & souvent au mérite des ouvrages qu'elles couronnent. Celui qui commença la réputation du fameux Excitoyen de Geneve, eût mérité la palme qu'il obtint s'il était aussi vrai qu'il est éloquent ; si l'amour du paradoxe & de la singularité eût moins séduit l'Auteur, qui parvint, lui-même, on ne sait comment, à séduire ses juges & le public. Peut-il ne pas savoir que l'ignorance n'est bonne à rien & s'oppose à tout ce qui peut être louable ? que les plus grands scélérats furent des ignorans ? que les lumieres adouciſſent les mœurs ? que si les Lettres ne peuvent pas toujours extirper les vices, elles en imposent, du moins, au crime ? qu'Octave cessa de proscrire aussitôt qu'il devint l'ami d'Horace & de Virgile, & qu'enfin, Néron, lui-même, n'osa paraître barbare tant qu'il respecta Séneque ? J'oserai le dire : si quelque chose pouvait prouver que les talens de l'esprit sont dangereux, ce serait l'abus qu'on en fait dans ce discours.

Mais n'en aimons, n'en cultivons pas moins ces lumieres bienfaisantes qui nous consolent dans nos disgraces, & nous sauvent de l'ennui dans la prospérité. Ne leur imputons pas certains vices trop inséparables de notre nature, & rendons-leur grace de n'être point des barbares, comme le furent nos aïeux.

LA METAPHYSIQUE ET LA MORALE.

(18) L'ESPRIT humain ne borne pas toujours ses recherches à ce qui peut frapper nos sens. Il ambitionne de se connaître & de s'apprécier lui-même, de calculer ses facultés & leurs causes. Mais, de toutes ses entreprises c'est peut-être celle qui lui a le moins réussi. L'enveloppe du doute couvre toujours ce qu'il offre de plus lumineux sur cet objet. On en crut long-tems Aristote sur sa parole. Descartes vint & nous apprit à ne croire qu'après avoir bien examiné. Cette loi qu'il s'imposa à lui-même fut parmi nous le premier pas fait vers le raisonnement. Elle ne mit pas toujours son inventeur à l'abri des écarts; mais elle en épargna à quelques-uns de ses successeurs. Ce fut avec cet appui que Newton le rectifia sur quelques points. Le premier, malgré ses erreurs, fut grand par lui-même. Le second, peut-être plus exact, ne fut grand qu'avec le secours du premier.

Mais venons spécialement à la Métaphysique. On peut la regarder comme la Physique de l'âme. Elle est moins palpable dans ses preuves que la Physique des sens. Elle conduit, tout au plus, à quelques inductions. Descartes dans ses *Meditations* Métaphysiques, s'attache particulièrement à établir la distinction réelle de l'ame & du corps. Il prétend prouver l'existence de l'esprit par la liberté qu'il a de douter ou de croire, selon qu'il est plus ou moins persuadé. Il

distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination, deux choses, en effet, très-distinctes. Ce qu'il dit sur les erreurs qui proviennent des sens, & sur les moyens d'éviter ces erreurs, est plus difficile à saisir. On finit, cependant, par être persuadé avec lui de l'existence des choses matérielles; mais on doutera toujours que l'ame des bêtes puisse être placée dans cette classe.

Du reste, nul Philosophe n'a jamais mieux raisonné que lui sur l'existence d'un Dieu & l'immortalité de l'ame. Il fait de ces deux points toute la base de sa Métaphysique. Ce qui ne le garantit pas d'être accusé d'athéïsme, & par conséquent persécuté. Son Traité des Passions est plutôt un ouvrage d'Anatomie que de Métaphysique, & l'Auteur y parle plutôt en Physicien qu'en Philosophe.

Mallebranche, disciple de Descartes, adopta presque toutes ses idées intellectuelles; mais il les orna des fleurs de l'éloquence. Il se livra à tout le feu de son imagination, en écrivant qu'il fallait que chacun se défiât de la sienne. Il démontra encore mieux que Descartes les erreurs des sens. Il entreprit de ménager un accord difficile, celui du dogme avec la raison humaine sur des points que le premier n'explique pas, ou semble même contredire. Il crut s'en tirer en voyant tout en Dieu. Selon lui, Dieu est le seul agent de nos actions & de nos pensées: toute vertu d'agir, toute action qui en résulte, lui appartiennent immédiatement. Selon lui, les causes secondes ne sont point des causes, ce ne sont que des occasions qui déterminent l'action de Dieu, des causes purement occasionnelles. Delà encore le système des idées innées. Tout ce que voient les esprits créés, ils le voient dans la substance increée, même les idées des corps.

Ces opinions ne furent pas généralement adoptées. Mallebranche eut des disciples & des adversaires. Le fameux Arnaud écrivit contre lui, mais leur dispute roula plutôt sur quelques points de Théologie que sur la Métaphysique. M. Foucher attaqua le système entier du P. Mallebranche. On écrivit beaucoup de part & d'autre, & chacun resta, comme c'est l'usage, dans son opinion.

Mallebranche trouva depuis un adversaire plus redoutable chez une nation toujours portée à combattre la nôtre. Ce fut le célebre Lock, ce raisonneur profond & conséquent. Il attaqua Mallebranche sur les idées innées, & sa victoire sur ce point ne paraît pas douteuse. On regarde son essai sur l'entendement humain, comme une des meilleures productions qui en soient jamais résultées. Il ne donne rien à l'imagination; il paraît même n'avoir fait, à cet égard, aucune violence à la sienne: mais il porte le raisonnement aussi loin qu'il puisse aller, & calcule, en quelque sorte, la marche de l'esprit, comme Newton calcula celle des planetes.

Pascal, qui fut tout ce qu'il voulut être, se distingua aussi dans la carriere du raisonnement. On regrette qu'il ait plutôt voulu nous effrayer que nous convaincre, nous décourager que nous instruire. Il ne pénetre dans le cœur humain que pour en découvrir la faiblesse; mais il peint si éloquemment celle de notre esprit, que ses discours font preuve contre ses argumens.

Il sera toujours difficile d'indiquer les progrès de la Métaphysique. Cette route arbitraire offre mille sentiers différens. On peut choisir entre eux; mais quel est l'œil assez perçant pour discerner celui qui mene au but? Un Métaphysicien ne ressemble que trop souvent à ces voyageurs peu fideles qui nous amusent par de fabuleuses des-

criptions pour suppléer à l'impuissance où ils ont été de mieux voir.

L'esprit du siecle où nous vivons a ramené le goût de cette étude. Les tentatives ont été hardies, imposantes, les rivaux dignes de captiver l'attention du public. L'un, guidé par une ardente imagination, est souvent subjugué par elle, & domine à son tour sur celle de ses lecteurs. Il les séduit lors même qu'il ne les persuade pas. Ses ouvrages de Métaphysique sont abstraits comme le sont & le seront tous les écrits de ce genre; mais on y remarque une force de pensée & d'expression qui caractérise l'homme de génie. Cette qualité s'annonce jusques dans sa maniere d'écrire. Elle est plus vive, plus ardente que méthodique. Elle se refuse à la froide analyse, & entraine ceux qui croient pouvoir se borner à l'examen.

L'autre, dans un système neuf, mais suivi, démontré, autant que la démonstration peut s'étendre en Métaphysique, porte l'analyse dans ce qui n'avait été jusqu'alors qu'indiqué. Il essaye de remonter aux causes par les effets, & chez lui l'exemple vient toujours à l'appui du raisonnement. Il rapporte, enfin, à des causes morales presque tout ce qu'un autre Ecrivain célebre attribue à des causes physiques. Certains détails de ce livre ont paru dangereux. Son estimable Auteur n'a point réclamé contre cette censure. Il s'est rétracté & soumis: persuadé, sans doute, qu'en pareil cas un Ecrivain est sujet aux mêmes Loix que la femme de César. C'est peu de ne pouvoir être jugé coupable, il doit encore être à l'abri du soupçon.

D'autres, sans faire choix d'une matiere purement métaphysique, ont su l'allier à la Morale & même à la Physique du corps humain. C'est

delà que dérivent *le Traité des sensations* (a), *la Médecine de l'esprit*, &c. Mais c'est particuliérement la Morale que notre siecle a vu le plus généralement cultivée. Il nous en reste des fruits abondans & précieux.

Le siecle dernier fut lui-même très-fertile en Moralistes. Leur nombre serait encore plus grand si les disputes polémiques n'eussent pas trop occupé quelques-uns de ces hommes nés pour éclairer les autres. Le fameux Arnaud y sacrifia soixante ans de travaux qu'il pouvait employer au profit du genre humain. Nicole y fut lui-même entraîné par ses liaisons & par le goût du tems. Mais il nous reste ses *Essais de Morale* qui lui assurent l'immortalité. Jamais Philosophe ne connut mieux l'art de la persuasion, & ne parut moins le rechercher dans ses discours. L'aménité accompagne tous ses préceptes. Il parait n'écrire que d'après son cœur, & c'est presque toujours au nôtre qu'il s'adresse; moyen plus sûr de nous convaincre que de s'attacher uniquement à l'esprit.

C'est presque à lui seul que parlent Saint-Evremond & la Mothe le Vayer. Tous deux hardis dans leur maniere de penser & de rendre. Mais l'un portant sur les objets un regard plus sévere, l'autre cherchant à tout égayer. Tous deux Philosophes, du nombre de ceux qu'il ne faut suivre qu'avec précaution.

Une femme célebre & non moins Philosophe que les deux derniers, Madame la Marquise de Lambert, a peint son ame & parle à la nôtre dans ses écrits. Elle nous persuade & nous émeut. C'est le style du cœur, mais orné de toutes les

(a) Par M. l'Abbé de Condillac.

graces du véritable esprit. Ce qu'elle avait écrit pour ses enfans devint les délices du public. Elle fit l'apologie de son sexe & même celle de l'amour, d'une maniere à prouver qu'elle connaissait tout le mérite de l'un, & toute la délicatesse de l'autre. Elle donna aussi un *Traité de l'amitié*: ouvrage qui, comme le dit M. de Voltaire, fait voir que l'Auteur méritait d'avoir des amis.

L'illustre la Rochefoucaut introduisit une autre maniere de moraliser. Il présente sa morale dans des maximes détachées qui semblent d'abord n'avoir entre elles ni liaison, ni correspondance. Mais on y reconnoît bientôt un système neuf, soutenu & développé. L'Auteur y fait de l'amour-propre la base & le mobile de toutes nos démarches, de toutes nos actions, de tous nos vices, même de toutes nos vertus. Il est triste d'avouer qu'un tel principe est difficile à combattre. C'est dans le cœur humain que l'Auteur paraît l'avoir puisé. Il ne sort pas même de sa sphere pour étendre & multiplier les preuves de cette assertion.

La Bruyere fonda moins les replis du cœur qu'il n'étudia les travers de l'esprit. C'est un Peintre qui saisit & rend tout ce qu'il apperçoit. La Rochefoucaut découvre ce qu'on cherche le plus à lui cacher. Il étudie l'homme. La Bruyere envisage toute la société. Ses maximes sont des tableaux, ses portraits des exemples. Misantrope capable d'enjouement, alliant quelquefois la glace à l'énergie. Il peint mieux que son rival, mais il est moins profond observateur.

On a depuis marché plus ou moins heureusement sur les traces de ces deux hommes célebres. Le changement arrivé dans nos mœurs a donné lieu à de nouvelles observations. Le dix-huitieme siecle en a fourni à M. Duclos, qui marchent de front avec les meilleures qu'ait vu éclo-

re le siecle passé. On a trouvé dans les caracteres de Madame de Puisieux plus d'un trait que n'avait pas saisi la Bruyere. La Rochefoucaut en eût adopté plusieurs que nous devons à feu M. de Vauvenargues. D'autres Observateurs ont aussi communiqué au public certaines découvertes utiles ou piquantes. On a dit que le cœur humain était un abîme. On pourra y fouiller long-tems sans l'épuiser. La variété de nos usages, l'influence qu'elle a sur notre maniere de penser & d'agir, est une autre source toujours prête à se renouveller.

On imagina dans le dernier siecle une maniere nouvelle de faire goûter la morale. Ce fut en la mêlant avec l'action, en l'adaptant à une intrigue propre à soulager l'attention du lecteur, qu'un long tissu de maximes ne captiverait pas toujours. C'est une ingénieuse supercherie pour lui faire accepter ce qu'il ne demandait pas. Le Télémaque en fut le premier exemple & le meilleur modele. Son illustre Auteur le composa pour l'instruction d'un Prince qui devait régner. Il y sema une foule de maximes propres à lui former le cœur & l'esprit. Un pareil ouvrage semblait donc ne devoir intéresser que les Princes, ou tout au plus les hommes d'Etat; mais tel est l'art de l'Ecrivain qu'il intéresse & charme également toutes les classes de lecteurs. Imagination féconde & brillante, variété de situations & de caracteres, une harmonie, une douceur inconnues jusqu'alors dans la Prose Française; tout, dans cet ouvrage, contribue à l'illusion, tout y soutient l'intérêt. C'est Minerve peinte par le Correge. Elle n'a point la molle volupté de Vénus; mais elle a toutes les graces dont le pinceau de ce Peintre fut toujours si libéral.

L'objet du *Séthos* de l'Abbé Terrasson est à-

peu-près le même, & se trouve rempli à quelques égards. Il offre d'heureux détails. Mais l'Auteur a plutôt consulté la raison que l'art d'intéresser en raisonnant. On est persuadé de ce qu'il dit & peu touché de ses discours.

Il est difficile que ce genre de Romans se multiplie, attendu la difficulté même du genre. On vient d'applaudir aux instructions que le vieux Général de Justinien donne à ce vieil Empereur sur l'art de gouverner. Il raisonne, pour l'ordinaire, avec justesse, & s'exprime avec dignité ; mais puisque l'Auteur voulait donner à cet ouvrage la forme du Roman, ne pouvait-il pas mieux combiner son intrigue, varier davantage ses situations ; &, par ce moyen, rechauffer ce qui est toujours froid dans une suite nombreuse de dialogues ? Malgré ce défaut, il serait à souhaiter que tous les Souverains missent à profit la plûpart des préceptes renfermés dans cet ouvrage. Bélisaire aveugle deviendrait souvent pour eux un excellent guide.

N'oublions point de placer ici les *Entretiens de Phocion* (*a*). La marche en est encore moins variée que celle de B..... mais l'Auteur n'a point visé à la machine. Au surplus, tout ce qu'il débite est approfondi & raisonné. Sa morale est moins propre à conduire une Monarchie qu'une République ; mais tout homme d'Etat y puisera des principes applicables à toutes les especes de constitutions.

Quelle est celle qui ne trouvera point à puiser dans un ouvrage qui, malgré ses défauts, a fait l'étonnement de notre siecle, & fera une partie de sa gloire aux yeux de la postérité ? *L'Esprit des Loix* (on devine, sans doute, que c'est de

(*a*) Par M. l'Abbé Mabli.

lui dont je parle) est un de ces monumens dont tous les détails ne sont pas remplis, dont l'ensemble n'est pas régulier, mais qui étonnent par la majesté de leur plan & la beauté de quelques-unes de leurs parties. Ce qui en existe ne peut être surpassé. Qui entreprendra d'achever ce qui lui manque? Avouons-le cependant: on peut disputer à l'illustre Montesquieu le principe qui fait la base de tout son système, l'influence nécessaire du climat sur les loix & les usages d'un peuple. Une foule d'exemples viennent à l'appui de cette opinion. Un plus grand nombre la contredisent. Mais si dans cet ouvrage le Philosophe a pu se tromper, l'homme d'Etat & le Jurisconsulte y sont presque toujours conséquents. On peut disputer sur le principe, & tirer le plus grand parti des résultats.

C'est à la même plume que la morale est redevable d'une autre maniere de se produire. Dans les *Lettres Persannes*, le Philosophe Usbeck fronde avec légéreté nos ridicules, décrit avec agrément nos usages, reprend avec force nos préjugés, nous trace avec éloquence des regles de conduite. Cette morale indirecte est plus agréable, & par cette raison plus efficace que toute autre. Mais il faut la touche du génie pour la faire valoir.

On a lu avec le même empressement &, pour la même cause, les *Lettres d'Osman* par M. le Chevalier d'Arcq, & les *Lettres Turcques* par M. de Saint-Foix. Ces trois tableaux sont des pendans, & nul des trois n'est une imitation des deux autres.

Il existe encore d'autres ouvrages estimables dans le même genre, & un bien plus grand nombre de faibles imitations. Le genre ordinaire offre à-peu-près la même alternative. Je ne puis ni ne dois tout citer. J'aurais trop à faire dans

un siecle où chacun s'érige en précepteur de ses semblables. C'est le goût du tems, & il faut avouer que ce nombreux concours, est, au moins, une preuve des progrès de l'esprit philosophique. On en trouve d'autres preuves dans ces *Mélanges* où l'un des plus grands Géomêtres que la France ait produit, prouve qu'il est en même tems un de ses meilleurs Ecrivains; ainsi que dans une foule de productions échappées au Prothée de notre Littérature, à ce génie étonnant qui a tout embrassé & tout saisi; dans ces brillantes *Bagatelles* où la gaieté légere habille la raison de ses couleurs, & semble ne tenir sa place que pour mieux assûrer ses droits. On trouvera, enfin, cette preuve jusques dans les écrits de ce Misantrôpe quelquefois sublime & toujours singulier; captieux dans les principes, persuasif dans les détails, prodiguant l'illusion & la vérité, le sophisme & le raisonnement: ses écarts même sont une preuve que la raison a brisé ses entraves. Elle peut s'égarer dans sa course; mais, du moins, a-t-elle osé prendre l'essor.

Tout décele une révolution dans les esprits. On a long-tems reproché au Français la frivolité de ses goûts. Elle ne s'étend pas, du moins, jusques sur son goût actuel de littérature. L'Auteur veut instruire: le lecteur veut être instruit. Le genre le plus léger prend une sorte de consistance. Le genre profond devient plus moral & plus utile. Nous n'en serons pas, sans doute, plus sages; mais nous connaîtrons parfaitement la sagesse.

LE ROMAN ET LE CONTE.

(19) RIEN ne reſſemble mieux au Labyrinte de Crete que ces longs Romans dont le dernier ſiecle fut d'abord inondé. Le fil d'Ariane eſt à peine ſuffiſant pour en ſortir. On ſe perd dans les détours du *Cyrus*, de la *Clélie*, du *Pharamond*, de la *Cléopatre*, de *Caſſandre* & de tant d'autres volumineuſes productions, où la vraiſemblance eſt ſacrifiée au merveilleux, où la conſtance du héros & du lecteur eſt également miſe à l'épreuve. L'art gothique avec lequel on a conſtruit ces édifices monſtrueux, étonne quelquefois; on veut les parcourir juſqu'au bout, mais on en ſort pour ne jamais y rentrer.

Le ſuccès de *l'Aſtrée* donna naiſſance à cet abus. Ce Roman, d'ailleurs très-agréable, n'eſt rien moins que précis. Mais ſes perſonnages peuvent être ſuppoſés dans la nature, & ceux des Romans qui vinrent après ne ceſſent de s'en éloigner. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt que ces héros giganteſques ne parlent d'amour que comme Silvandre & Céladon. C'eſt le même précieux dans le langage, la même langueur dans les ſentimens. Subſtituez une houlette à l'épée de Cyrus & à la hache d'armes d'Horatius Coclès, vous aurez deux perſonnages de l'Aſtrée.

Le Roman de *Zaïde*, par Madame de la Fayette, ramena ce genre au ton qui lui eſt propre. C'eſt le premier Roman écrit, parmi nous, d'un ſtyle naturel & combiné dans toutes les regles de la vraiſemblance. Les ſentimens y ſont vrais & délicatement exprimés. Chaque événement paraît moins amené par l'Auteur que produit par

le sujet même. Rien n'y surprend, mais tout y intéresse, & l'art le plus difficile est d'intéresser.

La Princesse de Cleves, ouvrage du même Auteur, mérite, à-peu-près, les mêmes éloges que Zaïde, & n'eut pas un moindre succès. On prétend que Segrais mit la derniere main à ces deux Romans. On les lui attribua même d'abord en entier. S'il en fit part volontairement à Madame de la Fayette, on peut dire qu'il partagea avec elle ce qu'il avait de plus précieux.

Il est superflu de rappeller ici quelques Romans oubliés qui parurent à-peu-près dans le même tems.

Ceux de Mademoiselle de la Force, petite-fille du dernier Maréchal de ce nom, trouvent encore aujourd'hui des lecteurs & des suffrages. L'imagination brille dans son *histoire secrette de Marie de Bourgogne* & dans celle de *Marguerite de Valois*. L'une & l'autre sont écrites avec pureté, avec élégance. L'amour, en général, y parle un langage vrai, & la galanterie un langage toujours noble.

Ceux du Comte de Bussi-Rabutin, parent de Madame de la Fayette, eurent une célébrité qui devint fatale à leur Auteur. Il joignait à beaucoup d'esprit un tour d'expression original & piquant. Il intéresse la malignité par les faits & par le style. Mais ses Satires furent trop souvent des libelles, & des libelles dépourvus de vraisemblance. Il avoue, lui-même, qu'ils l'étaient de vérité dans une lettre adressée au Duc de Saint-Aignan. Il y déclare que ne sachant à quoi se divertir à la campagne, il écrivit une Histoire ou plutôt un Roman satirique dans le seul dessein d'en divertir ses amis: qu'il eut recours à l'invention, & que sans avoir le moindre scrupule du tort qu'il faisait aux intéressés, parce qu'il ne prétendait point rendre cet amusement public,

il écrivit mille choſes qu'il n'avait jamais ouï dire; il fit des gens heureux qui n'étaient ſeulement pas écoutés, & d'autres même qui n'avaient jamais ſongé à l'être. „ Je ſais bien, pourſuit-il, „ qu'il y a dans mon procédé plus d'imprudence que de malice; mais l'innocence de mes „ intentions ne conſole pas les gens que j'aſſaſſine, puiſqu'ils ſont auſſi-bien aſſaſſinés que ſi „ j'en avais eu le deſſein. Ce qu'on peut dire „ en deux mots de tout ceci, c'eſt que le public, en me condamnant, doit me plaindre, „ mais que les offenſés peuvent me haïr avec „ raiſon".

C'eſt *l'Hiſtoire amoureuſe des Gaules* dont il s'agit dans cette lettre; & c'eſt à un autre ouvrage du même genre que Boileau fait alluſion dans ſa dixieme Satire, lorſqu'il demande à ſon Alcipe?

S'il veut bientôt auſſi
Se mettre au rang des Saints qu'a célébré Buſſi.

Madame de Villedieu, née très-galante, peignit ſon ame dans ſes Romans. Ils ſont vivement & librement écrits. Ils contribuerent, preſque autant que *Zaïde* même, à faire tomber les volumineuſes fictions qui les avaient précédés. Parmi les productions de Madame de Villedieu, celles qu'on paraît aujourd'hui préférer aux autres, ſont les *Annales galantes*, *les Amours des grands hommes* & *les Favorites*. Elle emploie dans ces deux dernieres des noms connus pour accréditer, le plus ſouvent, des anecdotes imaginaires.

Un intérêt tout neuf, des ſituations touchantes, aſſez de naturel dans l'expreſſion, malgré le merveilleux de quelques incidens, tel fut ce qui détermina le ſuccès *d'Hippolite Comte de Duglas*, Roman de Madame la Comteſſe d'Aunoi.

Il

Il eſt même encore lu avidement par les jeunes perſonnes que les tableaux d'un amour un peu romaneſque ſéduiſent plus facilement que d'autres. Ses *Contes*, quoique pour la plûpart Contes de Fées, ſont aujourd'hui d'un goût plus général.

Il eſt naturel qu'un ſexe né pour inſpirer l'amour ait du penchant à le peindre. C'eſt à lui qu'il ſemble appartenir d'en être l'Hiſtorien. Mademoiſelle de Luſſan, qui lui devait ſon exiſtence, lui conſacra ſes premiers travaux. Sa plume féconde fit éclore ſucceſſivement une foule de productions galantes, parmi leſquelles on diſtingua *l'Hiſtoire de la Comteſſe de Gondés*, *les Anecdotes de la Cour de Philippe Auguſte*, *les Veillées de Theſſalie*, & *l'Hiſtoire de Marie d'Angleterre, Reine ducheſſe*. Il regne dans ſa maniere d'écrire une ſorte de politeſſe & de grace qui décelent à la fois le ſexe & le génie de l'Auteur.

L'un & l'autre ſe font encore mieux remarquer dans *le ſiege de Calais & le Comte de Cominges*, deux productions d'un Auteur du même ſexe. Beaucoup de fineſſe, d'élégance & de pureté dans l'expreſſion; du ſentiment, un ton qui ne s'acquiert que dans le grand monde; tel eſt ce qui diſtingue les écrits de Madame de Tencin, & ce qui la diſtinguait elle-même dans la ſociété.

Juſqu'alors on n'avait point vu renaître le goût des Romans trop étendus. Il était rare qu'on eût filé une intrigue unique par-delà deux volumes. Les *Mémoires d'un homme de qualité* parurent & paſſerent de beaucoup ce nombre. M. l'Abbé Prevôt ne ſe montra pas plus ſobre dans l'Hiſtoire de Cleveland. Il ſemblait vouloir accréditer de nouveau l'abus qu'on avait proſcrit. C'était, il eſt vrai, le ſeul rapport qu'il y eût entre ſes Romans & ceux du commencement de

l'autre siecle. Son imagination le porte souvent à l'extraordinaire; mais rien de ce qu'il suppose n'est physiquement impossible. C'est un nouveau genre de fiction qui agite fortement notre ame; ce sont des tableaux énergiques, mais sombres. Les catastrophes y sont multipliées : partout le sang y coule avec les larmes. Les antres, les tombeaux, les poignards levés ou sanglans, sont les images favorites de l'Auteur. Son style est pur, mais toujours grave, même lorsqu'il pourrait l'égayer. En général, ce qu'il peint le mieux sont les grandes passions. Il approfondit, il épuise le sentiment. Il déchire l'ame en même tems qu'il l'effraie. Ce qu'on peut justement lui reprocher, c'est d'avoir prodigué les réflexions, & de n'avoir pas toujours su les rendre intéressantes. Ce reproche peut s'étendre au plus grand nombre de ses ouvrages d'imagination. Exceptons-en, toutefois, *l'Histoire de Manon l'Escaut*, Roman tout neuf dans son genre, qui intéresse malgré le vice des caracteres, & qui ne doit cet intérêt qu'à l'art de l'Ecrivain. L'étendue de ce Roman n'est que de ce qu'elle doit être; mérite un peu rare chez M. l'Abbé Prevôt. Mais il faut l'avouer, jamais on ne posséda mieux que lui l'art d'être long sans paraître ennuyeux.

Dans le même tems parut un autre scrutateur du cœur humain. Il en traçait des tableaux moins sombres, mais plus délies. Il distingue, il saisit toutes les nuances du sentiment & des passions. Il rend palpables des traits qui, sans lui, resteraient imperceptibles. On pourrait même soupçonner qu'il prête souvent à la nature ce qu'il paraît emprunter d'elle; mais il nous fait aimer cette illusion. D'un autre côté, on lui reproche d'avoir quelquefois copié cette même nature trop fidélement; d'avoir, dis-je, fai

parler quelques personnages populaires dans le langage, ou plutôt le jargon attaché à leur état. Mais, n'a-t-on pas vu de très-grands Peintres égayer leurs tableaux les plus sérieux par quelques figures grotesques? La vérité de l'imitation fait tout passer. En un mot, on regardera toujours *Marianne* & *le Paysan parvenu* comme deux productions originales & dignes de leur succès. Il faut laisser à l'Auteur sa maniere. Elle paraît lui être naturelle & pourrait ne sembler que ridicule dans tout autre.

Ce genre d'ouvrage a pris encore un ton différent chez deux célebres Ecrivains de nos jours. M. Duclos dans *les Confessions du Comte de* ***, & M. de Crébillon fils dans *les Egaremens du cœur & de l'esprit*, ont peint les mœurs de ce siecle avec ces touches vives & brillantes qui animent tout, & qui intéressent jusques dans les moindres détails. Ces deux émules parurent presque en même tems; mais l'un ne s'est point modelé sur l'autre. Ils doivent leurs succès à leurs propres moyens. M. Duclos peint en Maître ce qu'il veut peindre, & heurte fierement ce qu'il ne veut qu'esquisser. Sa maniere est vive, précise & hardie. M. de Crébillon peint presque tout. Sa composition est simple, mais rien n'y est négligé. Il voit la nature sous un aspect des plus piquans, & sait la rendre comme il la voit. Ces deux ouvrages, enfin, seront pour les siecles futurs un tableau complet des mœurs de celui-ci. On sait que chaque siecle a les siennes particulieres, & pourrait en tracer un tableau toujours original, toujours différent de ceux qui l'ont précédé ou qui doivent le suivre.

Des Romans, qu'on pourrait, peut être, appeller des Allegories, mais fertiles en tableaux hardis & voluptueux animés d'un colo is brillant & séducteur, s'emparerent aussi de tous les

ſuffrages On peut même dire qu'ils les captiverent. Il eût été honteux de ne pas ſavoir par cœur *Tanzaï & le Sopha. Angola*, qui vint après, fit auſſi la plus grande fortune. Le goût de la morale ſemble aujourd'hui avoir prévalu; mais ces piquantes productions ne ſont pas, toutefois, oubliées. Elles occupent dans les Bibliotheques le même rang que certains tableaux dans le cabinet de l'amateur. Il ne les offre point à tous les regards, il les couvre d'un voile, mais il va ſouvent lui-même tirer ce voile.

C'eſt le *Zadig* de M. de Voltaire qui, le premier, nous a fait voir qu'un Roman pouvait être un agréable traité de Morale & de Philoſophie. *Candide*, & d'autres productions du même Auteur, ont mis le dernier ſceau à ces preuves.

On eſt redevable à M. de Crébillon fils d'une autre forme de Roman qui a trouvé depuis beaucoup d'imitateurs. Ses *Lettres de la Marquiſe de**** en furent, parmi nous, le premier modele On ne peut joindre plus de naturel à plus de brillant, ni peindre l'amour avec des couleurs plus vives & plus vraies. Ce fut le premier ouvrage de l'Auteur. Il était encore très-jeune. On s'en apperçoit & à l'extrême chaleur de ſon ſtyle, & à l'impatience qu'il a eue de faire triompher ſon héros.

Il ne faut en France que faire avec ſuccès un pas dans une route nouvelle pour voir, en peu de tems, cette route frayée & battue. Les *Lettres Péruviennes* de Madame de Grafigni tiennent du genre des *Lettres Perſanes*, & de celles de la Marquiſe dont il vient d'être parlé. Elles joignent à la critique de nos mœurs une intrigue ſur laquelle porte l'intérêt de l'ouvrage. C'eſt le ſtyle du cœur & du ſentiment. L'eſprit ne s'y montre que par intervalles & quand ſon rôle n'eſt point déplacé.

Les *Lettres d'Henriette-Juliette Catesbi*, celles *du Marquis de Creci*, & de *Fanni Butler*, par Madame *Riccoboni*, sont, en ce genre, de nouveaux modeles. Sentimens développés, intérêt soutenu, délicatesse de pensée & d'expression, tours ingénieux & naturels, tout y séduit, tout y charme le lecteur. Jamais femme ne posséda mieux l'art d'écrire, & sur-tout, l'art d'intéresser en écrivant.

Les *Lettres du Marquis de Roselle* ont eu le mérite de réussir après les précédentes. C'est dire qu'elles sont dignes de leur être associées.

Il serait injuste d'oublier ici *la nouvelle Héloïse*. On sait que ce Roman volumineux est aussi en forme de Lettres On sait quel brillant succès il eut à son apparition. Il serait encore le même si l'Auteur eût combiné comme il écrit, s'il eût mis plus d'intelligence dans sa marche, plus de vérité dans ses caracteres: s'il eût moins prodigué les détails superflus; s'il était moins prolixe dans ceux qui sont utiles; s'il eût cherché à séduire plutôt qu'à surprendre, à faire un ouvrage de goût plutôt qu'un long ouvrage. Quelques-unes de ses Lettres sont admirables par la force & la chaleur de l'expression. Elles ont toute l'effervescence, tout le désordre qui caractérisent l'amour porté à son comble: exemple rare dans notre Langue. Il est peu de nos Romans où l'amour ne parle sur le ton de la simple galanterie. Mais pourquoi une Lettre passionnée est-elle si souvent suivie d'une digression froide ou d'une critique insipide? Pourquoi la tendre Julie est-elle si savante, & le passionné Saint-Preux si mauvais plaisant? On a reproché à Julie d'avoir cédé un peu trop tôt; on voudrait qu'elle eût retardé, au moins d'un volume, à visiter les *Chalais*. C'eût été mieux consulter les bienséances de l'art;

elle s'eſt bornée à conſulter la nature. Mais que par la ſuite elle paraiſſe avoir tout oublié; que Saint-Preux, lui-même, ne lui rappelle rien; qu'un mari, informé de tout, reçoive de nouveau chez lui un pareil hôte; qu'il le force, en quelque maniere, d'habiter ſous le même toît que Julie! ..... Duſſai-je *n'avoir jamais l'eſtime* de M. Rouſſeau, je dirai que c'eſt confier témérairement la fortune de Céſar à une barque fragile & aux flots inconſtans. .... Je dirai plus, quand Saint-Preux ſe trouve réellement embarqué avec Julie ſur le Lac de Geneve, & que réfléchiſſant ſur tout ce qu'il a perdu, il eſt tenté de la ſaiſir & de ſe précipiter avec elle au fond du Lac: je frémis de cette ſituation; mais j'y reconnais la nature; j'y reconnais, ſur-tout, la plus terrible des paſſions, la plus difficile à vaincre & même à modérer. Il eſt fâcheux pour l'humanité de ne pouvoir porter plus loin la perfection. La ſeule reſſource, en pareil cas, eſt de ſe fuir de part & d'autre, & non de ſe réfugier ſous le même toît.

C'eſt peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chaſſé!

dit Phedre à Hippolite.

C'eſt ainſi que fait parler Phedre l'homme de l'univers qui a le mieux connu le cœur humain. Si M. Rouſſeau eût fait la même étude, *la nouvelle Héloïſe* aurait quatre Volumes de moins, & peut-être aurions-nous un chef-d'œuvre de plus.

Rien ne prouve mieux le dégoût du public pour les longs Romans, que l'accueil qu'il fait aujourd'hui au *Conte*, autre eſpece de Roman, plus borné encore que ceux de l'étendue la plus médiocre. Le Conte n'embraſſe, pour l'ordinai-

re, qu'une seule circonstance de la vie des personnages qu'il met en jeu; mais l'action doit être entiere comme dans un drame; elle doit offrir un intérêt dominant. Pour ce qui est de la scene, l'Auteur peut l'étendre & la varier à son gré. Il lui est également permis de traiter des sujets qui, par leur nature, ne peuvent s'adapter au théatre. Y renoncer, ce serait abandonner une des plus riches parties de son domaine; celle qui constitue le Conte en particulier, celle qui le distingue le plus essentiellement du Drame. Chaque genre a son objet & ses moyens. Les confondre, c'est les affaiblir. C'est à l'esprit, c'est à l'ame que le Conteur en veut dans ses tableaux. Il suffit que les images qu'il leur présente soient de nature à les intéresser: peu importe ensuite que l'art puisse, ou ne puisse pas, les retracer à nos yeux.

Ce genre ne fut pas inconnu au dernier siecle. Hamilton s'y distingua d'une maniere brillante. Son style est vif, enjoué, plein d'agrément & de saillies. Mais ses Contes ne sont guere que la parodie & la critique des longs Romans. C'est le seul but qu'il semble s'y être proposé. Il n'en laisse entrevoir aucun autre, ni moral, ni philosophique.

Celui des Contes de Madame d'Aunoi est plus facile à saisir. Sa maniere est moins piquante que celle d'Hamilton, mais ses productions peuvent être plus utiles. Chacune d'elles a son but marqué, & si l'on peut y trouver un défaut, c'est dans cette morale un peu trop périodique.

Madame de Villedieu paraît à peu près la même dans *ses Nouvelles* que dans ses autres écrits; galante & vive dans sa narration, peu scrupuleuse dans ses images. Peut-être eût-elle moins réussi en affichant plus de circonspection.

Il y eut, enſuite, un intervalle où les Romans reprirent la plus grande faveur, & firent négliger le Conte. Il ne ſe montrait que de tems à autre dans le Mercure de France dont il forme aujourd'hui une partie eſſentielle. On y admira les charmantes fictions d'un Ecrivain (*a*) qui a l'art de tout embellir, & la modeſtie de ſe tenir preſque toujours caché. M. Marmontel parut, & fit prendre au Conte une conſiſtance qu'il n'avait pas encore. On lut avidement *Alcibiade*, *les Sultanes*, *Tout ou Rien*, *Heureuſement*, quelques autres morceaux où la morale eſt embellie par la gaieté & les graces légeres. L'Auteur a paru les négliger dans d'autres Contes pour donner preſque tout à l'inſtruction.

Une morale nue apporte de l'ennui,

a dit un grand Maître dans l'art d'inſtruire & de plaire. Un lecteur, ſur-tout un lecteur de Contes, veut être ſéduit plutôt que documenté. Qu'on dife à des Sibarites: Armez-vous des inſtrumens de Palès; accourez; voilà un champ tout couvert de riches épis. Ils reſteront dans leurs cabinets parfumés, ou dans leurs jardins odoriférans. Offrez-leur un parterre émaillé des fleurs les plus ſuaves, les plus brillantes, les plus rares: vous les verrez accourir en foule, & ſi parmi les fleurs il ſe trouve quelques épis mêlés, ils pourront les cueillir par déſœuvrement.

Ne diſons jamais à de pareils auditeurs: je prétends vous inſtruire. A coup ſûr, ils ſeraient peu attentifs à la leçon. Il y a beaucoup de morale

(*a*) M. l'Abbé de Voiſ....

morale dans le joli Conte *d'Aline*, & l'on soupçonne à peine son ingénieux Auteur d'avoir prétendu moraliser.

Cette intention perce un peu plus dans certains Contes de M. de Voltaire. Mais on sait qu'il est en possession de persuader quelque opinion qu'il soutienne, & de se faire lire sur quelque matiere qu'il écrive.

Le pathétique des Contes de M. d'Arnaud sert de passeport à sa morale. On a vu, plus d'une fois, MM. de Campigneules, Desboulmiers & le Mercier, l'offrir sous un aspect agréable & piquant.

Plus d'un Peintre a tracé lui-même son portrait, & le public lui en a su gré. Un Auteur ne jouit pas du même privilege. On lui dispute, sur-tout, celui d'apprécier ses ouvrages. Mais, puisqu'il s'agit ici de Contes, je parlerai des miens avec aussi peu de prétention que j'en mis à les composer. J'en ai fait jusqu'à trois Volumes, parce qu'ils me furent demandés. C'était porter le dévouement un peu loin; il s'agissait de succéder à M. Marmontel. Il fallait, dis-je, que mes fictions remplaçassent les siennes dans un ouvrage qu'elles avaient tant de fois enrichi. Ce fut pour moi une raison de ne pas suivre à la trace mon prédécesseur; entreprise non moins dangereuse que celle de lui succéder. Il m'a paru, cependant, que mes Contes avaient trouvé grace aux yeux du public. Ma seule reconnoissance m'oblige d'en faire ici mention. J'espere qu'on me pardonnera cette licence en faveur du motif.

J'ajouterai, sans intérêt, que le genre du Conte me paraît avoir acquis toute sa perfection. Il joint le piquant du style à l'utilité de l'objet. Craignons seulement qu'à force de vou-

loir le rendre utile, on ne lui raviſſe les moyens d'être agréable.

Exhortons auſſi les Auteurs de Romans à conſerver ce juſte équilibre. La balance ne peut pencher ni d'un côté ni de l'autre, ſans faire paraître ces ſortes d'ouvrages ou trop peſans, ou trop légers.

L'HISTOIRE.

(20) On a dit que l'Hiſtoire était la ſcience des tems & des hommes. C'eſt pour nous le ſpectacle le plus intéreſſant & le plus varié. Il eſt à croire qu'on ſe le procura auſſi-tôt qu'on en pût trouver les moyens: mais on mêla ſouvent la Fable avec l'Hiſtoire. Le premier Hiſtorien que la France ait produit, le premier du moins qui ſoit digne de ce titre, fut, comme on l'a dit, le célebre de Thou. Mais il a précédé le dernier ſiecle. Il écrivit en Latin, parce que ſon génie était trop au-deſſus de la Langue Françaiſe de ſon tems. Elle ſe perfectionna, & nous eûmes des Hiſtoriens dans notre idiôme. Le ſiecle paſſé en compte un aſſez grand nombre. Il eſt naturel de faire d'abord mention de Mézerai, le premier qui ait entrepris une Hiſtoire complette de notre Nation. Mézerai a plutôt l'art de rapprocher les faits que d'intéreſſer en les préſentant. Son ſtyle manque d'élégance & ſouvent de pureté. Mais ſa plume eſt impartiale & vraie. S'il ſe trompe, au moins ne cherche-t-il pas à nous tromper. On a

mieux fait depuis ; mais c'eſt avec ſon aide qu'on eſt parvenu à mieux faire.

Le P. Daniel, meilleur Ecrivain, eſt plus élégant qu'énergique. Il manque de chaleur & de préciſion. On peut lui reprocher auſſi de n'être point aſſez Philoſophe. Il ſemble avoir plutôt écrit l'Hiſtoire des Rois de France que celle de la Nation Françaiſe. Rien qui regarde ſpécialement les mœurs & les uſages ; rien qui tende à faire connaître le génie & le caractere national. Il décrit fort au long tous les grands événemens, & même quelques menus faits ; mais il néglige les cauſes qui ont préparé ces événemens. Il nous montre le jeu de la machine & ne nous laiſſe appercevoir aucun de ſes reſſorts.

Le Gendre a mis plus de ſagacité dans ſon Hiſtoire de France. On fait cependant plus de cas du Volume particulier qui a pour objet les mœurs & coutumes des Français dans les différens tems de la Monarchie que de l'Hiſtoire entiere qu'il en a donnée. Il était inſtruit, mais il ne fut pas toujours impartial. On peut même dire qu'en parlant du dernier regne il s'eſt montré plutôt Panégyriſte qu'Hiſtorien.

Lui & ſes ſucceſſeurs ont profité du travail d'Adrien de Vallois & de Géraud de Cordemoi ſur l'Hiſtoire de la premiere & de la ſeconde race de nos Rois. Ces deux érudits profonds du dernier ſiecle portaient dans ces épaiſſes ténebres le flambeau de la critique. Il n'en reſulte pas un jour entiérement lumineux, mais il empêche, du moins, de confondre les objets.

D'après tous ces ſecours, feu M. l'Abbé Velli & ſes ſucceſſeurs ont entrepris d'élever un nouveau monument de notre Hiſtoire plus complet qu'il n'avait encore pu l'être. Ils ne bornent point leurs vues aux ſeuls événemens po-

liques & militaires. Les mœurs, les usages, le génie de la Nation, ses progrès dans les arts & dans les sciences, tout entre dans leur plan. C'est l'unique moyen de faire connaître en détail une Nation qui, jusqu'alors, ne fut connue que par des faits communs à presque toutes les autres.

Quelques Histoires particulieres contribuent encore à éclaircir & développer l'Histoire générale de France. Le dernier siecle en vit éclore plusieurs. Une des plus goûtées fut celle *de Henri IV* par Beaumont de Péréfixe, Archevêque de Paris. On ne peut mieux l'apprécier que l'a fait M. de Voltaire dans le Catalogue des Ecrivains du dernier siecle. „ Cette Histoire „ de Henri IV, dit-il, qui n'est qu'un abrégé, „ fait aimer ce grand Prince, & est propre à „ former un grand Roi. Il la composa pour „ son éleve. On crut que Mézerai y avait eu „ part; en effet, il s'y trouve beaucoup de ses „ manieres de parler; mais Mézerai n'avait pas „ ce style touchant & digne en plusieurs endroits du Prince dont Péréfixe écrivait la vie, „ & de celui à qui il l'adressait. Les excellens „ conseils qui s'y trouvent pour gouverner par „ soi-même n'y furent insérés que dans la seconde édition, après la mort du Cardinal Mazarin. On apprend, d'ailleurs, à connaître „ Henri IV dans cette Histoire beaucoup plus „ que dans celle de Daniel, écrite un peu sé„ chement, & où il est trop parlé du P. Coton, „ & trop peu des grandes qualités de Henri IV „ & des particularités de la vie de ce bon Roi. „ Péréfixe émeut tout cœur né sensible, & fait „ adorer la mémoire de ce Prince dont les fai„ blesses n'étaient que celles d'un homme aima„ ble, & dont les vertus étaient celles d'un „ grand homme".

On sent que je ne puis ni ne dois citer, sans exception, tout ce qu'on a écrit relativement à notre Histoire. Celles de Philippe de Valois, du Roi Jean, de Charles V & de Charles VI, par l'Abbé de Choisi, sont toutes écrites dans sa maniere, c'est-à-dire avec une vivacité, un agrément qui dédommagent, autant qu'il est possible, d'une recherche plus approfondie. Ce même Historien a laissé des Mémoires qui se font lire par la même raison.

Chaque homme d'Etat a aussi laissé les siens, ou l'on a eu soin d'en imprimer sous son nom. Quelques-uns, sur-tout ceux du Cardinal de Retz, nous offrent des détails que l'Histoire la plus complette ne présente pas toujours. Mais combien de Mémoires superflus & factices! Courtils en surchargea les presses de la Hollande. Nos presses Françaises ont elles-mêmes plus d'une fois servi à cet usage abusif. C'est un subterfuge pour fixer l'attention du lecteur, que ces sortes d'écrits parviendraient difficilement à captiver par eux-mêmes.

Heureusement nous sommes devenus plus sobres sur ce point. On écrit maintenant peu de Mémoires, & nos Historiens puisent dans les meilleures sources. La ténébreuse politique de Louis XI n'a pu échapper à la sagacité du sien. Nous avons vu M. Duclos nous en développer tous les replis, & nous faire connaître à fond ce Prince qui se piqua toujours d'être impénétrable. Cette Histoire, profondément discutée, n'offre point les épines de la discussion. Tout est sauvé par le talent & le génie de l'Ecrivain.

Nous avons vu, sous le simple titre *d'Essais Historiques sur Paris*, M. de Saint-Foix déterrer & mettre dans le plus grand jour les faits les plus cachés & les plus curieux de notre Hi-

ſtoire générale. Un coup d'œil ſûr & perçant, une aptitude à rendre comme à ſaiſir; l'art d'intéreſſer dans les matieres les plus arides ; l'art plus rare encore de démontrer ce qu'avant lui tant d'autres n'avaient pas même apperçu: tel eſt ce qui diſtingue en particulier & le talent de cet Ecrivain célebre, & le caractere de ſes productions hiſtoriques. Le patriotiſme, l'attachement au Souverain & l'eſtime pour ſa Nation s'y font remarquer de toutes parts ; autre genre de mérite qui ne devient que trop rare parmi nous. Une impartialité mal entendue nous rend trop ſouvent injuſtes envers nous-mêmes. Nous déguiſons nos propres avantages pour exagérer ceux de nos voiſins déja trop diſpoſés à nous en croire ſur notre parole. On ſait que le premier devoir d'un peuple eſt de ſavoir s'eſtimer. Cet orgueil, blâmable dans un particulier, ne l'eſt point dans une Nation. Il fait même une partie de ſes reſſources. Lui faire perdre ce noble orgueil c'eſt les diminuer. Peut-être Rome eût-elle ſuccombé ſous Carthage, ſi les Romains n'euſſent pas cru que le monde entier devait fléchir ſous eux. Sachons gré, par exemple, à M. de Saint-Foix d'avoir éclairci un point de notre Hiſtoire dont la préſomption Anglaiſe a tiré ſi longtems avantage contre nous. Cet actif & pénetrant Ecrivain prouve par le témoignage des actes de Rymer, tirés du dépôt de la Tour de Londres même, qu'à la fameuſe journée de Poitiers on comptait neuf mille Gaſcons, c'eſt-à-dire neuf mille Français parmi les dix mille hommes qui compoſaient toute l'armée Anglaiſe. Une telle découverte, qu'aucun Ecrivain d'Angleterre n'a oſé contredire, n'eſt rien moins qu'indifférente aux yeux du vrai patriote & du vrai politique. La victoire de Maraton eut-elle ſi fort enflé le courage des Athéniens, ſi, par-

mi les dix mille hommes qui formaient toute leur armée à cette bataille, on eût compté neuf mille Perſes combattant pour eux contre leur patrie?

Il manquait à la gloire de Louis XIV d'avoir trouvé ſous ſon regne un Hiſtorien digne de lui. Il chargea du ſoin d'écrire ſon Hiſtoire deux de nos plus grands Poëtes, Racine & Deſpréaux. Mais on ignore quel eût été le ſuccès de leur travail. On ignore même s'ils ont jamais travaillé ſur cette matiere. M. de Valincourt, qui leur ſuccéda, ne prouva pas mieux qu'il s'en fût occupé. Cependant, il a paru différentes Hiſtoires de Louis XIV. Leurs Auteurs, qui n'étaient ni brevetés, ni penſionnés, ont entaſſé les Volumes avec auſſi peu de fidélité que de goût. Aucune de ces faſtidieuſes compilations ne fait dignement connaître ce Monarque ſi digne, à tous égards, d'être bien connu. Il ne doit cet avantage qu'à un Auteur, la gloire de notre ſiecle, & qui eût encore ajouté à l'éclat du ſien. C'eſt dans l'ouvrage qui a pour titre *le Siecle de Louis XIV*, qu'il faut étudier Louis XIV même. Chaque trait qui le concerne tend à le caractériſer. On le reſpecte juſque dans la peinture de ſes fautes & de ſes faibleſſes, légeres taches qui n'empêchent pas de reconnaître en lui le grand homme. La Nation elle même eſt enviſagée ſous tous ſes points de vue dans l'enſemble de ce magnifique tableau. Rien de flatté, mais rien qui n'intéreſſe. Un tel monument éterniſe, à la fois, & le ſujet qu'il retrace, & la main qui l'érige.

Un autre ouvrage, ſous le ſimple titre *d'Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France* (*a*), n'a-

(*a*) Par M. le Préſident Hénaut.

brege que les détails superflus, ne laisse rien échapper de ce qui est nécessaire, approfondit tout ce qui en est digne, & que souvent n'indiquent pas même les Histoires les plus détaillées. C'est encore un de ces ouvrages qui prouvent que le devoir d'un Historien ne consiste pas seulement à rassembler des faits. Il doit les choisir avec discernement, les placer dans leur vrai point de vue, & d'après cet examen, juger les hommes qui les ont fait éclore, ou qu'ils ont eux-mêmes tirés de la sphere commune. Ce ne peut être que l'ouvrage du génie : les lumieres seules de l'érudition ne suffisent pas pour l'effectuer.

Un grand nombre de nos Ecrivains ont traité des sujets absolument étrangers à notre Histoire, ou qui n'y tiennent que comme à celle de toutes les Nations. Telle est, en particulier, l'Histoire Ecclésiastique de M. de Fleuri. C'était l'ouvrage le plus considérable & le plus épineux qu'un Auteur Catholique pût entreprendre. M. de Fleuri s'en est acquitté avec distinction & souvent même avec impartialité. Cette Histoire pouvait être moins volumineuse, mais difficilement plus exacte sur les faits. Peut-être faudrait-il qu'un Musulman, bien instruit & absolument désintéressé, écrivît notre Histoire Ecclésiastique, & qu'un Chrétien, qui réunirait ces deux conditions, écrivît l'Histoire du Mahométisme. Alors, il n'y aurait de part & d'autre, ni omissions forcées, ni additions complaisantes.

L'Histoire Ecclésiastique de l'Abbé de Choisi en onze Volumes, est un peu plus superficielle, mais écrite d'une maniere plus intéressante que la premiere. On y trouve un ingénieux mêlange de l'Histoire prophane qui ajoute encore à cet intérêt.

Il faut placer ici *l'Hiſtoire du Luthéraniſme* & celle du *Calviniſme* par le P. Maimbourg. Les Luthériens & les Calviniſtes lui ont reproché d'avoir plutôt ajuſté les faits à ſon Hiſtoire, que ſon Hiſtoire ſur les faits. Il eſt certain qu'il ſe laiſſait entraîner quelquefois par ſon imagination ; c'était cependant plutôt dans quelques détails particuliers que ſur les faits généraux ; dans le récit d'une bataille, que dans la narration des événemens politiques. C'eſt ce qu'on remarque, ſur-tout, dans ſon *Hiſtoire des Croiſades*. Maimbourg connut le genre & la marche de l'Hiſtoire ; mais ſon ſtyle eſt trop périodique, ſes phraſes ſont trop allongées. Il ne ſentait pas que le caractere de notre Langue eſt la préciſion & la clarté, deux choſes preſque incompatibles avec ce ſtyle traînant & ces phraſes de Rhéteur. Quoique Jéſuite, il écrivit contre le Pape en faveur des prétentions du Clergé de France. Il eſt vrai qu'il fut exclus de la Société. Il donna quelque tems après ſon *Hiſtoire de la Ligue* où l'on trouve la piece fondamentale de cette Ligue même, l'acte d'aſſociation de la Nobleſſe Françaiſe.

On regrette que certains morceaux d'Hiſtoire de l'Abbé de Saint-Réal ne ſoient pas plus authentiques. *L'Hiſtoire de la Conjuration de Veniſe* eſt regardée comme un chef-d'œuvre d'éloquence ; mais non pas comme un modele d'exactitude.

Le dernier ſiecle vit naître & perfectionner une maniere nouvelle d'écrire l'Hiſtoire, en n'appuyant que ſur les événemens qui ont fait époque, ou qui ont influé ſur la forme conſtitutive des Etats. Il paraît que les *Révolutions d'Angleterre* par le P. d'Orléans en furent le premier modele. Cet ouvrage eſt écrit d'un ſtyle éloquent & rapide. On accuſe l'Auteur d'être moins

véridique depuis le regne de Henri VIII que dans ce qui précede ce regne. Henri VIII changea de religion, & le P. d'Orléans était dans l'état religieux.

Il eut pour émule dans ce genre historique l'Abbé de Vertot, Ecrivain très-élégant, & dont le grand art est d'intéresser. On lui reproche d'être plus ingénieux que vrai dans ses écrits, & ce reproche est grave pour un Historien. Il paraît, en effet, que M. l'Abbé de Vertot, sans altérer les faits principaux, arrange quelquefois les autres événemens de maniere à rendre sa narration plus piquante. C'était aussi l'usage des Historiens de l'antiquité ; mais on exige plus de retenue dans les nôtres. La base essentielle de l'Histoire est la vérité. Elle porte avec elle une sorte d'intérêt dont la fiction la plus ingénieuse n'est point susceptible. Quoi qu'il en soit, on lit toujours avec le même empressement les Révolutions de Portugal, celles de Suede, celles de la République Romaine. L'Histoire de Malthe, ouvrage du même Auteur, n'offre pas la même élégance & n'est point assez précise. Elle lui fut, cependant, plus utile que ses meilleurs ouvrages.

On n'a point abandonné de nos jours le genre des révolutions. Feu M. du Port du Tertre en a donné une Histoire complette, achevée par M. Déformeaux. M. Linguet a mis au jour celle des Révolutions de l'Empire Romain, écrite d'un style vif & tranchant. Les opinions les plus généralement reçues y sont rarement respectées. L'Auteur fait, à son gré, d'un bon Prince un tyran, d'un tyran un bon Prince. Auguste, selon lui, n'eut jamais aucune vertu. Il ne doit sa réputation de bienfaisance & de magnanimité qu'aux vers d'Horace & de Virgile. Tibere fut moins cruel que ne le dit Tacite, & Caligula

plus inconséquent que barbare. Cette Hiſtoire eſt une éternelle contradiction des Auteurs contemporains, ſans qu'il ſoit parlé d'un ſeul Auteur du même tems qui les contrediſe. Eſt-il aiſé, après dix-ſept cens ans révolus, de mieux voir que Tacite ſur des faits dont il fut lui-même le temoin ? Son autorité méritait, au moins, d'être combattue par quelque autre. Mais on le juge ſimplement par opinion. La ſienne eſt, pourtant, de quelque poids. Au reſte, cette Hiſtoire ſe fait lire, même lorſqu'elle perſuade le moins. Que M. Linguet renonce à la ſingularité ; qu'il abandonne ce moyen factice, uniquement propre à ſéduire les lecteurs ſuperficiels ; il trouvera en lui de quoi ſatisfaire les lecteurs judicieux. Point de réputation ſolide ſi leur ſuffrage ne la ſoutient.

On placera au rang des meilleurs morceaux dans ce genre, l'Hiſtoire *des Révolutions de Ruſſie*, par M. de la Combe. Cet ouvrage ne fut pas moins accueilli chez l'Etranger que parmi nous. Les Anglais & les Allemands l'ont traduit. Ils ont accordé la même diſtinction à *l'Hiſtoire de Chriſtine Reine de Suede*, & à *l'Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire du Nord*, deux autres productions du même Auteur. Ses remarques ſur les mœurs, le génie & les loix des Peuples dont il s'agit dans cet Abrégé Chronologique, ſont d'un Hiſtorien Philoſophe, & completent le mérite de cet ouvrage.

On avait traduit dans le dernier ſiecle quelques Hiſtoriens de l'antiquité ; mais il nous manquait une Hiſtoire ancienne réunie en un ſeul corps. Le ſublime Boſſuet avait fiérement tracé l'eſquiſſe de ce grand tableau. Son *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* indique la marche & le plan de cette Hiſtoire même. Ce ſont, il eſt vrai, les cartons de Michel-Ange : lui ſeul pouvait

les exécuter en grand. Quoi qu'il en soit, nous avons vu naître l'Histoire ancienne de M. Rollin. C'est, tout ensemble, une traduction, & une compilation. Les faits n'y sont point assez discutés; mais ils sont décrits d'une maniere éloquente & noble. Moins de morale & plus de philosophie eussent rendu cet ouvrage bien supérieur à ce qu'il est. On regrette que l'estimable Rollin se soit trop ressouvenu de sa place en écrivant. Il paraît n'avoir travaillé que pour ses éleves. Le devoir d'un Historien est de travailler pour tous les hommes en général, ainsi que pour la postérité.

Le même Auteur a écrit l'Histoire Romaine sur le même ton, & paraît l'avoir transmis à son continuateur. A cela près, tous deux ont écrit avec pureté & sans bourfouflure. On ne peut donner le même éloge aux PP. Catrou & Rouillé qui, dans le dernier siecle, composerent ensemble une Histoire Romaine en vingt Volumes. Elles est diffuse & n'est éloquente que dans un genre étranger au style de l'Histoire.

La révolution qui a paru se faire dans les esprits, a nécessairement influé sur le génie de nos Historiens. Leur maniere actuelle d'écrire & de voir en est la suite & la preuve. La plume brillante & philosophique à qui nous devons l'Histoire de Charles XII en donna le premier signal. Cet ouvrage est un tableau vivant & animé du héros qui en fait le sujet. Mais c'est peu de le peindre, on le juge, on l'apprécie. Il fut un tems où l'Histoire d'un héros tel que Charles XII n'eût été qu'un fastidieux panégyrique d'actions qui tiennent du Roman. L'Auteur moderne, sans rien dérober au merveilleux de ces actions, les place dans leur vrai point de vue, assigne le degré d'estime qu'elles méritent, & celui même qui est dû personnel-

lement au héros. Il a peint & jugé de même, dans une Hiſtoire particuliere, le ſage rival de Charles XII, l'immortel Czar Pierre I, Légiſlateur & Conquérant, Deſpote & ſoumis à ſes propres Loix, donnant l'exemple de tout, & ſe créant, pour ainſi dire, un Etat & des ſujets. Ce dernier tableau fait le pendant du premier; mais l'un repréſente le calme, l'autre la tempête.

L'Hiſtoire de Julien, celle *de Jovien*, celle *de Jean de Brienne*, prouvent que M. l'Abbé de la Bleterie a fait un ſacrifice volontaire lorſqu'il s'eſt reſtreint à traduire. Au reſte, pour traduire Tacite, ce n'eſt pas trop d'avoir fait preuve qu'on peut l'imiter.

Nul obſtacle ne rebute l'activité Françaiſe. Elle fouille aujourd'hui dans les dépôts les plus ſecrets de l'antiquité. Bien des nations qui n'exiſtent plus, & qui n'eurent jamais d'Hiſtoire, en ont une maintenant parmi nous. C'eſt à cet eſprit de recherches & de pénétration que nous devons *l'Hiſtoire générale des Guerres* & celle *du Commerce des Anciens*. Dans l'une & dans l'autre, M. le Chevalier d'Arcq décrit l'origine & les progrès de ces deux Sciences, dont la premiere fut toujours ſi fatale, & la ſeconde ſi utile au genre humain. L'Auteur ſuit leur marche pas à pas; & ſes réflexions développant ce que le ſimple récit des faits ne préſenterait ſouvent qu'à demi, il porte le jour dans cette nuit profonde que la révolution de tant de ſiecles ſemblait rendre à jamais impénétrable. C'était peu, dans ce double projet, de réunir les talens de l'Ecrivain, il a fallu y joindre encore ceux de l'homme d'Etat. Cette raiſon devrait engager M. le Chevalier d'Arcq à finir le premier de ces deux ouvrages déja ſi avancé. Elle

ne lui laiſſe que peu d'eſpérance de trouver un digne continuateur.

C'eſt chez nous que les Turcs devraient venir apprendre leur Hiſtoire, depuis qu'un de nos contemporains (*a*) a tiré de leurs propres Auteurs & mis en ordre les faits qui s'y trouvent épars ſans ſuite & ſans liaiſon. Cette entrepriſe n'eſt guere moins courageuſe que ne le ſerait une invaſion dans leurs vaſtes Etats.

Il en faut dire, à peu près, autant de l'Hiſtoire du fameux Saladin. Ce héros, ſi fatal à nos *Croiſés*, eut toutes les vertus d'un grand homme, & méritait un Hiſtorien Philoſophe. Il l'a trouvé parmi nous. M. Marin, dans l'Hiſtoire qu'il nous a donnée de ce Prince, le peint avec les couleurs de l'éloquence & le langage de l'impartialité. Il n'exagere, ni ne diminue aucune de ſes actions. Il garde le même équilibre en parlant des héros de la Croiſade. Cette Hiſtoire, au ſurplus, n'intéreſſe pas moins la nôtre que celle d'Aſie, & le ſoin qu'a pris l'Auteur de puiſer dans les meil'eures ſources ne la rend pas moins curieuſe qu'authentique.

L'Hiſtoire univerſelle de M. de Voltaire, faiſ ſuite avec les *Diſcours* de l'illuſtre Boſſuet. Il faut regarder cette Hiſtoire comme une vaſte galerie dont chaque tableau embraſſe une des parties du moderne univers, & la reproduit ſous des aſpects toujours différens. Chaque ſiecle en voit renouveller la ſcene. Chaque ſujet renfermé dans une étendue convenable, offre tous les détails néceſſaires & n'en préſente aucun d'inutiles. On y admire la même vigueur de pinceau que dans l'ouvrage de Boſſuet, jointe à une to

(*a*) M. de Guignes.

che moins auſtere, à un coloris auſſi frappant & plus varié.

Une autre ſorte d'Hiſtoire qu'il ſerait injuſte d'oublier, ce ſont les relations de voyages. L'infatigable Tavernier, le ſavant Tournefort, le Philoſophe Chardin, quelques autres voyageurs du dernier ſiecle, nous offrent dans leurs Mémoires des détails curieux ſur l'état préſent des lieux qu'ils ont parcourus, &, ce qui vaut mieux encore, ſur les mœurs des Nations qu'ils ont viſitées. C'eſt une ſorte d'Hiſtoire locale qui peut s'adapter à l'Hiſtoire politique & militaire de chaque Nation qui en fait l'objet. Nous ſommes devenus moins voyageurs que nos peres. Peut-être, cependant, pourrions-nous être meilleurs obſervateurs. L'eſprit du jour, les lumieres acquiſes, ſembleraient devoir y contribuer. Quelques nouvelles relations de voyages confirment cette opinion. Mais nous avons plus fait. Nous nous ſommes appropriés les découvertes de nos voiſins. Elles ſont maintenant corps avec les nôtres. C'eſt ce qui forme l'immenſe collection connue ſous le titre *d'Hiſtoire générale des Voyages*. La premiere idée en eſt due aux Anglais que M. l'Abbé Prevôt ne fit d'abord que traduire. Bientôt il fut contraint de pourſuivre ſans guides l'ouvrage qu'ils avaient abandonné. On doit regretter même que cet Ecrivain judicieux n'ait pas été livré à ſon propre génie dès les commencemens de cette entrepriſe. Il n'eût pas manqué de lui donner une meilleure forme. Le plan qu'il a ſuivi en quittant ſes modeles eſt à quelques égards mieux ſaiſi, mieux combiné. Mais pourquoi cette multiplicité de répétitions & de Volumes? C'eſt un monopole devenu un peu trop commun en littérature, & qui ne choque pas moins l'équité que le bon goût. Malgré ce défaut, l'Hiſtoire

générale des Voyages ſera toujours enviſagée comme une vaſte mine, où l'or eſt confondu avec des matieres moins précieuſes, mais où l'on ne puiſera jamais inutilement.

Juſqu'à préſent, *le Voyageur Français* par M. l'Abbé de la Porte, n'a preſque rien eu de commun avec cette *Hiſtoire des Voyages*. Il pourſuit courageuſement ſa route, examine tout avec ſoin, décrit tout avec agrément, avec préciſion, & ne fait part à ſes lecteurs que de ce qui peut les intéreſſer en les inſtruiſant.

Les Mêlanges de M. de Surgy ont eux-mêmes reçu l'accueil dû à la variété curieuſe qu'ils renferment, & à la maniere intéreſſante dont les objets y ſont préſentés.

Ces différentes Hiſtoires des voyages ſont par elles-mêmes très-relatives à l'Hiſtoire naturelle. Cette partie en forme, toujours, un des points les plus curieux. Mais il manqua au dernier ſiecle un monument qui pourrait ſeul étendre la gloire du nôtre. On ſent qu'il s'agit *de l'Hiſtoire naturelle du Cabinet du Roi*, ouvrage profond, ſublime, qui aſſure à M. de Buffon la reconnaiſſance de ſes contemporains & de la poſtérité. C'eſt la nature interrogée ſur ſes opérations les plus délicates, les plus ſecrettes, & rarement elle ſe dérobe à la pénétration de l'Auteur. S'il s'arrête, c'eſt qu'il n'eſt pas donné à l'eſprit humain de franchir certaines bornes. Du reſte, quelle ſagacité dans les recherches ! quelle vérité dans les deſcriptions ! Le premier homme ſe contenta de nommer les animaux : M. de Buffon les caractériſe. Il raſſemble, il fait paſſer en revue ſous nos yeux cette multiplicité d'êtres ſi différens ; comme nous répandus ſur la ſurface du globe, ou deſtinés à vivre dans un élément qui nous eſt étranger. Pline, chez les Romains, tenta cette grande en-

entrepriſe; mais, de ſon tems, la nature était encore plus voilée que du nôtre. M. de Buffon a trouvé plus de reſſources dans les nouvelles découvertes. Souvent il en fait lui-même, & perfectionne toujours celles qui n'étaient encore qu'ébauchées.

Il eſt naturel d'adapter une partie de ces éloges à ſon docte coopérateur M. Daubanton. L'un détaille en Phyſicien, l'autre peint en Philoſophe: l'un nous montre les reſſorts de la machine, l'autre nous en décrit l'effet. Quel eſt celui qui nous en indiquera le jeu?

Il eſt une autre branche de l'Hiſtoire, ſans laquelle aucun fait ne peut être qu'imparfaitement préſenté & ſaiſi. C'eſt la Géographie. Elle indique le lieu de la ſcene; l'Hiſtoire met en action les perſonnages. C'eſt de ce double concours que réſulte l'intérêt du ſpectacle. Il nous importe, d'ailleurs, de bien connaître les diviſions & l'étendue du globe que nous habitons. Cette connaiſſance eſt ſouvent néceſſaire & toujours agréable. Du reſte, ſes progrès ſont modernes. Samſon, la Hyre, Picart & de L'iſle, ont le plus contribué à ceux qu'elle fit parmi nous dans le dernier ſiecle. De nos jours MM. Danville, Baſin, Bui de Mornas & Bellin les ont portés infiniment plus loin. M. de Mornas a même adapté à cette ſcience la Chronologie, méthode utile & nouvelle, qui rend cette étude plus intéreſſante & qui en éloigne toute obſcurité.

Voilà, en raccourci, un état de nos richeſſes dans le genre hiſtorique. Tout nous annonce que la ſource n'en eſt pas encore tarie. On eſt parvenu à mieux voir & à mieux peindre; à ſaiſir ce que nos prédéceſſeurs laiſſaient échapper. On ne ſe borne plus à l'Hiſtoire des faits, on écrit celle des hommes. C'eſt l'unique moyen

de la rendre utile; & le but principal de l'Hiſtoire eſt l'utilité.

TRADUCTIONS.

(21) CHAQUE partie de la Littérature a ſon objet, ſon mérite & ſes difficultés. C'eſt un travail utile que de mettre à la portée de tous les Lecteurs Français les productions des Auteurs qui ont écrit dans une Langue étrangere à la nôtre. Il vaut mieux, diſait d'Ablancourt, traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux qui le plus ſouvent ne diſent rien de nouveau. Mais on peut ajouter qu'il ſerait encore plus fâcheux que de bons livres fuſſent défigurés au lieu d'être traduits. C'eſt un reproche qu'on peut faire à du Ryer & à Baudouin, deux infatigables traducteurs du dernier ſiecle. On ne lit plus aucune des traductions de du Ryer, & la ſeule qu'on puiſſe lire de Baudouin eſt celle des Guerres civiles de France d'après Davila.

Vaugelas, qui avait tant médité ſur notre Langue, mit en uſage ſes découvertes dans ſa belle traduction de Quinte-Curce. Elle fit dire à Balzac que l'Alexandre de Quinte-Curce était invincible & celui de Vaugelas inimitable. On y trouve encore certaines expreſſions, certains tours ſurannés. Mais on doit être ſurpris qu'elle n'en offre pas encore davantage. Ce qui ſerait, ſans doute, arrivé s'il n'eût pas retouché cette traduction durant trente ans. Il put la rectifier à meſure que la Langue ſe rectifiait.

D'Ablancourt eſt plus correct & d'une élégance plus ſoutenue. Il fut regardé comme le pre-

mier des traducteurs de son tems. On distingue parmi ses traductions celles de Tacite & de Xénophon. C'est particuliérement sur elles que sa réputation est fondée. Cependant elles sont plus differtes qu'exactes, ce qui les fit surnommer les belles Infidelles.

Celle de Flavius Josephe décida la réputation d'Arnaud d'Andilly. Il fut un des meilleurs Ecrivains de Port-Royal qui en a produit tant de bons. Le Maître de Saci y traduisit Térence en même tems qu'il commentait la Bible. Un autre de Saci, qui ne fut ni de la même famille, ni habitant de Port-Royal, donna une traduction des Lettres de Pline & du Panégyrique de Trajan. C'est un de nos plus célebres Traducteurs. Il est, cependant, à croire qu'on traduirait encore mieux aujourd'hui les ouvrages de Pline. Son genre d'éloquence est plus analogue à celle de notre siecle qu'à celle du siecle dernier.

Celle de Démosthene se retrouve, en quelque sorte, dans la traduction de ses harangues par le célebre Toureil. Il semble avoir emprunté, sinon la chaleur, au moins l'énergie de son original.

Le savant Dacier, non moins Commentateur que Traducteur, s'est particuliérement voué aux Auteurs Latins, comme Madame Dacier s'était vouée aux Ecrivains Grecs. Elle a traduit Homere & connaissait bien toutes les beautés de ce Poëte. Elle en trouvait jusques dans ses défauts. Dacier porta l'enthousiasme un peu moins loin; mais sa traduction d'Horace est moins estimée que celle d'Homere.

Pindare fut traduit par l'Abbé Massieu; mais Pindare est, peut-être, intraduisible, sur-tout dans notre Langue. Le P. Brumoi réussit mieux à traduire les Poëtes Dramatiques de la Grece. On les retrouve dans ses écrits autant que le

permettait une traduction en prose. Il eut le défaut commun à presque tous les Traducteurs, celui de trop idolâtrer les Auteurs qu'il traduisait. Il les croit fort supérieurs à nos plus grands modeles. C'eût été porter la prévention encore trop loin que de les croire même leurs égaux.

Boivin, le jeune, qui traduisit *l'Oedipe* de Sophocle & les *Oiseaux* d'Aristophane, fut beaucoup plus réservé dans ses jugemens. Boivin joignait le goût à l'érudition. Il fut très-utile à Despréaux pour la traduction de Longin. Despréaux mit lui-même dans cette traduction tout le jugement & le goût dont il a donné tant de preuves. Les vers de *l'Iliade* qu'il eut occasion de rendre en vers Français, nous font regretter qu'il n'ait pas traduit ce Poëme en entier. Il avait le génie propre à ce genre de travail, & c'est dire que ce travail exige, en effet, beaucoup de génie.

Le dernier siecle offre encore beaucoup d'autres Traducteurs dignes d'éloges. Tel fut Maucroix à qui nous devons une traduction des Philippiques de Démosthene, & de quelques ouvrages de Platon. Nous devons celle des Lettres de Cicéron à l'Abbé Mongaut, & celle de la Réthorique d'Aristote à Cassandre, esprit juste, mais chagrin. C'est le Damon que Despréaux peint & fait parler dans sa premiere Satire.

L'Abbé Gédoin dans la traduction de Quintilien a égalé son modele.

L'Abbé Tallemant, second Traducteur de Plutarque, & que le même Despréaux qualifiait seulement de Traducteur d'Amiot, fut moins accueilli que ne l'avait été son prédécesseur. Sa traduction de l'Histoire de Venise, d'après Nani, eut un meilleur sort & le méritait. Il a sçu réduire les écarts du langage Italien à la sagesse qu'exige le nôtre.

On découvre dans les traductions d'Amelot de la Houssaie, ou plutôt dans les remarques dont il les accompagne, son goût pour la politique & la spéculation. Il a traduit *l'Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo; *l'Homme de Cour*, de Baltasar Gracian; *le Prince*, de Nicolas Machiavel. Ce dernier ouvrage, l'opprobre du cœur & de l'esprit humain, l'école du despotisme & de la perfidie, a été combattu de nos jours par un Grand Roi, né absolu dans ses Etats (*a*). Il est glorieux pour Machiavel d'avoir trouvé un pareil adversaire, & plus glorieux pour notre siecle de lui avoir donné le jour.

On ne se borna point sous le regne de Louis XIV à traduire les Ecrivains de la Grece & de Rome. Petis de la Croix & Antoine Galant nous firent connaître les Auteurs Orientaux. On a du premier *l'Histoire de Gengiskan & de Tamerlan tirée des anciens Auteurs Arabes.* Il traduisit aussi *les Mille & un Jour*, Contes tirés de la même Langue. *Les Mille & une Nuit*, autres Contes Arabes, furent traduits par Antoine Galant. Les uns & les autres firent la plus grande fortune, & trouverent toujours des lecteurs. Ils font honneur à l'imagination des Orientaux, & c'est l'imagination qui doit, sur-tout, présider à ce genre d'ouvrages.

Notre siecle n'a pas été lui-même dépourvu de Traducteurs. Ils ont étendus leurs travaux sur un objet que leurs prédécesseurs n'avaient point envisagé. Ceux-ci crurent, avec raison, devoir donner la préférence aux Auteurs anciens. Il en est peu qu'ils n'aient traduit. Cette raison obligea leurs successeurs à chercher parmi les peuples modernes ce que ceux de l'antiquité ne

(*a*) Le Roi de Prusse.

leur offraient plus. Feu M. de Mirabaud traduisit le Tasse. Il ne put faire passer dans sa prose tout le charme des vers du Poëte Italien; mais il ne leur déroba rien de ce que la prose pouvait rendre. Une foule d'Auteurs Anglais ont appris à parler notre Langue. Leurs ouvrages y ont même acquis une forme, un intérêt qui leur manquaient auparavant. C'est ce qu'on remarque dans toutes les traductions qu'en a faites M. l'Abbé Prevôt. Clarice vêtue à la Française, a mis plus d'ordre dans sa parure, sans rien perdre de ses charmes naturels. On a fait un juste accueil aux traductions de Madame Benoit, qui ne s'est pas même toujours bornée à traduire. Il n'y a pas encore longtems que les meilleurs Poëtes qu'ait produit l'Allemagne nous étaient inconnus. Leurs ouvrages nous sont devenus familiers, grace aux soins de nos Traducteurs. La Poésie Allemande est un champ nouvellement défriché. Quelques plantes sauvages s'y mêlent encore aux fruits les plus savoureux. On a transplanté ces fruits chez nous presque aussi-tôt que l'Allemagne les a vu éclore.

On n'a pas même totalement perdu de vue les anciens. Feu M. l'Abbé d'Olivet, en traduisant Cicéron, n'a presque rien dérobé à l'éloquence & sur-tout à l'élégance de cet Orateur. La Traduction *d'Horace* par M. l'Abbé le Batteux a fait oublier celles qui l'avaient précédées. Celle de *l'Anti-Lucrece*, par feu M. de Bougainville, a dédommagé ceux qui regrettaient que ce Poëme fût écrit en Latin. On lit celle des Métamorphoses d'Ovide, par M. Fontanelle, même après avoir lu l'Abbé Bannier. L'obscur & hardi Lucrece vient d'être dévoilé par deux mains différentes.

On a osé traduire Homere, même après Ma-

dame Dacier, & cette entrepriſe a réuſſi. Lucain a occupé, en même tems, la plume de deux Ecrivains de nos jours, MM. Marmontel & Maſſon. L'un & l'autre ont recueilli & mérité des ſuffrages. M. d'Alembert, en traduiſant quelques morceaux de Tacite, nous a fait regretter qu'il n'ait pas tout traduit. M. l'Abbé de la Bleterie a porté plus loin ſon travail, & les lecteurs judicieux lui en ſavent gré. Il eſt plus facile de critiquer un Traducteur de Tacite, que de nous faire bien connaître cet Hiſtorien. Un de nos Savans (M. Gibert) travaille à une Verſion d'Hérodote, Ecrivain qui n'a pas encore été traduit dans notre Langue. Je pourrais citer bien d'autres entrepriſes de cette nature; & ſans doute que ces tentatives ſeront plus d'une fois renouvellées. Il ſerait injuſte & déſavantageux de les proſcrire. Le meilleur Traducteur ne donne guere que l'eſtampe du tableau; mais après avoir cité le Brun, on cite quelquefois Audran qui a ſi bien gravé les batailles d'Alexandre.

L'ERUDITION.

(22) Le titre d'érudit eſt preſque devenu aujourd'hui une épithete ridicule. Tout a ſon tems & ſon cours. Il eſt naturel avant de relever un édifice de fouiller dans ſes décombres. Ce fut à quoi s'occuperent beaucoup de Savans du dernier ſiecle. On vit paraître alors, entre une foule d'autres, les Vavaſſeur, les du Cange, les Saumaiſe, les Dacier, les Spon, les Baudelot, les Gallant, les Séguin, les Vaillant, les Patin: on diſtingua les trois Sainte-Marthe dont

le nom était devenu presque synonyme avec celui de Savant; Longuerue qui l'était dès l'âge de l'enfance, & qui posséda presque toutes les Langues anciennes & modernes; Hardouin, dont la science fut si étendue, & qui en fit une application si bisarre; Bochard qui fut profond & qui ne prodigua point les Volumes; Monfaucon, moins sobre sur ce point, mais éternellement utile par la sagacité de ses recherches; Mabillon si infatigable dans les siennes. On sait combien il était amateur de la vérité. Il quitta, par cette raison, la place qui l'obligeait de montrer aux curieux le trésor de Saint Denis.

Dès ce tems-là parurent d'autres Savans qui joignaient le goût à l'érudition. Tel fut le célebre M. Huet, Evêque d'Avranches. Il étudia jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. C'est ainsi, du moins, qu'il parlait de son travail, & ses gens en parlaient comme lui. Vous ne pouvez pas voir Monseigneur, disait un d'entre eux à un paysan qui voulait parler au Prélat, *il étudie. Eh! pourquoi*, répondit naïvement cet homme, *Sa Majesté ne nous a-t-elle pas envoyé un Evêque qui ait fait ses études?* Il a fait, entre autres ouvrages, une *Démonstration évangélique* & un *Traité de la faiblesse de l'esprit humain.* Il a écrit sur *la Navigation des Anciens* & sur *l'Origine des Romans.* Nul genre de littérature n'était étranger à ses lumieres, ni indifférent à son esprit.

On sait quelle sagacité, quel goût l'Abbé du Bos mit dans ses ouvrages de littérature & de recherches. Ses *Réflexions sur la Poésie, la Peinture & la Musique*, feront toujours autorité dans ces trois arts. Il ne fut ni Poëte, ni Musicien, ni Peintre; mais il eut cet esprit observateur à qui rien n'échappe; ce tact assuré qui sait tout saisir & distinguer à propos; ce jugement net qui peut régler la marche du génie même. C'est par-

par-là que d'Aubignac traça d'excellentes regles sur la Tragédie, quoique sa *Zénobie* ait prouvé qu'il n'avait pas le génie tragique. A cela près, cette piece était très-réguliere. Ce qui fit dire au Grand Condé: „ Je fais très-bon gré à l'Abbé „ d'Aubignac d'avoir si bien suivi les regles d'A- „ ristote; mais je ne pardonne point aux regles „ d'Aristote de lui avoir fait faire une si méchan- „ te tragédie".

Menage, savant très-spirituel; la Mothe le Vayer, non moins Philosophe que Littérateur; Charpentier, qui plaida plus d'une fois en faveur du goût; la Monnoye qui en mit dans les plus savantes recherches; Bannier, à qui la Fable ne pouvait presque opposer aucun voile; quelques autres dont les travaux joignent l'agrément à l'utilité; tous ces Ecrivains, dis-je, ont prouvé que les épines de la science pouvaient être cachées sous certaines fleurs. Notre siecle en offre lui-même un grand nombre d'exemples. On sait quelle fut la pénétration, quelles étaient les lumieres de feu M. Freret. Il perçait la nuit des tems, & les points d'histoire les plus ténébreux s'éclaircissaient à vue d'œil sous sa plume.

Celle de feu M. Hardion s'est dignement exercée sur l'Histoire poétique & sur l'Histoire universelle. M. Gibert a jetté plus d'un trait de lumiere sur l'Histoire des Gaules & de la France, ainsi que sur l'ancienne Chronologie, matiere si souvent débattue & si difficile à concilier. Feu M. le Comte de Caylus a déterré les ruines de l'Egypte & de l'ancienne Etrurie. Il offre aussi à nos Peintres & des sujets à traiter & des conseils pour les bien rendre. L'ancienne Chevalerie a fourni à M. de la Curne de Sainte-Palaye la matiere d'un ouvrage piquant & neuf. Il rappelle à notre esprit cette classe d'hom-

mes si différente par ses mœurs des hommes actuels, & qui ne trouve aucun modele dans l'antiquité. Peut-être en faut-il excepter les tems héroïques de la Grece. Il paraît y avoir quelque analogie entre Hercule, Théfée, Philoctete & ces Paladins qui couraient le monde pour chercher les périls & la gloire. De tels hommes doivent paraître bien singuliers à notre siecle philosophique. Ils portaient, sans doute, un peu trop loin l'enthousiasme du courage; mais il en résulta de grands effets & de plus grandes vertus. Ils étaient grossiers, mais francs. Nous sommes devenus plus polis & moins généreux, plus raisonneurs & moins actifs, plus éclairés & moins patriotes.

N'oublions pas, en parlant de l'Histoire de France, les recherches savantes & curieuses de M. l'Abbé Mabli. Cet Auteur joint à sa profonde érudition une maniere de voir supérieure à la science même, & sans laquelle on possede mal ce qu'on a le plus étudié.

Au surplus, tous les Savans de ce siecle n'ont pas également redouté *l'In folio*. On connaît les immenses travaux de Dom Calmet. Rendons, toutefois, justice à ce laborieux Ecrivain. Son Commentaire de la Bible est un riche amas d'érudition. Il y développe clairement une matiere long-tems obscure, & pour nous très-intéressante; les mœurs des anciens Peuples. Ce sont des tableaux dont le costume nous paraît souvent bisarre & nous est toujours étranger. Les mœurs de l'Orient n'eurent jamais aucun rapport avec celles de l'Europe. Voilà ce qui nous empêche souvent de bien saisir certains traits de l'Histoire des tems reculés. Nous trouvons certains usages ridicules, parce que nous en jugeons d'après les nôtres.

Je reviens à Dom Calmet. Il trouve encore

aujourd'hui des successeurs dans son ordre; & il faut l'avouer, cet ordre fut, dans tous les tems, fort utile aux Lettres. C'est aux Bénédictins que nous devons les plus anciens monumens de notre Histoire. Ils ont déterré & conservé presque tout ce qui nous reste de l'ancienne littérature. Plusieurs d'entre eux sont même aujourd'hui chargés par le Roi d'écrire, chacun à part, l'Histoire de nos différentes Provinces & de nos principales Villes. De toutes ces recherches particulieres il résultera de quoi former une Histoire générale de France plus authentique & plus complette qu'elle n'a pu l'être encore. C'est imiter en partie l'usage des Chinois, si attentifs à constater les fastes de leur nation. Il nous manque d'avoir, comme eux, un tribunal de l'Histoire: établissement unique dans son espece, & qui rendra toujours, quant à l'exactitude, l'Histoire des Chinois supérieure à toute autre.

La Langue de ce peuple, si difficile pour lui-même, n'a point échappé à la pénétration Française. Le célebre Fourmont l'apprit sans maître, & sans avoir jamais été à la Chine. Il a laissé de dignes successeurs dans MM. de Guignes & le Roux des Hauterayes, ses éleves.

On sait à quel degré M. l'Abbé Barthelemy porte la connoissance des Langues orientales & de la nôtre. Il écrit en Français comme s'il n'eût jamais étudié l'Arabe, & sous sa plume, les matieres les plus arides prennent une forme intéressante. M. Bernard, interprête du Roi pour les Langues Orientales, a aussi rendu plus d'un service à notre littérature & à nos Sçavans.

Dois-je oublier ici les Ecrivains qui ont travaillé à épurer notre Langue? Cet oubli tiendrait de l'ingratitude. Ils ont préparé à nos

grands Auteurs l'instrument de leur triomphe. La Langue Française, devenue aujourd'hui celle de toute l'Europe, ne fut long-tems qu'un idiome barbare, absolument incapable de noblesse & de majesté. Vaugelas entreprit le premier de lui assigner des regles. Ses *Remarques* ont servi de canevas à d'autres plus étendues; mais il eut la gloire d'en avoir fourni le modele. On apprend beaucoup sur cette matiere en lisant les *Doutes* du P. Bouhours. Il y joignit des *Remarques* non moins utiles. Thomas Corneille, qui eut moins d'élévation de génie que son frere, mais qui réunissait des connaissances plus variées, écrivit aussi sur les principes de notre Langue; principes qu'il n'observe pas toujours dans ses ouvrages; mais dans ses Remarques il a souvent rectifié Vaugelas. Enfin, Regnier Desmarets, profitant des travaux de ses prédécesseurs, donna une *Grammaire* complette. C'était la premiere qui, jusqu'alors, eût paru dans notre Langue, & l'Auteur est encore aujourd'hui regardé comme un de ses Législateurs.

Cette Grammaire est, cependant, très-inférieure à celle de Port-Royal, revue & publiée de nos jours par M. Duclos, de l'Académie Française. MM. Restaut, d'Açar & de Wailly ont aussi tenté utilement cette carriere. On connaît le mérite du Traité des Synonimes, par M. l'Abbé Girard, ouvrage dont le but est de prouver qu'il n'y a point de synonimes dans notre Langue, comme il n'y en eut, sans doute, jamais dans aucune autre. La *Prosodie Française* de feu M. l'Abbé d'Olivet, est aussi un ouvrage dont nos Orateurs, nos Auteurs, &, sur-tout, nos Musiciens, peuvent tirer le parti le plus avantageux. Au surplus, une Langue vivante est un édifice où de tems à autre on ajoute quelque

partie neuve, tandis que d'autres tombent de vétusté.

Regardons, cependant, notre Langue comme établie sur des fondemens inébranlables. On pourra ajouter ou retrancher aux accessoires de l'édifice; mais sa forme constitutive sera toujours la même. C'est à l'Académie Française qu'il est redevable de sa stabilité. Cette Compagnie, si justement célebre, a rempli les vues de son immortel fondateur. Il voulait que tout contribuât au lustre de la Nation qu'il faisait respecter. Il sentait que la politesse du langage entraîne toujours celle des mœurs, & qu'un idiome barbare est toujours le sceau de la barbarie. Il trouva dans la société qu'il venait d'établir, & les talens qu'il fallait pour former le code de notre langue, & un tribunal propre à le faire respecter. Le Dictionnaire de l'Académie parut, & fit loi chez tous les vrais amateurs du langage Français. Les doutes furent éclaircis, les cas prévus, les principes développés. C'est le plus grand service que jamais aucune société littéraire ait rendu & puisse rendre à sa Nation. L'Académie n'est pas moins attentive à conserver qu'elle ne le fut à établir. Son existence est un frein pour la témérité de certains Auteurs. Du reste, l'Académie, elle-même, a plus d'une fois adopté certaines innovations introduites par l'usage. On sait qu'il est le premier instituteur de toute Langue. A ce titre, il conserve toujours sur elle certains droits qu'il serait injuste de lui ravir.

Ce Dictionnaire, que celui de Furetiere avait prévenu, en fit naître l'idée à l'Auteur, supposé même qu'il ne lui en ait pas fourni la matiere. Il donna aussi lieu à d'autres ouvrages de même forme & qui différaient seulement par l'objet. Thomas Corneille mit au jour un *Dictionnaire des*

Arts, & Moreri un d'Hiſtoire. Tous deux étaient fort éloignés de la perfection, mais ils facilitèrent les moyens de faire mieux. C'eſt à l'ouvrage de Moreri que nous devons en partie celui de Bayle, qui ſerait, lui-même, très-ſuſceptible d'additions. Tel qu'il eſt, cependant, c'eſt un des plus riches monumens littéraires du ſiecle paſſé. L'Auteur cherche ſouvent moins à inſtruire qu'à faire douter; mais il prouve ſupérieurement ce qu'il affirme, & lors même qu'il ne décide rien, il nous en apprend plus que ceux qui prononcent. L'appareil du Sçavant n'eſt pas ce qu'on admire le plus en lui. C'eſt le grand art de faire valoir ce qu'il ſait, l'art du raiſonnement bien ſupérieur aux autorités; en un mot, une dialectique inimitable & bien au-deſſus d'une ſeche érudition.

D'Herbelot donna auſſi la forme du Dictionnaire à ſa *Bibliotheque Orientale*. C'eſt un ouvrage purement hiſtorique. C'eſt, en même tems, la meilleure Hiſtoire moderne que nous ayons de la vaſte contrée d'Orient.

De nos jours, les Dictionnaires ſe ſont prodigieuſement multipliés. Cette forme eſt commode par elle-même. Elle devient pour le lecteur un répertoire de ce qu'il ſait, on lui fournit un prompt moyen de prendre des notions de ce qu'il veut ſavoir.

C'eſt dans cette même forme qu'on vient d'ériger aux connaiſſances humaines un vaſte monument dont l'objet eſt de les perpétuer. Cette reſſource leur manquait dans les différens naufrages où elles ont eſſuyés. Elles ſeront déſormais ſauvées de l'oubli, à moins que la barbarie n'abſorbe un jour tout l'univers, & que l'eſprit humain ne s'aſſoupiſſe pour ne jamais ſe réveiller.

Une telle révolution ne peut être que fort

éloignée. La lumiere des sciences brille aujourd'hui d'un bout de l'Europe à l'autre. Elle porte son flambeau jusques dans les climats où le soleil n'étend qu'à regret ses rayons. Elle y est accueillie & conservée. Elle ne paraît pas, non plus, devoir si-tôt s'éclipser à nos yeux. L'émulation regne encore parmi nous, & l'érudition même y trouve des sectateurs. Pour en bien juger, qu'on jette les yeux sur les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, source non moins précieuse qu'abondante, où tout amateur peut puiser, & ne puisera jamais envain. Qu'on parcoure ces Mémoires depuis l'établissement de cette Académie jusqu'à nos jours, on y remarquera une gradation sensible & dans la maniere de traiter un sujet & dans le choix du sujet même. On en peut dire autant de notre Académie des Sciences, respectée de toute l'Europe, & qui, dans ses travaux, a pour objet l'utilité du genre humain. L'on connaît le prix du riche monument qu'elle érige aux Arts Méchaniques; partie que le monde sçavant a négligée durant tant de siecles & dont aucune société savante ne s'est occupée que dans notre siecle & parmi nous.

Peut-être, en général fait-on moins, mais on fait mieux que ne savaient nos peres. On fait un meilleur emploi de ses connaissances. Les Sçavans du dernier siecle ont fouillé la carriere. Ceux du nôtre taillent la pierre qu'ils en ont tirée. S'il est rare qu'ils bâtissent par eux-mêmes, du moins ils fournissent aux Architectes les moyens de bâtir.

ASTRONOMIE.

(23) Les premiers Aſtronomes furent preſque tous Aſtrologues. On n'étudiait l'aſpect & le cours des aſtres que pour y trouver des rapports avec l'homme, des influences relatives à ſa deſtinée. Il y eut, cependant, plus d'un ſyſtême planetaire; mais celui de Ptolomée fit oublier les autres. Enfin, le hardi Copernic entreprit de le renverſer, & le renverſa. Il eut pour diſciple Galilée qui fut moins heureux que ſon maître. Il riſquait de ne jamais revoir le ſoleil s'il n'eût déclaré que cet aſtre était mouvant & la terre immobile. Deſcartes, qui vint après, n'habita point les cachots de l'Inquiſition; mais, plus d'une fois il fut contraint de s'expatrier: tant il eſt dangereux de heurter les opinions reçues, même ſur les matieres les plus indifférentes. Quoi qu'il en ſoit, Deſcartes créa ſes Tourbillons. La baſe de ſon ſyſtême était celui de Copernic, dont il s'efforce de démontrer l'évidence. Il indique comment chaque ſoleil a pu ſe former au centre de chaque tourbillon; comment les planetes & les cometes y ſont deſcendues; les raiſons des mouvemens réguliers & irréguliers qui ſe trouvent dans les unes & dans les autres; la force & les effets de l'impulſion; la nature de ce que nous appellons les quatre élémens; la différence & le réſultat de leur principe; ce que c'eſt que la légéreté & la peſanteur, la ſolidité & la liquidité. La nature de la lumiere fait auſſi une partie eſſentielle de ſes obſervations. Il montre que les couleurs ne ſont que différentes modifications de la lumie-

re. Il explique, enfin, le flux & reflux de la mer, les diverſes propriétés de l'aimant, & pluſieurs autres effets ſurprenans de la nature; effets qui, ſelon lui, viennent tous appuyer ſon ſyſtême.

C'était combattre celui de l'Eeole & s'expoſer à bien des contradictions. Elles ne manquerent point à Deſcartes; il trouva même des adverſaires d'un mérite reconnu. Gaſſendi s'éleva contre ſon hypotheſe du plein. C'eſt le même Gaſſendi qui oſa faire revivre celle des atômes, d'après Epicure.

Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême des Tourbillons prit faveur & fut adopté par le plus grand nombre des Aſtronomes Français. Ce ſyſtême offrait effectivement un magnifique ſpectacle à l'imagination; mais les calculs n'y cadraient pas toujours. Ils fournirent à Newton la baſe d'une autre hypotheſe. Je parle de la gravitation univerſelle des planetes autour du ſoleil. Selon lui, les corps céleſtes ſont en proie à deux forces centrales & oppoſées. L'une tend à les faire tomber dans le ſoleil; c'eſt la force centripete. L'autre tend à les écarter de la ligne de leur chûte perpendiculaire; c'eſt la force centrifuge. Du concours de ces deux forces dérive la courbe que les planetes décrivent, ainſi que la loi de leur mouvement.

Ce ſyſtême de l'attraction fut avidement reçu par nos Phyſiciens calculateurs. Il s'accordait avec le réſultat de leurs opérations. Cependant, il faut l'avouer, il tient à des loix occultes dont l'exiſtence nous eſt peu connue. Les effets ne démontrent que faiblement la cauſe. On voit que la roue du char tourne; mais on ignore ſi ce char eſt pouſſé, ou tiré.

Deſcartes ne fut pas le ſeul en France qui s'attacha à cultiver l'Aſtronomie. Il eut des con-

temporains à qui cette ſcience doit des progrès. Ils ne ſongerent point à bâtir un autre ſyſtême de l'univers. Leurs travaux n'eurent pour objet que certaines parties de ce grand tout. Le Comte de Pagan donna une théorie des planetes dans laquelle il calcule & indique la route de ces aſtres. Avant lui Iſmael Bouillaud, de la Congrégation de l'Oratoire, s'était auſſi rendu utile à l'Aſtronomie par ſes ouvrages, & même par ſes mépriſes. Le P. de Pardies calcula des tables céleſtes. Auzout inventa le mécrometre, ſorte de téleſcope dont le diaphragme ſe reſſerre à volonté. Il écrivit auſſi ſur la comete qui parut en 1665. Picart fit un utile uſage du mécrometre inventé par Auzout. Le même Aſtronome entreprit de meſurer un degré du méridien qu'il fixa à 57060 toiſes. Il fit plus encore, il forma le projet de tracer un méridien qui traversât toute la France, & qui eût pour point de réunion l'Obſervatoire de Paris. Il fut ſecondé dans cette entrepriſe par le fils du célebre Caſſini, & par la Hire, Mathématicien Français. Tous deux, même, eurent la gloire d'achever ſeuls ce grand travail. La Hyre, de ſon côté, imagina une excellente méthode pour calculer les éclipſes. Roëmer, ſon éleve, calcula le mouvement progreſſif de la lumiere pour arriver du ſoleil juſqu'à nous. L'eſpace de tems qu'elle y emploie eſt de ſept minutes.

Notre ſiecle compte, peut-être, un plus grand nombre d'Aſtronomes que le ſiecle précédent, & des opérations encore plus utiles. C'eſt lui qui a vu déterminer, d'une maniere plus exacte & plus préciſe qu'on n'avait pu le faire encore, la meſure d'un degré du méridien. Pour y mieux parvenir, nos Aſtronomes prirent le parti de meſurer trois dégrés du méridien à trois points très-différens; ſous l'équateur, près du pole arctique,

& entre Paris & Amiens. Ce projet fut formé en 1730. Il en réſulta que la terre eſt applatie vers les poles, & que le diametre de l'équateur eſt plus long que l'axe de la terre d'environ ſoixante-huit lieues moyennes de France.

D'autre part, M. le Monier de l'Académie des Sciences, acheva de calculer la période des mouvemens de la lune, période qu'avait découverte le célebre Halley, Aſtronome Anglais, & qui mourut avant d'avoir pu la vérifier. Il avait reconnu qu'au bout de deux cent vingt-trois lunaiſons, les éclipſes de la lune & du ſoleil ſe renouvellent dans le même ordre.

Les travaux de M. de l'Iſle n'ont pas moins contribué aux progrès de l'Aſtronomie. Il en a extrêmement ſimplifié les calculs. On lui doit l'invention des éclipſes artificielles, & il a le premier découvert l'apparition de la fameuſe comete de 1758.

Feu M. Clairaut parvint à réſoudre le célebre problême des trois corps; c'eſt-à-dire qu'il détermina la courbe que décrit un corps par l'action de deux autres en mouvement. Il entreprit de fixer le tems du retour de la comete de 1759. S'il ſe trompa ce fut uniquement pour s'être aſſujetti à un calcul trop compliqué. Son Mémoire ſur la cauſe des inégalités du mouvement de la lune, fut couronné à l'Académie de Pétersbourg, qui avait fait de cette matiere le ſujet du prix pour l'année 1751. Ses tables de la lune envoyées à Londres n'y reçurent pas le même accueil. Ce qui n'empêche pas que M. Clairaut ne doive être mis au rang des plus grands calculateurs que l'Europe ait produits. Le même Aſtronome a auſſi beaucoup étendu la théorie de M. Bradley ſur l'aberration des étoiles fixes.

M. l'Abbé de la Caille, Profeſſeur de Mathématiques au College Mazarin, a augmenté le ca-

talogue des étoiles. Enfin, M. d'Alembert a porté les regards pénétrans & lumineux du génie sur différens points du système général de l'univers.

Il faut savoir oser dans tous les genres. C'est à la hardiesse de ses tentatives que l'esprit humain doit ses plus rares découvertes. Il n'est aucun système qui n'ait été combattu dans son origine. Souvent même une erreur conduit à une vérité. Ne refusons d'aucune main le fil qui peut nous aider à sortir d'un obscur Dédale. Il serait donc injuste d'oublier ici le système de M. Roiffé de la Perriere; système neuf dans sa marche, & simple dans ses principes. Il est fondé sur celui-ci, que la nature est aussi avare dans ses causes que prodigue dans ses effets. L'Auteur en bannit presque entiérement les calculs. Il rejette l'attraction Newtoniene, adopte l'impulsion, le point de contiguité, & deux genres d'élémens, les uns élastiques, les autres non élastiques; ceux-ci composés de particules de terre, d'eau, de sel, de sable & de métaux élémentaires; ceux-là produits par la lumiere, le feu & l'air également élémentaires. C'est de ces deux ordres d'élémens que tous les corps sont eux-mêmes composés. L'impulsion leur est inhérente, & devient en eux une opération purement méchanique. C'est en ce sens que l'Auteur prétend appliquer le méchanisme de l'électricité à celui du monde physique. Le soleil est plongé dans le sein du fluide universel; ce fluide est l'organe immédiat des influences de cet astre: tous deux sont actulisés, ou, ce qui est la même chose, selon l'Auteur, tous deux sont électrisés l'un par l'autre: tous deux, ensemble, électrisent & animent subordonément toutes les parties du système planetaire; tous deux en sont l'ame & le grand ressort.

Du reſte, M. de la Perriere ne laiſſe à l'écart aucune des branches de ſon ſyſtême général. Toutes ſemblent partir d'une même ſouche & dépendre d'une même cauſe. Elle ſert d'application à tous les phénomenes de la nature qui, à leur tour, ſemblent venir à l'appui de ce nouveau ſyſtême.

C'eſt au tems ſeul qu'il appartient de lui aſſigner une place & de lui fournir des ſectateurs. Tout ce qui ſimplifie une ſcience la rapproche de nous. Il faut bien du courage pour oſer cultiver celle des aſtres dans le ſyſtême Newtonien. Newton ſemble n'avoir parlé qu'à des Géometres. Le nouveau Phyſicien parle à tous les hommes, & prétend ſe mettre à leur portée. Au ſurplus, n'admettons, ni ne rejettons rien par préjugé. Un homme qui, dans une matiere auſſi abſtraite, nous dit: j'appuie mes opinions par des expériences palpables ; un tel homme eſt au moins digne d'être écouté. Le puits de la vérité eſt bien profond; mais le livre de la nature eſt toujours ouvert. Peut-être nous reprochera-t-elle un jour d'avoir étouffé le texte ſous le commentaire. Il ne s'agiſſait que de l'entendre, & nous voulons la faire parler.

GEOMETRIE ET MECHANIQUE.

(24) LA Géométrie a pour baſe le calcul ; mais il y eut différentes manieres de calculer. On fit d'abord uſage de l'Arithmétique ordinaire. Platon & Euclide en connaiſſaient les quatre premieres regles, & elles leur ſuffirent, tant pour extraire les racines quarrées & cubi-

ques, que pour former des proportions. Archimede ajouta beaucoup à ce qu'on avait sur la science des nombres. Il connut tout l'avantage & toutes les ressources de leurs progressions. Ce fut par ce moyen qu'il se flattait de trouver un nombre propre à exprimer celui des grains de sable qui sont au bord de la mer, & même celui des grains dont on pourrait remplir l'espace de l'univers jusqu'aux étoiles fixes. Le cinquantieme terme d'une progression décuple croissante, complettait cette opération.

Un Indien, dans le dixieme siecle, en effectua une toute aussi singuliere. Il venait, dit-on, d'inventer le jeu des échecs pour plaire à son Souverain. Ce Prince lui offrit une récompense telle qu'il pourrait la souhaiter. Il demanda seulement autant de grains de bled qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant à chaque case, c'est-à-dire soixante-quatre fois. Une telle demande parut au Roi fort au-dessous de sa magnificence. Il y consentit néanmoins; mais on reconnut bien-tôt qu'il n'y aurait pas assez de bled dans les Indes pour completter ce calcul. Si on en croit un Auteur Arabe, il eût formé un tas de bled de six mille de hauteur, de longueur & de largeur; c'est-à-dire environ vingt-six de nos lieues pour chaque dimension. En un mot, l'Arithmétique, au moyen de l'usage des progressions, servait seule aux procédés de la Géométrie. *Wallis*, en 1655, joignit à la premiere la théorie des infinis; & Pascal dix ans après, la progression géométrique. C'est ce qu'il nomma *Triangle Arithmétique*.

Au surplus, l'Arithmétique commune a été appliquée à différens usages. On sait qu'il existe encore aujourd'hui une Arithmétique divinatoire. Chaque siecle eut ses *Comus*, & l'avantage du nôtre est de ne point croire à la magie du sien.

Cependant, les Mathématiciens trouverent bientôt que l'Arithmétique était reſſerrée dans des bornes trop étroites. Il eſt des problêmes où la choſe inconnue ne peut être repréſentée par des nombres. Les Arabes y ſuppléerent par des caracteres ſymboliques; ils ſoumirent même au calcul les quantités poſitives & les quantités négatives. Par exemple, ils purent évaluer en même tems & le bien qu'un homme avait, & celui qu'il ne poſſédait pas: ils purent décompoſer une queſtion pour comparer ces quantités; & telle fut l'origine de l'Algebre. Il eſt vrai qu'aucun des écrits que publierent les Arabes ſur cette matiere, n'eſt parvenu juſqu'à nous. Diophante, Ecrivain du quatrieme ſiecle, eſt le ſeul qui nous en inſtruiſe. On le regarde même comme le premier Ecrivain Algebriſte. Il eut pour commentatrice la ſçavante & malheureuſe *Hypatia*, la même qui donna des leçons publiques de Mathématiques & de Philoſophie. On regarda tant d'érudition comme ſurnaturelle dans une femme. *Hypatia* fut accuſée de Magie. On attribua à ce pouvoir magique une choſe bien ſimple par elle-même, la mélintelligence qui regnait entre le Gouverneur Oreſte & le Patriarche Saint Cyrille. Le peuple eut la barbarie de maſſacrer cette fille illuſtre; mais le Gouverneur & le Saint ne furent pas mieux d'accord.

L'Algebre continua à faire quelques progrès dans les ſiecles qui ſuivirent; mais ce fut dans le dernier que cette ſcience en devint une réellement. Deſcartes lui fit prendre une face toute nouvelle. Il en ſimplifia les ſignes & les termes. Il indiqua un moyen pour déterminer à l'inſpection des ſignes le nombre des racines vraies & fauſſes d'une équation: une méthode pour réduire les équations du quatrieme degré à ceux du ſecond. C'eſt la *Méthode des Indéter-*

minées. Il découvrit une regle pour trouver toutes les racines commensurables, ou les diviseurs de tant de dimensions qu'on veut en supposer. Cette méthode a été simplifiée par Newton & par d'autres Mathématiciens Etrangers. *Leibnitz* enchérit encore sur ce qu'avait découvert Newton. Mais Descartes avait ouvert la route, & d'ailleurs, l'objet de cette note regarde particuliérement les Algebristes Français. Un d'entre eux (M. Rolle) inventa des regles pour trouver les racines rationnelles des équations, ou pour rapprocher celles qui sont irrationnelles. C'est ce qu'on nomme encore aujourd'hui la *Méthode des Cascades*; parce que dans les opérations qu'elle exige, on forme trois équations dont chacune s'appelle *Cascade.*

Tels sont les progrès que le dernier siecle a vu opérer dans cette route semée d'épines. Il y restait un assez grand pas à faire. C'était de pouvoir reconnaître dans les équations le nombre de racines imaginaires qu'elles contiennent, sans être obligé de les résoudre. La regle que Newton avait trouvée sur ce point était imparfaite. On lui préfere celles dont on est redevable à MM. de Gua & Fontaine, Mathématiciens Français. MM. Nicole & Clairaut ont également contribué à la perfection de cette partie de l'Algebre. Cette science, en un mot, est arrivée à ce degré de perfection qui n'est presque plus susceptible d'accroissement Nos Géometres ont tous les moyens d'opérer. Il ne s'agit plus que d'appliquer utilement ces moyens.

Venons à la Géométrie. Je ne rechercherai point à qui nous sommes redevables de cette science. Qu'elle soit née dans l'Egypte ou dans la Phrigie; que Thalès, plus de six cens ans avant l'Ere Chrétienne, ait su rendre guéable un fleuve pendant quelques heures, & l'ait remis

lubi-

subitement dans son lit ordinaire ; sorte de prodige opéré en faveur de l'armée de *Créſus* : que depuis Pythagore juſqu'à Euclide, la Géométrie ait acquis plus ou moins d'éclat ; que ce Géometre n'ait fait que raſſembler ce qu'on ſavait, ou ait beaucoup ajouté du ſien dans les treize livres qu'il a écrit ſur cette matiere ; qu'Archimede ait trouvé la plûpart des choſes qu'Euclide n'avait fait qu'entrevoir, & que pluſieurs Géometres poſtérieurs aient beaucoup ajouté aux découvertes d'Archimede ; il n'en eſt pas moins vrai que cette ſcience fut enſuite négligée & même oubliée durant pluſieurs ſiecles. Ce ne fut qu'au commencement du quinzieme de notre Ere qu'elle parut ſortir du tombeau. On ſe retrouva au même point où étaient reſtés les ſucceſſeurs d'Archimede. On fit quelques pas en avant. Les logarithmes & le compas de proportion furent inventés ou perfectionnés par Juſte Byrge qui, de ſimple conſtructeur d'inſtrumens de Mathématiques, devint très-habile Mathématicien. Il ne publia point ſes découvertes ; mais Neper qui prétendait auſſi avoir fait celle des logarithmes, la mit heureuſement au jour. Elle fut perfectionnée, enſuite, & par lui-même, & par deux de ſes compatriotes, Henri Briggs, & Henri Gellibrand. La Hollande & l'Italie fourniſſaient, en même tems, des hommes utiles à cette ſcience. L'Allemagne vit paraître le fameux Kepler. Il introduiſit l'uſage de l'infini dans la Géométrie, uſage qui facilite beaucoup la ſolution des problêmes les plus embarraſſans. Il fit encore d'autres découvertes non moins utiles.

Quant à la France, elle n'avait point à gémir de ſa ſtérilité. Dès le tems du renouvellement des Sciences, elle avait produit un Viete qui fut le reſtaurateur de l'Algebre, & un des premiers

renovateurs de la Géométrie. Elle vit paraître auſſi dès le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, plus d'un génie heureux à qui cette ſcience dut ſon plus grand éclat. La Faille & Roberval ſe diſtinguerent parmi quelques autres. Le premier détermina le centre de gravité du cercle & de l'ellipſe. Le ſecond réſolut différens problêmes qui, juſqu'alors, n'avaient pas même été propoſés. La plûpart le furent par le Conſeiller Fermat qui, lui-même, en détermina pluſieurs. Il imagina, entre autres découvertes, une nouvelle méthode pour aſſigner le centre des conoïdes, c'eſt-à-dire des ſolides engendrés par la révolution des courbes qui naiſſent des ſections du cône. La théorie de la cycloïde fut expliquée par le célebre Paſcal. Il avait démontré, dès l'âge de ſeize ans, toute l'ancienne théorie des ſections coniques par le moyen d'une ſeule proportion. Il avait trouvé, de plus, & la longueur des courbes, & l'eſpace qu'elles renferment, & les ſolides qui en réſultent. On ſait que Paſcal était né Géometre. Il devina une partie de cette ſcience dans un âge où c'eſt beaucoup de retenir ce qui eſt le mieux enſeigné.

Deſcartes qui, lui-même, ne dut qu'à ſes propres réflexions ce qu'il ſavait de Géométrie, Deſcartes en recula beaucoup les limites. Toutes ſes découvertes ſont marquées au coin du génie. Il créait plutôt qu'il n'imaginait. C'eſt ainſi qu'entre autres choſes il établit la théorie des queſtions ſur les grands & les moindres effets; celle des points d'inflexion; qu'il inventa de nouvelles courbes; qu'il en détermina la nature & les propriétés, & qu'il aſſujettit à une même conſtruction tous les problêmes de même genre. L'application qu'il fit de l'Algebre à la Géométrie, facilita beaucoup ſes opérations. Les

problêmes les plus compliqués offrirent par ce moyen des solutions très-simples.

Enfin, la Géométrie de Descartes devint la boussole de presque tous les Géometres; elle devint même celle de Newton. Mais avec elle il fit une route immense. On le vit aussi quitter bientôt son guide & marcher sans secours dans ce vaste labyrinthe. Il trouva un émule digne de lui dans le profond Leibnitz, & d'habiles interprêtes dans les deux freres Bernouilli. Ils firent même plus que l'interprêter. On leur doit le développement & la clef du *calcul différentiel*, calcul qui a pour objet la différence des quantités infiniment petites avec d'autres quantités. Il facilite la solution des problêmes les plus compliqués. Le Marquis de l'Hôpital, célebre Géometre, fit un brillant usage de ce calcul. Mais il fut combattu par d'autres Géometres Français. Le commencement de ce siecle vit éclore, à cet égard, beaucoup de disputes qui tournerent presque toutes à l'avantage de la Géométrie. C'en est un grand pour toutes les sciences de calcul, de se perfectionner par les discussions, tandis qu'elles ont tant de fois embrouillé celles de raisonnement.

Cependant, le calcul différentiel fit encore des progrès entre les mains de feu M. Clairaut. Ce Géometre découvrit un moyen de connaître si une différentielle est intégrable ou non. Il est presque le premier qui ait étendu & développé la théorie des courbes à double courbure. Il a aussi composé, ainsi que MM. Nicole, Fontaine & de Gua, des artifices ou des regles nouvelles pour résoudre les équations algébriques. La France possede même encore aujourd'hui un grand nombre d'habiles Mathématiciens dont les travaux sont payés par des succès, & qui ajoute-

raient aux découvertes déja faites, s'il en restait encore à faire.

Passons à la Méchanique dont les essais ont, sans doute, précédé la Géométrie, mais qui n'est devenue une science qu'avec son secours. L'homme n'est pas le plus fort des animaux, il est seulement le plus industrieux, & cette industrie lui procure les moyens de suppléer à sa faiblesse. Tel est l'objet de la Méchanique; elle consiste dans la faculté d'augmenter l'effort d'une puissance. Architas qui, le premier, s'occupa de cette recherche, inventa la poulie & la vis, deux machines d'un usage très-opposé. Aristote, qui écrivit beaucoup sur la Méchanique, n'inventa rien & la définit mal. Elle fut dédaignée par Platon & ses sectateurs; mais Archimede la tira de l'oubli, ou plutôt lui donna un nouvel être. Il joignit la pratique à la spéculation. L'Histoire nous dit qu'il fut l'inventeur de plus de quarante machines, entre autres de la vis sans fin & de la vis inclinée. On sait quels prodiges Archimede opéra au siege de Syracuse. Il n'est pas possible que tout soit supposé. Personne n'a mieux connu la force & l'usage des leviers. Avec leur combinaison & un point d'appui, il répondait de soulever la terre.

Archimede eut quelques successeurs, mais il n'eut point de rivaux. On dut, cependant, à Crésibius l'invention de la clebsidre, sorte d'horloge hydraulique qui marquait les mois & les heures; à Héron, différentes applications du levier; à Philon de Bisance, peut-être quelques machines de guerre, ou du moins un traité sur les balistes & les catapultes. Il s'écoula, ensuite, un intervalle de plus de douze siecles, sans que la Méchanique eût fait de nouveaux progrès. Elle perdit même ce qu'elle avait acquis.

On ne la chercha plus que dans Ariſtote où elle n'exiſtait pas. Il parut en Hollande, dans le ſeizieme ſiecle, un Simon Stevin, qui rappella les principes de la bonne théorie, & fit quelques innovations dans la pratique. On cite, entre autres machines, des chariots à voile qui roulaient avec beaucoup de vîteſſe.

Galilée vint à l'appui de Stevin, & fit par lui-même une foule de découvertes, en particulier ſur l'accélération des corps. Sa doctrine, à cet égard, fut attaquée par quelques adverſaires & défendue en France par Gaſſendi, Fermat & le P. de Billi. Le P. Sébaſtien fit plus, il inventa une machine qui prouva par l'expérience l'opinion qu'il s'agiſſait de défendre.

On retrouve encore ici notre illuſtre Deſcartes. Il déterminait les loix de la communication du mouvement, tandis qu'on diſputait ſur celles du mouvement des corps. Le problême de Deſcartes ne fit pas moins de ſenſation que celui de Galilée; mais il ne fut point combattu. Mariote éclaircit la théorie de l'un & de l'autre. Elle avait donné lieu à différentes recherches qui aboutirent à d'utiles découvertes; mais il s'agit principalement ici des progrès dont cette ſcience eſt redevable aux Méchaniciens Français. Je laiſſe à l'écart les travaux des Borelli, des Wren, des Hughens & des Bernouilli. Parmi d'autres inventions Hughens s'attribuait celle d'appliquer le reſſort ſpiral pour régler les montres. Ce reſſort avait été imaginé en France par l'Abbé Hautefeuille. Celui-ci prétendit avoir été auſſi le premier qui l'eût appliqué aux montres, choſe aſſez vraiſemblable. Cependant Hughens lui diſputa cet avantage. Alors parut un troiſieme concurrent. C'était Hook, célebre Mathématicien Anglais. Il revendiqua l'invention & l'application du reſſort ſpiral. Il

motiva autant qu'il le put cette prétention ; mais c'était un procès difficile à juger. La queſtion reſta indéciſe.

Le goût des machines prenait de plus en plus faveur. Mariotte & Perraut en imaginerent de plus d'une eſpece en France. On parle encore de celle qu'inventa ce dernier pour exhauſſer les deux pierres immenſes qui forment le fronton du vieux Louvre. La Hire calcula la force des hommes & des chevaux. Il appliqua la théorie de la Méchanique aux Arts. Amontons établit la théorie des frottemens. Parent & Camus la développerent & l'étendirent. On n'était pas moins attentif en France aux découvertes de quelques Sçavans étrangers, tels que Borelli qui entreprit de ſoumettre au calcul les efforts des muſcles, & Leibnitz qui mit au jour le ſyſtême des forces vives & mortes ; ſyſtême ſçavamment combattu de nos jours par M. de Mairan, le premier, qui ait oſé le combattre.

A-peu-près dans le même tems M. Déſaguliers, né à la Rochelle, & retiré en Angleterre où il eſt mort, fit un ingénieux uſage de la Méchanique pour expliquer le mouvement de la force des animaux.

M. de Maupertuis a clairement démontré que toutes les opérations de la nature ſont ſimples, & qu'elle y ſuit toujours la moindre quantité d'action. M. Trabaut a écrit avec ſuccès ſur la Théorie de la Méchanique, & MM. d'Alembert & Clairaut ſur celle de la Dynamique. On nomme ainſi la ſcience du mouvement des corps qui agiſſent les uns ſur les autres de quelque maniere que ce puiſſe être.

En un mot, la théorie de la Méchanique paraît être entiérement éclaircie. Ce qui reſte à faire aujourd'hui c'eſt d'en multiplier les réſultats. C'eſt à quoi nos Méchaniciens ont déja

amplement satisfait. Chaque jour voit éclore de nouveaux fruits de leur activité. On a simplifié les machines anciennes ; on en a imaginé de nouvelles. Nous venons de voir l'Angleterre & la France se disputer une découverte cherchée depuis si long-tems ; celle de déterminer la longitude en pleine mer. La pendule de M. le Roi de l'Académie des Sciences, paraît avoir, à cet égard, un avantage marqué sur celle de M. Harisson. L'horlogerie ordinaire a été portée par MM. Julien le Roi, le Pautre, Baillon, Berthoud & beaucoup d'autres, à un degré inconnu dans le dernier siecle. On a vu le célebre M. de Vaucanson imiter la hardiesse de Prométhée, animer l'ouvrage de ses mains, & rendre, en quelque sorte, de simples machines rivales des Etres créés par la nature. Il s'est également servi de la Méchanique pour perfectionner les Manufactures. Par ce moyen il supplée au nombre comme à la force des hommes.

Il a trouvé, lui-même, un digne rival dans M. Richard qui joint, à ces prodiges de pur amusement, d'autres prodiges qui étonnent & secourent l'humanité.

M. Laurent, qui l'a secourue plus d'une fois par le même moyen, étend encore ses expériences sur tous les objets que cet art peut embrasser.

Les corsets, imaginés par M. l'Abbé de la Chapelle, mettent la personne du navigateur à l'abri du naufrage. On est parvenu à connaître & à tromper tous les élémens.

Il restait en problême si le miroir ardent d'Archimede avait existé. M. de Buffon a créé de nouveau ce miroir au bout de vingt siecles ; effort presque égal à celui du premier inventeur. Ce miroir ardent est concave, mais composé de plusieurs miroirs planes. Il fond le plomb & l'étain à cent quarante pieds de dis-

tance, & met le feu au bois à un plus grand éloignement.

C'eſt à M. Anthéaume que nous devons la premiere lunette achromatique imaginée & conſtruite en France. Il en exiſtait une en Angleterre auparavant; mais ſon Auteur (M. Dollon) n'avait fait part de ſon ſecret à perſonne. M. Anthéaume le devina. Or, deviner ainſi, c'eſt à-peu-près imaginer.

On doit au même Phyſicien l'invention d'une nouvelle Bouſſole bien ſupérieure à celle qui eſt aujourd'hui en uſage.

M. Saverien, Ingénieur de la Marine, a inventé un nouvel inſtrument à réflexion & à lunette, pour obſerver les aſtres ſur mer. C'était la premiere fois qu'on avait pu réunir ces deux qualités dans un pareil inſtrument. Nous devons auſſi à M. Saverien pluſieurs ouvrages, tous eſtimés, ſur les Sciences & la Philoſophie. Tels, en particulier, que ſon *Dictionnaire de Mathématiques*, *l'Hiſtoire des progrès de l'eſprit humain*, & celle *des Philoſophes*.

Le même Auteur, ainſi que MM. Bouguer, pere & fils, & le P. Pézénas, ont beaucoup écrit pour perfectionner la théorie du pilotage, de la conſtruction des vaiſſeaux, de la mâture & de la manœuvre.

La plûpart des inventions que je viens de citer ſont d'une claſſe bien ſupérieure à la Méchanique ordinaire; mais comme elles y tiennent à quelques égards, j'ai cru pouvoir les en rapprocher.

Il paraît, au ſurplus, que dans tous ſes points, la Méchanique eſt arrivée à ſa perfection. Ce qui ne s'eſt pas encore fait pourra ſe faire; mais il ſera ſeulement une ſuite de ce qui eſt déja connu & pratiqué.

LA CHYMIE.

(25) On a dit de l'Aſtronomie que c'était une fille très-ſage qui devait ſon exiſtence à une mere très-folle. On en peut dire autant de la Chymie. Si la premiere dut ſes progrès à la manie des Aſtrologues, la ſeconde doit les ſiens à celle des Alchymiſtes. L'homme eſt né pour courir après le merveilleux ; rarement il le ſaiſit ; mais il peut faire dans ſa route quelques découvertes utiles. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Roger Bacon, aux Raimond Lulle, aux Baſile Valentin, &c. On trouve dans leurs écrits quelques notions ſur les eaux fortes, ſur l'antimoine, ſur d'autres objets qui n'étaient pas celui de leurs recherches. On doit même plus regretter les découvertes qu'ils n'ont pas voulu faire que celles qu'ils ont tentées en vain. Un de leurs ſucceſſeurs, Paracelſe qui vivait dans le quinzieme ſiecle, crut en avoir fait une encore plus merveilleuſe, c'était, ſelon lui, la Médecine univerſelle. Au moyen d'un tel ſecret, il ſe vantait d'étendre la vie de l'homme juſqu'à pluſieurs ſiecles. On aimait, ſans doute, à l'en croire ; malheureuſement il mourut lui-même n'étant âgé que de quarante-huit ans. Toutefois, ſa mort prématurée ne fit pas plus de tort à ſon ſyſtême ſur l'art d'étendre la vie, que la pauvreté de certains Alchymiſtes à celui qu'ils prétendaient avoir de changer le cuivre en or. On continua de croire à l'*alkaeſt*, ou diſſolvant univerſel, ainſi qu'à la tranſmutation réelle des métaux. On y joignit

même la *magie* ; c'eſt ainſi, du moins, qu'on appellait la connaiſſance de certaines productions merveilleuſes de la nature. Une des principales opérations de ces Magiciens, conſiſtait à reſſuſciter les plantes. Mais le bien réel qui a réſulté de ces tentatives, c'eſt la découverte des vertus d'une infinité de ſubſtances minérales & végétales ; connaiſſance ignorée juſqu'alors. On diſtingua la nature des médicamens ſimples & les vertus ſpécifiques des médicamens compoſés. L'analyſe des mixtes conduiſit à la connaiſſance des corps, à celle des différens effets qui réſultent de leurs principes combinés. En un mot, après être remonté aux premiers principes des ſubſtances, on en démêla les propriétés, on ſe mit en état de rendre raiſon des procédés qui ne s'exécutaient auparavant que par inſtinct, ou par routine, & même de ceux qui juſqu'alors ne s'étaient pas exécutés. La Phyſique éclairait la Chymie qui, à ſon tour, prêtait ſes lumieres à la Phyſique. Elles pénétrerent dans les plus ſecrets phénomenes de la nature ; elles écarterent le voile dont elle aime toujours à s'envelopper.

La Chymie, relative à la Métallurgie, était la plus ancienne ; mais elle fut long-tems un métier plutôt qu'une ſcience. Elle fit dans le dernier ſiecle de grands progrès en Allemagne, parce que l'exploitation des mines y renouvellait plus ſouvent les expériences. Les mines forment une partie des richeſſes de cette contrée, & l'intérêt fut toujours le grand mobile de l'induſtrie. Cependant, le regne de Louis XIV vit cette branche de la Chymie s'étendre & ſe perfectionner en France comme les autres. MM. Homberg & Lemery ſe diſtinguerent, en particulier, par des eſſais qui furent autant de découvertes. Le premier étendit les ſiennes ſur différentes vé-

gétations métalliques, sur le rafinage de l'argent, sur la vitrification de l'or au verre ardent, sur divers autres objets. On dut à M. Lemery un grand nombre de recherches sur la nature du fer, sa production, ses principes, plusieurs détonations chymiques, l'*étiops martial*, autrement nommé la poudre noire; enfin l'*arbre de Mars* composé avec de la limaille de fer par la dissolution du nitre. L'Auteur fit présent de cette composition à l'Académie des Sciences, & elle eut soin de la placer sous les yeux du Czar Pierre le Grand, lorsque ce Prince eut la curiosité louable d'assister à l'une de ses assemblées.

On sait que la Chymie est une branche de la Physique expérimentale, & cette Physique était restée jusqu'alors à son berceau. La Chymie ne pouvait donc avoir encore de théorie certaine. On avait voulu former cette théorie avant que d'avoir fait assez d'expériences, avant que d'avoir sous les yeux un assez grand nombre de faits dont on pût faire la comparaison & tirer les résultats. On expliquait tout par le jeu des acides & des alkalis. On y substitua ensuite les cinq principes de Paracelse, qui sont l'huile & le soufre, l'esprit & le mercure, le sel, la terre & le flegme. Telle était la doctrine des Glazer, des Lemort, des Lefevre, des Lemery. Ce ne fut qu'en 1712 que M. Geoffroi, de l'Académie des Sciences, fit succéder le jour à ces épaisses ténebres. Il reconnut que tous les effets chymiques s'opéraient constamment suivant les loix de rapport, ou d'affinité entre les différentes substances que la Chymie met en action. De-là, il vit éclore une théorie lumineuse dont il donna le détail dans une table où les caracteres qui représentent les substances, sont inscrits dans le même rapport qu'elles ont entre elles. Cette clef une fois donnée, la Chymie

s'eſt avancée à grands pas vers la perfection. On s'eſt ſervi des rapports connus pour chercher ceux qui ne l'étaient pas encore, & le raiſonnement appuyé de l'expérience, a pénétré dans les ſecrets les plus cachés de la nature.

Le goût pour cette Science, qui eſt le flambeau de tant d'autres, ſemblait s'être ralenti après la mort de M. Geoffroi. Mais M. Rouelle, par le ſuccès de ſes cours publics, lui a rendu toute ſon activité.

M. Macquer, de l'Académie des Sciences, a donné un nouvel éclat à la Chymie par ſes travaux ſagement conçus & exécutés. C'eſt lui qui, en quelque ſorte, l'a affermie dans ſa marche en fixant ſes principes, en donnant une théorie lumineuſe qui embraſſe toutes ſes parties, en généraliſant ſes vues & ſimplifiant & dirigeant ſes recherches & ſon application. Ses *Elémens théoriques & pratiques*, & ſon *Dictionnaire de Chymie*, ſont comme le Code des Loix de cette Science.

M. Beaumé a auſſi beaucoup contribué aux progrès de la Chymie dans ce ſiecle. On connaît la diverſité & la clarté de ſes expériences. Il n'avance rien qu'il ne le démontre. Il ſait que dans la Chymie il faut moins raiſonner qu'agir, & que cette Science eſt comme la Géométrie où tout doit être appuyé ſur la démonſtration. Sa belle découverte des cauſes du refroidiſſement par l'évaporation des liqueurs, ſon Traité de l'Ether, ſon Manuel de Chymie, ſes Elémens de Pharmacie, ſes articles du Dictionnaire des Arts & Métiers, ſes Mémoires Académiques, le mettent au rang de nos plus grands Chymiſtes, & de nos Ecrivains les plus utiles.

Nous devons à M. de Réaumur les premieres notions pour fabriquer en France une porcelaine égale à celle des Chinois. Cet habile Phyſicien

découvrit que la porcelaine de la Chine était une combinaison de deux substances dont l'une était vitrifiable & l'autre ne l'était pas. C'est ce qu'on nomme à la Chine le *Ka-o-lin* & le *Pé-tun-tsi*. M. Guetard, avec les secours de feu Mgr. le Duc d'Orléans, parvint à mieux connaître encore la nature & les propriétés de ces deux substances. Mais ce qui nous intéresse encore davantage, c'est qu'il nous fit voir qu'elles existaient parmi nous. Il en rapporta de plusieurs Provinces de France. On fit des essais, & la porcelaine composée avec ces matieres prises dans notre sol, acquit la même beauté, soutint les mêmes épreuves que la porcelaine apportée de la Chine.

Un homme également distingué par ses lumieres & par sa naissance, (*a*) nous a fait part de la même découverte qu'il paraît ne devoir qu'à son génie & à ses propres recherches.

C'est aussi à M. Poissonnier, Médecin Français, & notre contemporain, qu'on est redevable d'une invention desirée depuis si long-tems, celle de dessaler l'eau de la mer. De quel secours une telle découverte n'est-elle pas au commerce & aux navigateurs? C'est une facilité de plus pour l'un, & un danger de moins pour les autres.

Les différentes traductions de Livres Allemands dont le savant Baron d'Holbac a enrichi notre Langue, fournissent à la Chymie de puissans secours. Elle en tire beaucoup aussi des travaux de MM. Bourdelin, Malmin, Bares, Rucy, Cadet, & d'une foule d'autres habiles Chymistes. Ils contribuent, chacun pour leur part, à donner à cette Science une vogue, un éclat

(*a*) M. le Duc de Lauraguais.

qui en font connaître le mérite & l'utilité. Ni l'un ni l'autre ne peuvent plus être mis en problême. C'eſt la Chymie qui répand la lumiere dans la Phyſique, dans l'Hiſtoire naturelle, dans les Arts, dans les Manufactures, &c. Elle eſt à tous ces différens objets ce qu'eſt à elle-même le feu, premier agent de tous ſes procédés.

PHYSIQUE ET ANATOMIE.

(29) UNE des plus tardives connaiſſances de l'homme a été celle de ſa propre conſtruction. Les recherches de l'antiquité ſur l'Anatomie, ne hâterent que bien lentement ſes progrès. Ceux dont elle fut redevable à Gallien, n'eurent pas même le pouvoir d'exciter l'émulation de ſes ſucceſſeurs. On ceſſa, en quelque ſorte, de s'en occuper juſques vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Alors quelques Médecins de Paris travaillerent avec ſuccès au rétabliſſement de cette Science. Tels furent les Gontier Andernac, les Charles Etienne, les Jacques Sylvius. Le dernier imagina les noms & découvrit la propriété de la plûpart des muſcles, des arteres, des veines & des nerfs. Il comptait parmi ſes diſciples des hommes de toutes les nations de l'Europe. Deux d'entre eux, les célebres Fallope & Veſale, y répandirent les connaiſſances qu'ils tenaient de leur Maître, & ajouterent beaucoup à ſes découvertes. Mais on doit à l'Italien Aſellius celle des veines lactées, & à l'Anglais Harvei celle de la circulation du ſang. Cette derniere découverte fut vivement combattue, comme

il arrive à toutes les vérités de l'être dans leur origine.

Malgré tous ces progrès, il en reſtait encore beaucoup à faire. On connaiſſait les principaux reſſorts de la machine; mais il en exiſte une infinité d'autres extrêmement déliés, qu'on était bien éloignés de connaître. On regardait ſimplement la ſubſtance des principaux viſceres comme une maſſe formée par une coagulation de liqueurs. Les petits organes qui en dérivent & qui préſident aux fonctions les plus ſecretes du corps humain, n'étaient ni apperçus, ni même ſoupçonnés.

Les erreurs de l'Ecole s'oppoſaient encore aux progrès de la Phyſique animale, & en particulier aux conſéquences qui pouvaient réſulter d'une découverte auſſi utile que l'était celle de la circulation du ſang. La découverte des veines lactées devint elle-même inutile juſqu'à celle du réſervoir du chyle faite ſous le regne de Louis XIV. par Jean Pecquet. Il diſſipa toutes les fauſſes idées qu'on avait ſur l'uſage du foie, ſur le changement du chyle en ſang, & démontra, à cet égard, le vrai procédé de la nature.

Ses leçons & ſon exemple influerent ſur les autres Médecins de l'Europe. Bartholin, à Baſle, découvrit les vaiſſeaux lymphatiques & la route qu'ils ſuivent dans preſque toutes les parties du corps humain. A Rome, le célebre Malpighi développa la ſubſtance des viſceres. Il indiqua, à l'aide du microſcope, tous les petits organes, ou *compoſans*, dont la nature ſemblait vouloir ſe réſerver le ſecret à elle ſeule.

A ces découvertes près, la plûpart des autres parties de l'Anatomie n'ont été perfectionnées qu'en France. La protection du feu Roi y contribua. On amena par ſon ordre, dans ſes Etats, les animaux les plus rares de toutes les parties

du monde. On en fit des dissections, & elles fournirent aux Médecins Français tous les moyens de cultiver l'Anatomie comparée. Il en résulta des lumieres inconnues jusqu'alors. On donna de l'ordre & de l'enchaînement à toutes les parties de la Science Anatomique. Elle commença à former un tout, au lieu qu'elle ne formait auparavant qu'une certaine quantité de lambeaux épars. Jean Riolan le fils se distingua par la netteté qu'il mit dans ses ouvrages sur cette matiere. M. de Vieussens, Auteur de la *Nevrographie universelle*, mit l'Anatomie du cerveau & des nerfs dans un jour tout nouveau & qui ne laisse place à aucune obscurité. Du Vernei & Littre perfectionnerent l'Ostéologie, la Myologie, & toutes les autres parties qui ne l'étaient pas encore. C'est, sur-tout, au premier que la Physique du corps humain doit toutes les lumieres qu'il répandait dans ses leçons, & qu'il avait puisées dans le livre de la nature.

Feu M. Pourfour du Petit, donna en 1710 un nouveau systême du cerveau qui a pour objet l'entrelacement de plusieurs nerfs ou filets médullaires qui partent de la moëlle allongée & qui passent obliquement de l'épaisseur de l'une de ses portions latérales dans l'épaisseur de l'autre portion. Ce Systême fut accueilli & valut à l'Auteur une place à l'Académie des Sciences.

Tant de découvertes facilitaient aux Anatomistes de notre tems, les moyens de donner un corps complet d'Anatomie. C'est ce qu'effectua en 1732 feu M. Winslou, dans un ouvrage qui a pour titre *Exposition anatomique de la structure du corps humain.* Il fit usage de ce qu'on savait sur cette matiere en homme qui aurait pu le découvrir lui-même, & il fit de son chef plus d'une découverte. Quelques années après M. Lieutaud, aussi de l'Académie des Sciences, donna

ſes *Eſſais Anatomiques* ; eſſais qui renferment l'hiſtoire exacte de toutes les parties qui compoſent le corps humain. Cet ouvrage peut faire le pendant du premier. Il donne plus au récit, & l'autre plus à la deſcription. Tous deux ont leur utilité particuliere & ſont également conſultés. On doit auſſi à M. Lieutaud des Elemens de Phyſiologie adaptés aux principes de la Phyſique expérimentale.

M. Ferrin, dans ſes leçons, a fait part de ſes profondes lumieres à une foule de diſciples deſtinés à les reproduire.

M. Senac, premier Médecin du Roi, en mettant au jour l'Anatomie d'Heiſter, y joignit lui-même d'utiles remarques ſur les parties du corps humain. Son *Traité de la ſtructure du cœur*, de ſon action & de ſes maladies, eſt un de ces ouvrages où l'on admire à la fois la pénétration du Philoſophe & la ſagacité du Phyſicien. M. Helvétius, ſon prédéceſſeur, avait donné des éclairciſſemens ſur la maniere dont l'air agit ſur les poulmons ; autre matiere non moins délicate à traiter.

L'économie animale a fourni à M. Queſnai le fond d'un Traité qu'il qualifie modeſtement d'eſſai. Il eſt vrai qu'il entrera toujours dans ces matieres certaines parties de Métaphyſique ſuſceptibles de plus d'une interprétation.

Il ſerait encore plus eſſentiel de prévenir les maladies que de les guérir. Tel eſt l'objet que ſe propoſe M. Lorry dans ſon *Traité des Alimens*. D'ailleurs, on ne peut douter que la perfection de l'Anatomie ne facilite les progrès de la Médecine ſpéculative. C'eſt ce qu'ont prouvé les ſuccès des du Moulin, des Silva ; c'eſt ce que prouvent encore les Vernage, les Bouvard, les la Sône, les Petit, les Morand, les Tronchin & tant d'autres Médecins de nos jours, qui dans

tous leurs traitemens ont toujours paru avoir tiré de la nature l'aveu tacite de ſes beſoins.

On peut encore moins douter des progrès de la Chirurgie parmi nous. Rien de conjectural dans cet Art. Ses ſuccès giſſent en preuves, & ces preuves ſont toujours palpables. Perſonne, je penſe, ne mettra en problême la ſupériorité des Chirurgiens de notre ſiecle ſur ceux du précédent. Quel homme que le célebre Petit dont un de ſes plus habiles diſciples a fait l'éloge! Celui de M. Morand eſt inſéparable de ſon nom même. Il nous rappelle de profondes lumieres jointes à l'expérience la plus conſommée. Son *Traité de la taille au haut appareil* & ſon Recueil d'obſervations ſur la pierre, en ſeront de ſolides monumens. On attend de M. Tenon un ouvrage qui confirmera néceſſairement à quel point il réunit la théorie de ſon Art à la plus exacte pratique. M. Louis a déja multiplié cette double preuve & par d'heureuſes cures & par des ouvrages marqués au coin d'une ſagacité ſinguliere. Il a conſigné toute la théorie de l'Art chirurgical dans un ouvrage qui les renferme tous. Il a ſu réunir la Philoſophie à la Phyſique dans ſon explication des effets de l'électricité ſur l'économie animale; dans ſes Lettres ſur la certitude de la mort; dans ſa Diſſertation ſur les noyés; dans une autre ſur les maladies héréditaires; dans celle, enfin, où il cherche à expliquer l'union de l'ame avec le corps: toutes matieres piquantes par elles-mêmes, & non moins intéreſſantes pour l'humanité.

Quelques autres, qui ont également écrit, tel que M. Verdier qui abrégea l'Anatomie, & M. Suë qui la mit à la portée du Peintre & du Sculpteur; d'autres qui ſe ſont uniquement li-

vrés à pratiquer leur Art, tels que MM. de la Martiniere, Andouillé, Pybrac, Foubert, &c. contribuent; non moins utilement, à le soutenir. Jamais, peut-être, l'humanité ne fut exposée à plus d'accidens; mais il faut le dire, jamais les secours ne furent ni aussi multipliés, ni aussi efficaces.

La Physique, dans presque toutes ses parties, a fait depuis peu des progrès sensibles. J'en citerai, pour exemple, l'électricité, branche de Physique absolument ignorée de nos peres. On connaît, à cet égard, les travaux & les expériences de M. l'Abbé Nollet. MM. de Lor & d'Alibert ont découvert les premiers qu'un nuage, chargé d'un tonnerre, électrise une barre exposée à l'air, si elle est suspendue sur des cordons de soie & armée d'une pointe de fer.

Quelques Physiciens Anglais s'apperçurent avant les nôtres qu'une barre de fer s'aimante, lorsqu'après l'avoir située dans la direction du courant magnétique, c'est-à-dire de l'aiguille aimantée, on la frotte toujours dans le même sens. Ils cachaient avec soin cette découverte. M. Anthéaume la fit encore sans leurs secours. Il fut le premier qui nous fit connaître l'aiman sans aiman.

On doit à M. de Réaumur la perfection du Thermometre. Avant lui il n'y avait point de principes de graduation. C'est ce même Physicien qui a trouvé un moyen fort ingénieux pour faire éclore & élever des poulets, sans le secours des soins maternels.

On a vu le P. Castel imaginer un clavecin oculaire. Il est vrai que lui seul parut en distinguer l'harmonie.

La glace a fourni à M. de Mairan la matiere d'un excellent ouvrage & quelques découvertes. On en doit dire autant de ce qu'il a écrit sur

l'aurore boréale, & de ſes curieux Mémoires ſur les réfractions. Il explique, avec beaucoup de probabilité, la cauſe des réfractions de la lumiere. En un mot, la Phyſique eſt regardée comme l'interprête véritable du Livre de la Nature, & c'eſt dans nos jours qu'elle a donné le plus de clarté à ſes interprétations.

LES JOURNAUX.

(27) Les Journaux ſont devenus une branche eſſencielle de notre Littérature. Peut-être cette branche a-t-elle produit trop de rejettons : peut-être les Journaux ſe ſont-ils multipliés à l'excès. Il n'en réſulte ſouvent qu'une plus grande contrariété d'opinions ; mais les abus d'un genre ne doivent point pour cela le faire proſcrire. Il faut conſerver le genre & rectifier les abus. C'eſt parmi nous que les Journaux littéraires ont pris naiſſance. Ils ne remontent pas plus haut que le dernier ſiecle, & dès ce tems-là même ils furent portés à leur perfection. La République des Lettres de Baile en ſera une preuve toujours ſubſiſtante. Baile, dira-t-on, n'écrivit point en France. D'accord, mais il écrivit en Français, & honora ſa Patrie par ſes ouvrages, comme Sertorius honorait la ſienne par ſes exploits, même en combattant contre elle. Parmi nous, le Journal des Savans, le plus ancien de tous les Journaux, avait très-bien réuſſi entre les mains de M. de Salo ſon inventeur. Il parut décheoir lorſqu'il fut dirigé par d'autres. Il ne reprit même faveur que par intervalles. C'eſt aujourd'hui l'ouvrage d'une ſo-

ciété de Savans choisis: c'est un Journal également estimable & par l'impartialité qui y regne, & par les lumieres solides qu'on y puise.

D'autres Journaux, tel en particulier que celui de Trévoux, ayant, à-peu-près, le même but que le premier, ont eu, à-peu-près, la même réussite. Le Journal de Trévoux, devenu celui *des Beaux Arts*, est maintenant dirigé par M. l'Abbé Aubert. Un Auteur qui a fait lui-même de bons ouvrages, pourrait-il ne pas bien juger de ceux d'autrui?

Le Journal Encyclopédique embrasse encore plus d'objets comme son titre l'annonce, & l'exécution a toujours paru répondre au titre.

Il est une sorte de Journal très-accrédité de nos jours. Ce sont de ces feuilles périodiques où l'on s'épargne une rigoureuse analyse des ouvrages trop sérieux & trop abstraits, où ces sortes d'écrits ne sont guere qu'appréciés & jugés, mais où l'on décompose d'une maniere piquante & légere les ouvrages de littérature & de goût: ces feuilles, enfin, où la critique emprunte l'enjouement de la satire & le sel de l'Epigramme. L'Abbé des Fontaines fut l'inventeur de cette forme de Journal, & ses feuilles en sont, à quelques égards, le modele. Il est instruit, écrit purement & discute avec sagacité. Son successeur (M. Freron) l'égale dans cette partie & le surpasse dans beaucoup d'autres. Il réunit à un tact plus fin, plus délicat, une expression plus saillante & plus vive. On ne peut écrire avec plus d'agrément, de délicatesse & de légéreté. Les traits qu'il lance sont presque toujours des éclairs imprévus, & les Auteurs sur qui ils tombent s'en divertiraient eux-mêmes, si jamais Auteur attaqué pouvait entendre raillerie.

M. l'Abbé de la Porte se rendit célebre dans

le même genre, & c'eſt avec regret que le public l'a vu y renoncer.

Il exiſte encore d'autres Journaux plus bornés par leur étendue; mais qui joignent l'agrément & l'utilité à la prompte expédition. Tel eſt l'Avant-Coureur, telles ſont les Affiches de Province. On regrette, en liſant cette feuille, que la profonde littérature de M. de Querlon n'ait pas une carriere plus vaſte pour ſe produire.

On s'accoutume trop aiſément à croire qu'un Journal eſt un ouvrage facile, & même n'eſt pas un ouvrage. Il exige des connaiſſances plus étendues qu'aucune autre partie de la Littérature. Il exige un eſprit méthodique, puiſqu'il faut ſouvent donner de l'ordre à tel écrit qui en manque. Il exige, enfin, le talent d'écrire, ſans lequel on ne ſerait point lu, & le talent plus difficile encore de bien juger, ſans lequel on verrait bientôt déſerter ſon tribunal.

Il faut ajouter à la claſſe des grands Journaux un ouvrage unique dans ſon objet & dans ſa forme C'eſt *le Mercure de France*. Il ne fut d'abord qu'un ſimple Journal hiſtorique, deſtiné à rendre compte des événemens politiques & militaires du regne de Louis XIV. On y joignit quelques Madrigaux, quelques vers légers; il devint *le Mercure Galant*. C'eſt ſous ce titre qu'il fut dirigé ſucceſſivement par du Freſni & de Viſé. Ce dernier Auteur lui fit embraſſer plus d'objets. On y fit encore quelques nouvelles additions, & il devint le *Mercure de France*. Le Roi daigna en accepter la dédicace & l'a toujours depuis honoré de ſa protection. Ce Journal s'eſt fortifié en vieilliſſant. Il n'eſt aujourd'hui aucun objet dans la Littérature, les Arts, les Sciences, l'Induſtrie même, qui n'y entre, ou ne puiſſe y entrer. Toutes les productions de l'eſprit humain, celles de goût, d'utilité & même

de caprice, y sont indiquées & appréciées. Mais ce qui le distingue particuliérement de tous les Journaux de l'Europe, c'est cette foule de morceaux ingénieux, piquans & variés dont il est devenu le dépôt. On peut le regarder comme celui des productions du génie Français. Tout ne peut pas y être de la même force; mais on y trouve tout ce qui échappe de plus agreable à nos meilleurs Ecrivains. Nulle autre Nation n'a formé une pareille entreprise: nulle autre, peut-être, ne serait en état de la soutenir. Ajoutons que ce Journal est devenu le patrimoine des gens de Lettres. Ils en sont redevables au sage Ministre (*a*) qui préside à la manutention de cet ouvrage. Il a puisé dans le produit même du fruit des talens de nouveaux moyens pour les encourager.

LA PEINTURE.

(28) Ce fut, dit-on, l'Amour qui inventa le Dessein, & par conséquent l'Art de peindre. Une telle découverte dut lui être plus d'une fois utile. On vante beaucoup les progrès des Grecs dans cet Art; mais il ne nous en reste pas plus de monumens que de leur Musique, aussi peu connue & non moins vantée aujourd'hui. Il est vrai que leurs belles statues déposent en faveur de leurs tableaux. Il est également vrai que certains morceaux trouvés à Herculanum, prouvent que la Peinture était en vigueur chez les Ro-

(*a*) M. le Comte de Saint-Florentin.

mains, quoique ceux-ci paſſent pour avoir été ſur ce point, très-inférieurs aux Grecs. Cet Art s'éteignit comme les autres en Italie ; il n'y reparut que dans le quinzieme ſiecle ſous les auſpices de Léon X, & par les efforts de Michel Ange & de Raphael. On vit, dans ce même tems, Maître le Roux & le Primatice, tous deux Italiens, paſſer en France pour y peindre la Gallerie de Fontainebleau ; travail qui caractériſe un peu trop la renaiſſance de l'Art. Celui-ci languit parmi nous juſqu'au regne de Louis XIII. Alors on vit paraître le Vouet qui, ſans atteindre au ſublime de l'Art, en indiqua ſouvent la route. Sa principale gloire, cependant, eſt d'avoir eu le Sueur pour éleve. Mais le Sueur n'eut de véritable Maître que ſon génie. Il lui dut tous ſes ſuccès & ne dut rien à l'imitation. Jamais il ne ſortit de cette Capitale où les bons modeles étaient alors ſi rares. Il fut le Raphael de la France & aurait pu l'être de l'Italie.

Dans le même tems, un autre Artiſte Français enrichiſſait & étonnait Rome par des chefs-d'œuvres multipliés. C'eſt le ſage, le ſavant Pouſſin. L'érudition caractériſe tous ſes ouvrages : tous ſont remarquables par la correction du deſſein, & la nobleſſe de la compoſition. Son goût pour les antiques lui en fit ſouvent préférer l'imitation à celle de la nature. On reconnaît dans les figures de ſes tableaux les ſtatues qui lui ont ſervi de modeles. Il ne paraît avoir copié la nature que dans ſes payſages. Mais il regne dans toutes ſes productions un goût auſtere qui diſtingue ſon génie. Il faut auſſi l'avouer, ce grand Artiſte ſacrifie un peu trop le coloris aux autres parties de ſon Art. La couleur n'eſt pas moins néceſſaire à la Peinture que le chant ne l'eſt à la Muſique.

Entre ces deux hommes célebres il faut placer

cer le Brun qui les estima & les craignit tous deux, & qui mérita la même distinction de leur part. On connaît la supériorité du génie de cet Artiste. Elle était secondée par le goût, par une sage étude de la nature & de tout ce qu'exige la perfection de l'Art. Il est Poëte & Peintre. Les batailles d'Alexandre, la Galerie de Versailles, une foule d'autres morceaux, annoncent avec quel feu, quelle supériorité il maîtrisait la grande machine. Tout est noble & vrai dans ses ouvrages. Les passions y sont exprimées avec autant de naturel que de force. On voit que le Brun en avait fait une étude particuliere. C'est ce qu'il a prouvé par son Traité de la Physionomie & celui du caractere des Passions. Il consultait aussi les gens de Lettres sur le costume & la poétique: attention louable & digne d'être imitée. Ce n'était pas faute de génie que le Brun avait recours à ces conseils; c'est qu'il avait assez de génie pour sentir combien ils pouvaient lui être utiles.

Ces trois grands hommes suffiraient seuls pour égaler l'Ecole Française à toutes celles qui ont jamais existé. Mais d'autres Artistes, justement célebres, viennent encore à l'appui de leurs efforts. Mignard, qui fut leur contemporain, fut aussi leur digne émule, & l'emporta même sur eux par la fraîcheur & l'onction du coloris. Moins fier & moins hardi que le dernier dans ses grandes compositions, peut-être moins exact dans le dessein que les deux autres, il eut, toutefois, cet ensemble de talens qui caractérise le grand Peintre. Il semblait qu'aucun genre de Peinture ne lui fût étranger. Il peignait Louis XIV en même tems que la coupole du Val-de-Grace & la superbe Galerie de Saint Cloud. Ce dernier ouvrage est son chef-d'œuvre & en est même un de l'Art.

Ce fut, en particulier, par la fraîcheur & la force du coloris, que le Bourdon se distingua. Il y joignit beaucoup de feu & d'invention; mais il négligea de finir ses ouvrages. Ils n'en sont pas moins recherchés, & le tems ne lui a rien ôté de sa réputation.

Philippe de Champagne dut la sienne à son dessein correct & à la vérité qui regne dans ses tableaux. Il rend exactement la nature; mais il est rare qu'il la choisisse.

Le genre de l'Histoire fut soutenu par deux freres célebres, Louis & Bon Boulogne, tous deux grands Dessinateurs & grands Coloristes; par la Fosse & Jouvenet, tous deux éleves de le Brun. Le premier meilleur Coloriste que le second; celui-ci plus homme de génie que le premier. Sa maniere est grande & forte, ses tableaux sont pleins de mouvement. Il peint la nature & quelquefois l'exagere; licence permise dans les grandes compositions. La Fosse, au contraire, peignait ses figures trop courtes, défaut qui ne peut être toléré que dans les bambochades.

Un coloris vrai, tendre & délicat, un goût voluptueux, caractérisent les principaux ouvrages de Santerre. Ceux d'Antoine Coypel se font remarquer par une heureuse ordonnance, beaucoup de noblesse dans les idées, beaucoup d'expression dans les figures. Son frere puîné & son fils ont hérité de lui la belle ordonnance & l'ont surpassé par la fraîcheur & la vivacité du coloris. Case & Bertin se sont tous deux fait un grand nom dans ce même genre de Peinture. De Troy fils s'y distingua par les plus vastes compositions, par une imagination féconde & un coloris frappant.

Le Moine parut & fixa l'attention des amateurs comme de ses rivaux. On peut l'opposer

à tout ce que le dernier siecle offre de plus illustre. Il a toute la volupté de Santerre dans ses tableaux de moyenne grandeur, & toute l'imagination de le Brun dans ses grandes compositions. Il paraît même l'avoir emporté sur ce Peintre dans ce qu'ils ont fait l'un & l'autre pour l'embellissement de Versailles. Bien des connoisseurs donnent la préférence au Salon d'Hercule sur la Galerie. Peut-être serait-il plus juste d'admirer également ces deux chefs-d'œuvres, que de prononcer en faveur de l'un ou de l'autre.

L'éleve de Lemoine, le séduisant Boucher, allie aux grands principes de son Art, une finesse de pensée, un charme d'exécution supérieurs à tous les préceptes. Le neveu & l'éleve de Jouvenet (feu M. Restout) fit passer dans ses ouvrages l'énergie & la grande maniere de son Maître. Carle Vanloo égala tous les grands Peintres du dernier siecle par l'élégance, la pureté du dessein, & les surpassa par le brillant & la fraîcheur du coloris. M. Pierre, son éleve, le surpasse lui-même par l'étendue & la profondeur du génie. Il imagine en Poëte & exécute en Peintre. M. Natoire fait passer, tour-à-tour, dans ses productions la force & la grace. Il manie le crayon avec la plus grande exactitude, & change de pinceau avec la plus extrême facilité. MM. Jaurat & Hallé portent la perfection du dessein à un degré qui étonne. On admire la maniere savante de M. Dumont le Romain. On est enchanté par l'heureuse magie & les belles formes que M. Vien met dans toutes ses productions. Deux jeunes rivaux, MM. Doyen & Deshayes, entrerent, l'un & l'autre, dans la carriere avec une vigueur, un feu qui étonnerent les regards. Le dernier disparut au milieu de sa course; l'autre poursuit la sienne avec la même ardeur, &

ſemble à chaque pas qu'il fait dans cette arêne, acquérir un nouveau degré de force.

Le début de MM. Fragonard, Saint-André, & de quelques autres, annonce que les plus grandes entrepriſes ne ſont ni au-deſſus de leur courage, ni au-deſſus de leur talent.

Il eſt donc vrai que la Peinture du grand genre n'a point perdu ſon éclat, & c'eſt tout ce qu'on pouvait faire que de l'y ſoutenir.

Aux Peintres d'hiſtoire, on peut allier les Peintres de bataille, genre qui exige la même faculté d'imaginer &, peut-être, encore plus d'énergie & de feu dans l'exécution. Parrocel s'y diſtingua dans le dernier ſiecle. Son fils l'a ſurpaſſé dans le nôtre. Quelle vérité ! quelle chaleur ! On croit voir l'action même que ſon pinceau n'a fait qu'imiter. Il a trouvé de dignes ſucceſſeurs dans MM. l'Enfant, & Caſſanove. Ce dernier ſemble être inſpiré par le Dieu même des combats, & animé de toute la fureur guerriere qu'il exprime dans ſes tableaux.

Le ſiecle dernier, ni les Ecoles étrangeres n'oppoſent rien à un Peintre qui fera époque dans notre Ecole Françaiſe. On reconnaîtra facilement ici M. Greuze. Il s'eſt fait un genre & une maniere qui lui ſont propres. Tout eſt vrai dans ſes tableaux, tout y eſt intéreſſant. Il prend la nature dans une claſſe qui fournit peu aux exagérations de l'Art. Mais que l'expreſſion qu'il lui donne eſt touchante ! Elle nous ſéduit par ſa naïveté même. Le Peintre fait plus, il nous inſtruit en nous ſéduiſant. Preſque tous ſes tableaux ont un but moral. Tous ont un caractere qui les diſtingue & qui rentre dans le génie de leur Auteur. Il joint le méchaniſme de ſon Art à toute ſa théorie, à toute ſa métaphyſique. On doute, en voyant ſes ouvrages, de

ce qui doit l'emporter, ou de la penſée, ou de l'exécution.

Au commencement de ce ſiecle Wateau ſe diſtingua dans un genre qui a quelque rapport avec celui-ci. Il a auſſi copié la nature; mais chez lui elle eſt plus recherchée, &, toutefois, moins intéreſſante.

Le genre des Marines & du Payſage ſemblait avoir été perfectionné par Claude le Lorrain. On ne peut mieux ſaiſir & rendre la perſpective aërienne, & les effets piquans de la nature; mais ces grands effets, ces orages, ces tempêtes, ces commotions terribles qu'elle fait éprouver aux élémens confondus, ſont exprimés d'une maniere bien ſupérieure par l'homme de génie, l'Artiſte conſommé qui parcourt aujourd'hui la même carriere. M. Vernet, dans ſes Marines, joint à toute la vérité de ſon prédéceſſeur, une force magique, une variété inépuiſable. Obligé, par convention, de ſe conformer au local des lieux qu'il veut peindre, il joint à cette exacte imitation tous les acceſſoires que le génie peut ſuggérer. Ici, c'eſt un beau calme qui laiſſe à la plaine humide une ſurface unie; là, c'eſt un vent favorable qui enfle les voiles: plus loin, c'eſt une tempête qui éleve le vaiſſeau juſqu'aux nues & menace de le plonger au fond de l'abyme. Par-tout, c'eſt la nature ſous l'aſpect le plus intéreſſant qu'elle peut offrir, ou que l'Art peut lui prêter. Il ſe multiplie également dans ſes Payſages. L'agrément des contraſtes, l'heureux choix des ſites, celui de l'heure du jour, & l'art avec lequel cette heure eſt indiquée, tout y frappe, tout y ſéduit. Ses figures, qui ſemblent n'être que l'acceſſoire de ſes tableaux, formeraient à part des tableaux précieux & finis. Le Lorrain, au contraire, ne poſſéda jamais cet

te partie; c'eſt ce qui lui faiſait dire qu'il vendait le payſage & donnait les figures.

M. Louterbourg traite le Payſage dans la plus grande maniere. Sa touche eſt forte, ſon pinceau large, ſes ſujets ſont bien choiſis, & ſes tableaux d'un effet tranchant & marqué. D'autres Artiſtes contribuent encore à ſoutenir ce genre, un des plus agréables de la Peinture.

Celui du Portrait dut beaucoup à Mignard dans le dernier ſiecle; mais c'eſt Rigaud, c'eſt l'Argiliere qui l'ont perfectionné. Rigaud, ſurtout, eſt regardé comme le Vandyck de la France. Il fut, comme le Peintre Flamand, celui des Rois, des Grands & des perſonnages célebres. Il imite parfaitement la reſſemblance, & y joint une richeſſe de compoſition qui fait regarder ſes portraits comme autant de tableaux. Il a eu des ſucceſſeurs dont le nom peut figurer à côté du ſien. On peut même dire que le célebre Latour l'emporte ſur lui par l'expreſſion des caracteres & une fineſſe de tact inimitable. On connaît la vérité du pinceau de feu M. Aved: les graces & la richeſſe de celui de M. Tocqué; la magie & le fini de celui de M. Michel Vanloo; la tendreſſe & le brillant de celui de M. Drouais. On n'a pas moins admiré M. Greuze dans les portraits qu'il a peints, que dans ſes autres compoſitions. Il s'y montre également ſcrutateur & grand Magicien.

J'ai vu des portraits peints par MM. Latainville, Saint-Aubin, Regnaud, qui euſſent pu figurer parmi les chefs-d'œuvres de nos Académiciens, & qui faiſaient demander pourquoi les noms de leurs Auteurs ne figuraient pas parmi les faſtes de l'Académie.

L'art de peindre les animaux, porté très-loin par Deſportes, a été de nos jours perfectionné

par Oudri. Ce qu'il peint est animé. On dirait qu'il a dérobé à la nature son secret pour la mieux tromper elle-même.

Cet excellant Artiste n'a point emporté ce secret dans le tombeau. Les succès de M. Bachelier lui sont d'autant plus honorables que ceux d'Oudri les avaient précédés. Ceux de M. Chardin dans un genre analogue au précédent, & dans quelques autres qu'il s'approprie, le font, depuis longtems, regarder comme un Peintre original, & peut-être inimitable.

Les oiseaux peints par Mde Vien semblent sortir vivans des mains de la nature. C'est une Grace qui vient d'élever ces colombes pour orner le char de Vénus.

Ce fut l'ingénieux Fontenai qui, vers la fin du dernier siecle, perfectionna l'Art de peindre les fleurs & les fruits. Cet Art n'a point dérogé entre les mains de MM. Bellangé, Prevot & quelques autres. Ils le soutiennent dans son degré de perfection, & c'est tout ce que le talent peut faire de plus en pareil cas.

Les plus beaux monumens d'Architecture sont supérieurement rendus par M. de Machi à qui nous devons la perfection de ce genre de Peinture. Il trouve un digne émule dans M. Robert à qui il n'a encore manqué que le tems de multiplier ses preuves.

M. de la Porte peint le relief de maniere à faire soupçonner que ses tableaux sont de la vraie Sculpture. Il eût trompé Sarasin lui-même par la représentation de son fameux Crucifix.

On voit, enfin, dans plusieurs genres de Peinture, nos Artistes se jouer, en quelque sorte, des difficultés de l'Art. Cet Art, en un mot, n'a rien perdu de son existence & s'est étendu à quelques égards. On découvre, en général, dans nos excellens tableaux modernes une intel-

ligence plus marquée du clair obscur, plus d'effet, plus de vie dans les personnages, plus de mouvement dans toute la machine que dans la plûpart des chefs-d'œuvres du dernier siecle. Il a vu la Peinture portée à un degré qui étonne. C'est un dépôt qu'il a confié au nôtre, & celui-ci en fait un digne usage. On sait qu'en pareil cas il n'est guere moins difficile de conserver que d'acquérir.

LA SCULPTURE.

(29) TOUT nous annonce que la Sculpture a précédé l'invention de la Peinture. On érigeait des Statues aux Dieux & aux grands Personnages longtems avant que de les peindre. Isis & Osiris, Sémiramis & Ninus avaient leurs simulacres; il n'est question nulle part de leurs portraits. On ne décidera point lequel de ces deux Arts est le moins difficile. Tous deux ont leurs secrets & leur magie; mais l'un paraît être plus compliqué que l'autre. On a dû entreprendre plus facilement de donner au marbre, à la pierre, une forme humaine, ou imitative de tout autre objet, que de représenter ces mêmes objets sur une surface unie avec le seul secours du dessein & de la couleur. La Sculpture fut d'abord très-grossiere, comme tous les autres Arts dans leur origine. Il fallut bien des siecles pour la perfectionner, & elle ne fut perfectionnée que par les seuls Grecs. Les Romains, leurs vainqueurs dans la carriere des armes, ne les égalerent point dans celle des Arts, & en particulier dans celui-ci. La Sculpture ne fit parmi eux

eux que de faibles progrès. Ils conquirent les plus beaux monumens de la Grece, ils l'en dépouillerent pour en enrichir leur Capitale ; mais le génie des Artiſtes Grecs ne put y être transféré. Au ſurplus, ces chefs-d'œuvres ont ſervi depuis à former le célebre Michel-Ange, le reſtaurateur de la Sculpture parmi les modernes. Cependant il eut dès-lors un émule, ou plutôt un digne rival en France. C'eſt Jean Goujon, le même à qui nous ſommes redevables des belles Sculptures du vieux Louvre, de la Fontaine des Innocens, & de quantité d'autres productions admirées encore après plus de deux ſiecles.

Le regne de Louis XIV, qui vit renaître tous les Arts, vit auſſi la Sculpture ſortir du tombeau où le tems l'avait plongée. Jacques Saraſin en fut le reſtaurateur. Il avait perfectionné ſes talens en Italie, & embelli cette contrée par ſes ouvrages. On admirera toujours ceux dont il a décoré la France. Nos Temples, nos Palais, recelent une foule de ſes chefs-d'œuvres. Il ſuffira de citer le tombeau de Henri de Bourbon, Prince de Condé, dans l'Egliſe des Jéſuites ; celui du Cardinal de Bérule dans l'Egliſe des Carmélites du Fauxbourg Saint-Jacques ; un grand nombre de Crucifix, genre dans lequel Saraſin n'a pas eu de rivaux ; les figures coloſſales qui ornent un des Dômes du Louvre du côté de la cour ; le Groupe de Remus & de Romulus à Verſailles. Tout nous prouve que cet Artiſte, en entrant dans la carriere, atteignit le but. Il joignit même le talent de peindre à ſes rares talens pour la Sculpture, autre avantage qu'il eut de commun avec Michel Ange, le reſtaurateur de cet Art en Italie, comme Saraſin le fut en France.

Deux freres célebres, François & Michel Anguier, qui parurent un peu plus tard que Sara-

fin, partagerent avec lui les éloges de l'amateur. On doit à l'aîné, entre autres ouvrages, le tombeau du Cardinal de Bérule dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré; ceux du célebre de Thou & des Ducs de Montmorenci, le premier à Saint André-des-Arts, & l'autre à Moulins; l'Autel du Val-de-Grace & la Creche; le Crucifix du grand Autel de la Sorbonne. Michel Anguier a aussi décoré quelques Temples; mais on admire, sur-tout, l'Amphitrite placée dans le Parc de Versailles, les deux figures qui accompagnent la Porte Saint-Antoine, & les magnifiques bas-reliefs qui ornent celle de Saint-Denis.

Les chefs-d'œuvres de l'Art se multipliaient avec le nombre des grands Artistes. On vit paraître alors Girardon & le Pujet, deux rivaux illustres, qui tous deux se disputaient la palme, qui tous deux la méritaient, & qui, par cette raison, laissaient en balance le jugement du public. Girardon admirable par la correction du dessein, par le fini du travail, par la noblesse & la beauté de l'ordonnance. Le tombeau du Cardinal de Richelieu, la Statue de Louis XIV à la Place Vendôme, l'Enlévement de Proserpine & les Bains d'Apollon à Versailles; toutes les productions de son ciseau en sont des preuves multipliées. Rien que de parfait n'est sorti de ses mains. Le Pujet, hardi & profond dans ses idées, noble dans ses caracteres, exact & fier dans le dessein, donne à tous ses ouvrages un ton mâle & décidé. Il anime le marbre & le rend flexible. Tel il paraît dans le Milon de Crotone & dans l'Andromede, morceaux dignes des plus beaux jours de l'antiquité. On dira de Girardon qu'il est au-dessus de toute critique, & du Pujet qu'il est au-dessus de toute imitation.

L'activité que Louis XIV donnait aux Arts, l'emploi qu'il faisait du talent des Artistes, en fit éclore une foule dans tous les genres. On comptera toujours parmi nos excellens Sculpteurs Louis Lerambert, Gilles Guerin, les deux freres Marsy, le Comte, l'Espagnandel. C'est à ces différens Artistes que le Parc de Versailles doit une grande partie des morceaux qui le décorent. Deux autres rivaux, encore plus distingués, se mirent sur les rangs. Ce furent les célebres Coysevox & Coustou. Plusieurs Temples, plusieurs Palais, & le plus beau Jardin de l'univers, nous offrent des preuves sans nombre de la supériorité de ces deux Artistes. Le premier se pliait à tous les genres. Il exprimait aussi facilement la naïveté que la noblesse, la force que la grace. Il unissait le goût au genie, & la correction du dessein à la liberté des attitudes. Le second joint à ces différentes preuves une vérité rare, un dessein pur, un choix heureux dans le sujet & dans les moyens, du moëlleux dans les contours & dans les draperies, un génie élevé, propre à tenter & à effectuer les plus grandes entreprises. Tous deux ont transmis à notre siecle ce goût de la belle Sculpture qu'ils avaient si heureusement recueilli & conservé.

Il serait injuste d'oublier ici le Pautre qui a contribué comme eux à l'ornement des Tuileries. Il acheva le Groupe d'Arie & Pœtus, commencé à Rome par Théodon, & il travailla seul au Groupe d'Enée qui en fait le pendant. Il mérite également notre estime par ses autres ouvrages.

De l'Ecole des Coustou & des Coysevox, sont sortis des Artistes qui ont soutenu l'Art dans toute sa splendeur, si même ils ne l'ont pas

augmentée. Le nom de Couſtou eſt encore dignement ſoutenu aujourd'hui par ſes deſcendans. Le goût même de cet habile Maître s'eſt retrouvé dans les ouvrages du célebre Bouchardon, le plus exact & le plus grand Deſſinateur qu'il y ait peut-être jamais eu. Son mérite, dans ſes productions, eſt de n'avoir pas de défauts. Tout y caractériſe l'Artiſte conſommé. Il joignit même les talens de l'Architecte à ceux du Sculpteur. La Fontaine de Grenelle en fournit la double preuve.

M. Pigale, éleve de cet homme ſupérieur, ne lui fait pas moins d'honneur que ſes propres ouvrages, & était digne d'achever ceux que la mort ne lui permit pas de finir. Il a, comme Bouchardon, cette exactitude ſévere qui annonce une étude réfléchie de l'Art & de ſes vrais principes. Sa maniere eſt forte & grande. On eſt frappé du contraſte qui regne entre le monument érigé par la Ville de Rheims, & le mauſolée du Maréchal de Saxe. La différence du genre l'exigeait; mais le génie ſeul peut bien ſaiſir cette différence.

La célébrité de M. le Moine eſt fondée ſur des preuves multipliées de ſes rares talens. Jamais Artiſte ne fut chargé de plus grandes entrepriſes, & n'en ſortit avec plus de gloire. Il a décoré deux de nos principales Villes des Statues d'un Monarque dont tout Français chérit la perſonne. Verſailles lui doit pluſieurs de ſes ornemens. Il ſait prendre au marbre la figure, & en quelque ſorte l'eſprit & le caractere de nos grands hommes dans tous les genres. C'eſt pour eux un ſecond moyen d'arriver à l'immortalité. L'Egliſe de Saint Louis du Louvre nous offre encore deux chefs-d'œuvres de ſon ciſeau, l'Annonciation & le Mauſolée du Cardinal de

Fleuri. Les vrais connaisseurs ont admiré dans chaque figure de ce monument la pureté du dessein, la beauté des formes, la vérité de l'expression, & dans tout l'ouvrage une sagesse convenable au lieu comme au sujet. On a, cependant, osé dire que les figures de ce monument offraient quelque chose de trop gigantesque. On oubliait que la petitesse du local occasionnait cette mépriſe. Pour se conformer à l'emplacement, il eût fallu rester au-dessous même des proportions naturelles; défaut réel dans un pareil ouvrage, & qu'un Artiſte pénétré des vrais principes ne se permettra jamais.

Raphael eut pour éleve Jules Romain. Un des plus grands services qu'un habile Artiſte puiſſe rendre aux Arts, c'eſt de transmettre à quelqu'un le dépôt de ses talens. C'eſt en partie à M. le Moine que nous devons ceux de M. Falconnet, & l'on sait que le diſciple eſt bien digne d'un tel Maître. C'eſt peu d'animer le marbre, il paraît le faire sentir & penser. Il exprime, avec la même vérité, les sentimens doux & tendres, les affections vives & fortes. Quelle intention, quelle fineſſe dans les traits & le regard de l'amour! Quelle énergie, quelle force dans Prométhée! Quelle sensibilité, quelle ame dans Pygmalion! Quelle correction, quel fini dans tous ces ouvrages! Il n'entend pas moins supérieurement la grande machine. L'Egliſe de Saint Roch à Paris en offre de précieux monumens. Le Nord va bientôt en offrir d'autres. Le ciseau de cet Artiſte y fait revivre les traits de Pierre le Grand sous les yeux & par les ordres d'une Souveraine qui honore dans ce Prince les mêmes vertus qu'on admire en elle.

Un autre Artiſte Français, après avoir décoré sa Patrie de ses productions, s'eſt également vu appellé par un autre Souverain du Nord qui,

preſque avant l'âge de régner, a déja déployé toutes les qualités du grand Roi (*a*).

Ces divers exemples feront époque dans l'Hiſtoire de la Sculpture en France. Un pareil hommage eſt ſupérieur à tous les éloges. C'eſt aux Nations à juger les Nations, & il eſt rare qu'elles portent la déférence au-delà de ce qu'elle doit aller. La préférence qu'elles accordent à nos Artiſtes ſur tous ceux de l'Europe, eſt donc une marque certaine de leur ſupériorité.

Au reſte, la France elle-même offre ſouvent au ciſeau de ſes Phidias l'occaſion de s'exercer. Les monumens ſe multiplient ſous nos yeux. Le Mauſolée du célebre Curé de Saint Sulpice, met le ſceau à toutes les autres preuves que M. Slodtz avait déja données de ſes talens. Un autre Artiſte du même nom (*b*) eſt également célebre par des preuves du même genre. Les nombreuſes productions de MM. Adam l'aîné & le jeune, offrent un autre exemple d'une noble rivalité entre deux freres. Il prouve que, dans le partage des talens, la nature n'imite pas toujours certaines coutumes dans le partage inégal des biens.

On a regretté que la mort ait enlevé M. Challe aux autres ſuccès que lui promettaient ſes talens. Ceux de MM. Vaſſé, Caffieri & de quelques autres Artiſtes qui entrent dans la carriere, nous annoncent que ſi l'art de la Sculpture

---

(*a*) Chriſtian IV, Roi de Dannemarck, le même que la France a poſſédé quelque tems, & ne ceſſera jamais d'eſtimer.

(*b*) Paul Ambroiſe Slodtz, frere du précédent. Parmi ſes ouvrages on doit, ſur-tout, diſtinguer le Mauſolée du Marquis de Saint-Maigrin à Saint Denis, & l'Amphithéâtre des Tuileries.

est aujourd'hui entiérement perfectionné, ils le soutiendront, du moins, dans cet état de perfection.

On ne prévoit pas, en effet, qu'il puisse être porté plus loin. Il lui manquait, peut-être, un degré d'expression, ou plutôt de mouvement, qui ne lui manque plus aujourd'hui. C'est peu d'imiter la nature dans ses belles proportions; il faut imiter jusqu'à la vie qu'elle donne à ses ouvrages.

L'ARCHITECTURE.

(30) LE premier qui se construisit une cabane fut le premier Architecte. Cet Art dérive de la nécessité; mais il ne fut compté parmi les beaux Arts, que lorsqu'à l'utilité qui lui est propre, il réunit l'élégance des formes extérieures & la majesté de l'ordonnance. Il ne fut bien connu dans l'antiquité que des Grecs & des Romains. Les monumens giganteſques de l'Egypte étonnaient les regards, & satisfaisaient peu l'esprit. Ils semblaient avoir été construits par des Géans, mais non par des Artistes. La décadence de l'Empire entraîna celle de l'Architecture chez les Romains. Les plus beaux édifices furent détruits par les Vandales, qui firent encore pis; ce fut d'introduire en Europe leur propre Architecture. Il ne nous en reste que trop de monumens. Cet Art fit quelques progrès sous le regne de François I, & plus encore sous ceux de Henri IV & de Louis XIII; mais il étoit réservé à Louis XIV de voir l'Architecture déployer toutes ses richesses, & de lui fournir tous

les moyens d'en faire usage. Que de monumens élevés à sa gloire, ou par ses ordres ! Il fut, en même-temps, assez heureux pour trouver des Artistes capables de remplir ses grandes idées ; il est rare qu'un tel bonheur manque à tout Prince qui veut se le procurer. François Mansard était déja célebre quand Louis XIV lui fit demander ses desseins pour la principale façade du Louvre. Mansard y travailla, mais il ne put jamais se satisfaire. Il avait ce tourment du génie qui porte sans cesse à chercher le mieux, & à détruire ce qu'on vient d'édifier pour édifier de nouveau. Cette inconstance, très-louable, n'empêcha point Mansard de terminer quantité de beaux ouvrages, parmi lesquels on compte plusieurs chefs-d'œuvres ; tels, entre autres, que l'Eglise du Val-de-Grace, la Chapelle de Fresne, le Portail des Feuillans, l'Hôtel de Carnavalet, le magnifique Château de Maisons, &c. Cet architecte avait l'imagination féconde, élevée : il était pénétré des vrais principes de son Art, & se permettait peu de licences : privilege auquel tout homme de génie ne doit cependant pas renoncer.

Jules-Hardouin Mansard, son neveu, en usa souvent, & toujours avec succès. Il n'eut pas moins de génie que son oncle ; mais il y joignit plus de luxe, plus de brillant. C'était l'Architecte le plus propre à seconder les vues de Louis XIV ; il avait dans l'imagination un mêlange de galanterie & de magnificence qu'on retrouve dans presque tous ses ouvrages ; témoin Marli & Trianon. Il sçut en même temps y joindre la majesté, comme le prouvent & la partie du Château de Versailles donnant sur les jardins, & la superbe Eglise des Invalides. Il paraît cependant que le génie austère de François Mansard eût encore mieux réussi à caractériser l'intérieur

d'un Temple. On eût peut-être dit chez les Anciens, que l'un devait être l'Architecte des Dieux, & l'autre celui des Rois.

Perraut, dont on voulut faire un Médecin, mais que la nature avait fait Architecte, se livra à son goût, & produisit des chefs-d'œuvres. Le superbe frontispice du Louvre est un de ces efforts du génie & de l'art que rien ne peut éclipser. Il annonce au premier coup-d'œil le Palais d'un puissant Monarque : il remplit, il surpasse toute l'idée qu'on a pu se former d'un pareil Edifice. L'accouplement des colonnes, qui produit un si bel effet dans ce Péristile, ne fut jamais connu des Anciens. C'est une de ces innovations heureuses, que le génie seul ose se permettre, & qu'il lui est toujours facile de justifier.

Tout prenait de l'éclat sous le regne de Louis XIV. De simples Portes furent érigées en superbes Arcs de triomphe. Celle de Saint-Denis, bâtie par l'illustre Blondel, Architecte & Maréchal de Camp, égale tout ce que l'antiquité a produit de plus beau dans ce genre. Les Places publiques unirent la régularité à la magnificence. Une foule d'autres monumens concoururent à embellir cette Capitale. Louis XIV aurait pu dire de Paris, ce qu'Auguste disait de Rome : Je l'ai trouvé de briques, & je le laisse de marbre.

Il faut l'avouer; le dernier siecle vit l'Architecture atteindre au degré de la perfection. Les Ouvrages des Perrauts & des Mansards peuvent balancer tout ce que Rome ancienne & moderne offrit jamais de plus majestueux en Edifices. Il y eut ensuite un moment de repos ; & l'on sçait que dans les beaux Arts l'inaction tend toujours au déclin. Mais l'Architecture vient de reprendre sous nos yeux son activité. De nou-

veaux monumens s'élèvent dans la Capitale, & cette émulation a passé dans toutes les principales Villes du Royaume. Quelques-unes même ont prévenu l'exemple de la Métropole. On admire, avec justice, les Ouvrages dont M. Soufflot à décoré la Ville de Lyon. Rennes & Bordeaux attirent les regards de l'Etranger & de l'Amateur. La Ville de Rheims, autrefois conquise & embellie par Jules César, ne s'est point bornée à déterrer ses anciens monumens. Elle s'est en quelque sorte renouvellée par des embellissemens de toute espece, & qui ne font pas moins d'honneur à son zèle qu'aux talens de l'Artiste (*a*) qui en a donné le plan, & qui dirige la conduite de tous ces Ouvrages.

L'Académie d'Architecture semble, depuis quelque temps, avoir pris une nouvelle forme. Ses vues s'étendent, ses principes se rapprochent de la simplicité noble qui convient à la grande Architecture. Elle s'attache & aux regles de convenance & au caractere essentiel à chaque espece de Monument. C'est ce qu'on remarque dans les sujets qu'elle propose, & sur-tout, dans les plans qu'elle couronne chaque année. Le soin que les jeunes Eleves paraissent prendre de se conformer à ces regles, est une preuve de l'impression qu'elles font sur eux & des progrès que l'on doit en attendre. On ne sera plus désormais exposé à prendre un Temple pour un Palais, & un Palais pour un Temple. C'est un reproche qu'on peut faire au magnifique Château de Maisons, bâti par François Mansard. Il n'y a pas même jusqu'à l'Orange-

(*a*) M. le Gendre, Inspecteur Général des Ponts & Chaussées de France, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel.

rie de ce Château qu'on ne soit tenté de prendre pour une Chapelle.

La plûpart de nos Eglises pêchent par ce défaut de convenance & de caractere. Rien à l'extérieur n'y imprime ce respect, cet esprit de recueillement si convenable à quiconque est prêt à pénétrer dans un Temple. J'en excepte toutefois le Portail de Saint-Sulpice, Ouvrage majestueux, imposant, mais dont on n'a guere moins médit que de son célebre Instituteur. Telle est la destinée des plus belles choses & des plus grands hommes. Siecle injuste! Puissions-nous voir souvent de pareils Pasteurs & de pareils Edifices.

L'Architecte qui a présidé à la construction du Portail de Saint-Roch, paraît lui avoir donné trop peu de consistance & d'élévation. Il ne semble annoncer qu'une Chapelle, tandis qu'il couvre une Eglise aussi considérable par son étendue que remarquable par ses ornemens intérieurs. C'est-là, encore une fois, manquer à ce qu'on nomme le caractere de la chose. A ce défaut près, l'Eglise de Saint-Roch est un monument qui honore & le siecle qui l'a vu naître, & le Pasteur qui y préside, & les Artistes qui ont secondé les vues du Pasteur.

La nouvelle Eglise de Sainte Genevieve présente à nos yeux une forme nouvelle, & nous annonce un Temple du premier ordre. A mesure que ce Bâtiment s'éleve, la critique baisse la voix. On saura gré à l'Architecte (*a*) d'avoir osé sortir de la route commune & battue. C'est le privilege du génie.

Le plan de la nouvelle Eglise de la Magdelaine fait desirer aux Connaisseurs qu'il s'effectue.

(*a*) M. Soufflot.

Il ne peut qu'ajouter à la réputation de l'Architecte (*a*) qui l'a tracé, & qui a déja donné tant d'autres preuves de ſes talens; telles en particulier que l'Egliſe de Panthemont, & les magnifiques travaux ajoutés au Palais-Royal.

On retrouvera dans les principaux édifices de l'Ecole-Militaire le goût de la grande & noble Architecture; de même qu'on admire dans les deux colonnades de la Place de Louis XV le brillant & le fini qu'exige un édifice de décoration. (*b*)

Il eſt d'autres Architectes qui, ſans avoir été à même d'élever des édifices conſidérables, ont prouvé en petit ce qu'ils pouvoient faire en grand. Il ne ſuffit pas d'avoir les talens & le génie, il faut trouver l'occaſion d'en faire uſage; & l'Architecte eſt de tous les Artiſtes celui pour qui ces grandes occaſions s'offrent le plus rarement. Il y a tel ſiecle qui aurait pû produire plus d'un Manſard, & qui n'a pas vu éclore un bâtiment d'une certaine étendue. Parmi les Membres dont l'Académie d'Architecture s'honore aujourd'hui, il faut compter, outre Meſſieurs Gabriel, Soufflot & Content, dont nous venons de parler, M. Moreau, Architecte de la Ville, chargé des plus grandes entrepriſes, & capable de les effectuer. M. de Vigny, excellent, ſurtout, quant à la diſtribution & à la décoration intérieure; M. Dumont, grand décorateur, habile compoſiteur, propre à rappeller & à maintenir le goût de l'antiquité. MM. Blondel & Leroi, célebres par leur goût & leurs connoiſſances; MM. Louis, Patte & le Noir, dont les ta-

(*a*) M. Content.
(*b*) Ces différens ouvrages ſont de M. Gabriel, premier Architecte du Roi.

lens se sont manifestés par des preuves non équivoques ; tant d'autres que l'Etranger nous envie & cherche à nous enlever. Il fut un temps où la France empruntait à l'Italie des Artistes en tout genre ; aujourd'hui le reste de l'Europe rend le même hommage à la France.

Il est donc vrai que l'Architecture n'est point déchue parmi nous ; il est même prouvé que nos Architectes ont fait des progrès sensibles dans l'art de la distribution intérieure d'un édifice ; partie que leurs prédécesseurs ont peu connue, ou trop négligée. Rendons justice à nos devanciers, mais ne soyons point injustes envers nos contemporains. Cette admiration aveugle pour tout ce qui nous a précédé ; cette indifférence outrée pour tout ce qui s'effectue sous nos yeux, sont seules capables de décourager le génie & les talens. Louis XIV estima ceux du Cavalier Bernin, mais il encouragea ceux de Perraut ; & Perraut traça la colonnade du Louvre.

LA GRAVURE.

(31) On a comparé la gravure d'un tableau à la traduction d'un ouvrage ; mais on traduisait long-tems avant que de graver. Cet Art fut absolument inconnu aux Anciens. Il n'est même connu des Modernes que depuis un peu plus de trois siecles. En 1460 un Orfevre de Florence en eut les premieres notions & en tenta les premiers essais. Ils pouvaient être comparés à ceux de Dibutade & de sa fille dans l'art de peindre. En peu de tems, néanmoins, la gravure fit beaucoup de progrès en Italie & même en Flan-

dre ; mais apportée en France sous le regne de François I, elle y languit jusqu'au regne de Louis XIII. Alors parurent quelques Artistes Français dont le burin devint justement célebre. Ils furent encore surpassés par quelques-uns de leurs successeurs, les mêmes qui, dans cette partie, illustrerent le regne de Louis le Grand. Tels étaient les Nanteuil, les Melan & les Simoneau pour le Portrait ; Poilly & Edelink pour l'Histoire ; Picart, pour l'invention ; le Clerc, pour les Monumens. Le fameux Gérard Audran parut être né pour étendre les limites de son Art. Il tenta & mit à fin les plus grandes entreprises. La plûpart des planches qu'il a gravées ont l'étendue d'un tableau de moyenne grandeur ; mais les batailles d'Alexandre, d'après le Brun, doivent être regardées comme son chef-d'œuvre. Quelle énergie ! quel dessein ! quelle exactitude ! On a même vu plus d'une fois Audran rectifier le Peintre qu'il imitait. Il employa pour graver ces fameuses batailles un procédé inconnu jusqu'alors. Ce fut de graver à l'eau forte tout ce qui devait faire ombre, & d'achever au burin tout ce qui exigeait plus de fini ; méthode aussi ingénieuse qu'efficace, & presque généralement adoptée aujourd'hui. Gérard Audran eut des freres dignes de porter son nom, un entre autres qui aurait lui-même rendu ce nom célebre. C'est Jean Audran, le même qui a réduit en petit les batailles d'Alexandre, & qui s'est distingué par plusieurs grands morceaux, tels que l'Esther, l'Atalie, le couronnement de la Reine Marie de Médicis. Il réussissait aussi parfaitement à graver le Portrait. Enfin, le nom d'Audran fera époque dans les fastes de la Gravure. Il existe même encore des héritiers de ce nom, & leurs talens ne dérogent point à la loi qu'il leur impose.

C'eſt à l'un d'entre eux que nous ſommes redevables de ce beau portrait de Louis XV, exécuté en tapiſſerie; chef-d'œuvre de l'Art, qui aide à décorer les appartemens du Château de Verſailles.

Une foule d'autres Artiſtes ont contribué & contribuent de nos jours à ſoutenir la Gravure dans tout ſon éclat. Les Duchange, les Lépicié, les Dupuis ne laiſſent rien à deſirer dans le plus grand genre de cet Art. On ſait avec quelle ame, & quelle délicateſſe M. Cars a gravé tant de morceaux intéreſſans, d'après le célebre le Moine. Quel fini, quelle expreſſion dans Omphale! On y retrouve l'effet & l'illuſion du tableau. MM. Bauvarlet, le Mire, Feſſard, Lempereur, Jardinier & quelques autres, nous donnent journellement des preuves de leurs talens rares & conſommés. On peut même dire qu'en général nos Graveurs modernes ont plus d'affinité avec les Graces que leurs prédéceſſeurs. Elles-mêmes ſemblent conduire le burin de M. Longueil qui, dans les morceaux les plus bornés par leur étendue, produit en nous l'illuſion la plus complette.

La Tempête & *les Baigneuſes* du célebre Baléchow, deux morceaux d'un caractere ſi oppoſé, ſuffiraient ſeules pour immortaliſer ſon talent. M. Aliamet marche avec éclat dans la même route, & a ſu, quelquefois, allier plus d'un genre dans un ſeul ouvrage. Sa magnifique eſtampe, d'après un des meilleurs tableaux de Berghem (*a*), le place lui-même au rang des premiers Graveurs que la France ait produits.

M. le Bas, voué d'abord à Teſnieres, a depuis choiſi un Patron encore plus renommé. Aux

(*a*) Elle a pour titre *le Port de Gênes*.

Fêtes Flamandes, il a fait succéder les *vues de nos ports* d'après les tableaux de l'immortel Vernet. Ce choix opposé prouve que M. le Bas a dans son génie de puissantes ressources, & ses productions le prouvent encore mieux.

N'envions au siecle dernier ni ses Masson, ni ses Nanteuil. La gravure du portrait se soutient aujourd'hui dans sa perfection. Nos graveurs, dans ce genre, ne le cedent ni pour le nombre, ni pour le talent à ceux du dernier siecle. Il n'a même rien à opposer aux productions de notre célebre Fiquet. Le burin précieux & fini de cet Artiste, semble avoir dérobé au pinceau toutes ses ressources, pour conserver aux grands hommes qu'il nous retrace, l'ame & le génie dont ils furent animés.

C'est le génie même qui dirige le crayon du célebre Cochin. Tout ce qu'il produit renferme un caractere qui le distingue. Finesse & précision dans les contours, expression dans les figures, ensemble dans la composition; par-tout il déploie une imagination féconde, un tact sûr & délicat, une exécution qui ne laisse rien à reprendre ni à desirer. Il manie le burin avec la même supériorité que le crayon. La gravure n'est plus entre ses mains une copie, c'est une production originale, digne elle-même d'être copiée.

D'autres Artistes se sont uniquement consacrés au Dessein. On remarque dans ceux de M. Gravelot beaucoup de force, d'exactitude & d'érudition. L'héroïque est plutôt son genre que le gracieux. C'est, au contraire, celui de M. Eisen. Son crayon se néglige quelquefois, mais c'est toujours le négligé des Graces. M. de Seve a pris une sorte de milieu entre ces deux Artistes. M. Grendtz a un genre qui lui paraît propre & qu'il fera bien de conserver. D'autres

Emu-

Emules entrent avec succès dans la même carriere. Ce genre est pour la Gravure un supplément de secours & de moyens. Il lui fournit les modeles, que, dans certains cas, le pinceau ne peut lui fournir.

Au reste, l'Art de dessiner ne peut désormais que s'étendre & se fortifier de plus en plus. C'est à quoi contribueront les Ecoles gratuites de Dessein, établies depuis peu par le Roi (*a*). Elles ont pour objet particulier la perfection de certains Arts méchaniques; mais les Eleves dont le génie voudra prendre un essor plus élevé, y trouveront le moyen d'essayer leurs forces. L'occasion est ce qui manque le plus aux talens pour se développer. Ce n'est pas la premiere fois que tel, dont on ne voulait faire qu'un Maçon, a trouvé en soi-même de quoi devenir un grand Architecte.

Quant à la Gravure, tout nous annonce que si elle n'a plus rien à acquérir, elle n'est pas, au moins, menacée de rien perdre. On accueille mieux que jamais ses productions, & elle a plus que jamais occasion de les multiplier. Elle fait même aujourd'hui corps avec la Typographie; c'est peu d'être imprimé, il faut encore être gravé. Quelle ressource immense pour le burin! Les Livres pourront n'en être pas meilleurs, mais les Graveurs seront employés. De tous les moyens de soutenir un Art, c'est, à coup sûr, le plus efficace.

(*a*) Sous les auspices de M. de Sartine, Conseiller d'Etat, & Lieutenant Général de Police. On sait avec quel zele & quelle supériorité, ce Magistrat remplit les fonctions de sa Charge. Son administration doit faire époque. Il n'est pas moins attentif au maintien de ce qui est utile, qu'à l'établissement de ce qui peut le devenir.

LA MUSIQUE INSTRUMENTALE.

(32) LULLY se plaignait de n'avoir pas d'Orchestre; c'est qu'il n'existait pas encore de Musique pour les instrumens. Les vingt-quatre Violons de la Musique du Roi passaient, parmi nous, pour l'élite des Musiciens de l'Europe. Lully, dont le premier talent fut de jouer du violon, en forma lui-même une seconde école. On nomma ses Eleves *Les Petits Violons*. Mais ces *Petits* l'emporterent sur les *Grands*. L'Allouette, Colasse, Verdier, Baptiste le pere, Joubert, Marchand, Rebel pere, & Lalande furent tous de cette école. On sçait que la plupart ne se bornerent point à exécuter la musique de leur Maître; ils en composerent eux-mêmes qu'on exécute encore aujourd'hui. Insensiblement l'Orchestre de l'Opéra s'est fortifié. Ses progrès ont été relatifs à ceux de notre Musique instrumentale. C'est aux grands morceaux d'exécution que nous devons tous nos grands Exécuteurs.

Les sarcasmes lancés contre cet Orchestre par un des Ecrivains qu'il a le mieux servi, ne dérobent rien à son mérite. Il réunit les suffrages de l'Etranger comme ceux du National. On ne peut, en effet, rendre avec plus d'ensemble, de justesse & de précision, les morceaux les plus difficiles & les plus compliqués.

Les *Solo* sur le violon sont eux-mêmes portés aujourd'hui à un degré qui étonne & qui charme. Ce n'est pas dans le dernier siecle qu'il en faut chercher les premiers modeles. Baptiste, qui parut au commencement de celui-ci, se distingua par un jeu net & intéressant. Gui

gnon le surpassa, & obtint le titre flatteur de *Roi des Violons*. Les Amateurs sçavent quels services le célebre Leclerc a rendu à notre Musique instrumentale. Ses *Sonnates* & ses *Trio* en sont d'admirables monumens. Il nous vengea du mépris des Italiens, en les forçant à lui rendre justice. Ils firent plus, ils adopterent & exécuterent ses ouvrages ; maniere de louer, bien supérieure à toute autre. On sçait que Leclerc porta lui-même l'exécution aussi loin que la composition. Son jeu étoit sage, mais cette sagesse n'avoit rien de timide ; elle provenoit d'un excès de goût plutôt que d'un défaut de hardiesse & de liberté.

On a long-temps applaudi au jeu délicat & raisonné de M. Mondonville, à qui il ne manqua aucun des Lauriers que l'Art musical permet de cueillir.

Un autre *Virtuose* Français (*a*) a été puiser en Italie des talens que tout vrai Connaisseur admire. Jamais on ne portera plus loin la finesse du tact & la netteté de l'exécution. Tout, dans son jeu, est du fini le plus précieux & de l'expression la plus marquée. Cet Artiste célebre eût été encore mieux apprécié s'il eût paru quelques années plus tard. Il lui manquait des auditeurs faits pour l'entendre. Peut-être, au surplus, est-il le premier à qui un échec n'ait pu rien faire perdre de sa réputation.

Celle de M. Gaviniés fut prompte, & s'est constamment soutenue. Il a sçu allier au goût National tout ce que le goût Italien pouvait y joindre de plus piquant. Son jeu est onctueux, brillant, plein d'expression & de sensibilité. Il a dû plaire à toutes les classes d'auditeurs. Cet

(*a*) M. Pagin.

Artiſte peut être même enviſagé comme le fondateur d'une école nouvelle. Il a formé ſes plus habiles ſucceſſeurs ; & les talens de ſes Eleves ne ſont gueres moins glorieux pour lui que les ſiens propres.

C'eſt M. Capron qui occupe aujourd'hui la place d'honneur dans cette carriere ; le Concert ſpirituel étant la véritable arène où doivent combattre ces ſortes d'athlètes. Celui-ci y combat toujours avec avantage. Son jeu libre & précis, dévore toutes les difficultés, ou plutôt rien ne lui paraît difficile. Jamais on ne poſſéda mieux l'étendue & les reſſources d'un inſtrument qui eſt lui-même regardé comme ſupérieur à tous.

D'autres Emules, tels que MM. Le Vachon, Labbé, Canavas, Vaugin, Piffet, Moria, jouiſſent d'une réputation brillante & méritée. Le premier s'attache moins à nous ſurprendre qu'à nous toucher, & c'eſt un genre de ſuccès dont il jouit toutes les fois qu'il ſe fait entendre.

Je pourrais citer encore ici d'autres noms, s'il était poſſible de tout citer. J'ai déja prévenu que mes réticences ne devaient point être priſes pour une marque d'excluſion.

Le Violoncel n'a été connu en France que dans ce ſiecle. Ce fut Baptiſtin qui nous le fit connaître. Il jouait de cet inſtrument avec diſtinction ; mais il fut bientôt ſurpaſſé par le fameux Bertaut, ſi admirable par l'expreſſion & l'agrément de ſon jeu. Deux de ſes Eleves, MM. du Port & Janſon, ne ſe bornent point à le prendre pour modele. Ils ont porté l'exécution beaucoup plus loin, & même à un degré qui ne laiſſe rien à deſirer, ni à eſpérer de plus.

C'eſt le célebre Blavet, qui le premier fit entendre ſur la flûte ces Sons délicats & voluptueux qui émeuvent l'ame en charmant l'oreille.

Les progrès de notre Muſique en ont fait faire de nouveaux à cet inſtrument. C'eſt ce que le jeu brillant & précis de MM. Taillard & Raux nous fait journellement connaître.

Dangui & Charpentier ont étonné & charmé nos oreilles ſur des inſtrumens par eux-mêmes très-bornés. La Vielle devint intéreſſante entre les mains du premier, & la Muſette perdit ſon aigreur entre celles du ſecond.

Les Amateurs du Claveſſin citeront toujours avec éloge les noms de Clairambaut, de Marchand, des Couperin oncle & neveu, de Daquin, de Duſſi, de Balbâtre, &c. Mais la plupart de ces Artiſtes furent, ou ſont encore célebres, par leurs ſuccès ſur un inſtrument plus étendu, & qui exige qu'on réuniſſe à la théorie & au méchaniſme de l'Art, le génie que les regles ſeules ne peuvent donner.

On voit qu'il s'agit ici de l'Orgue. Il y eut en France, dès le ſiecle dernier, plus d'un Organiſte renommé. Cambert, auteur de la muſique du premier Opéra Français, fut Organiſte de Saint-Honoré à Paris. Quelque tems après parurent les célebres Couperin & Marchand. On connaît les ouvrages du premier; ils ſont encore exécutés aujourd'hui, & c'eſt en faire le plus grand éloge. Marchand a peu travaillé; il n'était pas même, dit-on, grand Muſicien, mais il étonnait par le brillant de ſon exécution & les reſſources de ſon génie; on s'eſt même accoutumé à le citer comme le plus grand Organiſte que la France ait eu. Cette habitude une fois priſe, il eſt rare qu'on y déroge parmi nous, en pareil cas, & c'eſt preſque toujours une injuſtice.

On en faiſait une, ſans doute, à Calviere; tous ceux qui ont pu l'entendre ſont forcés d'avouer qu'il réuniſſait la force à la fécondité du

génie. Il en eut auſſi les inégalités; mais lors même qu'il ne flattait pas l'oreille, il étonnait l'eſprit par ſes ſavantes combinaiſons. Il s'était fait un genre qui ne reſſemblait à nul autre, & qui faiſait regretter qu'aucun autre ne lui reſſemblât.

Celui de M. Daquin eut long-tems le même avantage; il a trouvé depuis des imitateurs, mais ſa réputation n'y a rien perdu. Un beau génie, un chant toujours agréable, une parfaite égalité dans les deux mains, une exécution ſurprenante & ſoutenue; tels ſont les talens qui diſtinguent cet Artiſte renommé. Il nous charme & nous étonne encore, dans un âge où les plus grands hommes n'ont guères pour eux que le ſouvenir de leurs anciens ſuccès.

Un nom reſpecté dans les Arts n'a fait qu'encourager M. Couperin: lui-même aurait ſuffi pour le rendre célebre. On exécute, on applaudit ſes Ouvrages dans les Concerts, & l'on vient en foule applaudir à ſon exécution brillante & raiſonnée ſur l'Orgue; inſtrument dont il tire un parti ſi étendu & ſi varié. Cet Artiſte a ſçu ſe faire un genre qui les réunit tous, & qui, par cette raiſon, doit réunir tous les ſuffrages.

Il a trouvé un digne rival dans M. Balbâtre. Cet ingénieux Artiſte joint à l'exécution la plus parfaite, au tact le plus léger & le plus délicat, un genre qui ſéduit même ceux qui voudraient le blâmer. Il a dégagé l'Orgue de cette gravité peſante qu'il eſt bon d'égayer quelquefois. On lui reproche de l'égayer trop ſouvent, de ne pas conſulter aſſez les regles de convenance. Mais ces regles ſont-elles entiérement déterminées? N'eſt-il plus permis de les étendre? Les ſuccès de M. Balbâtre me paraiſſent une très-bonne ſolution de ce problême.

Les succès de M. le Grand viennent encore à l'appui de cette décision. La mort de Calviere avait fait déserter aux Amateurs de l'Orgue l'Eglise de Saint-Germain-des-Prés. Ils y reviennent en foule applaudir aux talens de son jeune successeur. Le genre de M. le Grand tient de celui de Calviere; parce que Calviere avait prévu le genre qui nous manquait.

M. Séjan, très-jeune encore, partage aussi l'attention & les suffrages des Connaisseurs. Il nous intéresse & nous séduit. Successeur de deux hommes (*a*) qui ont eu de la réputation dans leur temps, il a, par lui-même, tout ce qu'il faut pour en mériter une dans le nôtre.

Je ne puis citer ici tous les Artistes de ce genre, qui mériteraient d'y trouver place. J'en omets plusieurs qui jouissent d'une réputation méritée. Mon plan ne me conduit qu'à parler de ceux qui par d'heureuses innovations peuvent avoir contribué aux progrès de l'Art. N'attendons de progrès, dans quelque Art que ce puisse être, que de la part de ceux qui ne le croyent par arrivé à son terme.

LA DECLAMATION.

(83) L'ART de déclamer fait partie de l'Art Dramatique; il acheve l'ouvrage du Poëte. On a beaucoup écrit sur la Déclamation, & la Poësie elle-même vient d'en consacrer les précep-

(*a*) Fourcroi l'aîné & du Boussset.

tes. Ils ne sont pas les mêmes que chez les Grecs. Parmi eux, la Déclamation était un chant noté avec accompagnement : c'est aujourd'hui l'art de rendre avec noblesse, avec ame, des idées sublimes & touchantes. Cet Art n'admet dans le tragique ni l'extrême emphase, ni l'extrême familiarité. Il saisit dans le comique le naturel & le ton propre au caractere de chaque personnage. Dans le dernier siecle on notait encore le Dialogue de la Tragédie. C'est ainsi que Racine parvint à former la célebre Chammeslé. Cette anecdote prouve, au moins, qu'il y avait beaucoup de chant dans cette espece de Déclamation ; défaut que la seule habitude peut rendre supportable. Il fut porté encore plus loin par la Demoiselle Duclos, applaudie avec enthousiasme durant quarante ans. Ce n'était pas vouloir qu'elle se rectifiât. Enfin, un Acteur dont on parle encore avec éloge, réforma, pour sa part, cet usage monotone. C'est le fameux Baron. Il joignit à beaucoup de noblesse dans le jeu théatral, beaucoup de naturel dans le début ; mais il donnait rarement aux passions fortes tout l'essor, toute la véhémence dont elles sont susceptibles. C'était un Roi qui représentait toujours.

Beaubourg, qui lui succéda, prit une autre route. Il fit usage d'une déclamation fastueuse & cadencée : c'étaient de beaux sons, mais rien n'était exprimé.

Tandis que la retraite de Baron laissait le champ libre à ces Psalmodistes, Adrienne le Couvreur parut. Elle ramena le ton de Melpomene au niveau de la nature, c'est-à-dire, de la nature embellie. Elle émut, elle toucha ; mais plus décente que tragique, elle ne connut point ces grands mouvemens, cet heureux abandon, ces traits subits qui partent de l'ame, & qui font

dispa-

disparaître l'Acteur, pour ne laisser voir que le Personnage. On pleurait; mais on n'était ni effrayé, ni transporté.

C'est à l'Actrice, qui la premiere nous a fait frémir des périls d'Egiste & de ses propres inquiétudes, que nous sommes redevables d'une heureuse révolution dans l'action théatrale. Mademoiselle Dumesnil, jouant pour la premiere fois le rôle de Mérope, franchit tout-à-coup, & comme par inspiration, les entraves de l'usage. On la vit courir sur la scène & serrer son fils dans ses bras, avec la tendresse, l'emportement d'une mere qui veut le soustraire à la mort. Avant elle, on n'eût vu dans Mérope qu'une Reine qui se respecte, qui marche en cadence, lorsqu'il faudrait se précipiter, & qui sacrifie à de fausses routines de l'Art l'exacte imitation de la nature.

Peut-être l'Art fut-il quelquefois trop négligé par Mlle Dumesnil. Elle joua toujours de génie; & le génie livré à lui-même, est sujet aux inégalités: mais les traits qu'il enfante frappent l'esprit comme l'éclair frappe les yeux. Le jeu de cette Actrice laisse peu de place à la réflexion; il part de l'enthousiasme, & se fait applaudir de même.

Une autre Actrice (a) n'imita en rien la précédente; cependant elle lui disputa bien des suffrages. On applaudissait en elle & les graces du jeu & le charme de l'organe. Cet organe enchanteur parut la séduire elle-même quelque tems. Elle fit d'abord presque revivre l'ancien goût de déclamation musicale; mais elle se rectifia, & en se rapprochant de la nature, elle atteignit le sublime de l'Art.

(a) Mlle Clairon.

De nouvelles Actrices se forment sous nos yeux d'après ces deux grands modeles. Nous applaudissons journellement à leurs progrès. L'une (Mlle du Bois) doit tant à la nature qu'il lui reste peu de chose à faire pour completter son ouvrage. L'autre, (Mlle Sainval) doit beaucoup à ses propres efforts. Le début de Mlle Vestris est marqué par des succès que le talent supérieur peut seul obtenir, & sur-tout, rendre aussi constans.

D'autre part, enviſageons les sujets qui ont remplacé les Baron & les Beaubourg. On vante encore les talens & la figure du séduisant Dufresne. Son aspect seul eût suffi pour intéresser, & il y joignit presque toutes les ressources de l'Art. Son jeu fut noble & animé. Il paraît, cependant, n'avoir jamais atteint ni le degré d'énergie, ni l'action vraiment théatrale que met dans les mêmes rôles, & dans de plus modernes, l'Acteur (*a*) qui nous a consolés de sa perte. Jamais on ne posséda mieux le local du théatre, l'art de remplir la scène & d'attirer à soi l'attention du spectateur. Nous avons vu, nous voyons encore les rôles de Peres & de Rois rendus avec toute la noblesse & l'intérêt dont ils sont susceptibles. (*b*)

Le genre comique a, comme la Tragédie, son genre de déclamation. Elle s'éloigne peu du ton de la conversation ordinaire; mais elle exige des nuances fines & variées; nuances que le vrai talent peut seul bien saisir & bien rendre. Jusqu'à quel point ce genre fut-il porté par les sujets du dernier siecle? C'est ce qu'on ne peut déter-

---

(*a*) M. le Kain.
(*b*) D'abord par Sarrasin, & maintenant par M. Brisard.

miner. On sait que Baron jouait noblement le haut comique, & Poisson très-agréablement la Farce & les Crispins. Moliere s'était emparé des rôles à Manteau; mais il était plus grand Poëte qu'excellent Comédien. Salé, quoiqu'ayant d'abord été Capucin, jouait parfaitement les Petits-Maîtres. Quelques Actrices se sont aussi distinguées dans les Amoureuses & les Soubrettes. On a long-tems parlé de la Demoiselle Desmarres; on en parlerait encore si sa niece inimitable ne l'eût fait oublier. Un peintre voudrait-il exprimer les traits de Thalie? Je lui dirais: imitez ceux de l'aimable Dangeville. Saisissez bien ce coup d'œil qui réunit la finesse à l'enjouement, qui explique son silence & qui ajoute à ses discours; mais, ce que votre Art ne saisira point, c'est la variété, c'est la vérité qu'elle met dans son jeu; c'est cette aptitude à tout exprimer, à tout rendre; à passer, sans effort, du ton de la Soubrette à celui de la Femme titrée; en un mot, cet Art de paraître en effet tout ce qu'elle veut être par imitation.

Que ne dirons-nous pas de l'Actrice qui nous fit verser tant de larmes dans Zaïre, & sourire si agréablement dans l'Oracle? Sa beauté suffisait pour subjuguer son auditoire: le sentiment, le naturel & les graces qu'elle mit dans son expression, rendaient, pour ainsi dire, cette extrême beauté superflue.

Les amateurs du ton naturel & ingénu, des graces naïves & touchantes, ne les ont pas vu disparaître pour long-tems avec Gaussin. Ils les retrouvent dans une jeune Actrice qui, dès son début, captiva tous les suffrages, (*a*) Deux au-

(*a*) Mlle Doligni.

tres jeunes sujets maintiennent l'agrément & la gaieté des rôles de Soubrette (*a*), & Madame Préville jette dans ceux du haut comique toute la noblesse & tout le sentiment qu'ils exigent. Ce nom de Préville ne doit jamais être effacé des annales de la scene. On citera toujours l'Acteur qui le porte comme un modele dans son genre, & même dans plus d'un genre. Quelle gaieté dans les Crispins ! quelle finesse dans les Valets ! & ce qui étonne encore plus chez cet Acteur, quelles entrailles, quel intérêt dans certains rôles de sentiment ! Il nous rappelle ces masques des anciens qui d'un côté exprimaient la joie, & de l'autre la tristesse.

Les rôles brillans du haut comique n'ont pas été remplis moins avantageusement. On sait avec quel éclat Dufresne jouait celui du Glorieux : avec quels applaudissemens son successeur (*b*) a paru dans ceux de *l'Homme à bonnes fortunes*, du *Méchant*, du *Fat puni*, & tant d'autres. Quel plaisir M. Belcourt fait encore dans celui du Joueur ; enfin, quel feu, quelle vérité, quelle ame, on remarque dans l'Acteur (*c*) destiné à le remplacer, & qui sera lui-même si difficilement remplacé.

Il est encore d'autres sujets dont la scene Française peut se faire honneur. On se borne à citer ici ceux qu'un caractere distinctif, réuni aux circonstances, ont mis à portée de faire époque dans un Art si agréable, & non moins difficile. Tout nous atteste qu'il s'est perfectionné dans notre siecle & même de nos jours. Un autre avantage qu'on ne peut disputer à la scene

(*a*) Les Dlles Luzzi & Fanier.
(*b*) M. Granval.
(*c*) M. Molé.

moderne, c'eſt d'avoir ſupprimé beaucoup de pratiques ridicules & d'y avoir ſubſtitué d'heureuſes innovations. Le coſtume dans les habits & les décorations eſt mieux obſervé, le local plus praticable. On a reſtitué le théatre aux Acteurs; ils ont eux-mêmes appris à le mieux connaître; ils en tirent meilleur parti. Il réſulte de toutes ces choſes plus de vérité dans l'imitation de tels ou tels objets, plus d'enſemble & de vraiſemblance dans l'action générale. Tout, enfin, contribue à faire naître l'illuſion, tandis qu'auparavant tout contribuait à la détruire.

LE CHANT.

(34) L'ART de chanter eſt à la Muſique vocale ce qu'eſt la Déclamation à la Poéſie dramatique. L'une & l'autre peuvent devoir beaucoup aux talens du Chanteur & de l'Acteur. Cet Art dut ſes progrès en France à l'établiſſement de l'Opéra. Il s'accrut à meſure que notre Muſique prenait de nouvelles forces, & peut-être même a-t-il été porté plus loin qu'elle. Il ne paraît pas que du tems de Lully, aucune Actrice, aucun Acteur chantans ſe ſoient fort diſtingués ſur la ſcene. C'eſt ſous les ſucceſſeurs de ce Muſicien, qu'on a vu paraître les plus célebres Actrices, telles que les Rochois, les Anteir, les Lemaure. Ces deux premieres durent beaucoup à leur intelligence. La troiſieme dut preſque tout à la nature; mais que ne lui devait-elle pas! N'eſpérons jamais entendre de plus beaux ſons. Il eſt vrai que l'action théa-

trale pouvait être plus vive, plus variée, plus énergique. C'eſt en quoi les Chanteuſes de nos jours l'emportent ſur celles qui les ont précédées. Mlle Arnoud fut la premiere qui nous prouva que les Graces touchantes ne perdaient rien à s'animer. Mlle Chevalier avait jetté dans les rôles à baguette une force, juſqu'alors peu connue ſur la ſcene lyrique. Elle paraît avoir été encore ſurpaſſée par trois Actrices, qui ſe diſputent le prix dans ce même genre (*a*). Quant au genre léger il a été porté de nos jours auſſi loin qu'il peut l'être. Quelle émule entreprendra de ſurpaſſer les deux Cantatrices (*b*) qui réuniſſent entre elles tous nos ſuffrages ? Quels ſons rapides & brillans ! Le Roſſignol n'a pas un goſier auſſi flexible ; Arion tira des ſons moins doux de la flûte, lorſqu'il charma le Dauphin qui devait lui ſauver la vie.

C'eſt auſſi dans notre ſiecle qu'ont paru les plus grands Acteurs de la ſcene lyrique ; les Thevenard, les Muraire, les Chaſſé, les Jéliotte & leurs ſucceſſeurs. Au nom ſeul de Chaſſé on ſe repréſente un Acteur qui a porté ſon Art juſqu'aux dernieres limites. Les métamorphoſes ne lui coûtaient rien : c'était Roland, c'était Tancrede, c'était Hercule. Il tonnait ſur la ſcene, & ne ſubjuguait pas moins ſon auditoire par la nobleſſe & la variété de ſon jeu, que par la force & la vérité de ſon expreſſion. L'Acteur qui le remplaça immédiatement (*c*) parut l'avoir étudié avec fruit. Il anima tous les rôles dont il fut chargé : il prouva qu'il poſſédait la ſcene & charma nos oreilles par des ſons mâles, tou-

---

(*a*) Les Demoiſelles du Rois, du Plan & Durancy.
(*b*) Les Demoiſelles Fel & Larrivée.
(*c*) M. Gélin.

jours juſtes & pour l'ordinaires flexibles. Cette flexibilité eſt encore plus frappante dans l'Acteur (*a*) qui le ſeconde. Sa voix, quoique baſſe-taille, a preſque la légéreté d'une haute-contre. Mais à ce mot ſeul chacun ſe rappelle un de ces ſujets rares dans tous les pays, & faits pour plaire à l'Etranger comme au National. C'eſt indiquer ſuffiſamment le célebre Jéliotte, ſurnommé le Chanteur Français par excellence. Quel art! quel goût! quelle ſenſibilité ! Il commande à ſa voix, comme à l'ame de ceux qui l'écoutent. On déſeſpérait de le remplacer, lorſqu'un nouveau phénomene étonna & raſſura les amateurs. On vit arriver du fond d'une de nos Provinces un ſujet (*b*) ignoré de la Capitale ; mais qui, bientôt, en fit les délices. A l'organe le plus flexible & le plus étendu, à la qualité de ſon la plus belle & la plus égale, il joint encore les talens de l'Acteur. Il les acquit ſi rapidement, qu'à peine on s'apperçut qu'ils lui avaient manqué.

Il eſt d'autres Chanteurs qu'on applaudit, avec raiſon, ſur notre ſcene lyrique. Rien ne détruit plus l'émulation que des applaudiſſemens excluſifs. Au ſurplus, il s'était introduit dans le Chant Français, & en particulier dans le début de la ſcene, une lenteur qui rendait le récitatif preſque intolérable. On commence à rectifier cet abus. Le nouveau genre qui s'introduit dans notre Muſique achevera auſſi de rendre tous nos Chanteurs Muſiciens. Il opérera parmi eux la même métamorphoſe que les ſymphonies de Rameau produiſirent dans notre Orcheſtre. C'eſt la difficulté qui occaſionne les grands efforts ;

(*a*) M. Larrivée.
(*b*) M. le Gros.

& sans efforts, peu de progrès dans quelque genre que ce puisse être.

SCENE LYRI-COMIQUE.

(35) On sait combien l'arrivée des *Bouffons* Italiens dans cette Capitale y fit éclore de disputes littéraires. On lisait les brochures qui les déchiraient, & l'on courait ensuite les applaudir. Leur départ ne mit pas fin à ces dissentions; mais elles n'empêcherent pas ce nouveau genre de se naturaliser parmi nous. On vit paraître à l'Opéra Comique *les Troqueurs*; premiere tentative qui servit de modele & d'encouragement à bien d'autres. Ce qui n'étonna guere moins, ce fut de voir les Acteurs de ce théatre saisir ce nouveau genre avec la même facilité que le Vaudeville. Mais Madame Favart dans *la Servante Maîtresse*, jouée sur le théatre Italien, causa parmi nous une surprise encore mieux fondée. Elle joua & chanta la Musique de Pergolese, comme si elle-même n'eut jamais quitté l'Italie. Elle ne brilla pas moins dans tous les rôles qui succéderent à celui-ci, & qui tous avaient un caractere particulier. La réunion de l'Opéra Comique au théatre Italien, acheva de mettre en vigueur cette sorte de Drame & de Musique. Le travail du Poëte & du Musicien fut toujours parfaitement secondé par le jeu des Acteurs. On applaudissait, & l'on a regretté avec raison, la tendre Nesselle; on applaudit encore chaque jour au brillant organe de la Demoiselle la Ruette, à la pittoresque vivacité de la Demoiselle Deschamps,

aux accens onctueux de la Demoiselle Mandeville, au jeu piquant & enfantin de la Demoiselle Beaupré. Les sieurs Caillot & Clerval se disputent & enlevent, chacun à part, nos suffrages dans des rôles plus ou moins opposés. Le sieur la Ruette contribue toujours au succès des siens. Il est d'autres sujets à ce théatre qui jouissent aussi de la faveur du public, & il est à croire que l'agrément du genre permettra difficilement qu'on le néglige.

Celui de la Comédie, trop abandonné aujourd'hui sur ce théatre, en fut autrefois l'unique soutien. Il possede un grand nombre d'excellentes pieces, & a produit, à différentes reprises, des Acteurs distingués. On n'a point encore oublié les rares talens de la Demoiselle Silvia; ils eussent brillé sur le premier théatre de la Nation. Tout connaisseur en dit autant de ceux du sieur Dehesse, inimitable par un naturel assaisonné, par un flegme vraiment comique, enfin, par un caractere qui lui est propre & qui fait valoir tout ce qu'il entreprend d'imiter.

On ne me pardonnerait pas d'oublier ici la Demoiselle Catinon, très-digne éleve de la célebre Silvia, & qui joue les rôles de sentiment avec une vérité qui fait honneur à son âme. Le sieur Lejeune se distingue par le naturel de son jeu, & le sieur Carlin par ce *je ne sais quoi*, souvent au-dessus des qualités les plus susceptibles de détail. Il eût fait rire Héraclite, & ne paraît prendre aucun soin pour exciter le rire. On est séduit, entraîné par son jeu, & l'on s'apperçoit à peine qu'il joue.

C'est ce naturel admirable qui a fait les succès de la touchante Camille, & qui nous rend si sensibles à sa perte. Son jeu fut un sûr interprête pour l'auditeur à qui la Langue Italienne était inconnue.

Ce spectacle, au reste, a éprouvé bien des vicissitudes. Il ne parut pas même d'abord établi sur des fondemens bien solides. Ses moyens se sont accrus avec le tems, & le Public s'en passerait aussi difficilement aujourd'hui, qu'il parut d'abord difficile à l'admettre.

LA DANSE.

(36) La Danse est-elle un Art? Cette question n'en devient pas une pour tous les Lecteurs. Beaucoup d'entre eux seront pour l'affirmative. On a même vu quelques Ecrivains faire marcher la Danse de niveau avec tous les autres Arts. Elle a, du moins comme eux, l'avantage d'exprimer & de peindre. Il est vrai qu'elle ne doit pas tout peindre, ni tout exprimer. Il lui faut des passions marquées, des momens choisis, des situations intéressantes. Son partage est le même que celui de la Peinture. Celle-ci ne parle qu'aux yeux; elle n'a que cette voie pour arriver jusqu'à l'ame. La Danse y joint un autre avantage; c'est la Musique, sans laquelle il ne peut y avoir de Danse véritable. Ce double moyen tend à la conduire plus rapidement à son but. Ceux qui ne regardent la Danse que comme un amusement très-futile, ignorent, sans doute, que son origine est sacrée. Il faisait partie du culte chez tous les anciens peuples, même chez les Juifs & les premiers Chrétiens. On dansait dans leurs Eglises, comme on avait dansé dans le Temple de Jérusalem. On a vu aussi la Danse figurer parmi les réglemens de Lycurgue. Il fit de cet exercice une institution politique; mais ni cette

Danſe, ni la Danſe ſacrée des Grecs & des Romains, ne contribuerent aux progrès de l'Art. Ce qui eſt ſacré doit être immuable, & dégenere toujours en routine. La Danſe, enfin, ne devint un Art que quand on la vit paſſer du fond des Temples ſur le théatre. Athenes eut alors ſes Protée & ſes Empuſe; Rome ſes Pilade, ſes Batile & ſes Tymele. Ce fut particuliérement chez les Romains que la Danſe fut portée au plus haut point d'exécution. Elle parvint à former un ſpectacle complet; elle embraſſa le genre de la Tragédie & de la Comédie. C'était de la Danſe en action; mais l'action théatrale eſt néceſſairement du reſſort de la Danſe. Tous les Arts s'affaiblirent inſenſiblement chez les Romains, & celui-ci diſparut long-tems avant les autres. On le vit renaître en Italie vers la fin du quinzieme ſiecle. Il paſſa en France avec Catherine de Médicis qui, d'ailleurs, ne fit preſque rien pour ſes progrès. Richelieu lui-même, à qui rien n'était indifférent, fit, à cet égard, d'inutiles efforts. Ceux du Cardinal Mazarin furent plus heureux. Il donna à Louis XIV des fêtes d'un très-bon goût & dont la Danſe faiſait un des principaux agrémens. De ces fêtes naquirent les grands ballets, où ce Monarque danſa avec une partie de ſa Cour. Il y renonça après avoir entendu ces vers du Britannicus de l'illuſtre Racine. Il y eſt dit en parlant de Néron:

Il excelle à pouſſer un char dans la carriere;
A ſe montrer en pompe aux derniers des Romains,
&c.

Le Poëte n'avait certainement pas deſſein d'offenſer ni de corriger Louis XIV. Le Monarque ne s'en offenſa point, mais il ſe corrigea de lui-même; il ne parut plus ſur la ſce-

ne, &, ce qui prouve encore davantage, il n'en aima pas moins l'Auteur de cette leçon.

A ces grands ballets succéderent les Opéra, dont la Danse forme une partie essentielle. On voit, du moins, par le plan de ceux de Quinaut, que telle était son intention ; mais il fut mal secondé par Lully, soit qu'à cet égard le Musicien pensât autrement que le Poëte, soit qu'il crût manquer de sujets pour exécuter. Ainsi la Danse resta dans un état de médiocrité & de langueur. Elle put, il est vrai, allier quelques graces simples ; mais nulle action, nulle vivacité, nul pittoresque. La Danse du dernier siecle était la Statue de Pygmalion ; il lui manquait d'être animée.

C'est à l'illustre Rameau que cet Art doit une partie de ses progrès. Il a causé dans la Danse la même révolution que dans notre Musique. En fortifiant l'une, il a fortifié l'autre. Ce fut pour les Danseurs, même les plus habiles, une nouvelle carriere à parcourir. On assure que la belle Chaconne des Sauvages embarrassa beaucoup le célebre Dupré ; il fallut que Rameau, lui-même, lui traçât l'esquisse de son exécution. Au surplus, on doit regarder ce Danseur comme un des plus grands modeles dans le genre noble. Il devait beaucoup à la nature ; il y joignit les ressources de l'Art. Cependant, il faut l'avouer, on exige plus aujourd'hui qu'il ne donna jamais. Sa Danse n'était point nue ; mais elle paraîtrait un peu trop simple. On veut plus d'effor, plus d'action, plus de variété. Son successeur (M. Vestris) ne s'est point borné à le prendre pour modele : sa Danse est animée, brillante, expressive. Peut-être a-t-il plus d'une fois outré cette expression ; peut-être a-t-il trop sacrifié l'exactitude au pittoresque. Quoi qu'il en soit, l'Art lui de-

ra toujours pluſieurs de ſes progrès. Le jeune Danſeur (*a*) qui le remplace d'une maniere ſi avantageuſe, achevera, ſans doute, l'ouvrage commencé. Nul n'a jamais porté auſſi loin le méchaniſme de la Danſe. La maniere dont il compoſe annonce qu'il en poſſede également l'eſprit.

Il s'eſt introduit depuis environ quinze ans à l'Opéra un autre genre de Danſe, très-goûté du plus grand nombre des ſpectateurs & naturellement fait pour l'être. Les grands talens des ſieurs Lani & Dauberval étaient d'ailleurs ſuffiſans pour l'accréditer. Je parle de la Danſe comique ou de demi-caractere. Ces deux Danſeurs l'ont perfectionnée. L'impétueuſe & brillante Allard nous plaît autant qu'elle nous étonne. Elle eſt agréablement ſecondée par ſon émule (*b*). Quelques autres jeunes ſujets nous promettent de ſoutenir ce genre; mais n'eſpérons pas qu'il puiſſe être porté plus loin.

Le genre noble eut auſſi des Danſeuſes d'un talent rare & diſtingué. L'ancien théatre réclame ſes Subligny, ſes Guyot, ſes Prevoſt; mais ce fut la noble & gracieuſe Salé qui mérita & réunit tous les ſuffrages. Elle fixa l'idée qu'on devait avoir de ce genre de danſe. La célebre Lany (aujourd'hui Mde Gélin) ne la prit pas pour modele, & mérite, elle-même, d'en ſervir ſur le point de la préciſion. Les graces piquantes & délicates de Mlle Guimard, ſéduiront toujours le ſpectateur. Il applaudit à la Danſe exacte & ſoutenue de la Demoiſelle Heinel. Il apperçoit déja dans la jeune & intéreſſante Gardel ce liant onctueux, ces graces no-

(*a*) M. Gardel.
(*b*) Mlle Peſlin.

bles & touchantes que Salé semblait avoir emportées avec elle aux bords de la Tamise. Il applaudit dans quelques autres jeunes émules (*a*) & leurs talens actuels, & ceux qu'elles promettent d'acquérir.

Je passe ici sous silence bien des sujets qui ne sont placés qu'au second rang, & qui dans tout autre pays, ou sur tout autre théatre, ne trouveraient pas de rivaux.

Au surplus, tout a ses bornes. Aller plus loin c'est passer le but, & la Danse paraît toucher aux dernieres limites que lui a tracé le goût. Elle pourra faire encore des progrès dans l'action théatrale, & devenir plus dramatique. Les sieurs Noverre & Pitrot en ont déja donné d'heureux exemples. On rend justice à l'intelligence & au génie que M. Laval (*b*) met dans les Ballets qu'il compose. MM. Vestris, Dauberval & Gardel, n'en déploient pas moins dans ceux dont ils enrichissent la scene. La Danse, en un mot, fait aujourd'hui une partie essentielle de l'action dans nos Opéra; mais craignons qu'elle n'empiéte un peu trop sur l'action principale. Ce sont des bornes qu'elle doit respecter. Hercule, parvenu aux extrêmités du continent, se contenta d'y ériger deux colonnes.

CONCLUSION.

(37) JUGER ses contemporains dans les Arts,

(*a*) Les Dlles du Perrei, Audinot, Dervieux, &c.
(*b*) Compositeur des Ballets de la Cour & d'une partie de ceux de l'Opéra.

eſt une entrepriſe bien haſardeuſe. Il eſt rare qu'un tel jugement ſoit ſans appel : ſouvent même il ne ſatisfait aucune des parties. Il eſt moins difficile d'apprécier ceux qui nous ont précédés, que ceux qui operent ſous nos yeux. Le tems a mis le ſceau à la célébrité des uns ; la prévention s'éleve ſouvent contre le mérite réel des autres. On nous permet auſſi peu d'appercevoir quelques défauts dans les premiers, que de rendre juſtice aux progrès des ſeconds. C'eſt ainſi que nous juge le vulgaire des lecteurs ; &, trop ſouvent même, ceux qui ne devraient point faire claſſe avec le vulgaire.

Procédé injuſte & décourageant ! La gloire eſt le plus grand mobile des travaux d'un Artiſte & d'un Ecrivain : c'eſt elle, préciſément, qu'on lui envie le plus. On veut qu'elle ſoit pour lui la nue qu'Ixion pourſuit envain. D'un autre côté, l'homme de génie n'eſt tout ce qu'il doit être qu'après ſa mort. Elle met un terme à ſes efforts & à ſes ſuccès ; rien n'empêche alors d'aſſigner les limites de ſa renommée. Elle tempere, à la fois, l'envie & la prévention. Les amis ceſſent de tout applaudir, les ennemis de tout déchirer. Ceux-ci pardonnent à un homme, qui n'eſt plus, une gloire dont il ne peut plus jouir : ceux-là ceſſent de l'exagérer, parce qu'elle ceſſe de rejaillir ſur eux-mêmes. Les égards de ſociété diſparaiſſent comme les motifs de diſſention. Tout rentre, enfin, dans la balance du déſintéreſſement & de l'équité.

Je ſais, d'ailleurs, que tel Artiſte ou tel Ecrivain, qui n'eſt pas même cité dans cet ouvrage, méritera, peut-être, quelque jour à lui ſeul un éloge complet. Mais j'ai moins prétendu apprécier les talens de chaque Auteur & de chaque Artiſte en particulier, que le génie du dernier ſiecle & du nôtre en général. J'ai vou-

lu voir, & faire voir, ce que furent nos modeles & ce que nous sommes: en quoi nous avons prévalu, en quoi nous avons dégénéré. L'entreprise n'était encore par elle-même que trop difficile. J'ai pu choquer plus d'une opinion; je n'ai jamais cru choquer un instant la vérité. Un autre pourrait voir autrement que je n'ai vu; mais telle est ma maniere de voir. Je croirai toujours que nos peres ont porté loin leurs succès & leurs découvertes, mais qu'ils n'ont pas tout découvert, ni tout perfectionné: je croirai toujours, dis-je, que le génie poétique ne prit pas chez eux le plus grand essor dont il est capable; qu'ils n'ont jamais vu éclore un seul Poëme Epique supportable, & que nous en possédons un excellent; que la Tragédie eut chez eux toute la noble simplicité des statues antiques, & manqua, en général, comme elles, de cette vie, de ce mouvement, que nos grands Poëtes contemporains lui ont fait prendre; que l'Art comique a perdu de sa gaieté parmi nous, mais en acquérant plus de décence & d'intérêt; que le Poëme Lyrique, perfectionné par Quinaut comme Poëme, a pris chez les successeurs de ce Poëte une forme encore plus convenable à son objet; que la Musique ne fut qu'à son berceau dans le siecle dernier, & qu'elle en est sortie dans le nôtre; que l'Ode, simplement harmonieuse dans Malherbe, est harmonieuse & sublime dans Rousseau; que La Fontaine sera toujours inimitable, mais qu'on a fait de nos jours d'excellentes Fables sans l'imiter; que nos Poésies légeres ont acquis plus de consistance, & ne le cedent point aux graces de leurs modeles; que nos Poésies morales sont devenues plus philosophiques; en un mot que cet Art n'est pas encore déchu: que si l'Art oratoire paraît l'être à quelques égards, il s'est perfectionné à beaucoup

coup d'autres ; qu'on eſt aujourd'hui moins ſavant & mieux inſtruit qu'on ne le fut autrefois ; que nos Hiſtoriens ſont plus Philoſophes & en général meilleurs Ecrivains ; que nos Romanciers ſont plus utiles, ſans être moins agréables ; que la morale eſt d'une application plus étendue ; que la critique eſt plus dirigée par le goût ; que les Sciences exactes, perfectionnées en grande partie par nos devanciers, ont été mieux développées, mieux appliquées par leurs ſucceſſeurs ; que la Sculpture s'eſt ſoutenue, peut-être, avec avantage ; que la Peinture promet plus que jamais de ſe ſoutenir ; que l'Architecture eſt réduite, comme elle, à lutter contre des chefs-d'œuvres, ſans avoir autant d'occaſions de renouveller ſes efforts ; que l'Art d'imiter les productions de ces trois derniers, la Gravure, s'eſt maintenue dans ſes progrès, & a multiplié ſes moyens ; & qu'enfin preſque tous les autres Arts de pur agrément, n'ont pu mériter que de nos jours, à ceux qui les cultivent, le titre d'Artiſtes célebres.

Gardons nous bien, toutefois, d'être ingrats envers nos Maîtres. Ce ſerait une autre injuſtice plus grande que la premiere. Ils nous ont épargné des erreurs & tracé des exemples. Nous marchons librement dans une carriere qu'ils nous ont ouverte ; mais, enfin, nous y marchons, & plus d'un ſentier nouveau s'eſt applani ſous nos pas. C'eſt ce que je préſume avoir démontré.

La Philoſophie s'eſt emparée de preſque toutes les branches de notre Littérature. Elle y jette une conſiſtance qui, juſqu'à préſent, leur était inconnue. Le ton du ſiecle s'eſt élevé. Certains ridicules ont diſparu : certains abus ont été proſcrits. Le dernier regne a préparé cette révolution : celui-ci la voit s'effectuer. Sous Louis XIV, les encouragemens précéderent l'émula-

tion : aujourd'hui l'émulation prévient les encouragemens. Du reste, les vrais talens ne sont point oubliés. Tous les établissemens formés jadis en faveur des Arts subsistent de nos jours, & nous en avons vu créer de nouveaux. Sans négliger l'agréable, on s'est plus occupé de l'utile. On a senti que l'un ne devait pas être sacrifié à l'autre; que les lumieres devaient éclairer l'industrie, comme elle-même devait contribuer à soutenir les lumieres. Sous le dernier regne, les beaux Arts furent accueillis par le Monarque, par son Ministre, & dédaignés du reste de la Cour. Aujourd'hui le Monarque les protege, nul Courtisan ne les dédaigne & quelques-uns les honorent. Plus d'un Guerrier cherche à réunir l'olive de Minerve aux lauriers de Bellonne. Plus d'un Souverain cultive ces mêmes Arts, qui ne semblerent long-tems faits que pour encenser les Souverains. Stanislas leurs consacrait les momens que lui laissait son active bienfaisance. Fréderic (*a*) se repose avec eux des fatigues de ses triomphes, & contribue par son génie à les faire triompher. L'illustre Catherine (*b*) les appelle d'un bout de l'Europe à l'autre, au sein de ses vastes Etats, & ses bienfaits vont trouver les hommes célebres qui ne peuvent se rendre à ses invitations. Oublierions-nous un exemple qui doit nous être encore plus précieux ? On a beaucoup exalté les honneurs funebres qu'un peuple, notre éternel rival, rend à ses Ecrivains, à ses Artistes renommés. Ils ont la même sépulture que leurs

(*a*) Fréderic II, Roi de Prusse, Législateur & Conquérant, Poëte & Philosophe. Il a donné une Jurisprudence à ses peuples, des conseils à ses Lecteurs, des leçons aux Guerriers, & des exemples aux plus grands Capitaines.

(*b*) Catherine II, Impératrice de toutes les Russies.

Souverains. Manes de notre Eſchyle ne leur enviez point cet avantage. Votre Souverain veille lui-même à la vôtre. Il combla Crébillon de biens durant ſa vie; il lui érige un monument après ſa mort.

Un tel exemple, donné parmi nous pour la premiere fois, trouvera des imitateurs parmi des Rois tels que les nôtres. Il devient pour les grands hommes de notre tems un gage de ce qui leur eſt réſervé. Que ne puis-je, moi-même, contribuer à leur gloire! L'objet de mes travaux ſerait rempli: mes vœux ſeraient ſatisfaits. Je n'ai pas, ſans doute, loué tout ce qui pouvait l'être; j'ai encore moins repris tout ce qui était repréhenſible. J'ai même plus d'une fois cherché la perle au ſein du fumier, & ſans doute, il m'était plus facile d'étaler l'un, que de déterrer l'autre. On n'a dû trouver dans cet ouvrage ni le ton du panégyrique, ni celui de la ſatyre. Enfin, j'ai oſé dire à ma Nation: Peuple! voilà tes richeſſes; voilà, du moins, celles qui doivent t'inſpirer le plus d'orgueil. Elles ſont grandes, mais tu peux les accroître encore. Ne ralentis jamais ni tes efforts, ni tes recherches. Il n'eſt point d'obſtacle qui ne cede au travail & au génie. Le dernier ſiecle eſt pour toi le vieillard mourant dont parle ton ingénieux la Fontaine. Fouille avec ſoin le vaſte champ qu'il te laiſſe; tu y trouveras le tréſor qu'il prétend y avoir caché.

F I N.

SPECIAL Bk-B
15367